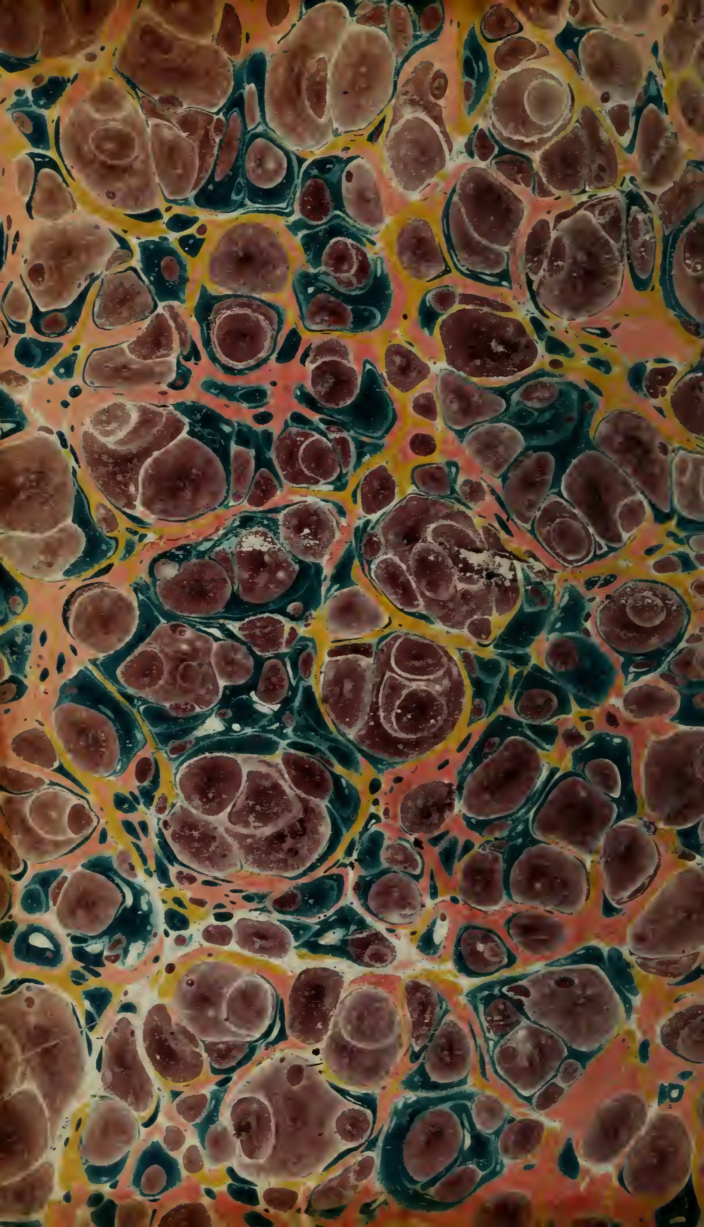
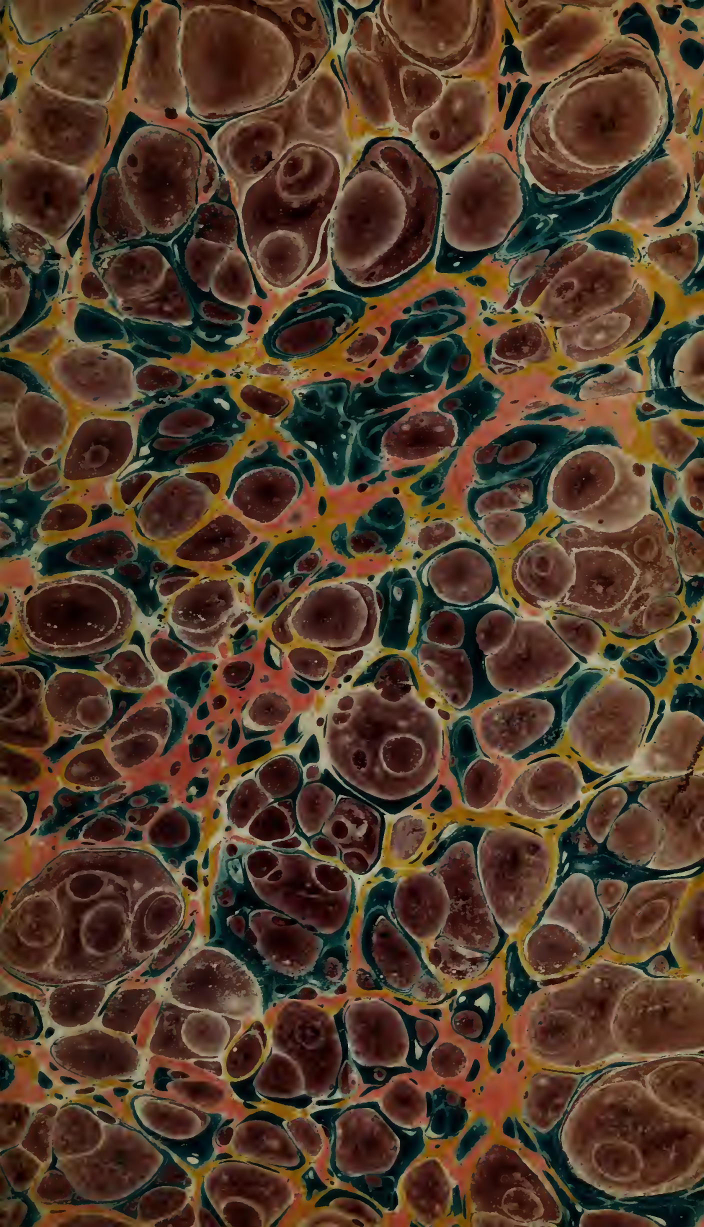






COURS

DE LECTURES

SUR

LES VÉRITÉS IMPORTANTES
DE LA RELIGION.

Les exemplaires qui n'ont pas notre signature, sont réputés contrefaits.

J. B. Pélagaud et Cie

Lyon, impr. de J. B. Pélagaud.

COURS DE LECTURES

SUR LES

VÉRITÉS IMPORTANTES

DE LA RELIGION

QUI PEUVENT SE FAIRE EN TOUS TEMPS

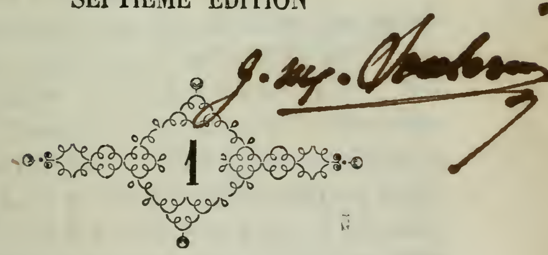
MAIS PRINCIPALEMENT

A LA PRIÈRE DU SOIR PENDANT LE SAINT TEMPS DU CARÊME

PAR L'AUTEUR DE L'EXAMEN RAISONNÉ

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU ET DE L'ÉGLISE

SEPTIÈME ÉDITION



LYON

J. B. PÉLAGAUD ET Cie

Imprimeurs-libraires de N. S. P. le Pape, Grande rue Mercière, 26

ANCIENNE MAISON RUSAND

1846

AVERTISSEMENT.

Plusieurs Ecclésiastiques nous ayant manifesté l'utilité d'un Cours de Lectures sur les principales vérités de la Religion, pour la prière du soir pendant le Carême, nous nous sommes empressé de travailler celui que nous offrons au public. Dieu veuille qu'il soit favorablement accueilli et qu'il concoure à sa gloire.

Nous renfermons dans ce Cours les vérités les plus importantes de la Religion et les plus capables de toucher les pécheurs, afin de les ramener à la pénitence : nous nous sommes attaché à développer ces grandes vérités du salut d'une manière claire et facile à saisir, sans leur ôter la force et l'onction nécessaires pour persuader et toucher. Mais comme il ne nous a pas été possible de donner à certaines de ces vérités, dans une Lecture, tout le développement que nous désirions, nous avons été obligé d'en faire quelquefois plusieurs sur une même vérité, la considérant cependant sous différents rapports.

Comme la pratique des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie est nécessaire au salut, qu'elle suppose la conviction intime et la croyance des dogmes de la Confession et de la Présence réelle, nous avons cru devoir exposer en abrégé les preuves relatives à ces deux importants objets, afin d'éclairer et d'affermir la foi des Fidèles et de donner un fondement solide à la pratique de ces deux grands Sacrements.

Plusieurs Prêtres employés dans le ministère désireront peut-être que nous eussions donné dans cet Ouvrage une courte explication des Commandements de Dieu et de l'Eglise : comme nous avons déjà traité théologiquement cette matière dans un autre Ouvrage qui a pour titre *Examen raisonné* (1), nous nous contentons d'y renvoyer les Pasteurs qui voudront expliquer le Décalogue à leurs peuples ; peut-être y trouveront-ils ce qu'ils désirent, le plan, les matériaux et les décisions qui leur conviennent.

On trouvera probablement nos Lectures un peu longues, surtout pour les paroisses

(1) Examen raisonné ou Décisions théologiques sur les commandements de Dieu et de l'Eglise, sur les Sacrements et les Péchés capitaux,... 2 *vol. in*-8°; à Lyon, chez MM. Pélagaud et Lesne.

de campagne, où l'on ne peut garder le peuple que peu de temps à l'église : pour obvier à cet inconvénient, nous les avons divisées chacune en deux points ; on pourra pour une Lecture se borner à un seul, et réserver l'autre pour le jour qui suit (ou pour l'année suivante, si l'on voulait faire de cet Ouvrage deux Cours). Si nous avons donné à ces Lectures une certaine étendue, c'est afin qu'elles puissent servir pour des prônes aux Prêtres qui les croiront propres à cela.

Comme les vérités importantes du Christianisme, que nous nous sommes appliqué à développer, doivent être l'objet de l'étude et des méditations du Chrétien, non-seulement pendant la sainte Quarantaine, mais pendant toute sa vie, chacun peut faire en son particulier les Lectures que nous offrons ici, et pendant le Carême et dans tout autre temps de l'année. Mais pour en tirer du fruit, ainsi que de toute autre lecture de piété, il faut y apporter un grand désir d'en profiter. Eh! quel est l'homme qui ne doive mettre beaucoup d'intérêt à connaître et à méditer les grandes vérités de la Religion, puisque ce n'est qu'en les pratiquant qu'on peut être heureux ici-bas, jouir de la tranquillité du cœur, et avoir des espérances réelles et solides pour l'éternité?

Pour faire une lecture avec fruit, il faut encore, après l'avoir faite, rentrer en soi-même, examiner si l'on n'a point de reproche à se faire relativement aux choses que l'on a lues, et former la résolution de pratiquer ce qu'on vient de lire. Il est même utile, quand on lit quelque point important ou qui touche, d'interrompre la lecture pour réfléchir un peu et s'en pénétrer davantage : car l'essentiel n'est pas de lire beaucoup, mais de bien lire ; de suivre dans sa conduite ce qu'on lit et de devenir de jour en jour plus chrétien en s'éloignant de plus en plus du vice et en pratiquant la vertu.

COURS DE LECTURES

SUR

LES VÉRITÉS IMPORTANTES DE LA RELIGION.

PREMIÈRE LECTURE.

(*Pour le Mercredi des Cendres.*)

De la Pénitence.

Ier POINT.

La Pénitence est nécessaire pour être sauvé.

I. Point de vérité plus solidement établie que la nécessité de la pénitence pour le salut. C'est une maxime fondamentale dans la Religion, que le péché ne peut être expié que par la pénitence, et que tout ce qu'il a infecté doit être purifié par elle. Suivant ce principe, le corps qui a contribué au péché doit donc être puni : ayant été le complice du crime, il doit participer à la pénitence. Aussi toutes les Ecritures sacrées nous prêchent la pénitence du corps comme celle de l'esprit et du cœur ; c'est elle qui a fait le sujet de la prédication des Prophètes, de saint Jean-Baptiste, de Jésus-Christ et des Apôtres.

Partout les Prophètes annoncent au peuple juif que s'il reconnaît son péché et qu'il en fasse pénitence, le Seigneur, se laissant fléchir, l'effacera de son souvenir ; mais que s'il ferme son cœur à la pénitence et qu'il ne se repente pas de sa prévarication, Dieu le traitera avec sévérité et n'écoutera point ses gémissements dans le temps de son affliction. « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur dans le jeûne, dans les larmes et les gémissements, dit le Seigneur par le prophète Joël ; déchirez vos cœurs et non vos habits, et retournez à votre Dieu, parce qu'il est bon et riche en miséricorde (1). » Ici c'est le Dieu du ciel et de la terre qui presse le pécheur, qui lui ordonne de recourir à la pénitence, et qui se montre prêt à le pardonner et à répandre sur lui les richesses de ses miséricordes, s'il revient à lui avec un cœur pénitent, contrit et humilié. Pourrions-nous donc différer d'embrasser la pénitence, et de nous convertir au Seigneur qui nous appelle au trône de sa miséricorde avec tant de bonté ? Ah ! si un prince offrait de si bonne grâce le pardon à un criminel ; s'il invitait lui-même un courtisan disgracié à revenir à sa cour, lui offrant son amitié, ses bonnes grâces, celui-ci différerait-il son retour, quoi qu'il lui en dût coûter ? croirait-il acheter trop cher la faveur de son

(1) Joël, II, 12, 13.

souverain? Eh bien! qu'est-ce que la faveur d'un prince de la terre auprès de la faveur et de l'amitié du souverain Maître de l'univers, la source de tout bien et le seul arbitre de nos éternelles destinées?

Eh quoi! sans cesse ce Dieu tout-puissant nous appelle à la pénitence et nous offre son amitié avec empressement; et cependant qui se rend à sa voix? qui répond avec promptitude à son invitation? combien peu de pécheurs se hâtent de rentrer dans ses bonnes grâces? O vous qui ne voulez faire pénitence et revenir à votre Dieu que lorsque le monde que vous aurez servi ne voudra plus de vous, tremblez; vous avez tout à craindre: qui vit avec un désir inefficace de faire pénitence et de se convertir, est dans un grand danger de mourir impénitent.

« Faites pénitence, disait saint Jean-Baptiste au peuple qui le suivait: c'est en vain que vous croyez vous soustraire à la colère du Seigneur; déjà la cognée est à la racine: encore un moment et cet arbre sera abattu sans retour, si vous ne détournez sa chute par une pénitence prompte et sincère (1). » Le Sauveur, après trente ans d'une vie obscure et pénitente, paraît-il, la première parole de salut qu'il apporte à la terre est une parole de pénitence. *Jésus*, dit l'évangéliste saint Matthieu, *commença à prêcher en*

(1) Luc. III, 7, 8, 9.

disant : Faites pénitence (1). En effet, venu, comme il le disait, pour appeler non les justes mais les pécheurs à la pénitence, le Sauveur ouvre sa carrière évangélique en disant au peuple juif : « Le temps des promesses est accompli, et le royaume de Dieu est proche ; si vous voulez y avoir part, faites pénitence et croyez à l'Evangile que je vous annonce (2). Quiconque veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive (3). Le royaume du ciel se prend par la force, et on ne l'emporte que par la violence (4). Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous (5). »

Que prêchent les Apôtres ? la pénitence. A peine sont-ils sortis du cénacle et ont-ils reçu la vertu d'en haut, qu'ils font retentir aux oreilles des Juifs coupables la nécessité de se convertir et de faire pénitence. Saint Pierre, à sa première prédication, en ayant touché un grand nombre, ceux-ci lui demandèrent ce qu'il fallait faire pour être sauvé : *Faites pénitence*, leur répondit-il, *et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ* (6). Les Apôtres eux-

(1) Matth. IV, 17.
(2) Marc. I, 15.
(3) Luc. IX, 23.
(4) Matth. XI, 12.
(5) Luc. XIII, 3.
(6) Act. Apost. II, 38.

mêmes ont laissé après eux des successeurs dont le devoir est de répandre en tout temps et en tous lieux les pressantes exhortations du Sauveur à la pénitence, de les porter jusqu'aux extrémités du monde, et de les perpétuer jusqu'à la consommation des siècles.

D'ailleurs, telle est la doctrine de l'apôtre saint Paul, que pour être prédestiné il faut être conforme à Jésus-Christ : *Dieu*, nous dit-il, *vous a choisis pour être conformes à l'image de son Fils* (1). Or, la vie du Sauveur a été une pénitence et un martyre continuels. Suivez-le dans toutes les circonstances de sa vie : partout vous ne verrez que souffrances et humiliations. Contemplez-le surtout au Calvaire : dans quel état n'y est-il pas réduit ? quel spectacle présente-t-il aux yeux de la foi ? une tête couronnée d'épines, des yeux noyés dans les larmes, une bouche abreuvée de fiel et d'amertume, un corps tout déchiré et ensanglanté, des plaies profondes qui sont comme autant de voix qui nous appellent à la pénitence. Voilà ce que nous offre le Souverain du ciel et de la terre.

Mais si le Sauveur, tout innocent qu'il était, n'a cessé de faire pénitence, s'il a tant souffert pour des péchés qu'il n'avait point commis, que ne devons-nous pas faire, nous qui sommes chargés du poids de nos propres iniquités, et

(1) Rom. VIII, 29.

qui sommes si fort redevables à la justice divine! Aussi, dit saint Jean Chrysostôme, refuser de faire pénitence est une conduite plus injurieuse à Dieu que le péché même, et l'impénitence est le seul crime qu'il ne pardonne point. Ainsi, il est de toute nécessité que le pécheur soit ou pénitent ou réprouvé; que le péché, comme le dit saint Augustin, soit puni en ce monde par la pénitence, ou en l'autre par les flammes (1). C'est donc avec raison que le saint Concile de Trente a dit que toute la vie du chrétien doit être une pénitence perpétuelle : .....*totius vitæ christianæ, quæ perpetua debet esse pœnitentia* (2). La pénitence est donc indispensable, et sans elle le pécheur ne peut trouver la grâce de la réconciliation, et se voir rétabli dans l'espérance du salut.

La pénitence est comme l'abrégé de la Religion; c'est elle qui inspire la confiance en la miséricorde suprême; elle anime la charité du regret d'avoir offensé le plus tendre des pères, le plus bienfaisant des maîtres; elle fait pratiquer l'humilité en avouant les fautes, et la mortification en les expiant. Il n'y a pas de mal qu'elle ne répare, elle ferme l'abîme des feux éternels sous les pieds des pécheurs; il n'y a pas de bien qu'elle n'opère, elle réconcilie l'homme avec son Dieu et lui rouvre le ciel qu'il avait perdu : admirables

(1) Aut pœnitendum, aut ardendum.
(2) C. Trid. sess. 14, c. 9.

effets de la pénitence, qui prouvent combien elle est nécessaire aux hommes! Choisissez donc, pécheurs, ou de tomber entre les mains de la justice de Dieu pour l'éternité, ou de fléchir sa colère par la pénitence.

II. Tous les Saints ont été si convaincus de la nécessité de la pénitence pour le salut, qu'ils l'ont constamment pratiquée. « Le Prophète-Roi n'a péché qu'une nuit, dit saint Ambroise, et il a pleuré toutes les nuits de sa vie (1). » Magdeleine ensevelie dans une grotte a passé sa vie entière à gémir et à mortifier son corps, quoiqu'elle sût bien que ses péchés lui avaient été pardonnés. Saint Pierre avait reçu des preuves du pardon de sa faute, et néanmoins il avait les joues creuses et les yeux rouges, à force de la pleurer, comme l'atteste saint Clément.

Saint Paul, le docteur des nations, ravi jusqu'au troisième ciel, qui nous dit que *ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair* (2), châtie son corps et le réduit en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres la pénitence, il ne soit réprouvé lui-même. Ainsi ont pensé, ainsi ont agi tous les autres saints qui ont marché sur ses traces. Combien n'en a-t-on pas vus, les instruments sanglants de la pénitence à la main,

(1) Unâ nocte peccavit, et singulis noctibus flevit.

(2) Galat. v. 24.

couverts de cilice et de cendre, affliger leurs corps et les offrir en holocauste à un Dieu outragé et vengeur ! On les voyait, le corps exténué de jeûnes, de veilles et de macérations, se consacrer à une pénitence continuelle : leurs membres meurtris, leurs visages pâles et défigurés annonçaient les rigueurs qu'ils exerçaient sur eux-mêmes. Après tant d'austérités et tant de combats, combien tremblaient encore et se demandaient les uns aux autres par leurs soupirs et par leurs discours entrecoupés de sanglots : *Croyez-vous qu'après nos péchés Dieu voudra bien nous faire un jour miséricorde ?*

Les pénitents dont nous parle saint Jean Climaque dans son *Echelle sainte*, ne cessaient de crucifier leur chair et de trembler que Dieu ne les rejetât au jour de ses vengeances. Ils menaient une vie miraculeuse par les rigueurs de la pénitence : les uns se laissaient tourmenter de la soif, se refusant un verre d'eau dans les plus grandes ardeurs de l'été ; les autres, exposés au froid de l'hiver ou aux rayons d'un soleil brûlant, se laissaient glacer par les vents les plus âpres et les plus violents, ou dévorer par les insectes ; ceux-ci passaient debout, sans s'appuyer, les nuits entières, luttant contre les attaques du sommeil ; ceux-là, toujours courbés vers la terre, n'osaient jamais lever les yeux au ciel. Saint Jean Climaque, témoin oculaire de ces pénitences rigoureuses, s'écriait : « Si c'est

à ce prix qu'il faut racheter le paradis quand on l'a perdu, sera-t-il pour moi ? »

Saint Chrysostôme, s'adressant aux gens du siècle, et leur parlant des solitaires de son temps, leur disait : « Voici des hommes qui la plupart ont vécu régulièrement et qui font pénitence; vous qui avez vécu dans le désordre, comment pourrez-vous refuser de la faire ? Si elle vous épouvante, rappelez-vous leur vie et la vôtre, leur innocence et vos crimes, vos délices et leurs austérités, le peu qu'on vous demande et la générosité avec laquelle ils donnent tout. Croyez-vous qu'il y ait deux Evangiles, deux voies de salut, dont l'une conduit au ciel par la croix, et l'autre par le plaisir ? »

Dira-t-on encore ce qu'on dit quelquefois dans le monde, que la pénitence et les mortifications ne sont que le partage des cloîtres ? Ce langage de l'illusion, la Religion ne l'a-t-elle pas toujours condamné ? Eh quoi ! les attaques des passions et des sens sont-elles moins fréquentes et moins dangereuses dans le siècle que dans les cloîtres ? Les pénitences corporelles ne sont-elles pas encore plus nécessaires aux pécheurs dans le monde, qu'à des âmes souvent innocentes dans la religion ? les remèdes ne sont-ils pas plus nécessaires aux malades, qu'à ceux qui jouissent de la santé ? Quoi donc ! parce qu'on sera plus pécheur, on croira devoir être moins pénitent ? Le monde est il donc dispensé de la loi

générale qui ordonne aux chrétiens de porter leur croix, de crucifier leur chair, de se renoncer eux-mêmes et d'entrer dans la voie étroite? Les Saints qui se sont sanctifiés dans le monde, sur les trônes et sous la pourpre, n'ont-ils pas pratiqué la pénitence et ses mortifications? n'était-ce pas pour eux une moindre gloire d'être grands et d'être rois, que d'être chrétiens et pénitents? Si la pénitence et les mortifications corporelles n'étaient pas nécessaires aux gens du monde, il faudrait dire que saint Paul se trompait grossièrement et qu'il concevait mal la pénitence chrétienne, quand il enseignait aux fidèles qu'elle doit faire de nos corps des *hosties vivantes*, qu'elle doit aller jusqu'au crucifiement de la chair, et quand il leur faisait une loi de *porter en leur corps la mortification de Jésus-Christ.*

O vous qui refusez de faire pénitence, les Ninivites s'élèveront contre vous au jour du jugement et vous condamneront, parce que, comme dit le Sauveur, ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas (1). Ce peuple était sans loi, sans religion, sans Ecritures et sans prophètes; et cependant il a écouté avec fidélité la voix de Jonas, et a expié ses péchés par la pénitence la plus rigoureuse : et vous, vous êtes dans la vraie Religion; vous avez des prophètes

(1) Matth. XII, 41.

vous avez un prédicateur bien supérieur à Jonas, c'est Jésus-Christ lui-même; vous avez les saintes Ecritures qui vous apprennent que rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux, et qu'il faut expier vos iniquités ou dans ce monde par la pénitence, ou dans l'autre par les flammes éternelles : quel fruit tirez-vous de ces divines leçons ? Le prophète Jonas donna quarante jours aux Ninivites : ce terme vous paraîtrait court, si vous y étiez réduit, et cependant vous ne l'aurez peut-être pas. Le moment présent vous est donné pour expier vos péchés par une pénitence sincère : si vous différez encore, peut-être n'aurez-vous point de demain. N'attendez donc pas; ne vous laissez point surprendre par la mort : car à ce dernier moment il n'y aura plus de temps ; la miséricorde cessera, et la justice divine exercera tous ses droits sur le pécheur impénitent.

Revenez donc de suite à la pénitence et à Jésus-Christ votre chef qui a tant souffert pour vous ; et, prosternés aux pieds de sa croix, dites-vous à vous-mêmes : Voilà mon modèle; et si pouvant l'imiter je ne le fais pas, voilà mon juge et ma condamnation. Tout corps de péché est dévoué à la pénitence; et si le feu de la mortification ne le purifie en ce monde, le feu vengeur le consumera dans l'autre; car ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pour tous les hommes que deux voies qui puissent les conduire au ciel, l'innocence et la pénitence.

IIe Point.

La Pénitence est surtout obligatoire et efficace pendant le saint temps du Carême.

I. Si nous devons faire pénitence dans tous les temps, nous y sommes encore plus obligés pendant le Carême qui est un temps de recueillement, de prière et de pénitence, et qui est spécialement consacré par l'Eglise pour nous réconcilier avec Dieu. L'Eglise qui, en l'instituant, n'a fait que suivre la voie que son divin Epoux lui avait tracée, nous prescrit dans ce temps de salut le jeûne et l'abstinence pour satisfaire à la justice de Dieu, détourner de dessus nos têtes coupables les fléaux de sa colère, et attirer ses bénédictions sur nous. Nous ne pouvons douter que ce ne soient les Apôtres eux-mêmes qui l'aient établi : «Nous observons, dit saint Jérôme, un jeûne de quarante jours, suivant la tradition apostolique(1). » « C'est aux Apôtres, dit saint Augustin, qu'il faut remonter pour trouver l'origine des jeûnes observés dans l'Eglise. » Aussi, depuis l'établissement de la Religion chrétienne, l'observation de la loi du Carême a toujours été regardée comme un devoir sacré et rigoureux : «Jeûner dans tout autre temps, dit saint Ambroise, est un moyen de

(1) Epist. 54, ad Marcell.

satisfaire à ses péchés et d'apaiser la colère de Dieu ; mais ne pas jeûner dans le Carême, pouvant le faire, c'est se rendre coupable de péché grave et irriter le Seigneur (1). »

Aucun temps de l'année n'est aussi favorable pour porter les pécheurs à la pénitence et à travailler à leur salut que le saint temps du Carême : dans ce temps plus que dans aucun autre, les trésors des miséricordes divines sont ouverts. Nous pouvons y puiser à pleines mains et faire une ample provision de grâces, par le moyen des œuvres de pénitence que l'Eglise nous prescrit. L'abstinence, le jeûne, la prière, la parole de Dieu, l'aumône, la mortification, voilà les fruits précieux de la saison et les trésors qui nous sont présentés dans ces jours de salut.

N'en doutons pas, la pénitence du Carême a plus de vertu et de mérite que celle que l'on fait dans tout autre temps : elle est une pénitence publique et universelle, car le jeûne et l'abstinence sont observés dans tout le monde chrétien ; ce sont en général tous les fidèles qui, d'un commun accord, demandent à Dieu miséricorde. Mais si le Seigneur a promis de ne pas refuser une chose, lorsque deux ou trois assemblés en son nom la lui demanderont, combien ce jeûne, cette pénitence publique n'aura-t-elle pas de vertu !

(1) In quadragesimâ non jejunare, scelus est. *Serm.* 26.

D'ailleurs, qui est-ce qui jeûne? qui fait pénitence pendant le Carême? c'est l'Eglise elle-même, cette Epouse chérie du Sauveur, pour laquelle il a donné sa vie, cette fille bien-aimée du Père éternel, cette Eglise sainte qui a Jésus-Christ pour chef, et tous les Saints pour ses membres; c'est le Sauveur lui-même, tout glorieux qu'il est dans le ciel, qui fait pénitence dans la personne de ses membres qui jeûnent sur la terre; c'est l'Esprit saint, l'âme de cette Eglise pénitente, qui demande *par des gémissements ineffables* pardon à Dieu pour tous les fidèles qui jeûnent.

Après cela, quel serait le chrétien qui ne se croirait obligé et qui ne s'empresserait de participer à cette pénitence publique en observant rigoureusement, autant que possible, le jeûne et l'abstinence? Que le pécheur qui désire sa conversion se persuade bien que ce sera principalement cette pénitence qu'il fera avec l'Eglise, qui la lui obtiendra; car le Seigneur ne saurait rien refuser à une pénitence où viennent se mêler les larmes de tant d'âmes saintes qui s'humilient devant lui, les gémissements de tant de prêtres qui prient entre le vestibule et l'autel pour la conversion des pécheurs, et les macérations de tant de saints religieux prosternés devant Dieu, couverts de haires et de cilices dans leurs oratoires, et qui demandent sans cesse pardon pour les péchés du peuple.

O pécheur ! combien vous seriez coupable, si par votre faute vous refusiez de participer à cette pénitence ! Dites-moi, si vous étiez atteint d'une maladie mortelle, ne regarderiez-vous pas comme bien précieux le remède qui pourrait vous rendre la santé ? Eh bien ! ce précieux remède, vous le trouverez dans le jeûne et l'abstinence du Carême ; ce seront eux qui guériront les maladies de votre âme, bien autrement plus funestes et plus mortelles que celles du corps. Seriez-vous donc assez ennemi de vous-même pour ne pas user de ce remède ? Eh ! quand même vous n'auriez commis aucun péché, vous devriez encore faire pénitence, pratiquer le jeûne et l'abstinence, sinon pour expier vos fautes passées, du moins pour vous préserver à l'avenir du péché et conserver l'innocence. Pourquoi le Sauveur s'est-il préparé par le jeûne à repousser les assauts qu'il allait permettre au démon de lui livrer, sinon pour nous apprendre à nous armer par le jeûne contre les tentations auxquelles nous sommes exposés en cette vie ? Ainsi, pécheurs ou innocents, nous devons embrasser la pénitence du Carême, si efficace : l'Eglise nous la prescrit comme un devoir sacré et rigoureux ; et transgresser volontairement sa loi, c'est se rendre coupable d'un crime qui exclut du royaume des cieux, dit saint Basile (1).

(1) Serm. de jejun.

Alléguerez-vous que l'abstinence et le jeûne du Carême sont trop pénibles ? Eh quoi ! l'Eglise les a-t-elle établis pour notre commodité ? Ce sont des pratiques de pénitence, ne doivent-elles pas avoir quelque chose de pénible ?

Le jeûne est trop pénible, dites-vous, mais réfléchissez : qu'est-il auprès de la pénitence qui se fait en l'autre monde ? qu'est-il auprès des flammes éternelles que vos péchés méritent ? qu'est-il même auprès du jeûne que faisait autrefois le commun des chrétiens ? On sait que les premiers fidèles, scrupuleusement observateurs de la loi rigoureuse de leur temps, ne faisaient pendant le Carême, dans l'intervalle des vingt-quatre heures, qu'un seul repas qui avait lieu après le coucher du soleil, sans se permettre le moindre rafraîchissement. Et quel repas ? des herbes et des légumes ; un repas de larmes et de pénitence, un repas où tout respirait la mortification de Jésus-Christ, où pendant près de six siècles on ne servait ni vin, ni poisson, ni rien de ce qui sert à l'assaisonnement des repas ordinaires ; et saint Bernard assure que les princes, le clergé et le peuple, tous sans distinction jeûnaient ainsi.

Mais quels péchés avaient à expier ces premiers chrétiens, eux dont le monde n'était pas digne et qui furent l'honneur et la gloire de l'Eglise ? Quelque rigoureux que fût leur jeûne, ils ne croyaient certainement pas en trop faire ;

et nous, qui avons si fort dégénéré de cette sainteté primitive, nous dont la conduite est si peu conforme à nos obligations, nous regarderions comme sévère un jeûne aussi mitigé, pour ne pas dire aussi relâché, que l'est celui de nos jours? Ah! ne flattons pas ainsi nos corps coupables, et regardons la pénitence du Carême comme bien inférieure à celle que nous méritons.

Mais si nous sommes encore tentés de regarder le jeûne et l'abstinence du Carême comme trop pénibles, portons nos regards sur le Sauveur du monde : Pourquoi, dit saint Ambroise, a-t-il jeûné pendant quarante jours? Il n'avait pas certainement besoin de faire cette pénitence pour lui, puisqu'il était l'innocence même. Eh quoi! ajoute ce saint Docteur, celui qui n'avait commis aucun péché fait un Carême si austère; et vous, qui êtes si coupable, vous ne voudriez pas jeûner avec lui? celui qui n'avait pas besoin du remède a bien voulu le prendre pour vous animer par son exemple; et vous, vous ne voudriez pas le suivre? Ah! rappelez-vous que *tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises* (1), et que par le jeûne et l'abstinence ils offrent leurs corps à Dieu comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux. La pénitence du Carême n'a donc rien qui doive vous rebuter ·

(1) Gal. v, 24.

loin donc de vous tous les motifs vains et illusoires dont on se sert dans le monde pour s'en dispenser.

Hélas ! vous le savez, et disons-le en gémissant, aujourd'hui que les péchés de tout genre inondent la terre, l'on ne peut presque plus reconnaître la loi de l'abstinence et du jeûne ; et si nous en jugions par la conduite de ce grand nombre de chrétiens ennemis de la croix, qui *marchent selon la chair* (1), comme dit saint Paul, et se perdent, on serait tenté de croire que cette loi sainte est tombée en désuétude. Mais qu'on ne s'y trompe pas, quelque grand que soit le nombre des prévarications, il n'a point aboli la loi de l'Eglise ; la mollesse de ses prévaricateurs n'empêchera point que cette loi sacrée, portée pour le bien des fidèles, ne subsiste dans toute sa force. L'Eglise n'en exige et n'en presse pas moins aujourd'hui l'exécution que dans les premiers temps. Qu'on lise tous les catéchismes, tous les livres qui servent à l'instruction des fidèles et où il est question des commandements de l'Eglise, on y trouvera les deux préceptes sur le jeûne et l'abstinence formellement exprimés. Vous les trouverez en vigueur dans tous les pays catholiques : partout les évêques en annoncent l'obligation dans leurs mandements. Il est donc certain que la loi du jeûne

(1) Phil. III, 18.

et de l'abstinence existe toujours dans toute sa force.

II. Je vous le demande à présent: que devons-nous penser de ce que l'on entend dire aujourd'hui parmi des chrétiens, que cette loi n'est pas un point fort essentiel; que la grande affaire est de bien vivre; mais qu'au fond, user d'une viande plutôt que d'une autre, n'est pas un crime sur lequel il faille tant troubler les consciences? C'est ainsi qu'on ne se contente pas de violer la loi sainte de l'abstinence et du jeûne, mais qu'on la déshonore en la traitant de minutie, et regardant comme un esprit fort quiconque la transgresse sans scrupule; c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Eglise, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos pères, une institution établie par les Apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, et honorée par l'exemple de Jésus-Christ même. Eh quoi! le saint vieillard Eléazar était donc un esprit faible, lorsqu'il aima mieux perdre la vie que de souiller son âme par l'usage des viandes que la loi défendait? Le supplice de la mère des Machabées et de ses sept enfants n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourments les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avait interdits au peuple de Dieu? et les Livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi et le

courage de ces anciens justes, n'ont donc fait que rehausser par des louanges magnifiques un vain scrupule ? Dans quel excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir sur l'infraction de la loi sainte du Carême ! Afin de pécher plus tranquillement, on devient impie.

Le maréchal Catinat était-il donc un esprit faible lorsque, combattant en Italie contre le prince Eugène, il ne voulut point se permettre de faire gras les jours d'abstinence sans permission ? On vit ce grand capitaine, à la tête de ses officiers, aller demander à l'Evêque de Casal la dispense des abstinences légales dont l'observation est si difficile pour des hommes qui n'ont pas le choix des aliments (1). Avait-il aussi l'esprit faible, Louis XVI, ce prince craignant Dieu, qui ne voulut jamais permettre qu'on servît gras à sa cour les jours d'abstinence ? On connaît l'admirable réponse qu'il fit à un ancien officier qui, soutenant à ce sujet que ce qui entre dans la bouche ne souille pas l'âme, se croyait d'après ce principe dispensé de la règle commune : « Non, Monsieur, répliqua avec véhémence le roi très-chrétien, ce n'est point précisément de manger de la viande qui souille l'âme, mais c'est la révolte contre une autorité légitime, et l'infraction de son précepte formel. Ne lisez-vous pas dans l'Evangile que *quiconque*

(1) Suite de la Morale en action.

n'écoute point l'Eglise doit être regardé comme un païen (1) ? » Ainsi parlent, ainsi agissent les hommes à caractère que la Religion dirige.

O vous qui transgressez si facilement la loi sainte du jeûne et de l'abstinence, et qui passez le Carême dans l'oubli de vos devoirs, quel compte vous aurez à rendre si vous ne changez de vie! qu'alléguerez-vous pour excuse ? Prétexterez-vous la faiblesse de votre tempérament ? j'avoue que quelquefois elle peut dispenser légitimement de ces pratiques de pénitence : une incommodité réelle, grave, telle qu'on ne pourrait pas observer le jeûne ou l'abstinence sans inconvénient notable, est une cause légitime de dispense, au sentiment des docteurs. C'est pour cette raison que les malades, les femmes enceintes, les nourrices, ceux qui sont obligés pour vivre de vaquer à des travaux très-pénibles, etc., ne sont point assujettis à la loi du jeûne.

Mais ne vous faites-vous pas illusion sur la faiblesse de votre tempérament ? Soyez de bonne foi : cette faiblesse n'est-elle pas imaginaire ? ces prétendues incommodités ne sont-elles pas l'effet d'un amour excessif de vous-même qui ne veut rien souffrir, qui ne veut point se mortifier ? Ne connaissez-vous pas des personnes qui n'ont pas un meilleur tempérament que vous

(1) Essai sur l'abstinence.

et qui jeûnent, qui font abstinence sans en devenir plus infirmes, plus sujettes aux maladies que vous ne l'êtes vous-même ? Interrogez ceux qui, sous prétexte d'incommodité, avaient négligé ces devoirs de la Religion, et qui ensuite, touchés de Dieu, ont fait de sérieuses réflexions; ils vous diront que ces prétendus motifs ne sont pour l'ordinaire que de pures illusions, et qu'ils regrettent fortement d'avoir enfreint les lois de l'Eglise sur de pareils motifs.

D'ailleurs, c'est une bien fausse idée que l'on se forme du jeûne et de l'abstinence, quand on croit qu'ils sont nuisibles à la santé : d'habiles médecins, comme dit un auteur, s'accordent à dire avec l'Eglise qu'ils sont salutaires au corps. « Le Carême, disent-ils, se trouve à la fin de l'hiver et au commencement du printemps; le corps est alors chargé d'humeurs produites, soit par les aliments de l'hiver qui sont plus substantiels, soit par le repos, par un sommeil plus long, soit par la nature même de la saison. Or, ces humeurs seraient très-nuisibles à la santé dans une saison où le sang commence à fermenter, si elles n'étaient évacuées et dissipées par une abstinence de nourriture. » Voilà pourquoi les saints pénitents, et nos ancêtres qui observaient si rigoureusement le Carême, vivaient plus longtemps qu'on ne vit aujourd'hui; les Esséniens qui vivaient très-sobrement, et qui se livraient à des jeûnes

rigoureux, étaient remarquables par la longueur de leur vie.

M. l'abbé Proyart rapporte le fait suivant, qui prouve également les avantages qui résultent du jeûne et de l'abstinence pour la santé : « Madame Louise, fille de Louis XV, étant à la cour, avait un tempérament d'une délicatesse extrême ; devenue carmélite, elle acquit bientôt une force et une vigueur qu'elle n'aurait jamais eues au milieu des délices qui affluent dans les palais des rois. Cependant le genre des Carmélites est très-austère : elles font perpétuellement maigre, et jeûnent habituellement depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques.

Gustave, roi de Suède, étant venu à Paris, voulut faire une visite à Madame Louise dont le sacrifice héroïque avait excité l'admiration de l'Europe entière. Entrant dans la cellule de la princesse : « Quoi ! s'écria-t-il, c'est ici qu'habite une fille de France ? — Et c'est encore ici, reprend Madame Louise, qu'on dort mieux qu'à Versailles ; c'est ici qu'on prend l'embonpoint que vous me voyez, et que je n'avais pas ailleurs (1). » On est donc dans l'erreur quand on croit que le jeûne et l'abstinence sont nuisibles au corps : aussi est-on puni par où l'on pèche ; on ne veut pas mortifier son corps, et on le ruine ; on veut prolonger sa vie, et on l'abrége.

(1) Vie de Madame Louise, par M. l'abbé Proyart.

Alléguerez-vous aussi une dispense accordée par les Supérieurs? Si elle est fondée sur des raisons légitimes, elle délivre en effet de l'obligation de la loi; mais si elle est obtenue sur de vains prétextes, par surprise, elle ne justifie point devant Dieu, et laisse peser sur la conscience toute la loi.

Puissent ces réflexions vous engager à observer religieusement dans la suite la loi du Carême! et pour en rendre l'accomplissement vraiment méritoire, joignez au jeûne et à l'abstinence la prière, l'aumône, d'autres bonnes œuvres, et surtout la cessation de tout péché: « Pendant que vous mortifiez votre corps par le jeûne, disait Dieu au peuple juif, sanctifiez votre âme, réprimez ses penchants déréglés, et soumettez-la à ma loi. Si vous jeûnez de la sorte, je vous délivrerai; vous m'appelerez, et aussitôt je serai à vous. »

S'il vous en coûte d'observer fidèlement ce que vous commande l'Eglise, souvenez-vous que *le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que les violents qui l'emportent* (1); et rappelez-vous, dit saint Augustin, cette grande division qui se fera au jour du jugement: les prédestinés seront à la droite, et les réprouvés à la gauche. Dans le Carême, les gens de bien entrent dans le désert avec Jésus; ils mêlent leurs larmes avec les siennes, et joignent

(1) Matth. XI, 12.

leurs jeûnes aux jeûnes de leur Maître. Les réprouvés, au contraire, demeurent dans la maudite ivresse des mauvais chrétiens ; ils persévèrent dans leur péché et dans leur endurcissement. Pour nous, tâchons d'être du nombre des prédestinés : montrons que nous sommes les véritables enfants de l'Eglise, en observant exactement ses lois saintes ; entrons avec joie dans la carrière de la pénitence, et que la pénitence ne finisse qu'avec nos jours. C'est ainsi que nous arriverons au terme heureux où elle conduit, et vers lequel doivent se diriger tous nos désirs.

SECONDE LECTURE.

(*Pour le Jeudi après les Cendres.*)

De la parole de Dieu.

Ier Point.

De la vertu toute-puissante de la parole divine qui nous est prêchée par les Pasteurs légitimes.

I. C'est dans tous les temps, mais principalement au commencement de la sainte Quarantaine où la parole de Dieu nous est plus fréquemment annoncée, que nous devons nous pénétrer de sa sublimité, de sa vertu toute-puissante, aussi bien que des dispositions saintes avec lesquelles nous

devons l'écouter, afin qu'elle porte en nous des fruits de salut. Il faut nécessairement que cette parole soit pour nous un germe de vie ou un principe de mort; car il est écrit que la parole de Dieu ne retourne point à lui sans fruit: *Verbum meum, quod egredietur de ore meo, non revertetur ad me vacuum* (1).

Combien cette parole sainte n'est-elle pas puissante et efficace? que n'a-t-elle pas opéré dans l'ordre de la nature? et quelles merveilles dans l'ordre de la grâce! C'est elle qui par son pouvoir souverain a tiré tous les êtres du néant, a affermi les cieux et donné à la terre sa consistance et sa fécondité. C'est par sa vertu toute-puissante que le soleil s'arrête, que les eaux deviennent immobiles, que la mer s'humilie et que les tempêtes se calment; c'est elle qui rappelle Lazare à la vie : elle n'a qu'à se faire entendre à la mort, et la mort lui obéit.

Mais que n'a-t-elle pas fait dans l'ordre surnaturel? N'est-ce pas la parole de Dieu qui a sanctifié le monde, qui a triomphé de l'idolâtrie, qui a dompté les passions, et qui a abattu l'orgueil des puissances de la terre? A peine douze pauvres pêcheurs sans éloquence, sans science et sans art l'ont-ils fait entendre dans l'univers, que l'univers est converti. La sagesse des philosophes de la gentilité, leur raison or-

(1) Isa. LV, 11.

gueilleuse, les passions effrénées, l'amour du plaisir et de la vie, tout plie, tout cède à la force toute-puissante de cette divine parole. C'est elle qui détruit le vice et établit le règne des vertus sur la terre.

Eh bien! cette même parole n'a rien perdu de sa vertu; car la parole de Dieu ne vieillit point: et si, toute féconde, toute divine qu'elle est, elle paraît aujourd'hui si faible et si stérile dans le christianisme, c'est qu'on oublie ou qu'on n'est pas convaincu que c'est la parole de Dieu même que ses Ministres annoncent dans la chaire de vérité. Il est donc nécessaire, pour ne pas mettre obstacle à l'efficacité de cette parole sainte, de bien se persuader que c'est la parole de Dieu qu'on nous prêche; que c'est Dieu lui-même qui nous parle par la bouche de ses Ministres, et que, quelque faibles, quelque indignes même que paraissent les organes dont il se sert, ce qui sort de leur bouche n'est pas moins sa divine parole. Les canaux par où elle passe, quels qu'ils soient, n'en changent pas la nature; elle n'en est pas moins digne et de nos respects et de notre empressement.

En effet, la parole que nous annoncent les Pasteurs est la parole de Dieu: ils la tiennent de lui-même et nous l'annoncent de sa part.

Ils la tiennent de Dieu: c'est lui qui l'a dictée; ils ne sont eux-mêmes que le canal sacré par lequel cette divine parole passe jusqu'à

nous. Le premier début des Prophètes parlant au peuple, était celui-ci : « Ecoutez la parole du Seigneur : » *Audite verbum Domini* (1). « Ne vous y trompez pas, disait l'apôtre saint Paul aux fidèles de Corinthe, l'Evangile que je vous ai prêché est l'Evangile de Dieu même : » *Evangelium Dei evangelizavi vobis* (2). Ce ne sont donc point leurs sentiments, leurs idées, leurs opinions, que les Ministres de la parole sainte nous prêchent, mais bien les maximes du salut, les vérités éternelles, les saintes ordonnances de Dieu, les horreurs et les châtiments du péché, les consolations et les récompenses de la vertu, les devoirs de la vie présente et les espérances des siècles futurs, un jugement à prévenir, un enfer à éviter et un ciel à conquérir.

On nous prêche aujourd'hui ce que prêchaient autrefois saint Ambroise, saint Augustin et les autres Pères de l'Eglise. On nous annonce ce que ceux-ci tenaient des Apôtres et que les Apôtres tenaient de Jésus-Christ même. Les Pasteurs nous prêchent donc la parole de Dieu, cette parole toute-puissante qui a tout fait de rien, qui a confondu toutes les erreurs, soumis les peuples au joug de la vérité et converti les nations; cette parole sainte, annoncée par les

(1) Isa. I, 10.
(2) II. Corinth. XI, 7.

Prophètes au peuple d'Israël, prêchée par Jésus-Christ et par les Apôtres; cette parole, consignée dans les Livres sacrés, signée par le sang de tant de milliers de martyrs, développée dans les écrits des saints docteurs, expliquée par l'Eglise, et parvenue enfin jusqu'à nous par l'organe de ses Ministres. Combien nous devons nous affectionner à cette parole divine ! ne devrait-elle pas être notre nourriture de chaque jour et faire toutes nos délices? Ne devrions-nous pas, à l'exemple des premiers chrétiens, en remplir notre esprit et notre cœur, quand elle nous est annoncée par ceux qui sont chargés de nous instruire, ou quand nous la lisons dans les livres qui la contiennent ?

II. Non-seulement les Pasteurs tiennent de Dieu même la parole qu'ils nous annoncent, mais ils nous la prêchent de sa part. « *Allez*, disait Jésus-Christ à ses Apôtres, et en leur personne à leurs successeurs, *enseignez toutes les nations* (1).» Voilà le fondement de leur apostolat: c'est au nom de Dieu qu'ils paraissent dans la chaire de vérité pour nous instruire. On ne peut pas leur dire, comme aux novateurs : « Qui êtes-vous ? de qui tenez-vous votre mission? » Nous les connaissons, pouvons-nous dire : ils sont envoyés de l'Eglise comme les ambassadeurs de Dieu. Ce n'est point l'homme, dit saint Paul, c'est *Dieu qui*

(1) Euntes docete omnes gentes. *Matth.* XXVIII, 19.

parle par nous et qui vous exhorte par notre bouche (1). « Dieu m'a envoyé pour vous parler, écrivait-il aux Corinthiens; je suis son ambassadeur et je tiens sa place; mais, hélas ! loin de m'en prévaloir et de m'en glorifier, cette fonction m'est bien plus onéreuse qu'elle ne m'est honorable : car, malheur à moi si je me tais, ou si, prévaricateur de mon ministère, je ne vous annonce pas comme il faut l'Evangile (2) ! » Et le même Apôtre, écrivant à son disciple Timothée, lui dit : « Je vous conjure au nom de Dieu, de la part de qui je parle, annoncez aux hommes la parole de vie; ne vous lassez point, reprenez, exhortez, conjurez, rendez-vous même, s'il le faut, importun pour le salut des âmes (3). »

Les Pasteurs sont donc les députés de l'Eglise, les ambassadeurs de Dieu; c'est donc pour eux une obligation rigoureuse de nous annoncer la parole sainte, et pour nous un devoir strict de les écouter avec attention et respect. « Si l'empereur, disait saint Chrysostôme, vous députait quelqu'un de ses ministres pour vous annoncer ses volontés, avec quel respect ne le recevriez-vous pas ? O hommes de peu de foi ! celui qui fait et renverse les rois, le Dieu

(1) II. Cor. v, 20.

(2) Si evangelizavero, non est mihi gloria ; necessitas enim mihi incumbit : væ enim mihi est, si non evangelizavero. I. *Cor.* IX, 16.

(3) II. Timoth. IV, 1, 2.

du ciel et de la terre vous envoie dans sa miséricorde des Pontifes et des Pasteurs, et vous ne les écoutez pas. Ah ! ce n'est point sur nous que tombe le mépris, et plût à Dieu qu'il ne déshonorât que notre personne ! nous nous en consolerions ; mais c'est sur le Maître qui nous députe qu'il rejaillit, et voilà ce qui allume notre indignation. Je sais que vous exigez souvent des qualités que nous n'avons pas, mais songez que la parole que nous annonçons est la même, quoique nos talents soient différents. Si nous n'avons pas tous les mêmes qualités, nous avons tous le même apostolat, nous faisons tous la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-Christ. Cherche-t-on dans les ambassadeurs des rois de la terre la supériorité des talents, l'éclat de la naissance ? non; on ne regarde que le maître dont ils sont l'image. Que vous importe que nous soyons faibles, pauvres, obscurs ? nous sommes ministres de Jésus-Christ : cette qualité qui d'une part nous confond, de l'autre nous enhardit ; car sans elle qui de nous oserait paraître dans la chaire de vérité, porter la parole à ses maîtres, à ses princes, à son roi, exiger l'attention et le respect de ceux devant qui partout ailleurs on garderait un respectueux silence ? De quel droit prétendrions-nous nous ériger en censeurs publics des mœurs, déclamer à haute voix contre les abus du siècle, et produire au grand jour des désordres que,

au sortir de la chaire, nous devons couvrir du voile de la prudence et de la discrétion ? La sainte liberté des Ministres évangéliques vous annonce donc qu'ils vous parlent de la part de Dieu, et que c'est sa parole qu'ils vous prêchent. » Malheur donc à ceux qui ne les écouteraient pas et qui les mépriseraient ! car il est écrit, et c'est le Sauveur qui le dit à ses Apôtres : *Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise* (1).

Quand vous allez aux instructions, aux sermons, regardez le prédicateur comme le héraut du Seigneur qui vient publier sa loi et vous déclarer ses volontés ; écoutez-le avec respect et docilité. On n'examine guère si celui qui publie les ordres du roi dit bien, s'il est éloquent, s'il persuade ; on ne fait attention qu'à ce qu'il publie : qu'on aille l'entendre ou qu'on ne l'ait pas ouï, les ordres du prince obligent ; et si on les négligeait, on serait mal reçu à dire : *Je ne l'ai pas ouï.* Faites l'application de ces vérités pratiques.

Ne nous contentons pas de lire la parole de Dieu dans les livres qui la contiennent ; écoutons-la surtout quand elle nous est annoncée par nos Pasteurs ; car c'est principalement au ministère de cette parole, qu'ils exerçent, qu'ont été attachés de tout temps la conversion des âmes et

(1) Luc. x, 16.

les grands effets de la grâce. C'est ce ministère qui a conquis le monde à Jésus-Christ ; c'est lui qui nous sauvera, si nous voulons être sauvés. La parole qui n'est que dans les livres est nécessairement muette ; elle n'est par elle-même qu'une lettre morte : elle a besoin que la foi et l'application de ceux qui la lisent l'animent pour ainsi dire d'un souffle de vie, et lui prêtent comme une voix pour se faire entendre.

Mais, dans la chaire chrétienne, la parole de Dieu sort vivante et enflammée du cœur et de la bouche du Prêtre (1). Alors qu'elle nous est prêchée, elle a une onction particulière qu'elle tire de la grâce et de l'appareil du ministère et du zèle du Ministre; car Jésus-Christ, ayant destiné le ministère de sa parole à l'accomplissement de ses desseins, a dû en conséquence lui conférer une grâce spéciale pour éclairer les esprits et toucher les cœurs : si l'Evangile est la vertu de Dieu, comme dit l'Apôtre (2), la prédication de l'Evangile est la vertu de Dieu, développée et agissante. Elle s'adresse aux oreilles, aux yeux, à l'homme tout entier ; et, l'Esprit saint l'imprimant dans le cœur de l'auditeur, elle pénètre jusqu'à l'âme qu'elle remplit d'un trouble salutaire. Il n'y a rien alors qu'elle ne remue ;

(1) Vivus est enim sermo Dei et efficax. *Heb.* IV, 12.

(2) I. Cor. I, 18.

elle réveille les remords, trouble la conscience, la soulève contre les passions, et ébranle jusque dans leur racine les penchants les plus chers et les habitudes les plus invétérées. Heureux donc, dit le Sauveur, ceux qui écoutent la parole de Dieu avec de saintes dispositions et qui la pratiquent (1) ! tirant toute sa vertu de celui qui en est l'auteur, elle pénétrera jusqu'au fond de leurs cœurs comme une rosée céleste, et y fera germer des fruits de vie et de sainteté qui seront éternels.

IIe Point.

Des dispositions avec lesquelles il faut écouter la parole de Dieu.

I. Le fruit des sermons et des instructions que nous entendons dépend des dispositions qu'on y apporte : la parole de Dieu, toute puissante qu'elle est, ne fructifie que dans une bonne terre, dit Jésus-Christ (2). Elle est pour celui qui l'écoute avec de saintes dispositions, avec respect et une intention droite, un flambeau brillant qui porte dans son âme le jour le plus radieux et le conduit à la vérité; mais pour celui qui l'entend avec de mauvaises dispositions ou qui la mé-

(1) Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud, *Luc.* XI, 28.

(2) Matth. XIII.

prise, elle n'est qu'obscurité : elle est semblable à la colonne miraculeuse qui servait de guide aux Hébreux, qui était lumineuse pour les Israélites et n'était que ténèbres pour les Egyptiens. La parole de Dieu ne retourne pas sans effet au sein du Père des lumières : ou elle éclaire, ou elle aveugle; ou elle justifie, ou elle réprouve. Point de milieu : si l'on sort des instructions sans changement, sans conversion, l'on en sort plus criminel et plus incorrigible.

Hélas ! disons-le, la parole divine n'a peut-être jamais été plus souvent annoncée qu'elle l'est de nos jours, et peut-être aussi jamais n'a-t-elle été plus stérile, et n'en a-t-on tiré moins de fruit. D'où peut venir cette stérilité ? à qui doit-on l'imputer ? est-ce à la parole même de Dieu ? non certainement : l'en accuser, ce serait injustice et impiété ; elle n'est pas moins puissante aujourd'hui qu'elle l'a été du temps des Apôtres, lorsque dans un seul discours saint Pierre convertit trois mille auditeurs. Sont-ce les prédicateurs qui causent ce désordre ? il peut s'en trouver, comme dit l'Apôtre, qui tiennent captive cette parole sainte, ou qui, pour acheter je ne sais quelle vaine réputation, la rendent mercenaire ; peut-être même les mœurs de quelques-uns peuvent contredire la morale sublime qu'ils prêchent ; mais après tout ce n'est ni au mérite, ni à la sainteté du prédicateur que Dieu a attaché l'efficacité de sa parole : elle

opère par sa propre vertu, indépendamment des dispositions du Ministre. S'il la profane, il se pervertit lui-même, mais il ne laisse pas de sanctifier les autres : pourvu que la terre soit bien préparée, qu'elle soit bonne, l'habileté de celui qui jette la semence influe peu sur sa fertilité. Si donc la parole divine fructifie si peu parmi nous, c'est à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. En effet, comment l'écoutons-nous ? avec quelles dispositions allons-nous aux instructions ?... Ah ! est-il étonnant qu'étant si peu disposé à recevoir la parole sainte, on l'entende sans fruit ?

II. Pour que la parole de Dieu porte des fruits de salut et ne soit point profanée, trois dispositions principales sont nécessaires dans celui qui l'entend : il doit l'écouter avec des sentiments de foi, d'humilité et de zèle pour sa sanctification.

Je dis d'abord avec des sentiments de foi. Dans la chaire de vérité il n'y a que l'homme qui paraît aux yeux, et sa voix seule frappe nos oreilles ; et cependant ce n'est pas l'homme, mais Dieu qui enseigne : *Ce n'est point vous qui parlez,* disait Jésus-Christ à ses Apôtres, *mais c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous* (1). Il faut donc discerner dans la prédication ce que les sens aperçoivent, de ce qui est caché et divin. Or, qui fera ce discernement nécessaire, si ce

(1) Matth. x, 20.

n'est la foi ? cette foi que l'Apôtre louait dans les fidèles de Thessalonique, lorsqu'il leur disait : *Nous ne cessons de rendre grâces pour vous au Seigneur de ce qu'ayant entendu la parole de Dieu que nous vous prêchions, vous l'avez reçue, non comme la parole de l'homme, mais comme étant la parole de Dieu, ainsi qu'elle l'est en effet* (1). C'est à cette foi que le même Apôtre attribuait tout le succès de l'Evangile et ses rapides progrès dans l'univers (2).

Si la parole de Dieu porte aujourd'hui si peu de fruit, c'est qu'on ne l'écoute plus avec cette foi éclairée, cette foi vive qui voit et qui entend Jésus-Christ parler par la bouche de son Ministre ; on ne connaît plus la vertu secrète, la dignité ineffable du ministère évangélique, par lequel le prédicateur tient la place de Dieu et nous fait entendre sa voix même : on n'envisage que l'homme dans la chaire ; on ne vient chercher que les discours de l'homme, et par un juste châtiment l'on trouve ce que l'on a cherché : pendant que le prédicateur parle, Dieu est muet et ne parle point à notre cœur qui reste sourd aux vérités éternelles qui seules peuvent nous toucher et nous sauver.

Comme c'est la curiosité qui amène aux sermons, que l'on n'en recherche que les phrases

(1) I. Thess. II, 13.

(2) I. Thess. I, 8.

et le brillant, que l'on suit les talents et non la vérité, et qu'on veut des orateurs et non des apôtres, l'on n'est plus frappé que du frivole éclat du discours, et pas un rayon de la lumière céleste ne pénètre dans notre esprit pour en dissiper les ténèbres. Que devient alors notre âme qui a besoin d'une nourriture plus solide? elle se retire, vide et affamée, du lieu où elle devait recevoir le pain de la vérité qui la fait vivre. Pourquoi cette foule d'auditeurs qui s'empressaient de venir aux instructions d'Ezéchiel n'en devenaient-ils pas meilleurs? parce que, dit le Seigneur, ils ne cherchaient qu'à contenter leur curiosité et à satisfaire leur ingénieuse délicatesse (1). Eh quoi! est-ce donc l'art de bien dire ou de bien vivre qu'on vient apprendre à l'école de Jésus-Christ? Qu'importe que le prédicateur parle bien ou mal, s'il nous en dit assez pour nous enseigner le chemin du ciel? Voudrait-on encore imiter la fausse délicatesse de ces Juifs infidèles qui méprisaient le Sauveur et sa doctrine, parce qu'ils le voyaient pauvre et revêtu de nos misères?

La seconde disposition essentielle au succès de la parole divine est un sentiment d'humilité. La chaire chrétienne est un tribunal auguste où cette parole sainte prononce des arrêts qu'elle proclame en même temps dans le fond

(1) Ezech. XXXIII, 30 et seq.

des consciences. C'est pour cela, dit saint Hilaire de Poitiers, qu'elle est aussi respectable que l'autel. «Au pied de l'autel, disait-il, c'est l'homme qui parle à Dieu; dans la chaire, c'est Dieu qui parle aux hommes : l'autel est le trône de sa miséricorde; et la chaire est le trône de la vérité : » les auditeurs, en qualité de pécheurs, sont des accusés et des coupables cités devant elle pour s'entendre reprocher leurs erreurs et leurs vices, pour apprendre à se connaître, à se confondre et à se condamner eux-mêmes. La parole sainte accuse et condamne tous les pécheurs : leur sentence éternelle est prononcée, elle ne peut être effacée que par la pénitence; et lorsqu'à la fin des siècles les Anges viendront ramasser les scandales du monde, ils recueilleront les arrêts de cette divine parole encore subsistants, pour en faire la matière et la règle du jugement de Dieu, qui n'en sera qu'une ratification authentique et irrévocable. En venant entendre cette parole qui nous juge, nous devons donc apporter des sentiments d'humilité, de crainte et de repentir; car ce sont les seuls qui conviennent à des coupables.

Mais est-ce avec ces sentiments que l'on va écouter la parole de Dieu? Combien de gens vont aux sermons, aux instructions, le cœur enflé d'orgueil, pour tout soumettre à l'autorité de leur critique, pour juger le Ministre de la parole, décider de son mérite ou de son inca-

pacité, et, qui plus est, pour faire aux autres une application odieuse de ce qu'ils devraient s'appliquer à eux-mêmes ! Loin de révérer le caractère auguste dont est revêtu le prédicateur, comme un envoyé de Dieu, chargé de les instruire et de les reprendre, ils étendent leur critique puérile et maligne non-seulement à ce qu'il dit, mais jusqu'à son langage et à ses moindres mouvements. De là cette recherche de ce qu'il y a d'extraordinaire et de nouveau dans celui qui prêche la parole sainte, sans s'attacher auparavant à ce qu'il y a de solide et de chrétien ; de là ce mépris pour tous ceux où l'on ne trouve rien que de simple, quoique par cette simplicité même ils soient souvent plus propres à frapper l'esprit, à toucher le cœur et à y attirer la grâce de Dieu ; de là enfin ces plaintes continuelles, cette aversion secrète pour tous les discours tristes et lugubres qui parlent de l'enfer et de ses feux, de la mort et du jugement de Dieu. On veut des prédicateurs qui flattent le goût par le choix des pensées, par la beauté des caractères et par la richesses des expressions ; on veut pour prédicateurs, non des apôtres, mais des hommes et des rhéteurs qui savent employer les ressources d'un art profane, et mettre en usage les paroles persuasives de la sagesse humaine que saint Paul dédaignait, et qui ne produisent rien dans les cœurs. Est-ce là ce qui devrait occuper des chrétiens à qui un

envoyé de Dieu parle de ses justices, de ses miséricordes et du compte terrible qu'ils auront à rendre un jour de leurs œuvres?

Encore si la censure s'arrêtait à la personne du Ministre de la parole, et qu'elle respectât du moins cette parole sacrée dont Dieu est l'auteur et dont ses Ministres ne sont que les faibles organes! Mais non: l'on ne craint pas de juger cette parole même qui doit juger le monde, et qui nous jugera éternellement. Les uns voudraient qu'on ne prêchât point ses dogmes et ses mystères, comme trop élevés au-dessus de la raison; les autres se plaignent de sa morale, comme trop austère et pas assez proportionnée à la faiblesse humaine; et presque chacun, oubliant que cette divine parole est descendue du ciel, prétend la plier et la façonner au gré de ses caprices. Avec de telles dispositions dans les auditeurs, est-ce étonnant que la parole de Dieu porte si peu de fruit? aussi, disons-le en gémissant, quand les Pasteurs et les Prédicateurs l'annoncent dans les chaires, ils ont, il est vrai, la consolation de voir quelques justes s'affermir dans la vertu, et quelques pécheurs revenir de leurs égarements; mais, ce petit nombre de vrais fidèles et de pénitents sincères excepté, que voient-ils d'ailleurs? sinon des profanateurs de la parole sainte, qui l'entendent comme une parole humaine et profane, et n'en retirent par conséquent aucun fruit de salut.

III. La troisième disposition qu'exige la parole divine de celui qui l'entend, est le zèle pour sa propre sanctification. On peut dire de la parole de Dieu ce que saint Augustin a dit de sa chair adorable, qu'elle demande pour fructifier *qu'on ait soif d'elle* (1). Or, pour avoir soif de cette parole sainte, pour en être affamé, il faut sentir le besoin que l'on en a, avoir un désir sincère de servir le Seigneur, d'embellir son âme par la vertu et de lui assurer un éternel bonheur. Si l'on apportait aux instructions de tels sentiments, un zèle pour sa sanctification, avec quelle pieuse avidité ne recevrait-on pas les leçons de la science du salut! avec quels soins ne les graverait-on pas dans son cœur pour en faire la règle de sa conduite! La semence sacrée de la parole ne tomberait plus sur une terre ingrate où elle est aussitôt foulée aux pieds, mais sur une terre bien préparée où elle fructifierait au centuple; la face du christianisme changerait : cette parole, par elle-même aussi puissante qu'elle l'était dans ses plus beaux jours où elle convertit l'univers, opérerait encore les mêmes prodiges : car, dit l'Apôtre, « elle est toujours vive et efficace, et plus perçante qu'une épée à deux tranchants (2).» Mais, hélas! que peut-elle

(1) Sitit sitiri.

(2) Heb. IV, 12.

sur une génération perverse et incrédule qui, ne se conduisant que par les sens, oublie sa gloire et son vrai bonheur pour ne penser qu'aux biens terrestres et périssables, qui ne comprend plus le langage de la piété, et pour laquelle la doctrine du Sauveur a cessé d'être intelligible?

Pour entendre avec fruit et succès la parole de Dieu, il faut vouloir efficacement se sauver; eh bien! un petit nombre excepté, où sont ceux qui ont cette volonté efficace, qui viennent écouter cette parole divine avec le désir sincère d'opérer leur salut aux conditions que Jésus-Christ a prescrites? Combien viennent aux sermons uniquement pour avoir le plaisir d'entendre le prédicateur, ou par bienséance, par coutume, pour passer une heure de temps, quelquefois même par esprit de parti! combien d'autres qui regardent les vérités chrétiennes qu'on leur prêche, comme un langage qu'ils peuvent interpréter à leur gré, et qui ne tire point à conséquence pour la pratique! Que le prédicateur attaque leurs vices, qu'il fasse leur portrait, c'est une morale outrée, disent-ils. Oh! Dieu! comment serait-il possible qu'avec de telles dispositions la parole sainte ne fût pas stérile dans les cœurs? Il faudrait, pour l'écouter avec fruit, s'y disposer comme à une action sainte, s'y préparer comme à une espèce de sacrement, la désirer avec ardeur, l'entendre avec recueillement; et l'on vient dans le lieu saint

tout occupé des soins des affaires de la terre, obsédé de mille images séduisantes, l'esprit rempli de préjugés, et le cœur dominé par les passions. Grand Dieu! quel compte l'on aura à rendre un jour de n'avoir point profité de votre parole et de l'avoir profanée!

Mais si ceux qui écoutent la parole divine avec de mauvaises dispositions sont coupables, combien le sont encore plus ceux qui la dédaignent jusqu'à ne vouloir jamais ou presque jamais l'entendre! Aussi, que disait Jésus-Christ aux Juifs et aux princes des prêtres qui ne voulaient point l'écouter? *Celui qui est de Dieu entend la parole de Dieu; et vous ne l'entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu* (1). Quoi de plus terrible que ces paroles sorties de la bouche du Sauveur? rien n'est plus capable d'effrayer même les plus grands impies qui auraient encore quelques restes de religion, de réveiller l'attention des plus lâches et des plus indifférents à la divine parole, et d'engager les âmes justes à examiner sérieusement l'usage qu'elles en ont fait; car enfin, n'être plus de Dieu et ne point appartenir à Dieu, c'est n'être plus de son bercail, c'est ne plus participer à son esprit, à sa grâce ni à son royaume, et c'est appartenir au démon.

O vous qui refusez d'écouter la parole

(1) Joan. VIII, 47.

sainte, qui n'assistez jamais ou presque jamais aux instructions, combien n'êtes-vous pas coupables ! Les Prophètes sont à votre porte ; la parole divine est près de vous : *Propè est verbum* (1) ; vous n'avez, comme les Israélites, qu'à sortir du camp ou de votre maison pour l'entendre. Ah ! la reine du Midi s'élèvera contre vous au jour du jugement : elle est venue des extrémités de la terre pour entendre les oracles de Salomon ; et vous, vous refusez d'entendre les oracles de celui qui est plus grand que Salomon, les oracles de Jésus-Christ. N'êtes-vous pas de véritables contempteurs de sa parole ? et ce mépris ne retombe-t-il pas sur Dieu même ?

Aussi avec quelle effrayante sévérité le Seigneur punit-il ce mépris sacrilége ! « En quelque ville que vous entriez, dit le Sauveur à ses Apôtres, si l'on y refuse de vous recevoir et de vous entendre, sortez aussitôt et secouez la poussière de vos pieds en signe de malédiction ; je vous le déclare en vérité : Sodome et Gomorrhe seront traitées avec moins de rigueur que cette ville (2). » Hélas ! nous nous étonnons quelquefois des malheurs auxquels nous sommes en proie et des calamités publiques dont nous sommes témoins ; nous attribuons à mille causes

(1) Rom. x, 8.
(2) Matth. x, 14, 15.

diverses ces catastrophes qui nous effrayent ; mais ne sont-elles pas la punition du mépris de la parole sainte ? ne sont-ce pas là les coups terribles dont Dieu frappe les royaumes où cette parole, après avoir été longtemps écoutée avec respect, est enfin méconnue et presque universellement abandonnée et méprisée ? Oui, disons-le, les nations infidèles à la parole divine seront punies plus sévèrement que Sodome et Gomorrhe : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum quàm illi civitati* (1). Tremblez, peuples chrétiens qui méprisez la parole du Seigneur, tremblez que Dieu dans sa colère ne vous enlève ses ouvriers évangéliques, et qu'il ne transporte sa parole à des peuples barbares qui en feront un meilleur usage que vous : *Le temps viendra*, dit Dieu par son Prophète, *où j'enverrai la famine et la soif sur la terre, non la famine du pain ni la soif de l'eau, mais celle de la parole du Seigneur*, qui ne sera plus entendue parmi ce peuple (2). Cette menace ne s'est-elle pas déjà accomplie sur un royaume voisin ? qu'est devenue l'Angleterre, cette île où l'erreur a son trône et qui fut autrefois la pépinière des saints ? Hélas! chez elle l'erreur et le mensonge se débitent dans les mêmes chaires, dans les mêmes temples où autrefois les ancêtres de ce

(1) Matth. x, 15.
(2) Amos. viii, 11.

malheureux peuple avaient appris la vérité et la science du salut. Terrible leçon pour les nations où la parole du Seigneur est abandonnée et méconnue !

Rendons-nous donc fidèles à cette parole sainte ; écoutons-la toujours avec un esprit de foi, d'humilité, et avec une volonté efficace d'en profiter : elle fera notre bonheur, en nous rendant hommes parfaits selon le cœur de Dieu ; elle nous fera connaître ce que nous sommes et ce que nous devons être : elle est un miroir sans tache où l'on se voit tel qu'on est ; elle ne sait rien flatter, rien altérer, rien déguiser. Mais ne soyons pas comme cet homme dont nous parle l'apôtre saint Jacques, qui, contemplant un instant son visage dans une glace, passe outre et oublie aussitôt ce qu'il est.

Ici, faites un retour sur vous-même : quel empressement avez-vous eu jusqu'à présent à entendre la parole de Dieu ? combien de fois lui avez-vous préféré votre repos, vos occupations vaines et inutiles et vos parties de plaisirs ? comment et dans quel esprit l'avez-vous écoutée ? vous êtes-vous bien convaincu que c'était la parole de Dieu et non celle de l'homme que vous entendiez ? au lieu de l'estimer et de la respecter comme elle le mérite, ne l'avez-vous point censurée ? enfin, quel fruit en avez-vous retiré ? voilà le sujet d'un examen sévère.

Pensez-y sérieusement : si vous êtes de ceux

qui entendent cette parole sainte sans en être touché et avec dégoût, c'est une marque de l'endurcissement de votre cœur, ou qu'il y a en vous quelque autre attache très-forte qui occupe toute votre sensibilité; que vous ne venez point aux instructions par un esprit de foi, et que votre âme est dépourvue des sentiments de religion et de piété, qui doivent l'animer. Si vous êtes de ceux qui l'entendent et qui en sont touchés, mais qui n'en profitent pas, vous répondrez à Dieu de cette parole que vous recevez en vain. Eh! quel compte terrible! un talent enfoui ne suffit-il pas pour faire condamner un débiteur lâche et paresseux? Soyez donc généreux dans la suite; écoutez la parole divine avec attention et respect, quel que soit le Ministre qui vous l'annonce. Gardez-la et faites-la fructifier jusqu'à la mort : c'est elle qui vous soutiendra et vous sauvera; car, dit le Sauveur, *si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais* (1).

(1) Joan. VIII, 51.

TROISIÈME LECTURE.

(Pour le Vendredi après les Cendres.)

Du Salut.

Ier Point.

L'homme est en ce monde pour servir Dieu et opérer son salut.

I. Tout annonce à l'homme qu'il n'est au monde que pour servir et louer son Dieu, et se mettre en état de le posséder et de le glorifier éternellement dans la vie future ; telle est la fin à laquelle Dieu l'a destiné et pour laquelle il lui a donné l'être. Il n'est point fait pour jouir des biens de la terre et des plaisirs des sens : autrement, l'homme dans sa fin ne serait pas distingué des animaux. Une créature raisonnable, créée à l'image de Dieu, devait avoir une fin plus noble et plus digne de son auteur. « Dieu a fait l'homme, dit Lactance, pour le ciel et non pour la terre; pour connaître, dès la vie présente, le souverain bien, servir et aimer son Créateur, et en jouir éternellement dans l'autre vie. » Il doit donc continuellement s'élever vers la patrie céleste, et non s'abaisser et se perdre dans les plaisirs et les biens terrestres.

Dieu ne pouvait créer l'homme pour une fin plus noble que de le créer pour lui-même; mais

il ne pouvait lui en donner une moindre. Le premier devoir de l'homme est donc de glorifier Dieu sur la terre, en attendant qu'il le glorifie dans le ciel; s'il travaille pour une autre fin, il ne fait rien de bon et ne mérite pas de vivre. Si le feu ne donnait aucune chaleur, il serait comme s'il n'était pas, parce qu'il serait inutile à la fin pour laquelle Dieu l'a créé; de même si nous ne nous appliquions pas à servir Dieu et à le glorifier, nous serions sur la terre comme si nous n'étions point, ou plutôt nous serions des êtres inutiles, ne tendant point à la fin à laquelle nous sommes destinés : alors ne vaudrait-il pas mieux pour nous que nous ne fussions jamais nés? Un arbre planté dans une terre fertile, qui ne tend pas à sa fin, c'est-à-dire qui ne donne à son maître ni fruits ni feuilles, que mérite-t-il? le feu. Quel châtiment ne mériterons-nous donc pas si, étant placés sur la terre par la main du Créateur pour le servir et l'honorer, nous ne faisons rien pour sa gloire?

Le premier homme ayant été créé, et avant qu'il s'occupât à quoi que ce fût, Dieu lui envoya un profond sommeil (1) pendant lequel il éleva son esprit et son cœur à la contemplation et à l'amour des choses célestes, et lui montra clairement sa divine essence, comme l'ont pensé

(1) Selon la version des Septante, c'était une extase.

quelques docteurs; pourquoi cela ? pour apprendre à l'homme qu'il n'était point fait pour les choses d'ici-bas, pour jouir des sens et s'établir sur la terre, mais pour tendre au ciel, pour y élever ses pensées et son esprit, et y placer son cœur et ses affections.

Que lit-on dans tous les catéchismes de la catholicité? que demande-t-on à l'enfant dont l'intelligence commence à se développer? *Pourquoi*, lui dit-on, *Dieu vous a-t-il créé et mis au monde?* Ecoutez la réponse; elle est la loi que l'auteur de la nature a gravée dans le cœur de tous les hommes: *Pour le connaître, le servir et l'aimer, et par ce moyen obtenir la vie éternelle.* Oh! la belle et sublime réponse, toute simple qu'elle est! Que sont les écrits des philosophes anciens et modernes à côté d'une vérité si lumineuse? ils ne sont que ténèbres. Oh! que savant est celui qui connaît bien cette vérité! et qu'heureux est celui qui la pratique! Oui, répétons-le, l'homme n'est fait que pour connaître son Dieu, le servir de toutes ses forces, l'aimer de toute l'étendue de son cœur, et le posséder enfin. C'est vers ce but qu'il doit diriger toutes ses pensées, tous ses sentiments et toutes ses actions, s'il veut être heureux.

Les théologiens et les philosophes reconnaissent que tout le repos, que tout le bonheur est renfermé dans la fin à laquelle on est destiné, et que hors d'elle il n'y a que trouble et

agitation. Or, Dieu étant notre fin dernière, puisqu'il nous a faits pour lui, nous ne pouvons donc avoir de paix et de bonheur qu'autant que nous tendrons et que nous nous attacherons à lui; et l'homme qui s'en éloigne pour s'attacher aux choses de la terre ne peut donc s'attendre qu'à des troubles et à des malheurs.

Dieu est l'élément de notre cœur; mais sortez une créature de son élément, vous lui donnez la mort : voyez, par exemple, ce que devient le poisson quand vous le sortez de l'eau qui est son élément. C'est donc avec raison que saint Augustin disait à Dieu : « Seigneur, vous nous avez faits pour vous, et notre cœur ne sera jamais tranquille, il sera toujours dans l'agitation, dans le trouble, et ne vivra point tant qu'il ne s'attachera pas à vous. Nous ne serons véritablement heureux que lorsque nous vous posséderons pleinement (1). »

Oui, tournons-nous de quelque côté que nous voudrons; accumulons richesses sur richesses, honneurs sur honneurs, plaisirs sur plaisirs; nous ne serons jamais contents, jamais heureux, si, nous élevant au-dessus de toutes les choses de la terre, nous ne servons et n'aimons Dieu de tout notre cœur. L'expérience de tous les siècles est là; et nous en avons pour témoin Salomon, qui a joui de toutes les richesses, de

(1) Conf. 1, 6, 1.

tous les honneurs et de tous les plaisirs dont on puisse jouir ici-bas, et qui a prononcé cet oracle éternel : *Tout n'est que vanité* (1), excepté aimer Dieu. Sans cesse notre cœur sera agité, tourmenté, tant que nous n'arriverons pas jusqu'à Dieu dans cette vie par la grâce et par l'amour, et dans l'autre par la gloire. O vous qui entendez ceci, et qui respirez après le bonheur, voyez où vous pouvez le trouver ; pensez combien il est consolant et glorieux de vivre pour Dieu ; comprenez une bonne fois la fin pour laquelle vous êtes sur la terre, et les desseins de Dieu sur vous. Si vous n'y répondez pas, vous êtes le plus malheureux des hommes, vous êtes inutile dans le monde ; et, comme l'arbre infructueux, vous serez coupé et jeté au feu. Que vous reviendra-t-il de tout ce que vous faites sur la terre, si vous oubliez Dieu, et si vous ne pensez à vous sauver ? Quel avantage retirerez-vous des créatures, si, après avoir négligé votre salut, vous êtes éternellement réprouvé de Dieu ?

Quand nous jetons un coup d'œil sur la société, qu'y voyons-nous ? une admirable variété d'états, une foule d'occupations diverses : parmi les hommes les uns suivent la carrière des armes, les autres s'appliquent à l'étude des lettres ; ceux-ci s'adonnent au commerce, ceux-

(1) Eccle. 1, 2.

là à la peinture ou à l'architecture ; nous y voyons des laboureurs, des vignerons, enfin toutes sortes de professions différentes : mais dans tous ces états, la seule destinée des hommes, la vocation générale de tous, c'est le salut. Les savants ne viennent point au monde pour y être savants, les riches pour y être riches, les souverains pour y être rois, et les papes pour y jouir de la papauté ; mais tous y viennent pour servir Dieu et se sauver : le service de Dieu et le salut, voilà le but où tout dans l'homme doit aboutir : *Craignez Dieu, observez ses commandements ; c'est là tout l'homme,* dit Salomon (1). « Si c'est là *tout l'homme*, reprend saint Bernard, sans cela l'homme n'est donc rien; il n'est donc qu'un être inutile, qui agit contre les desseins du Créateur et qui ne mérite que le feu. »

II. Dieu, ayant créé l'homme à son image, l'ayant doué de l'intelligence, en a fait un être essentiellement religieux, et l'a établi roi de toute la nature, afin qu'il lui rendît un hommage universel au nom de toutes les créatures. « Tout a été fait pour l'homme, dit saint Paul, et l'homme pour son Dieu (2); » mais si toutes les créatures raisonnables ont été faites pour l'homme, l'homme

(1) Eccle. XII, 13.

(2) Omnia enim vestra sunt, vos autem Christi. I. *Cor.* III, 22, 23.

doit les faire servir à la gloire de son Créateur, puisque Dieu est la fin de tout, et que tout doit se rapporter à lui. Aussi que disent à l'homme toutes ces créatures? qu'elles ont été faites pour louer et bénir le Seigneur par le moyen de son ministère. Le Psalmiste invite le ciel et la terre, les eaux et toutes les créatures animées, comme celles qui ne le sont point, à rendre gloire à leur auteur; mais comment toutes ces créatures dépourvues d'intelligence pourront-elles le bénir et le louer? par le ministère de l'homme: étant leur député auprès de leur Créateur, il est spécialement chargé de lui rendre en leur nom tous les hommages qui lui sont dus. Que l'homme comprenne donc sa mission et sa dignité; et malheur à lui si, infidèle à son mandat, si, infidèle à son Dieu, il cesse de le louer, de le bénir, de l'aimer et de faire tout servir à sa gloire!

N'en doutons pas, toutes les créatures gémissent et éprouvent les douleurs de l'enfantement, pour me servir du langage de saint Paul (1), dès que l'homme refuse de tendre vers sa fin, de servir et de louer le souverain Maître de la nature; car alors, étant assujetties à la vanité par la cupidité de l'homme, elles ne peuvent procurer la gloire de leur Auteur. Ainsi, si l'homme cesse d'agir pour son Dieu, et de tendre vers sa

(1) Rom. VIII, 22.

fin dernière, toute la nature se trouve dans l'inaction. Eh ! quel désordre, grand Dieu ! Quoi ! ce serait un chaos affreux si le soleil venait à rester sur l'horizon, s'il cessait de répandre sa lumière et de donner de la chaleur, si les fleuves, au lieu de tendre vers leur embouchure, venaient à remonter vers leur source ; si le feu et la lumière, au lieu d'échauffer et d'éclairer, glaçaient et obscurcissaient. Mais croyez-vous donc que le soleil ait été plutôt fait pour éclairer et échauffer, que l'homme pour louer et servir son Dieu ? que les fleuves doivent plutôt tendre vers leur embouchure, que l'homme vers son salut ? « O vous, s'écrie ici saint Chrysostôme, vous qui avez été créé pour un Dieu, qui avez été fait pour le ciel, puisque vous n'avez rien de commun avec les choses périssables d'ici-bas, pourquoi vous attacheriez-vous à la terre ? Votre salut, voilà le but vers lequel vous devez diriger toutes vos pensées et toutes les affections de votre cœur ; vous êtes fait pour un bonheur éternel. Ah ! ne trahissez point vos hautes destinées ; ne dégénérez pas de votre noblesse, et qu'il ne soit point dit de vous : *L'homme qui avait été comblé de tant d'honneur ne l'a point compris, et c'est pour cela qu'il s'est assimilé à ces animaux dépourvus de raison qui ne suivent que l'instinct que leur a donné la nature* (1). »

(1) Psalm. XLVIII, 13.

Voilà les grandes vérités que la foi et la raison nous présentent : qu'elles sont solides et sublimes ! comment peuvent-elles échapper à l'esprit de l'homme, et ne deviennent-elles pas la règle de sa conduite ? Nous ne sommes en ce monde que pour servir Dieu et nous sanctifier : toute autre chose peut bien nous amuser, mais celle-ci doit nous occuper et nous posséder tout entiers. Eh bien ! descendons un instant dans notre intérieur, et faisons un retour sur nous-mêmes : si nous avons été convaincus de cette grande maxime dans la spéculation, l'avons-nous suivie dans la pratique? qu'avons-nous fait pour Dieu et pour notre salut ? De quoi nous servira d'être pénétrés des grandes vérités de la Religion, si dans notre conduite elles disparaissent ? Ah ! si jusqu'à présent nous avons été assez insensés que d'oublier notre salut, notre grande destinée, formons dès ce moment la résolution d'en faire dans la suite l'objet de tous nos soins et de tous nos efforts. Oui, mon Dieu, devons-nous dire, c'en est fait, je ne veux plus vivre que pour vous servir et me sanctifier ; c'est l'unique but que vous vous êtes proposé en me créant, et c'est l'unique que je veux suivre jusqu'à la fin de mes jours.

IIe Point.

Le salut est seul la grande affaire de l'homme son affaire personnelle, et la seule qui l'intéresse.

I. De quoi s'agit-il dans l'affaire du salut? ce n'est point d'une chose temporelle : tout ce qui passe avec le temps doit être considéré comme vain et futile. Il ne s'y agit point de perdre ou de gagner un procès duquel dépende notre fortune, notre bonheur ou notre malheur pendant la vie. Cette affaire qui nous intéresserait ne serait pas notre grande affaire, elle ne serait point d'une conséquence infinie : car être réduit à la mendicité, être disgracié et souffrir jusqu'à la mort serait un malheur, il est vrai; mais, après tout, il ne serait pas sans ressource. De quoi s'agit-il donc dans l'affaire du salut? d'un bonheur ou d'un malheur éternel; il s'agit de posséder Dieu éternellement dans le séjour des bienheureux, ou d'être précipité dans l'enfer, condamné sans espérance de retour aux flammes éternelles. Voilà l'affaire du salut : n'est-elle pas seule d'une grande conséquence, d'une conséquence infinie? et ne mérite-t-elle pas toute notre application et tous nos soins? aussi Jésus-Christ nous dit-il : « Vous n'avez au monde qu'une seule chose nécessaire, » *Unum est necessarium* (1), c'est l'affaire de votre

(1) Luc. x, 42.

salut : d'elle dépend votre bonheur pour le temps et pour l'éternité; elle doit donc être l'unique objet de votre sollicitude ; elle doit donc embrasser et diriger toutes les actions de votre vie. Et si vous êtes obligé de vous appliquer aux choses d'ici-bas, il faut toujours qu'elles soient subordonnées à l'affaire de votre salut.

« Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu, dit encore le Sauveur, et toutes les autres choses vous seront données comme par surcroît (1). » Oui, le royaume des cieux, l'éternité heureuse ou le salut, voilà ce que Jésus-Christ veut que nous cherchions avant tout ; point de chose aussi importante : tout le reste, biens, honneurs, dignités, santé, réputation, talents, tout doit céder au salut. Ainsi, à quelque âge que vous soyez, quelle que soit votre vie, dans quelque état, dans quelque condition que vous vous trouviez, quels que soient vos talents, vos fonctions, votre élévation, *cherchez premièrement le royaume des cieux*. Ce n'est point ici un simple conseil dont la pratique rend plus ou moins parfait ; c'est un précepte rigoureux, un précepte absolu et général qui atteint toutes sortes de personnes, et ne souffre aucune exception : il pèse sur le trône et sur la conscience des rois, sur le sanctuaire

(1) Quærite ergò primùm regnum Dei et justitiam ejus ; et hæc omnia adjicientur vobis. *Matth.* VI, 33.

et sur la conscience des Prêtres, sur le chaume et sur la conscience des artisans, sur la tiare et sur la conscience des Pontifes.

Voulez-vous connaître l'importance du salut? jetez un coup d'œil sur ce que Dieu a fait pour sauver l'homme : c'est pour lui qu'il fait jouer tous les plus grands ressorts de sa toute-puissance; il ne fait rien sur la terre qui n'ait un rapport à notre salut. Ce monde visible qui paraît à nos yeux, qui est l'objet de l'étude des savants, n'est fait que pour un monde invisible qui ne paraît nullement. Cet enchaînement universel des événements de la vie, cette suite d'aventures qui se succèdent les unes aux autres, cet ordre si sage qui règle les ressorts les plus cachés des ouvrages de Dieu, et tout ce qui se passe dans le cours ordinaire du monde, tout cela n'est que pour le salut des élus, dit saint Paul (1). Les affaires les plus importantes de l'univers, le gouvernement des états, la destruction des empires, l'humiliation des puissances de la terre, qu'est-ce que tout cela aux yeux de Dieu, quand il s'agit du salut d'une âme? On peut le dire : tout ce qui s'est fait depuis Adam jusqu'à nous, ou plutôt depuis que le monde est monde, a été fait pour le salut de l'homme.

(1) Omnia propter electos, ut et ipsi salutem consequantur *II. Timoth.* II, 10.

Mais, dans l'ordre surnaturel, que Dieu n'a-t-il pas opéré pour le salut ? Interrogez l'Homme-Dieu, ce divin Rédempteur ; considérez ses travaux, ses sueurs, ses plaies, ses tourments, son sang et sa mort : voilà le prix de notre salut, voilà ce qu'il a coûté et ce qu'il vaut aux yeux de Dieu même. Voyez un Dieu souffrant, un Dieu agonisant, un Dieu expirant : voilà le prix de notre âme. Ainsi, dans les idées et les conseils de Dieu, notre âme, notre salut est en quelque sorte plus précieux que son sang et sa vie, puisqu'il les a sacrifiés pour nous sauver.

Dieu, d'une part, voyait des âmes coupables de péché, et de l'autre il voyait sa vie mortelle et son sang précieux : il fallait qu'un d'entre eux fût sacrifié à la justice divine, ou notre âme perdue, ou son sang versé ; ou notre âme précipitée dans l'enfer, ou son sang inondant la terre ; et dans la concurrence, il a préféré le salut et la rédemption de notre âme à la conservation de son sang et de sa vie. Que notre âme est donc précieuse ! Ah ! je ne suis point étonné que les Missionnaires, ces nouveaux Apôtres, se transportent au delà des mers, aux extrémités du monde pour sauver les âmes ; que les ministres de la Religion se donnent tant de soins, se livrent à tant de travaux pour les arracher au péché. Je ne suis point surpris de ce que les Saints ont fait pour se sauver eux-

mêmes : que les uns, ayant dit un éternel adieu au monde, soient allés s'enfouir dans les déserts les plus affreux, pour trouver un asile à leur innocence ; que les autres, vivant dans le monde, aient envié la destinée des solitaires et aient vécu dans la mortification, dans les austérités de la pénitence et dans une vigilance continuelle ; que tant de milliers de martyrs aient donné leur sang et expiré avec joie au milieu des brasiers pour assurer leur salut, et qu'avec tout cela ils aient été persuadés que le ciel leur était encore donné pour rien : il n'y a rien là de bien étonnant.

Mais ce qui me surprend, c'est que tant de chrétiens éclairés de la foi sur la grandeur et l'importance de leur salut, en fassent si peu de cas ; qu'ils ne s'occupent pour ainsi dire que d'une chair périssable, et qu'ils négligent leur bonheur ; qu'ils se conduisent presque comme s'ils n'avaient point d'âme à sauver ; qu'ils donnent tout à la terre qui les ensevelira bientôt, et qu'ils refusent tout au ciel qui les appelle à la félicité. Hélas ! sont-ils chrétiens ? ils en ont le nom et le caractère, il est vrai, mais ils n'en ont point les sentiments.

O vous, hommes de peu de foi, qui négligez votre âme pour des biens périssables, pensez-y sérieusement : il n'y a de véritable gloire et de bien réel que dans le salut ; tout le reste n'est rien, puisqu'il doit périr et qu'il n'y a

d'éternel que ce qui a rapport à la vie future : tout ce qui est grand dans le monde, les projets, les desseins les plus vastes, les pensées les plus importantes qui puissent tomber dans l'esprit de l'homme, les richesses, les honneurs, en un mot, tout ce qui fait l'admiration du monde n'est qu'une grandeur semblable à la grandeur qu'on singe sur le théâtre, et qui finit avec la comédie. Quelle folie que de s'attacher, aux dépens de son salut, à des choses si vaines et si futiles ! Que diriez-vous d'un homme qui, faisant un voyage dans un pays lointain, emploierait toute sa fortune à y bâtir un château qu'il devrait abandonner un instant après qu'il serait fini, sans que rien lui en revînt? vous le traiteriez sans doute d'insensé.

Eh quoi ! sommes-nous moins insensés de sacrifier notre âme et notre bonheur éternel à des choses périssables qu'il faudra bientôt quitter? Que sommes-nous ici-bas? des voyageurs : nous entrons dans le monde comme des bannis dans un lieu d'exil ; notre vie n'est qu'un pèlerinage sur une terre étrangère, et la mort en sera le terme. Je vous le demande, alors qu'il faudra dire un éternel adieu aux biens, aux richesses que nous aurons accumulées pendant un instant, aux honneurs et aux dignités que nous aurons ambitionnés, que nous en reviendra-t-il, si nous avons négligé notre salut ?

II. « Que sert à l'homme, dit le Sauveur, de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme ? et que pourra-t-il échanger contre son salut, pour ne pas perdre au change (1)? » Seront-ce des trésors, des palais, des royaumes ? tout cela n'est rien devant le salut ; car si l'âme est sauvée, tout est sauvé ; si elle est perdue, tout est perdu pour l'éternité. Que l'impie et le libertin fassent l'esprit fort tant qu'ils voudront ; s'ils rentrent un seul instant au dedans d'eux-mêmes, ils ne pourront s'empêcher de sentir la vérité de cet oracle sacré. Ainsi, vous avez amassé d'immenses richesses, vous avez figuré dans le monde, vous vous y êtes fait admirer par vos talents, vous vous y êtes acquis une haute réputation au détriment de votre salut : à quoi tout cela vous servira-t-il pour l'éternité ? qu'emporterez-vous avec vous ? Que servent maintenant à un Homère son génie, à un Aristote sa science, à un Crésus ses richesses, à un Sardanapale (roi d'Assyrie) ses débauches et ses plaisirs, à un mauvais riche son luxe, et à un Alexandre la conquête de l'univers, si ces hommes fameux, oubliant leur destinée, se sont perdus pour toujours ?

Que l'impiété plaisante sottement, que l'irréligion et le libertinage s'efforcent d'étouffer tout remords, l'oracle du Sauveur subsistera éter-

(1) Matth xvi, 26.

nellement; le ciel et la terre passeront, mais la vérité de cet oracle ne passera point : toujours elle subsistera, malgré toute la malignité du cœur humain, malgré toutes les erreurs de l'esprit et le poison de l'amour-propre. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps, l'âge peut séduire, les mauvais exemples peuvent entraîner, les discours de l'impiété et le tumulte du monde peuvent étourdir et tenir la foi et la raison captives pendant un certain temps ; mais la vérité du salut se fait jour à travers les brouillards les plus épais ; elle prend tôt ou tard dans un esprit droit la place de tout le frivole qui l'avait occupé : car, à quelque degré de libertinage qu'on soit parvenu, il y a toujours des intervalles de raison et de foi durant lesquels on est chrétien ; durant lesquels on sent que le salut est la destinée de l'homme, et que c'est en lui que consiste son bonheur. Il ne peut y avoir qu'un esprit faux et superficiel qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion ; et le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère.

O vous que l'on a entretenu tant de fois de l'importance du salut, et qui l'avez toujours négligé, ne différez plus d'y travailler ; peut-être est-ce pour la dernière fois que vous en entendez parler. N'endurcissez point votre cœur : votre arrêt est prononcé ; peut-être touchez-

vous au moment fatal où votre âme va se séparer de votre corps, sans savoir où elle ira, et quels châtiments l'attendent. Quoi! vous dit Salvien, sous la main du Juge suprême vous ne vous occupez point de l'affaire du salut! des biens à laisser, des héritiers à enrichir, voilà tout l'objet de vos soins! vous songez à vos héritiers, et vous ne pensez point à vous! N'est-ce pas vous haïr et vous persécuter vous-même? et quel autre ennemi peut vous être plus cruel? Quoi! pour enrichir quelques héritiers, vous vous deshéritez vous-même! vous vous condamnez à une éternelle indigence pour procurer à d'autres une opulence de peu de jours! O infortuné! pourquoi tant de sollicitudes et d'agitation? ayez, ayez pitié de votre âme: *Miserere animœ tuœ;* c'est Dieu lui-même qui vous en conjure; c'est lui qui vous demande grâce pour vous-même. Malheureux! que répondez-vous à de si tendres sollicitudes? quoi! un Dieu vous prie, et vous résistez!... L'affaire de votre salut n'est-elle pas votre affaire *propre?* tout l'avantage ou toute la perte n'en est-elle pas pour vous? Si vous êtes sauvé, Dieu en sera-t-il plus heureux? et si vous êtes réprouvé, ce malheur ne sera-t-il pas pour vous seul, et Dieu en sera-t-il moins grand et moins glorieux? Ah! laissez-vous toucher aux misères de votre âme, sur laquelle le cœur d'un Dieu est si attendri; prêtez l'o...

sa miséricorde qui vous appelle à lui, qui vous appelle au salut, au bonheur et à une éternelle félicité.

QUATRIÈME LECTURE.

(*Pour le Samedi après les Cendres.*)

Du Salut.

Ier Point.

Des heureux effets que la conviction de la vérité du salut opère dans la pratique.

I. Une fois convaincu que le salut est l'unique et l'importante affaire de l'homme, que de sa bonne ou mauvaise réussite dépend notre bonheur ou notre malheur éternel, il est bien difficile de ne pas conformer sa conduite à sa conviction.

Si nous avions une foi vive; si nous étions intimement persuadés de cette vérité, qu'*il ne sert de rien à l'homme d'avoir gagné l'univers entier, s'il vient à perdre son âme* (1), quelle influence elle aurait sur notre esprit pour recti-

(1) Matth. xvi, 26.

fier ses pensées, sur notre cœur pour purifier ses affections, et sur notre corps pour diriger ses actions et tous ses mouvements vers Dieu ! Aucune chose ne nous paraîtrait difficile ; les plus grandes difficultés n'auraient rien d'insurmontable ; les vertus et les plus grands sacrifices, rien de pénible ; nous nous détacherions du monde et de ce qu'il estime ; nos espérances, pleines de l'immortalité, nous entraîneraient sans cesse vers notre patrie, vers ce monde nouveau dont la mort nous ouvrira la barrière ; nos pensées, nos désirs, nos discours, nos occupations iraient droit à l'éternité, et nous ne nous arrêterions au temps que pour en détacher notre cœur, et l'attacher au ciel.

Qui a fait tant d'excellents modèles de sainteté, tant de grands exemples de mortification, de détachement et de pénitence qui ont fait l'admiration du monde? la conviction de l'importance du salut. Qu'est-ce qui a converti saint François Xavier et tant de pécheurs, et leur a fait embrasser les saintes rigueurs de la pénitence ? qu'est-ce qui a peuplé les déserts de la Thébaïde de solitaires, et rempli les monastères de vierges ? la vérité du salut, la conviction que tout est perdu pour l'homme s'il vient à perdre son âme. Si nous parcourions les annales de l'antiquité sacrée, que de faits elles nous offriraient, qui sont les heureux effets de la conviction que la *seule chose nécessaire* à l'homme

est le salut. Il était convaincu de cette vérité, ce grand législateur (Moïse) qui, vivant deux mille ans avant Jésus-Christ, méprisa toute l'opulence d'un vaste royaume et tous les trésors des Egyptiens, dans l'espoir de jouir des promesses d'un Rédempteur futur, et d'arriver au royaume de Dieu ; ils en étaient convaincus, tous ces Saints qui, renonçant aux richesses, aux espérances du monde, et regardant avec mépris ses charmes et ses folies, sont allés s'ensevelir dans la solitude, pour méditer continuellement leur fin dernière et les jours de l'éternité.

Voyez saint Paulin, cet homme si grand par sa naissance, par son génie et ses richesses ; considérez avec quelle générosité il s'est dépouillé de tout pour ne s'occuper que de son salut, et ne posséder que Dieu. Paulin, comme on le sait, à une naissance illustre, joignait les plus heureuses dispositions, un esprit pénétrant, un génie riche et fécond, et toutes les autres qualités qui annoncent qu'un jeune homme est né pour tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ; ajoutez à cela des richesses immenses, auxquelles on donnait le nom de royaume. Eh bien ! au milieu de ce brillant des choses humaines, Dieu lui fait entendre cette vérité : *Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme ?* Paulin aussitôt, n'ayant plus que la noble

ambition de devenir petit pour le royaume de Dieu, annonce au monde qu'il n'aura plus rien de commun avec lui, abandonne le sénat dont il était membre, vend tous ses biens, les distribue aux pauvres et s'enfouit dans la solitude pour ne s'occuper que des jours éternels. Ce grand Saint fut dans le sein de la retraite et de la pauvreté l'admiration de tout l'univers, et ses vertus héroïques lui attirèrent une estime et une vénération universelles (1).

Que l'histoire ne rapporte-t-elle pas de saint Arsène ? Frappé de la vérité du salut, convaincu que l'homme n'est fait que pour son Dieu, et que tous ses pas doivent se diriger dans la route qui y conduit, Arsène prend la résolution d'abandonner la cour de l'empereur Théodose le Grand, et l'exécute sur-le-champ. Personne n'ignore le rang distingué qu'il occupait dans cette cour illustre : issu d'une famille alliée à celles de plusieurs sénateurs, et sénateur lui-même, précepteur et tuteur des enfants de l'empereur, il recevait tous les honneurs de prince, et avait à sa suite cent domestiques tous richement habillés. Au milieu de ces grandeurs, il se dit à lui-même : *A quoi me servira tout cela, si je viens à perdre mon âme ?* Dès lors il détacha son cœur de toutes ces vanités ; et sur ces entrefaites, il entendit une

(1) V. S. August., ep. 26, ad Licent.

voix qui lui dit : « Arsène, fuis la compagnie des hommes, et tu seras sauvé. » Il suivit sans délai la vocation du Ciel, s'embarqua aussitôt sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, et se retira dans le désert de Scété, pour y vivre en anachorète, dans un entier renoncement au monde et à lui-même (1). Que d'autres faits nous sommes obligés de passer sous silence ! Disons-le donc : rien n'est plus admirable que les effets qu'opère dans la pratique la conviction de la nécessité du salut.

Mais quoi ! dira-t-on peut-être, si pour se sauver il faut imiter ces Saints, comment se sauver dans le monde ?

Pour opérer son salut il n'est pas nécessaire de s'enfouir dans la solitude; beaucoup de Saints se sont sanctifiés au milieu du monde : pour s'y sauver, il suffit de ne point suivre ses maximes perverses, et d'être fidèle aux devoirs que la religion nous impose. Ainsi, grands et riches du monde, il ne vous est ni impossible, ni même difficile en demeurant dans votre condition, de parvenir au salut, parce que, comme chrétiens, vous pouvez être grands et humbles de cœur, riches et pauvres de cœur, puissants et modestes de cœur. Or, si vous joignez l'humilité à la grandeur, la modestie à la puissance, le détachement aux richesses, et que vous preniez bien l'esprit de notre Religion sainte, il n'y a plus d'op-

(1) Vies des Pères des Déserts.

position entre vous et le salut, et vous vous sauverez dans les conditions qui semblent par elles-mêmes lui être les plus opposées. Travaillez à vos affaires temporelles avec plus de soumission aux ordres de la Providence et avec moins d'empressement, reconnaissant que tout vous vient de Dieu, et que sans lui tous vos efforts sont inutiles; et vaquez à l'affaire de votre salut avec plus de réflexion sur vous-même, plus de zèle pour votre bonheur éternel, plus de sollicitude et avec une fidélité exacte à vos dévoirs de chrétiens, sachant que, sans des œuvres de votre part, Dieu n'opérera point votre sanctification.

II. Beaucoup de personnes dans le monde sont étonnées qu'il leur en coûte tant pour opérer leur salut. Hélas! leur cœur étant divisé entre Dieu et le monde, il n'est point surprenant qu'elles éprouvent de grands combats. Qu'est-il écrit de Rébecca sur le point d'enfanter Jacob et Esaü? qu'elle souffrait des douleurs mortelles, parce que les deux enfants se faisaient déjà la guerre dans son sein. Lassée de ses maux, elle demandait au Seigneur sa mort ou sa délivrance : *Ne soyez point surprise*, lui dit une voix du ciel; *s'il vous en coûte tant de devenir mère, c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein* (1). Voilà votre histoire, vous qui êtes lâche et indécis, qui

(1) Genes. xxv, 23

voulez encore vivre plus pour le monde que pour Dieu. Ne soyez pas étonné des peines que vous souffrez pour opérer des œuvres de salut. Il y a dans votre cœur deux amours qui se font la guerre, Jacob et Esaü, l'amour de Dieu et l'amour du monde, qui seront toujours irréconciliables : voilà la source de vos douleurs et de vos combats. Un cœur divisé et qui nourrit deux amours ennemis ne peut être, selon la parole du Sauveur, qu'un royaume plein de trouble et de désolation.

Vous plaindrez-vous que vous avez des inclinations inconciliables avec la piété, des penchants de vivacité pour les plaisirs, qui sont nés avec vous ? rappelez-vous que ces inclinations, ces penchants dont vous vous plaignez, seront des dispositions favorables au salut dès que vous les aurez tournés vers le bien et que la grâce les aura sanctifiés. Plus vous êtes vif pour le monde et ses faux plaisirs, plus vous le serez pour le Seigneur et pour les biens véritables. Plus les créatures vous ont trouvé tendre et sensible, plus la grâce trouvera d'accès et de sensibilité dans votre cœur. Plus vous êtes fier, hautain, ambitieux, plus vous servirez le Seigneur noblement, sans crainte, sans ménagement et sans bassesse. Plus vous paraissez né avec un caractère facile, léger, inconstant, plus il vous sera aisé de vous déprendre de vos vains attachements et de revenir fixement à votre Dieu.

Le même fonds qui fait les grandes passions fait aussi les grandes vertus, quand le cœur est tourné vers le Seigneur. C'est ainsi, ô mon Dieu! que nous ayant faits pour vous dans l'ordre incompréhensible de votre providence miséricordieuse, vous faites servir nos faiblesses mêmes à notre sanctification.

IIe Point.

Combien le salut est oublié dans le monde, et combien funestes sont les suites de cet oubli.

I. Point de négligence aussi funeste que celle que l'on apporte dans l'affaire de son salut, et nulle cependant n'est si commune dans le monde. En effet, qu'est-ce que le monde par rapport au salut? Ecoutons un monarque qui le connaissait mieux que nous, c'est le Roi-Prophète : « Le monde, dit-il, est une terre d'oubli où la justice de Dieu n'est point connue(1).» Mais pour nous convaincre de cette vérité nous n'avons qu'à suivre la vie de la plupart des hommes, nous verrons que rien n'est plus oublié dans le monde que l'affaire du salut. Sans parler de ceux qui, à peine sortis de l'enfance, se plongent dans les horreurs du vice et y vivent jusqu'aux approches du tombeau, ne pensant presque pas qu'ils ont une âme à sauver, combien d'autres qui, sans être aussi criminels, ne font guère plus pour leur

(1) Ps. LXXXVII, 13.

salut! Ils savent ce qu'il faut faire pour se sauver, mais ils ne l'exécutent point; ils voient le bien sans le pratiquer; connaissant leurs devoirs, ils ne se mettent point en peine de les remplir; ils croient un paradis, mais ils ne font rien de solide pour le mériter; ils craignent un enfer, sans se faire la violence nécessaire pour l'éviter; ils lisent ou entendent souvent les saintes maximes de l'Evangile, et ils s'en tiennent là : ils sentent le poids de leurs faiblesses et de leurs misères, et ils n'y apportent aucun remède; ils se plaignent continuellement de leurs infidélités, et ils demeurent toujours infidèles; ils ont le dessein de réformer leur cœur et de changer de vie, et ces belles résolutions n'aboutissent à rien de réel. D'où vient cette étrange contradiction? de leur lâcheté, de leur criminelle timidité. Ils appréhendent la violence qu'il faut se faire, les difficultés qu'il faut surmonter pour se sauver. Eh quoi! dit excellemment Origène, est-on bien convaincu de la nécessité du salut? est-on bien persuadé de ce que la foi nous enseigne sur le ciel, quand on n'en prend point le chemin? N'en doutons pas, quand même pour le gagner il faudrait mourir tous les jours pendant cent ans et souffrir les plus cruels martyres, cette éternelle félicité nous serait donnée comme pour rien.

De bonne foi, de quoi s'occupe-t-on dans le monde? des choses de la terre : l'on s'épanche

sur tout ce qui frappe les sens, et l'on vit dans une dissipation continuelle; on n'est jamais avec soi-même, on craint les pensées sombres, on appréhende une vertu sérieuse, on n'aime pour ainsi dire que ce qui divertit. Exercices de piété, fréquentation des sacrements, lectures édifiantes, pieuses conversations, tout cela ne présente rien que d'austère, et tout cela est négligé. Et cette éducation que les parents donnent à la jeunesse, annonce-t-elle qu'on pense sérieusement à se sauver? la forme-t-on bien aux règles de la piété chrétienne et aux maximes du salut? Enfin, disons-le, dans tous les états, dans toutes les conditions de la vie, à quoi un grand nombre pense-t-il? à tout, excepté à son salut: on pense à s'établir, à se faire une fortune sur la terre, à se procurer un poste honorable et à couler des jours heureux. Pense-t-on à s'assurer une fortune dans le ciel? Combien peuvent se faire le reproche que se faisait au lit de la mort un fameux courtisan: « Il y a cinquante ans que je pense nuit et jour aux affaires de la terre et aux intérêts de mon maître, et, malheureux que je suis! je n'ai pas pensé un seul jour sérieusement à l'affaire de mon salut.» Le désordre est universel, dit le Seigneur; les juges d'Israël m'ont aussi oublié eux-mêmes: du haut de leurs tribunaux où ma main les a placés, ils ne lèvent jamais les yeux vers le tribunal souverain où l'on réformera un jour

leurs arrêts, et où les juges mêmes seront jugés; ils jugent de la destinée des autres, et ils sont indifférents sur leur destinée éternelle : *Scientes legem nescierunt me.*

Voilà la source fatale de ce torrent de péchés qui inondent aujourd'hui toute la terre, l'oubli du salut. «Toute la terre, dit le prophète Jérémie, est remplie de désolation; l'impiété a fixé son règne parmi nous; toute chair a corrompu sa voie : il n'y a plus de foi dans Israël; et le principe de tous ces maux est que personne ne pense sérieusement à se sanctifier : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (1).

On fait encore des œuvres de salut, mais combien ne les font que par des vues humaines! que d'actions, que de fruits beaux en apparence, sont gâtés par le ver de l'orgueil, de la vanité et de l'amour-propre! Or, des œuvres ainsi gâtées et flétries par de mauvais motifs seront rejetées de Dieu, et ceux qui les font et s'en contentent n'opèrent point leur salut.

On fait des œuvres de salut, mais les fait-on en état de grâce? et cependant, toute œuvre qui est faite en état de péché mortel n'est point une œuvre de salut : *Si je n'ai pas la charité,* dit l'Apôtre, *je ne suis rien,* quelque bonne action que je fasse; quand même, ajoute-t-il, je répan-

(1) Jerem. XII, 11.

drais tous mes biens dans le sein des pauvres, si je les répands en état de péché mortel, les biens du ciel ne seront pas à moi pour cela.

On fait des œuvres de salut, mais en fait-on suffisamment pour se sauver? Croit-on bien que certains jours de la semaine, donnés à des exercices de dévotion, que certaines bonnes œuvres que l'on fait de temps en temps suffisent pour le salut? S'il en était ainsi, le ciel ne serait plus ce royaume qui ne s'emporte que par la violence; il ne serait plus cette couronne d'immortalité qu'on ne peut gagner qu'à force de combats et qu'en mourant les armes à la main. Pour opérer son salut il faut se séparer de tout plaisir criminel, être fidèle aux devoirs de son état, remplir exactement les préceptes de Dieu et de l'Eglise par les motifs de foi qui doivent présider à toutes nos œuvres. Est-ce ainsi que se conduit le grand nombre?... Est-ce ainsi que vous vous conduisez vous-même?...

Descendons un instant dans notre cœur, examinons-nous et jugeons-nous sévèrement. Que faisons-nous pour notre salut? sommes-nous pratiquement convaincus qu'il n'y a rien au monde qui nous intéresse autant?

Que sont nos actions? sont-elles toutes des œuvres de salut? Qui sommes-nous? nous sommes chrétiens, nous en avons le nom, en avons-nous les vertus? Où allons-nous? nous allons à l'éternité : prenons-nous le chemin de

l'éternité heureuse? Etrangers sur cette terre d'exil, nous souvenons-nous sans cesse que le ciel est notre patrie? appelés à l'héritage céleste, tâchons-nous d'attirer la tendresse du Père de famille qui nous invite? nous avons une couronne immortelle préparée dans le ciel, pensons-nous qu'elle ne se donne qu'au mérite? et que faisons-nous pour la gagner? quels mérites avons-nous? où sont nos vertus? où sont les mortifications que nous avons pratiquées, les pénitences que nous avons exercées et les sacrifices que nous avons faits? Tant de dissipation dans notre conduite, tant de lâcheté dans nos œuvres, tant d'infidélités à nos devoirs : tout cela est-il bien propre à nous ouvrir la route du salut? Encore une fois, que faisons-nous pour le ciel, et à quels titres espérons-nous y être placés parmi les Saints?

O Dieu! mille choses vaines nous occupent, deviennent le sujet de notre crainte et de notre espérance; et notre salut, l'affaire seule importante pour nous, nous l'oublions presque totalement, sans penser aux suites terribles de ce criminel oubli. La pensée et l'espérance d'une éternité de bonheur ne font presque plus d'impression sur notre cœur, parce que la foi n'agit presque plus sur notre esprit. Le trésor si vanté dans l'Ecriture, dont les richesses sont immenses et incorruptibles, nous touche moins que les richesses périssables de cette vie. Nous n'agis-

sons presque plus que pour les choses terrestres, pour un gain temporel, pour une fumée d'honneur ou pour un plaisir d'un moment. On se ruine la santé pour des biens futiles, on s'épuise en dépense pour acheter une charge, pour acquérir souvent un nouveau fonds d'inquiétudes et de chagrins; et pour le salut, pour le ciel, pour acquérir cette félicité éternelle, cette source intarissable de tous les biens immortels, on ne fait presque rien : on ne voudrait pas donner aux pauvres son superflu, ni même ce que l'on perd au jeu; une abstinence, un jeûne de carême paraissent des préceptes trop onéreux. Ah! quand-est-ce que la foi nous dessillera les yeux? attendons-nous donc pour les ouvrir que la mort vienne les fermer pour toujours?

Hé quoi! il n'est aucun homme qui refuse d'être heureux quand il peut l'être, et nous ne voudrions pas tout faire, tout sacrifier pour l'être éternellement? Je vous le demande, si vous aviez à poursuivre un procès duquel dépendissent votre fortune, votre honneur et votre vie, que ne feriez-vous pas pour le gagner! que de soins, que de mouvements, que d'agitations! vous ne penseriez qu'à cela, et vous n'agiriez que pour cela. Hé bien! qu'avez-vous à faire ici-bas? à poursuivre le procès de votre salut, d'où dépend votre bonheur, votre vie pendant l'éternité. Combien vous seriez insensé si, au lieu de vous y appliquer tout entier, vous

passiez vos jours à vous amuser, à amasser des choses qui doivent périr!

Ah! s'il nous reste encore un peu de foi, levons les yeux vers cette sainte cité qui doit être la demeure de ceux qui n'auront pas perdu de vue leur salut, leur noble destinée, et qui auront suivi la voie que Dieu a tracée pour y arriver; et si jusqu'à présent nous avons été insensibles à notre bonheur éternel, si nous n'avons rien fait pour le mériter, aujourd'hui que nous entendons la parole du salut, donnons-nous de garde d'endurcir nos cœurs et de les fermer à cette divine parole. Mettons la main à l'œuvre, travaillons pendant que la lumière nous éclaire: viendra, et bientôt, le temps de la nuit où nous ne pourrons plus agir; alors que voudrons-nous avoir fait?

Oh! Dieu! si actuellement nous touchions à l'instant qui doit nous ouvrir l'éternité, à ce moment où nous serons jugés sur les maximes du salut, que d'illusions se dissiperaient! Prévenons ce temps par une conduite conforme aux règles de l'Evangile, n'agissons qu'en vue du salut; et pour que toutes nos œuvres soient des œuvres méritoires pour le ciel, à chacune de nos actions, disons-nous à nous-mêmes, comme faisait un grand Saint: *A quoi cela me servira-t-il pour l'éternité?* Oui, cette action que je fais, si elle n'est pas faite pour le salut, à quoi me servira-t-elle au dernier de mes jours? ce genre

de vie que je mène, ces conversations, ces jeux, ces repas, ces plaisirs, ces sociétés, ces honneurs et ces richesses que je recherche aux dépens de mon salut, à quoi tout cela me servira-t-il pour l'éternité ? C'est en raisonnant ainsi, et en ménageant si bien toutes vos actions qu'elles soient toutes faites pour Dieu et rapportées à sa gloire, que vous parviendrez sûrement au salut.

II. Gardez-vous de vous laisser séduire par ce faux raisonnement que font certains impies: « Si je suis prédestiné, quelque chose que je fasse, je serai sûrement sauvé; si je ne suis pas prédestiné, quelque bien que je fasse, je n'en serai pas moins réprouvé. » Si ce raisonnement était vrai et concluant, personne n'en comprendrait plus toute la force que le démon, puisque personne n'est plus subtil et pénétrant que lui. Or, nous voyons le peu de cas qu'il en fait, puisqu'il ne cesse nuit et jour de tendre des embûches, de dresser des piéges, de suggérer toutes sortes d'objets de tentation, d'inventer mille attraits de séduction, mille ruses toujours nouvelles pour porter l'homme au péché et l'entrainer dans son parti. Il sait donc, et il est donc parfaitement convaincu que l'homme a dans ses mains le bien et le mal, la vie et la mort, son salut et sa perte; que ses œuvres dépendent de son libre arbitre aidé de la grâce qui ne lui manque point, et qu'il tient parfaitement à lui de se

sauver ou de se damner. Si le démon eût trouvé la moindre solidité dans ce raisonnement qu'ont inventé l'hérésie et l'impiété, il aurait vu qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui dans ce monde ; car, par exemple, ou Judas est prédestiné, se serait-il dit à lui-même, ou il ne l'est pas : s'il l'est, c'est en vain que je le tente ; s'il ne l'est pas, il se perdra sans que je m'en mêle.

Mais demandez aux impies qui font ce raisonnement, s'ils s'y attachent lorsqu'il s'agit de leur fortune. Car enfin s'ils doivent être riches et que Dieu ait prévu qu'ils le seront, pourquoi se donner tant de peine pour le devenir ? D'après leur raisonnnement, ne le deviendront-ils pas en dormant, buvant et mangeant ?

On rapporte de Louis, landgrave de Thuringe, qu'étant un prince que les plaisirs avaient entièrement aveuglé, il ne trouvait d'autre moyen d'étouffer les remords de sa conscience que ce faux raisonnement : *Ou je suis prédestiné, ou je dois être réprouvé. Si je suis prédestiné, quelque chose que je fasse, je serai sauvé; si au contraire je dois être réprouvé, quand je serais le plus vertueux des hommes, je serai damné : ainsi ma destinée est fixée, je n'ai qu'à me tenir en repos.* Il ne manquait jamais de s'en servir pour répondre aux gens de bien qui tâchaient de le faire rentrer en lui-même. Il serait probablement mort dans cette damnable

maxime, sans un coup de la Providence. Ce prince étant tombé dangereusement malade fit appeler son médecin, homme d'une vertu et d'une capacité distinguées, et qui se servit de cette heureuse circonstance pour le guérir de son aveuglement. Après avoir examiné le mal, il dit au prince : « Prince, il est inutile de vous faire aucun remède ; ou Dieu a prévu que vous mourrez de cette maladie, ou il a prévu que vous guérirez. S'il a prévu que vous en mourrez, en vain emploierions-nous tous les remèdes de l'art ; et si au contraire il a prévu que vous n'en mourrez pas, vous guérirez infailliblement. —*Comment*, reprit le prince, *hé! ne voyez-vous pas que si vous ne me secourez au plus tôt, la violence du mal m'emportera, et qu'il est de la prudence de ne rien négliger dans de semblables rencontres.* — Prince, lui répondit le sage médecin, si ce raisonnement vous paraît défectueux maintenant qu'il s'agit de vous sauver la vie du corps, pourquoi voulez-vous vous en servir quand il s'agit du salut de votre âme? » Ces paroles firent tant d'impression sur l'esprit du prince qu'il résolut de changer de conduite (1).

A l'exemple de ce prince, que les impies ouvrent donc les yeux à la lumière, qu'ils reviennent à Dieu, à la pratique de la Religion, et qu'ils fassent constamment pour le royaume

(1) *Nouv. Expl. du Catéchisme*, par M. Guillois.

des cieux ce qu'ils font pour celui de la terre, et toute l'Eglise répond de leur prédestination : car celui qui est mort pour tous veut nous sauver tous, dit l'apôtre saint Paul ; mais il veut que nous y coopérions, et que notre salut soit le fruit de nos efforts comme celui de sa grâce : « Celui qui nous a créés sans nous, dit saint Augustin, ne nous sauvera pas sans nous. »

Travaillons donc pour le ciel avec l'intime conviction que notre salut et notre perte sont entre nos mains, et que si nous sommes fidèles aux devoirs que la Religion nous impose, notre salut est assuré et qu'éternellement nous serons heureux.

Sauvons notre âme, quoi qu'il nous en coûte ; c'est tout ce que nous avons de précieux sur la terre : tout le reste n'est que vanité et disparaîtra bientôt comme de la fumée. « Prince, disait saint Grégoire à un souverain qui lui demandait une chose injuste, tout ce que j'ai de précieux ici-bas, c'est mon âme ; si j'en avais deux, peut-être pourrais-je en sacrifier une pour vous plaire ; mais comme je n'en ai qu'une, je veux la sauver quoi qu'il m'en coûte. » Voilà les sentiments que nous devons avoir dans toutes les occasions où notre salut pourrait être en danger. Oui, dois-je me dire à moi-même, l'univers entier, quand j'en serais seul le paisible possesseur, ne serait rien pour moi : mon âme est infiniment plus précieuse. Si je la sauve, je gagne tout ; si je la perds, tout est

perdu pour moi ; car tout l'homme périt avec elle. Je ne dois donc rien ménager quand il s'agit de la sauver : argent, biens, honneurs, vie même, je dois tout sacrifier, s'il le faut, pour empêcher qu'elle ne périsse. Hélas ! malheureux que je suis ! jusqu'à présent je l'ai négligée, en ne faisant rien pour mon salut ; je l'ai abandonnée, je l'ai profanée et sacrifiée : je n'en connaissais ni la grandeur, ni le prix, ni la noble destinée. J'ai donné mes soins à des biens périssables, à tout ce qui n'était que futilité, et mon âme qui seule demandait tous mes soins a été oubliée. Eh ! si Dieu m'avait appelé à lui dans ce temps de péché et de malheur, dans quel état aurait-elle paru à ses yeux ? quel serait son sort pendant l'éternité ?

O Dieu ! c'en est fait, dès ce moment je veux travailler efficacement à mon salut. Je le sais, il faudra sonder des abîmes, repasser dans l'amertume mes années écoulées, réparer par une confession bien faite tous les défauts de tant de confessions qui n'ont peut-être pas eu les dispositions nécessaires. N'importe, je suis disposé à tout faire pour me sauver. Je veux une bonne fois régler ma conscience, et savoir au juste où j'en suis avec mon Dieu. Ma vie passe, mes années s'écoulent, mon terme s'avance à chaque instant : les jours qui me restent sont peut-être bien courts ; peut-être ne suis-je point éloigné des portes du tombeau ; peut-être la

cruelle mort se cache-t-elle sous les ombres de la nuit qui approche pour me surprendre. Mais le temps qui m'est donné fût-il encore long, le sera-t-il assez pour réparer tant d'années perdues, tant de grâces méprisées, tant de péchés commis? Comme le Roi pénitent, je veux tenir mon âme entre mes mains, toujours prêt à la rendre à son Dieu quand il me la demandera, toujours prêt à lui dire : « Voilà mon âme, ô mon Dieu! vous me l'avez donnée, je la remets entre vos mains, je la recommande à vos miséricordes. Elle peut encore être à vous : puisque je respire, elle peut encore vous aimer; et si je persévère dans les exercices d'une vie chrétienne qui est la voie sûre qui conduit au royaume éternel, vous la couronnerez de la gloire immortelle que vous réservez à vos élus, à ceux qui opéreront leur salut avec crainte et tremblement.

CINQUIÈME LECTURE.

(*Pour le premier Dimanche de Carême.*)

Des moyens de salut et des obstacles que nous avons à vaincre pour nous sauver.

Ier POINT.

Des moyens que tous les hommes ont de faire leur salut.

I. Tout sur la terre peut être pour nous des moyens de salut : il n'y a aucune créature qui

par elle-même ne puisse nous porter à connaître et à aimer Dieu ; et s'il y en a qui devienne un obstacle à notre sanctification, c'est par l'abus que nous en faisons : tous les ouvrages que le Seigneur a faits ne sont sortis de ses mains que pour être les moyens et les instruments de notre salut. Le ciel et la terre, la maladie et la santé, les richesses et la pauvreté, la bonne et la mauvaise réputation, les souffrances et les consolations, la vie et la mort, sont dans l'ordre de la Providence autant de moyens destinés à nous sauver.

Les richesses sont comme la monnaie avec quoi on peut acheter le ciel par le moyen des aumônes. La pauvreté, surtout depuis que le Sauveur l'a sanctifiée en la préférant aux richesses, est un titre au salut. Les honneurs et la prospérité peuvent fournir de grandes occasions à de grands sacrifices ; les disgrâces, les adversités et les châtiments dont Dieu punit nos péchés nous ouvrent le chemin de l'éternelle félicité : ils sont autant de moyens dont le Seigneur se sert pour nous détacher de ce monde et nous attacher à lui. Si la santé est un don de Dieu qui doit nous porter à l'aimer, la maladie n'en est pas un moindre : souffrir beaucoup pour Dieu est encore un plus grand mérite pour le ciel que d'agir beaucoup pour lui. Enfin il n'est pas jusqu'à nos défauts et à nos tentations qui ne puissent servir à notre salut, en ce qu'ils peuvent

nous tenir dans l'humilité. Quelle abondance de moyens propres à notre sanctification! Tout ici-bas, dit l'Apôtre, concourt à l'avantage et au bonheur de ceux qui aiment Dieu (1), même les péchés, ajoute saint Augustin (2).

Mais parmi les moyens de salut, les plus grands, les plus propres à nous sanctifier, sont ceux que le Sauveur nous a marqués dans l'Evangile, tels que l'amour de la pauvreté, de l'humiliation et des souffrances, la simplicité, la patience, la prière et la docilité; et toutes ces voies pour aller au ciel sont d'autant plus sûres qu'elles sont cachées aux hommes et qu'elles peuvent n'être connues que de Dieu.

Que de lumières encore! que de grâces intérieures le Seigneur ne nous accorde-t-il pas tous les jours pour nous fortifier contre les efforts de nos ennemis! Si nous venons à commettre le péché, la tristesse, l'inquiétude, les remords, ne sont-ils pas autant de voix qui nous rappellent à Dieu? La Providence ne met-elle pas tout en œuvre pour nous convertir? pensées, sentiments, désirs, pieux conseils, saints exemples, tout ne nous est-il pas prodigué pour notre salut? Notre cœur, le monde, le ciel et l'enfer même, tout ne semble-t-il pas s'unir pour nous faire rentrer dans les sentiers de la vertu que nous avons quittés, et nous jeter dans les bras

(1) Rom. VIII, 28.

(2) Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, etiam peccata.

de Dieu que nous avons outragé? Après cela ne venez point dire, si vous ne travaillez pas à votre salut, qu'il vous est impossible de l'entreprendre; mais dites plutôt que vous ne voulez point y mettre la main : autrement votre cœur vous démentirait, et votre conscience vous accuserait de lâcheté. La grâce nécessaire au salut ne nous manque jamais, quoique souvent nous lui soyons infidèles ; toujours elle nous précède, nous suit et ne cesse de frapper à la porte de notre cœur : c'est pour cela qu'il n'y a pas un seul réprouvé qui ne soit damné par sa faute, qui ne soit damné parce qu'il n'a pas voulu se servir des moyens qu'il avait de se sauver. Aussi un des plus cruels supplices des réprouvés est le souvenir vif et éternel des moyens sûrs et aisés qu'ils ont eus de faire leur salut : « J'ai pu me sauver, se diront-ils éternellement : Dieu le voulait ; et! malheureux! c'est moi qui ne l'ai point voulu.

Nul état, nulle condition sur la terre où l'on ne trouve des moyens particuliers de salut. La Providence a tellement disposé toutes choses et si bien réglé toutes les conditions, que toutes sont des voies pour arriver sûrement à notre fin dernière, si nous voulons efficacement nous sauver. Point d'état, point d'âge même qui n'ait eu de grands saints, et ces saints, de même état que nous, ne sont pas allés chercher ailleurs d'autres moyens de sanctification que ceux que nous fournissent et notre âge et notre condition ; nous

avons même plus qu'eux, puisque nous avons le secours de leurs bons exemples. N'envions donc point la retraite des uns ni la tranquillité des autres ; nous pouvons tous trouver dans l'état que la Providence nous a destiné des moyens de salut assurés : seulement, ne soyons pas des serviteurs oisifs, des ouvriers inutiles.

Ainsi, voulez-vous être sauvé ? remplissez fidèlement les devoirs de votre état, les devoirs que la Religion vous impose. Si vous les connaissez bien, vous êtes savant ; et si vous les remplissez exactement, vous êtes saint : Dieu ne demande pas autre chose de vous. La raison fondamentale de cela, c'est que tous les états ont été établis par la Providence, et que Dieu en les établissant et les réglant a dû donner les moyens de s'y sanctifier, et mettre ces moyens à la portée d'un chacun. Or, point de moyen de salut plus à la portée de tout le monde dans chaque état que l'accomplissement des devoirs qu'il impose; il est donc le moyen assuré et infaillible que Dieu a donné aux hommes pour se sanctifier.

Grands, puissants de la terre, voulez-vous opérer votre salut? connaissez bien et remplissez fidèlement les devoirs de votre état; ne vous enflez point de votre élévation : images de Dieu sur la terre, ne faites sentir votre grandeur que par vos bienfaits ; alors vous ne serez grands que pour être saints : c'est ainsi que saint Louis, roi de France, s'est sanctifié sur le trône. Ma-

gistrats destinés à rendre la justice et à décider du sort des hommes ici-bas, voulez-vous vous sanctifier? tenez toujours en main la balance égale; que jamais l'intérêt ni la prévention ne la fassent pencher. N'oubliez point que vos arrêts et vos motifs seront, au grand jour des vengeances, pesés dans la balance du sanctuaire.

Négociants occupés de votre commerce, vous pouvez vous sauver dans votre état; mais que la probité, la justice soit la base de votre négoce. N'enviez pas les grandes fortunes : elles sont souvent suspectes de grandes prévarications, et pour l'ordinaire dangereuses. Artisans réduits à un travail constant et pénible, voulez-vous opérer votre salut? attirez les bénédictions du Ciel sur vos travaux en les offrant au Seigneur, et travaillez plus pour vous conformer à la volonté divine qui vous a placés dans cet état, que pour tout autre motif. Jésus-Christ lui-même ne travailla-t-il pas sur la terre? Quel modèle vous avez en lui pour sanctifier vos actions! et quel motif pour adoucir vos pénibles travaux! Pères de famille, voulez-vous vous sanctifier? faites de vos enfants de véritables chrétiens; élevez-les dans la crainte de Dieu, et laissez-leur du moins ce précieux héritage : il vaut infiniment plus que celui de tous les trésors de la terre.

Mères chrétiennes, pour opérer votre salut veillez sur vos domestiques, ayez l'œil sur le détail de votre ménage et de votre famille : telles

étaient les occupations de la femme forte dont l'Esprit-Saint fait l'éloge en nous la représentant sous la noble simplicité de ces traits. Enfants, voulez-vous vous sauver? ayez pour vos parents le respect, la soumission et la tendresse qui leur sont dus : c'est à ces marques que l'on vous reconnaitra pour de vrais enfants de Dieu. Et vous, domestiques, voulez-vous régner un jour dans le ciel? servez vos maitres avec exactitude et fidélité sur la terre; souvenez-vous que Jésus-Christ a servi lui-même ses Apôtres. Enfin, qui que nous soyons, adonnons-nous aux devoirs que nous impose notre état; remplissons-les exactement tous, même les plus ordinaires et les plus communs : c'est par là que nous nous sanctifierons assurément.

Ainsi il n'y a rien d'impossible et de bien difficile dans l'affaire du salut. Souvent il ne faudra faire que ce que nous faisons, mais le faire tout autrement que nous le faisons : il faudra nous acquitter de notre emploi avec plus de fidélité, faire notre négoce avec plus de probité, notre travail avec plus d'assiduité, nos prières plus attentivement, nos confessions avec plus de douleur, nos communions avec plus de ferveur, toutes nos actions avec plus d'ordre, d'exactitude et de pureté d'intention, et les animer par les sentiments de la foi : voilà ce qui fait les élus et les saints. Ce n'est donc pas toujours par les routes extraordinaires qu'on

opère son salut, mais bien par les voies communes, pourvu qu'elles soient selon les desseins de Dieu. C'est donc une tentation que de s'imaginer qu'on se sauverait plus facilement ailleurs que dans l'état que l'on a sagement embrassé, et d'occuper son esprit de ce que l'on ferait si l'on avait un autre emploi ou une autre place. N'en doutons pas : il est peu d'artifices dont le démon se serve avec plus de succès que de cette inquiétude qu'il tâche de nous inspirer pour nous faire négliger les devoirs de l'état dans lequel nous sommes. Pour ne pas tomber dans ses piéges, persuadons-nous bien que Dieu ne nous veut que dans l'état de vie que nous avons embrassé conformément à ses vues, et que pour nous sanctifier il faut en remplir fidèlement les devoirs. Regardons comme une illusion pernicieuse ces inconstances du cœur et de l'esprit, qui épuisent l'âme en vains regrets et en frivoles désirs après un choix de vie sagement fait, et qui font croire qu'on serait mieux ailleurs et qu'on y ferait plus facilement son salut. *Que chacun*, dit saint Paul, *demeure dans l'état où il est appelé, et qu'il s'y tienne devant Dieu* (1).

Attachons-nous donc aux devoirs de notre état, comme au moyen assuré que Dieu nous a donné pour parvenir jusqu'à lui. Si nous sommes dans le monde, vivons-y chrétiennement et faisons-y fructifier le talent que Dieu nous a

(1) Unusquisque in quo vocatus est, in hoc permaneat apud Deum. *I. Cor.* VII, 24.

distribué, en pratiquant les bonnes œuvres, pardonnant à nos ennemis, partageant notre pain avec les pauvres, protégeant l'opprimé et remplissant tous nos devoirs religieux.

II. Les Sacrements sont encore des moyens de salut, nécessaires. On ne peut se le dissimuler, nos maux sont grands, notre faiblesse est extrême, et les ennemis de notre salut sont puissants. Or, Dieu par sa miséricorde nous a donné dans les Sacrements des remèdes pour guérir nos maux, des soutiens pour appuyer notre faiblesse, et des armes puissantes pour combattre nos ennemis.

Les Sacrements sont figurés par la piscine sainte dont nous parle l'Evangile, dans laquelle l'Ange du Seigneur descendait pour en troubler l'eau et où le malade qui y entrait le premier était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. Les Sacrements, dit saint Ambroise, sont les fontaines du divin Rédempteur, et c'est dans eux que se trouvent toutes les richesses de la Religion; ils sont comme autant de canaux par lesquels Jésus-Christ nous communique tous les trésors du ciel et les moyens de sanctification dont nous avons besoin.

On peut dire qu'il n'y a rien dans l'Eglise de plus saint, de plus excellent et de plus utile au salut que les Sacrements : approchons-en dignement si nous voulons nous guérir de nos plaies, et être forts et puissants contre nos ennemis. Négliger de les recevoir, c'est être malade et ne

vouloir point des remèdes qui peuvent nous guérir, c'est sentir sa faiblesse et refuser les appuis qui sont capables de nous soutenir et de nous fortifier, c'est être vivement attaqué et ne vouloir pas se servir des armes avec lesquelles on peut remporter facilement la victoire sur les ennemis de notre salut. Qu'arrive-t-il ensuite? nos maux deviennent plus dangereux, notre faiblesse augmente, nos ennemis se fortifient, et dans le combat nous sommes vaincus.

Quand notre corps est malade nous sommes inquiets, nous courons au médecin, nous cherchons des remèdes pour le guérir, et nous ne négligeons rien pour lui procurer toutes sortes de secours. Eh quoi! notre âme nous est-elle moins précieuse? elle est malade, et nous la laissons sans remède; elle dépérit faute de nourriture, et nous ne recourons pas au banquet sacré où elle serait nourrie d'une viande toute céleste! Ah! si nous succombons dans nos peines et nos tribulations, si nous cédons à la tentation, si la plus petite adversité suffit pour nous abattre, qu'est-il là d'étonnant? de nous-mêmes nous ne sommes que faiblesse, et nous nous éloignons de celui qui serait notre secours et notre force.

Mon Dieu, que de moyens de salut vous m'avez mis entre les mains! faudra-t-il qu'ils soient inutiles? que tout me facilite la voie pour arriver au bonheur éternel, et que tout me reproche ma lâcheté et mon indolence? Quoi! pour être

sauvé il suffit *de le bien vouloir*, de le vouloir efficacement, comme le disait saint Thomas d'Aquin à sa sœur : tout est aisé à celui qui a une fois le cœur embrasé de ce désir. Et je serais assez ennemi de moi-même pour ne pas former la volonté sincère et efficace de me sauver !... Faudra-t-il donc qu'il n'y ait que moi qui ne veuille pas ma sanctification, et que j'y mette les plus grands obstacles ? Pourquoi vois-je tant de difficultés pour me sanctifier ? parce que je ne désire pas sincèrement mon salut : « Si vous le désirez ardemment, dit S. Paulin, vous en trouverez le chemin court ; mais vous le trouverez long et difficile, si vous le désirez froidement (1). »

Eh bien ! mon Dieu, puisque je trouve des moyens de salut dans tout ce que vous avez fait, et que mon état de vie m'offre des voies qui me conduisent sûrement à vous, dès ce moment je vais mettre fin à ma négligence et à mes infidélités, et dorénavant l'accomplissement des devoirs de mon état sera mon unique occupation. Jusqu'ici je les ai malheureusement trop négligés, et je ne doute pas que, si je ne changeais de conduite, le ciel ne me fût fermé pour toujours ; mais à présent, ô Dieu de miséricorde ! c'en est fait, je veux me sauver ; réglez vous-même toutes choses en moi, faites que je connaisse tous mes devoirs et que je les accomplisse

(1) Si desideras, via brevis est et suavis ; si negligis, longa et laboriosa. *Paul. ad Sever.*

avec fidélité et avec fruit; donnez-moi la grâce de ne jamais vous déplaire dans tous les différents accidents de ma vie. Que je ne sente de joie que dans ce qui me rapproche de vous, et que je n'éprouve de douleur que dans ce qui m'en éloigne. Que toutes les choses de la terre qui ne font que passer me touchent peu, et que je n'aime que ce qui vient de vous et qui me conduit à vous, et vous encore plus que toute autre chose : voilà, mon Dieu, tous mes désirs; vous les bénirez, et ils me conduiront, je l'espère, au salut et à l'éternelle félicité.

IIe Point.

Des obstacles au salut.

I. Quoique tout sur la terre puisse être moyen de salut pour nous et concourir au bonheur de celui qui veut sincèrement se sauver, on ne peut se dissimuler que les obstacles à notre sanctification, que les dangers du salut ne soient très-fréquents et ne demandent de notre part une vigilance continuelle; c'est pour cela que l'apôtre saint Paul nous recommande de travailler à notre sanctification avec crainte et tremblement (1).

En effet, il y a dans la vie une infinité d'occasions capables de nous perdre. Le monde est une mer orageuse sans cesse agitée par les tem-

(1) Cum metu et tremore vestram salutem operamini. *Philip.* II, 12.

pêtes, et pleine d'écueils dont les plus visibles ne sont pas même toujours les plus dangereux. Vivant dans le monde, nous vivons dans un pays ennemi où l'innocence est toujours en danger, si l'on n'est sans cesse sur ses gardes; les chemins y sont scabreux et pleins de mauvais pas: partout piéges tendus, obstacles et précipices; tout y conspire contre la vertu. Qui ignore les complots que les méchants ont formés contre le Christ et contre ceux qui veulent marcher et combattre sous ses étendards? l'on sait avec quel acharnement ils s'opposent aux pratiques de la Religion : *Rompons leurs liens*, ont-ils dit, *et rejetons loin de nous leur joug* (1).

Tout est séduisant dans le monde, où règne souverainement l'amour du plaisir, du luxe et de la vanité : chez lui rien n'est solide, il est vrai: tout y est faux; mais en récompense tout y est beau en apparence, tout y est brillant. Sa figure passe, mais en passant elle éblouit; son ombre fuit et s'évanouit, mais elle charme et laisse une impression qui attache. C'est pourquoi il n'y a pas une seule passion qui ne trouve dans le monde son appât : il les allume et les fomente toutes. Que de mauvais exemples qui flattent et sollicitent notre penchant au mal! que d'objets dangereux, que d'occasions qui amollissent le cœur et surprennent quelquefois la vertu la plus solide! N'en doutons pas, l'air empoisonné du

(1) Ps. II, 3.

monde est le plus grand obstacle au salut : il envenime l'esprit et corrompt le cœur de ceux qui le respirent. Aussi le chrétien qui a véritablement à cœur son salut a-t-il soin de se détacher et de s'éloigner de ce monde pervers que le Sauveur a si fortement réprouvé lui-même.

« De quelque côté que je me tourne, dit S. Bernard, je trouve sous tous mes pas des écueils : nulle sécurité; partout des dangers pour le salut (1). » Partout le grand ennemi de l'homme a semé des piéges secrets, qui l'engagent dans des combats continuels. Sommes-nous dans une haute fortune, dans un rang, un emploi, une place de distinction, alors la prospérité nous élève par l'orgueil, nous amollit par la volupté et nous appesantit par la paresse : tout y flatte, tout y nuit. Tout est donc danger pour le salut dans un état de grandeur et de prospérité.

La mauvaise fortune, l'adversité n'a-t-elle pas aussi ses dangers ? ne faut-il pas de la vertu pour ne point s'y laisser abattre et ne pas se décourager ? et si tous ces états sont des moyens de sanctification pour l'homme vigilant qui sait se servir de tout pour élever son esprit et son cœur à Dieu, ne deviennent-ils pas des obstacles au salut pour l'homme qui ne soupire qu'après les biens de la terre et qui n'est nullement touché des vérités éternelles ?

(1) Undiquè pericula; quocumquè me vertam, nulla securitas est.

Les dangers du salut les plus à craindre sont ceux dont nous nous défions le moins et qui viennent de notre propre faiblesse qui nous suit partout et qui est notre ennemi le plus dangereux : faiblesse qu'il faut combattre toute la vie; faiblesse si grande qu'il ne faut qu'une parole de la part de la personne que nous aimons, un respect humain, une attache aux biens de la terre, une amitié qu'on croit innocente, une complaisance, un regard, pour nous faire tomber et pour nous perdre. Et cette tiédeur habituelle au service de Dieu, qui dégénère si tôt en froideur et en indifférence, ces indévotions, ces dégoûts spirituels, ces irrévérences fréquentes, cette nonchalance dans l'observation de la plupart de nos devoirs, cette habitude de légères médisances, tout cela est-il sans danger pour le salut ? rien cependant n'est plus commun que ces défauts : en craint-on les suites, qui ne sauraient manquer d'être funestes ?

Quel danger encore dans certaines lectures si pernicieuses ! combien de livres empoisonnés, d'autant plus dangereux que le poison est plus déguisé et mieux préparé ! que de tableaux qui portent la mort par les yeux jusqu'au cœur, et par des coups d'autant plus mortels qu'on ne s'aperçoit pas de la blessure ! Et l'on ne se défie point de tous ces dangers !... on croit que ce qui peut être un péril pour les autres ne l'est point pour soi ; on a une si bonne opinion de soi-même,

que l'on se croit à l'épreuve de toutes sortes de dangers : quelle erreur! quelle présomption! quelle folie! Qu'est-il écrit? *Celui qui aime le péril y périra* (1) : c'est l'oracle de la Vérité même.

N'en doutons pas, l'affaire du salut est délicate, difficile, épineuse; on ne saurait prendre trop de précautions, trop de mesures pour y réussir. C'est la crainte d'y échouer, et le danger de la damnation, qui faisaient dire au saint homme Job : *Je craignais à toutes mes actions* (2). Qui est-ce qui faisait verser tant de larmes et pousser des gémissements continuels à saint Jérôme? les dangers du salut et la crainte d'être réprouvé (3). Pourquoi tant d'autres personnes se sont-elles retirées dans la solitude des déserts, ou dans la retraite du cloître? pour éviter les dangers du salut, et chercher un abri à leur innocence.

Il est vrai, on peut se sauver sans pratiquer tout ce que les saints ont fait; mais il n'est pas moins vrai qu'on ne se sauve pas sans violence et sans combat, sans crainte et sans vigilance, et qu'on ne travaille efficacement à sa sanctification qu'autant qu'on craint de se perdre. C'est donc s'aveugler que de vivre sans crainte pour son salut : la chute de David et celle de Salomon

(1) Qui amat periculum, in illo peribit. *Eccli.* III, 27.

(2) Verebar omnia opera mea. *Job.* IX, 28.

(3) Quotidiè lacrymæ, quotidiè gemitus ne peream.

doivent nous faire comprendre combien il est facile de tomber, si l'on n'est pas vigilant ; tant de personnes, qui après avoir vécu dans la sainteté sont tombées sans se relever, doivent nous apprendre ce que nous avons à redouter. Hélas! que deviendront les roseaux, si les cèdres sont renversés ?

Voulez-vous donc vous sauver? ouvrez les yeux sur les dangers qui menacent votre âme, et soyez saisi d'une crainte salutaire qui vous porte à Dieu, qui vous fasse éviter le péché et toute occasion d'y tomber. Imaginez-vous que vous marchez continuellement sur le bord d'un précipice, où périt un grand nombre de personnes faute de vigilance. Dites-moi : si vous étiez obligé de passer sur le bord d'un abîme, et que vous fussiez assuré qu'un de la compagnie dont vous faites partie doit y périr, ne craindriez-vous pas ce malheur pour vous ? avec quelle précaution ne marcheriez-vous pas! Eh bien! prenez les mêmes précautions pour votre salut, puisque si vous le perdez tout est perdu pour vous, et que quand il n'y aurait qu'un seul homme sur la terre qui dût être réprouvé, vous devriez craindre d'être ce malheureux.

II. Ne dites point cependant que le salut est trop difficile : il n'est pas plus difficile pour vous que pour tant d'autres qui se sauvent, et qui ont encore plus d'obstacles à vaincre que vous. «Voulez-vous, dit saint Chrysostôme, connaître combien

il vous est facile, si vous le voulez, de surmonter tous les obstacles qui s'opposent à votre sanctification? mettez-les en opposition avec tout autre objet que le salut. Qu'ils se trouvent en concurrence avec votre intérêt ou vos passions : rien ne vous coûtera pour les vaincre. Il vous faudrait peut-être de la retraite pour penser sérieusement à votre salut, et votre état ne le permet pas, direz-vous; mais, continue le saint Docteur, qu'on vous ordonne cette retraite pour prévenir ou réparer une infirmité, rétablir votre santé ou un désordre arrivé dans vos affaires temporelles, ou même pour un délassement prétendu nécessaire, les affaires cessent, le temps est trouvé et les mesures sont prises; et pour votre salut, pour votre éternité, vous ne pourriez pas faire ce que vous faites pour une affaire d'un moment, pour une vie passagère! »

Vous auriez besoin de violence, dites-vous encore, pour rompre votre caractère, vaincre telle passion, votre mollesse, votre sensualité, et dans le monde on n'en est pas capable; mais quoi! ne vous faites-vous pas promptement violence, lorsqu'il s'agit de tout autre objet que le salut? Ce guerrier si efféminé, si voluptueux, ne devient-il pas dur à lui-même, ne brave-t-il pas toutes les fatigues lorsque l'honneur l'appelle dans la carrière de la gloire? Ce grand, si hautain avec ses inférieurs, même avec ses égaux, n'est-il pas souple, flatteur devant son

souverain? ne s'en fait-il pas un mérite? voyez comme il plie son caractère selon que l'exige sa fortune : et pour votre salut, vous ne sauriez dompter votre caractère, vaincre cette passion chérie, cette mollesse, cette faiblesse du cœur et de l'esprit!

Le monde ne fait-il pas tous les jours des espèces de miracles? l'ardeur de parvenir ne donne-t-elle pas de la santé aux faibles, du courage aux paresseux, de l'industrie aux simples? ne fait-elle pas surmonter des difficultés et trouver des ressources en soi-même, dont on ne se croyait pas capable? Eh quoi! vous ne feriez pas pour un bonheur éternel ce que font les mondains pour un bonheur vain et futile? faites donc pour assurer votre salut ce que vous faites tous les jours pour assurer votre fortune, et pour sauver votre honneur, votre intérêt et votre réputation... Aimez votre âme comme vous aimez votre corps, et bientôt vous serez plus fort que tout ce qui vous environne, plus fort que tous les obstacles et que toutes les puissances du siècle. Ainsi, les obstacles au salut, les dangers du monde, n'ont rien de bien difficile à vaincre pour l'homme courageux qui a à cœur sa sanctification, qui veille, qui prie, et qui a sans cesse en mains les armes de la foi.

Soyez donc courageuses, âmes chrétiennes; veillez sans cesse, pour n'être pas surprises par les ruses du monde et du démon; soyez tou-

jours en garde contre vous-mêmes, contre la faiblesse de votre cœur, et *faites tous vos efforts pour entrer par la porte étroite, parce que beaucoup*, qui ne veulent pas sincèrement renoncer à eux-mêmes, *chercheront à y entrer et ne le pourront pas* (1).

Voyez ce qu'ont fait les saints pour renverser tous les obstacles qui s'opposaient à leur sanctification. Quel courage n'ont-ils pas manifesté, quand leur salut était en danger? L'histoire rapporte que saint Adrias, martyrisé pour la foi, ayant été interrogé par le juge qui lui demanda où il avait caché les trésors de l'église, lui répondit : « Nos trésors sont nos âmes, que nous ne voulons perdre pour quelque chose que ce soit au monde; tous nos soins sont de ne rien négliger des moyens que Dieu a mis à notre disposition pour les sauver, et de vaincre tous les obstacles qu'on voudrait nous opposer. Coupez, déchirez, brûlez, crucifiez nos corps, faites-nous souffrir tous les supplices que la rage peut inventer; nos vraies richesses sont nos âmes, que nous ne voulons perdre ni par l'attrait du plaisir, ni par la crainte de la douleur, ni pour quoi que ce soit. » Tel est le langage de la foi, et de la conviction de la vérité du salut.

Concluons avec saint Grégoire-le-Grand, que l'homme ayant été envoyé de Dieu sur la terre, pour une affaire aussi importante que celle du

(1) Luc, XIII, 24.

salut, c'est agir non comme un homme doué de raison, mais comme un insensé que de la négliger, que de ne pas employer tout ce qu'on a de prudence, de force et de vigueur pour surmonter les obstacles qui s'y opposent, et que de ne pas user de tous les moyens qui sont en notre pouvoir pour y réussir. « Comment est-il possible, ajoute ce saint Docteur, qu'étant doué d'esprit et de jugement comme vous l'êtes, vous ne pensiez pas à votre immortalité future, que vous ne preniez pas toutes les précautions possibles pour la rendre heureuse, et que vous ne vous avisiez pas même de vous demander à vous-même ce que vous devez devenir un jour? » Ah! que l'affaire de votre salut soit donc dorénavant l'objet principal de vos soins et de vos affections, et que sa pensée seule soit comme un rempart et une sauve-garde contre tout ce qui pourrait vous en distraire.

SIXIÈME LECTURE.

(Pour le Lundi de la première semaine de Carême.)

De la Prière.

Ier Point.

La Prière est absolument nécessaire, comme moyen de salut.

I. La prière est le canal par lequel Dieu nous fait parvenir les secours et les grâces du salut : *Demandez, et l'on vous donnera*, dit le Sauveur ; *car quiconque demande, reçoit* (1). L'homme, ainsi que la foi nous l'enseigne, ne peut rien faire pour sa sanctification sans le secours d'en haut : nous ne pouvons pas même avoir une pensée salutaire, ni prononcer le nom de Jésus d'une manière utile à notre salut, sans la grâce de l'Esprit saint (2). Or, ce secours, comme le dit saint Thomas, n'est accordé qu'à la prière ; toutes les grâces que Dieu a résolu de toute éternité de nous dispenser, ajoute le même Docteur, il ne veut nous les donner que par le moyen de la prière.

Comme l'humidité est nécessaire aux plantes

(1) Matth. VII, 7, 8.

(2) Nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. *I. Cor.* XII, 3.

pour se conserver dans un état de vie et de fraîcheur, de même, dit saint Chrysostôme, la prière nous est nécessaire pour nous sauver; et comme l'âme donne la vie au corps, ainsi la prière donne et conserve la vie de l'âme. Dans nos misères et nos périls, dans nos tentations et nos combats, nous ne pouvons donc avoir d'espérance qu'en élevant nos yeux vers Dieu, pour en obtenir, par nos prières, la force et le salut. Le Prophète royal ne connaissait point d'autre moyen pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, que de prier sans cesse le Seigneur de le délivrer de leurs piéges; aussi ne cessait-il de lui dire : *Seigneur, tournez vos regards vers moi; soyez touché de ma misère, et sauvez-moi. Je ne puis rien sans vous, et hors de vous je n'ai aucun secours à attendre* (1).

Dieu veut notre salut sincèrement, mais il veut qu'il soit le prix de la prière. Prions donc et prions sans cesse : nous sommes faibles et nos ennemis sont nombreux et puissants, comment remporter la victoire sur eux? par la prière : par elle Dieu met entre nos mains sa toute-puissance, qui l'emporte sur toutes les puissances créées. C'est pour cela que S. Chrysostôme ne craint pas de dire qu'il n'y a point d'excuse pour celui qui succombe, parce que s'il priait il ne succomberait point (2): *J'appellerai*

(1) Ps. XXIV.
(2) Serm. de Moys.

le Seigneur à mon secours, dit le Psalmiste, *et je serai délivré de tous mes ennemis* (1).

La prière, dit un saint Docteur, est une arme qui nous défend contre tous les assauts de l'ennemi et nous soutient dans toutes sortes de périls ; elle est pour nous un trésor inépuisable, une source de toutes sortes de richesses, un port du salut, qui met à l'abri des tempêtes, une garantie assurée de la paix et du bonheur ; elle est la sauve-garde de la pureté, le frein de l'emportement, le remède à l'orgueil et au ressentiment ; elle met en fuite l'envie, l'injustice, les procès, l'impiété ; elle est le sceau de la virginité et de la foi conjugale ; elle protége contre les dangers du voyage, contre les malheurs qui nous environnent, et nous garde pendant le sommeil ; elle fait entrer la consolation dans les cachots, auprès du lit des malades, calme les douleurs de l'âme et du corps, essuye les larmes et adoucit les craintes et les regrets de la mort ; elle est la clef qui nous ouvre le ciel, et l'échelle qui nous y conduit. Oh ! que la prière est puissante ! que de trésors elle renferme ! qu'une âme qui l'aime et la pratique a de pouvoir ! qu'elle est redoutable au démon !

N'en doutons pas, tout pécheur qui prie sincèrement sera bientôt converti ; et toute âme juste qui aime le saint exercice de la prière per-

(1) Ps. XVII, 4.

sévérera ; mais si l'un et l'autre l'abandonnent, ils se perdront. C'est donc en vain que vous espérerez le ciel, si vous ne priez point.

La prière, dit saint Chrysostôme, est à l'âme ce que le soleil est au corps : le malheur de l'aveugle ici-bas est de ne pouvoir jouir de la lumière du soleil qui nous éclaire ; le malheur encore bien plus déplorable du chrétien est de se priver, en ne priant point, de la lumière céleste qui est attachée à la prière, de cette lumière divine qui est un privilége ineffable, qui nous unit aux substances célestes, nous rapproche de Dieu, et nous fait acquérir une vie immortelle qui nous donnera droit de nous entretenir immédiatement à jamais avec la Divinité même.

Non, il n'y a plus, à proprement parler, de mort pour celui qui prie bien et que la prière établit déjà dans un commerce intime avec Dieu, comme il n'y a plus d'obscurité pour celui qui jouit de la lumière du soleil, et plus de misère à redouter pour celui qui est admis dans la faveur du prince.

La mort de l'âme est l'absence de la charité et de la piété, comme la vie de l'âme est la pratique de toutes les vertus chrétiennes ; or, c'est la prière qui conduit à la pratique constante de toutes les vertus. Que vous embrassiez le célibat, ou que vous soyez engagé dans les liens du mariage, c'est la prière qui vous facilite et vous

assure l'accomplissement de toutes vos obligations ; car il n'est pas possible de n'être pas exaucé, quand on demande à Dieu d'être chaste, tempérant, doux, miséricordieux, et de remplir tous les autres devoirs que la Religion impose : *Demandez*, nous dit le Sauveur, *et il vous sera donné ; frappez à la porte, et l'on vous ouvrira. Y a-t-il parmi vous un père qui donne une pierre à son fils, lorsqu'il lui demande du pain ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent* (1) *!*

Priez et ne cessez de le faire (2) : refuser à Dieu le tribut de la prière, c'est être mort spirituellement ; car de même que le corps privé de la vie n'est plus qu'une matière inerte, abandonnée à la corruption, de même l'âme dénuée du secours de la prière n'est plus qu'un cadavre. Aussi, dit saint Chrysostôme, lorsque je vois un chrétien indifférent, tiède dans la prière, c'en est assez pour me convaincre qu'il n'en faut rien attendre de grand, rien d'héroïque ; mais si je le vois assidu à ce saint exercice, j'en conclus que c'est là une âme pleine de vertus et de bonnes œuvres, parce que la ferveur dans la

(1) Luc. XI, 9 et suiv.

(2) Oportet semper orare et non deficere. *Luc.* XVIII, 1.

prière dénote le chrétien et la beauté de l'âme chrétienne. Les vertus viennent toujours à la suite de la prière : celle-ci ne va jamais sans elles; et du moment où elle vient s'établir dans une âme, elle y apporte avec elle la haine du vice, l'amour et la pratique du bien. Ainsi la pécheresse de l'Evangile, après avoir été l'opprobre de son sexe et le scandale de Jérusalem par ses honteux déportements, se livre à peine à la prière et s'humilie aux pieds du Sauveur, qu'elle obtient la grâce du salut et devient un modèle de pénitence et de vertus.

O vous qui entendez ceci et qui négligez la prière, si vous ne croyez pas à sa nécessité, vous n'avez point la foi; vous êtes un aveugle qui ne voit pas son impuissance et le besoin qu'il a de la lumière. Mais si vous croyez que la prière vous est nécessaire, pourquoi ne priez-vous pas? Un malheureux dénué de tout ne demande-t-il pas sans cesse du secours? un malade ne soupire-t-il pas toujours après sa guérison? un pauvre qui manque de nourriture ne demande-t-il pas du pain? Pourquoi, étant si pauvre, si faible et si misérable que vous êtes, ne demandez-vous pas à Dieu ce dont vous avez besoin? est-ce parce que vous croyez qu'il ne vous écoute point et que vous ne serez pas exaucé? O homme de peu de foi! où est donc la confiance que vous devez avoir aux mérites et à la parole du Sauveur? ne nous a-t-il pas pro-

mis que tout ce que nous demanderons à son Père en son nom nous sera accordé (1)?

Non, Dieu ne saurait rien refuser à la prière bien faite; et même pour être exaucé il n'est pas nécessaire de prononcer beaucoup de paroles : l'âme prie quand le cœur désire et s'humilie devant Dieu. La Samaritaine se contenta de dire à Jésus : *Seigneur, donnez-moi cette eau* de la grâce; à l'instant elle la reçut et fut convertie. Le Publicain chargé d'iniquités et tremblant ne fait que cette prière : *Seigneur, ayez pitié de ce pauvre pécheur;* et aussitôt il est exaucé et justifié. Le bon Larron qui avait vieilli dans le crime ne fait que prononcer cette parole : *Memento meî;* « Seigneur, souvenez-vous de moi; » et, au moment même, le Sauveur lui pardonne et lui promet le ciel.

O vous, pécheurs, qui que vous soyez, ne venez pas nous dire que les moyens de salut vous manquent : vous avez la prière. Que vous en coûterait-il d'élever souvent votre cœur à Dieu, de vous entretenir avec lui chaque jour, au moins pendant un quart d'heure, sur l'affaire de votre salut, pour examiner en sa présence vos vices, vos mauvais penchants et les vertus qui vous manquent, et lui demander la grâce d'une conversion sincère? Vous parlez souvent

(1) Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. *Ioan.* XVI, 23.

de vos affaires à des personnes qui ne peuvent vous secourir, pourquoi ne dites-vous rien à Dieu des affaires de votre âme? n'est-ce pas parce que vous vous souciez peu de votre salut?

Quoi! Dieu est toujours avec vous, et vous ne lui dites rien de ce qui vous intéresse le plus? Que penseriez-vous d'une personne qui, étant toujours à vos côtés et comblée de toutes sortes de bienfaits de votre part, ne vous dirait pas une parole, ou du moins ne vous parlerait que très-froidement? Eh bien! n'est-ce pas là ce que vous faites à l'égard de Dieu? c'est lui qui vous accorde toutes sortes de biens, vous ne respirez que par son secours; il vous donne tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes; il est sans cesse auprès de vous, même au dedans de vous, puisque vous vivez dans lui (1): et, loin de le remercier, de vous tourner vers lui et de lui parler, vous ne pensez pas même à lui, ou du moins, si vous y pensez, si vous lui parlez, vous n'y pensez que bien peu et vous ne lui parlez que bien froidement! Quelle ingratitude! nous parlons tout le jour aux créatures, nous ne nous ennuyons point de converser avec nos amis; et nous ne parlons presque point à Dieu : nous nous ennuyons de converser un quart d'heure avec lui. Ah! si un jour nous sommes réprouvés, ce sera bien notre faute : ce sera parce que nous n'aurons pas prié.

(1) In ipso vivimus. *Act.* XVII, 28.

« Celui qui prie, dit le B. Liguori, se sauvera certainement, et celui qui ne prie point se damnera. Tous les bienheureux, excepté les petits enfants, se sont sauvés par la prière. Tous les damnés se sont perdus pour n'avoir point prié : leur plus grand désespoir dans l'enfer est et sera toujours d'avoir pu se sauver avec tant de facilité par le moyen de la prière, en demandant à Dieu ses grâces et ses secours, et de n'être plus à temps de les demander (1). »

La prière est donc nécessaire pour le salut, et quiconque l'abandonne se ferme donc la voie du ciel. Par conséquent prions, prions souvent et avec ferveur, si nous voulons que notre salut soit assuré. Tout est possible à la prière, surtout lorsqu'il s'agit de notre avancement dans la vertu et du salut de notre âme. Si quelquefois Dieu par sa bonté prévient nos souhaits, que sera-ce lorsqu'il se verra pressé, sollicité? il ouvrira son sein, il nous tendra les bras, et fera descendre sur nous ses bénédictions; mais nous devons prier comme il faut.

IIe Point.

Des dispositions nécessaires à la prière pour qu'elle soit efficace.

I. La prière est un moyen puissant de salut; mais elle ne peut l'être qu'autant qu'on prie avec

(1) *De l'importance de la Prière*, c. 1er

humilité, confiance et persévérance, et que l'on demande des choses qui ont rapport à notre sanctification.

Il faut prier *avec humilité :* Dieu exauce la prière de l'homme humble, dit le Psalmiste (1); mais il rejette la prière de l'orgueilleux plein de confiance en lui-même, et le laisse dans sa misère. La prière d'une âme humble s'élève dans le ciel, pénètre jusqu'au trône du Très-Haut, et ne le quitte qu'après avoir été exaucée. Fût-on couvert d'iniquités, Dieu ne méprise jamais un cœur humble : autant le Seigneur est sévère et inflexible à l'égard de l'orgueilleux, autant il est doux et libéral envers celui qui s'humilie. C'est ce que déclara un jour le Sauveur à sainte Catherine de Sienne : « Sachez, ma fille, lui dit-il, que celui qui est humble et qui persévère à me demander des grâces, acquiert toutes les vertus. » Voyez le Publicain priant avec humilité à la porte du temple : sa prière est exaucée, et celle de l'orgueilleux Pharisien est rejetée. Voyez le Centenier dont nous parle l'Evangile : pourquoi fut-il si vite exaucé ? parce qu'il pria avec humilité : *Seigneur*, dit-il à Jésus, *je ne suis pas digne que vous entriez dans mon logis; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri* (2).

Priez donc avec humilité et respect, si vous

(1) Ps. CI, 18.

(2) Luc. VII, 6 et suiv.

voulez être exaucé, vous souvenant que vous parlez à un Dieu devant qui les puissances célestes tremblent. Quel est celui qui s'aviserait de manquer de respect dans le temps même qu'il présenterait une requête au prince? quel suppliant oublie les moindres devoirs de la bienséance? On est naturellement honnête, humble, respectueux, quand on prie les hommes; combien plus ne doit-on pas l'être, quand on supplie le Maître du ciel et de la terre! On rapporte de saint Martin qu'on le voyait tout tremblant quand il priait Dieu: « Comment, disait-il, ne tremblerait-on pas et ne serait-on pas saisi d'une sainte frayeur, quand on parle à une si haute Majesté? »

« Quand vous voulez prier, dit saint Bernard, il faut, avant de commencer votre prière, vous persuader que vous allez être introduit à la cour céleste, et vous faire une belle idée de ce trône éclatant de gloire au pied duquel vous aurez l'honneur de parler à Dieu. Alors avec quelle humilité et quel profond respect ne parlerez-vous pas à la Majesté suprême environnée des Anges et des Saints! »

Mais, chose étrange! ce n'est que quand on prie Dieu que l'on se dispense de ces devoirs essentiels d'humilité, de respect et même de bienséance: toutes ces postures molles et négligées, ces airs de dissipation, ce dégoût et cet ennui qui accompagnent nos prières, sont-ils

les marques d'un cœur humble, religieux et chrétien? Hélas! ne dirait-on pas souvent que c'est pour insulter Dieu qu'on le prie? une prière faite sans respect et avec dissipation n'est-elle pas plutôt une espèce de moquerie qu'une prière? Quoi! nous voulons que Dieu nous écoute, et nous ne nous écoutons pas nous-mêmes en priant! Nos lèvres honorent Dieu; mais quelle part le cœur a-t-il à des prières qu'on ne fait que par routine, sans humilité et sans respect? aussi le Seigneur n'est-il point touché des louanges qu'on lui donne, des besoins qu'on lui expose, des vœux qu'on lui adresse avec un cœur dissipé et un esprit occupé de toute autre chose; il n'écoute et n'entend que le langage du cœur; et si, quand nous prions, nous ne sommes pas exaucés, ce n'est qu'à nous que nous devons nous en prendre.

En second lieu, la prière doit se faire avec confiance et avec assurance qu'on sera exaucé: *Il faut*, dit l'apôtre saint Jacques, *demander avec foi et sans défiance; car celui qui demande avec défiance n'obtiendra rien du Seigneur* (1). Dieu a promis de nous accorder tout ce que nous lui demanderons, et, étant la vérité même, il est fidèle à ses promesses; mais il veut que la confiance accompagne toujours la prière: *Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière,*

(1) Jac. I, 6, 7.

dit le Sauveur, *vous l'obtiendrez si vous le demandez avec foi, espérant l'obtenir* (1).

La prière faite avec confiance, dit saint Augustin (2), nous ouvre le ciel et fait à l'instant descendre sur nous les miséricordes divines : tous les autres signes de salut sont incertains ; mais que Dieu exauce quiconque le prie avec confiance, c'est une vérité aussi infaillible qu'il est infaillible qu'il ne peut manquer à ses promesses ; car il a dit : *Tout ce que vous demanderez par la prière, croyez que vous le recevrez, et il vous sera accordé* (3).

La prière, pour être efficace, doit donc être faite avec confiance : est-ce ainsi que nos prières se font? quand nous prions, avons-nous une ferme espérance d'être exaucés? Ah! demandez à la plupart des personnes, même pieuses, qui prient, qui font des neuvaines et beaucoup de bonnes œuvres pour obtenir certaines grâces, si elles ont une confiance assurée de les obtenir ; elles vous répondront fort ingénument qu'elles n'oseraient s'en flatter, parce qu'elles craignent que leurs péchés ne les en rendent indignes. Certes ! l'humilité est fort louable, mais non pas celle qui diminue la confiance. Dieu exauce les pécheurs pénitents, s'ils espèrent en lui ; mais le moindre doute vo-

(1) Matth. XXI, 22.
(2) Serm. 316.
(3) Marc. XI, 24.

lontaire si l'on sera exaucé, étant injurieux à Dieu, détruit l'effet de nos prières. Moins nous avons de mérite, plus Dieu se plaît à faire éclater sa miséricorde sur nous. Ses promesses si solennelles d'exaucer la prière, doivent par elles-mêmes dissiper tous nos doutes. Il peut et il veut tout ce que nous désirons, si nos désirs sont justes : il le fera, n'en doutons pas; et il n'y a que nos hésitations, nos défiances, qui retardent et arrêtent ses grâces : on prie Dieu et l'on souhaite, il est vrai, de tout son cœur d'être exaucé, mais on le fait comme on souhaite avoir un lot, quand on met à la loterie; on dit très-franchement qu'on le désire plus qu'on ne l'espère. Ce n'est pas là la confiance que Dieu demande dans la prière : il y veut une confiance entière, qui n'ait nul doute et nulle hésitation. Soyons donc fermes dans notre espérance, lorsque nous prions, et nous éprouverons bientôt jusqu'où va la bonté ainsi que la munificence de Dieu.

II. En troisième lieu, la prière doit être faite avec persévérance. La grâce du salut n'est point une grâce unique, mais une chaîne de secours qui se réunissent pour former la grâce de la persévérance finale; à cet enchaînement de grâces doit correspondre un enchaînement de prières. C'est pour cela que le Sauveur nous dit : *Il faut toujours prier, et ne point se lasser de le faire* (1).

(1) Luc. XVIII, 1.

Il ne suffit donc point de demander une fois ou un petit nombre de fois la grâce du salut; il faut la demander tous les jours de notre vie, dit le Père Bellarmin. Le Seigneur veut nous accorder toutes les choses nécessaires à notre salut, mais il veut que nous les lui demandions sans cesse, jusqu'à l'importuner : *Demandez, cherchez, frappez*, nous dit-il; c'est comme s'il nous eût dit : « En priant, imitez les pauvres mendiants qui ne sont point rebutés par les refus, et qui font toujours de nouvelles instances : si le maître de la maison ne paraît pas, ils frappent à la porte, et importunent jusqu'à ce qu'ils obtiennent. » Ainsi Dieu veut qu'à l'exemple des pauvres, nous ne nous lassions point de lui demander la lumière et la force de faire le bien, et de le faire jusqu'à la mort. Dieu veut non-seulement être prié, dit saint Grégoire, mais il veut être contraint; il veut être, pour ainsi dire, vaincu par une espèce d'importunité ; c'est pour cela qu'il nous dit : « Le royaume des cieux cède à la force, et c'est par violence qu'on le ravit. » Soyez donc assidu à prier, priez jusqu'à importuner; et si celui que vous priez feint de ne pas vous entendre, ravissez-lui le ciel par votre persévérance à la prière : heureuse et sainte violence, qui apaise la colère de Dieu au lieu de l'irriter !

On ne doit cesser de prier, dit saint Chrysostôme, qu'au dernier jour de la vie, lorsqu'on

a reçu la sentence favorable du salut éternel. Comme le démon nous tend continuellement des piéges, nous devons aussi avoir continuellement les armes à la main pour nous défendre, et ne point cesser de combattre, à l'exemple du Prophète royal, jusqu'à ce que nous ayons terrassé le grand ennemi de notre salut. Mais comment obtenir une victoire aussi importante? Par la prière, répond saint Augustin, et par une prière constante, qui dure autant que le combat. Ainsi, pour que la prière soit un moyen de salut assuré, il faut qu'elle soit persévérante.

Prions donc avec persévérance : on ne mérite pas d'obtenir quand on ne continue pas à demander. Les Apôtres ne persévérèrent-ils pas dans la prière, en attendant avec confiance la descente de l'Esprit-Saint (1)? La prière est un hommage que nous devons à Dieu : il veut être prié, parce qu'il veut que nous reconnaissions notre dépendance; il veut être prié longtemps, afin que nous sentions le prix de ses dons; et il veut toujours être prié, parce que nous avons toujours besoin de son secours et de ses grâces. La conversion de saint Augustin ne fut accordée à sainte Monique, sa mère, qu'après dix-sept années de prières et de larmes; mais aussi ce fut

(1) Erant perseverantes unanimiter in oratione. *Act.* 1, 14.

une conversion entière et incomparablement plus parfaite qu'on ne l'avait demandée.

Enfin, et c'est la quatrième condition nécessaire à la prière, il faut que son objet ait un rapport au salut; car les promesses faites à la prière ne regardent point les biens temporels qui ne sont nullement utiles à notre sanctification. Quelquefois, dit S. Augustin, nous demandons des grâces temporelles, et Dieu ne nous exauce pas, parce qu'il nous aime et qu'il veut nous faire miséricorde : le médecin qui aime son malade, ne lui accorde pas ce qui lui nuirait (1). Ainsi, lorsque nous demandons à Dieu des grâces ou des biens temporels, nous devons ne les demander qu'autant qu'ils peuvent servir à nous sanctifier; et si Dieu nous les refuse, soyons sûrs que c'est par amour, et parce qu'ils seraient nuisibles à notre salut : par exemple, nous demandons à Dieu la santé; s'il nous la refuse, c'est parce que la maladie est plus utile à notre sanctification. Nous lui demandons de conserver nos grains, ou d'autres biens temporels; s'il les fait périr, c'est parce qu'il est avantageux pour nous d'être punis en cette vie, afin de ne point l'être dans l'autre. Vous demandez la conservation d'un enfant; si Dieu vous l'ôte, c'est parce qu'il se serait perdu, ou parce que vous en êtes

(1) S. Augustin, t. iv, c. 212.

idolâtre : il est donc mieux pour votre salut d'en être privé.

Jésus-Christ n'a pas précisément prié pour nous mériter les richesses, la santé et la prospérité, mais bien pour nous mériter les grâces de salut. C'est donc ce qui doit être l'objet principal de nos prières ; et si nous demandons à Dieu des biens temporels, ne les demandons que conformément à sa volonté, et qu'autant qu'ils peuvent servir à notre sanctification.

Prions donc, prions avec humilité et confiance, mais prions avec ferveur : car la tiédeur dans la prière est plus faite pour irriter Dieu que pour le calmer; prions avec persévérance, à l'exemple de la Chananéenne, qui, quoique rebutée du Sauveur, ne laissa pas d'obtenir l'objet de sa prière à force de le demander. Prions sans cesse, puisque la prière bien faite est toute-puissante, et qu'elle fait notre bonheur; mais c'est surtout pendant la sainte Quarantaine, dit saint Charles Borromée, que nous devons nous livrer à ce saint exercice. La prière humble fait à Dieu, dans tous les temps, une sainte violence : elle nous ouvre le ciel en nous obtenant le pardon de nos péchés et purifiant notre âme de ses souillures; mais combien elle est plus efficace quand elle est faite dans le Carême, qui est un temps de salut, où Dieu prend plaisir à se laisser fléchir, à faire éclater ses miséricordes, et où l'Eglise prolonge et multiplie ses

prières, les accompagne d'un chant lugubre, et ordonne à ses ministres de pleurer entre le vestibule et l'autel, pour demander à Dieu qu'il pardonne à son peuple !

SEPTIÈME LECTURE.

(*Pour le Mardi de la première semaine de Carême.*)

Du Péché mortel (le grand obstacle au salut) considéré par rapport à Dieu.

Ier Point.

Premier caractère du péché mortel : il est une désobéissance à la loi de Dieu, et une destruction pratique de cette même loi; de plus, il est la révolte la plus audacieuse contre Dieu même.

I. La laideur du péché mortel est si grande et si horrible, que, au témoignage de plusieurs saints, si les hommes pouvaient la connaître et la voir telle qu'elle est, elle les remplirait d'une si grande horreur, qu'elle serait capable de leur causer la mort. Cette laideur vient de ce que le péché est dans son essence diamétralement opposé aux attributs de Dieu, et qu'il est contraire à la nature de l'homme, à la raison

qui le constitue, et à la lumière éternelle dont son âme est naturellement éclairée, qui est la règle de ses actions.

Plusieurs philosophes païens étaient parvenus, par les seules lumières de leur faible raison, à reconnaître le péché comme le plus grand de tous les maux. La violation de l'ordre éternel avait pour eux je ne sais quel caractère de noirceur, qui suffisait souvent pour en faire des hommes vertueux selon l'idée imparfaite que l'on se formait de la vertu dans ces temps de ténèbres. Mais depuis que le flambeau de la révélation a dissipé les nuages obscurs qui couvraient alors la surface de la terre, depuis qu'il a éclairé l'univers, il a été bien plus facile de comprendre l'énormité du péché mortel, qui tire sa malice de son opposition à tout ce qui est grand et à tout ce qui est saint.

Le péché mortel outrage souverainement le Seigneur : il est non-seulement une désobéissance à sa loi, mais une destruction pratique de cette loi même. En effet, comme le dit saint Paul, ce n'est plus sur des tables de pierre, mais sur les tables du cœur de l'homme que la loi de Dieu est écrite : *Vous êtes*, écrivait ce grand Apôtre aux Corinthiens, *vous êtes la lettre de Jésus-Christ, qui est écrite non avec de l'encre, mais avec l'esprit du Dieu vivant ; non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair qui sont vos*

cœurs (1). *J'imprimerai ma loi dans leurs entrailles*, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, parlant du peuple d'Israël, *et je l'écrirai dans leur cœur ; et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple* (2). Nos cœurs sont donc devenus le sanctuaire de la loi de Dieu ; c'est donc cette loi sainte qui les orne, les embellit et en fait toute la beauté : et, qu'il me soit permis de le dire, cette loi y est tellement imprimée, que si le code sacré des saintes Ecritures venait par impossible à se perdre, le Seigneur aurait droit que nous lui présentassions notre cœur comme le manuscrit original où un iota de sa loi ne fût effacé. Or, le pécheur laissant entrer le péché dans son cœur, y introduit l'ennemi de la loi, le bourreau de la loi, le destructeur de la loi de son Dieu : il immole donc cette loi sainte sur son propre autel et devient *légicide*, si je peux m'exprimer ainsi. Eh ! mon Dieu ! Osa ne fait qu'un mouvement, ne donne qu'une petite secousse, ne fait que toucher le dehors de l'Arche où était renfermée la loi donnée aux Juifs, et il est puni de mort ! Que sera-ce donc de celui qui ose attaquer et souiller l'intérieur de l'Arche sainte, et briser les tables de la loi qu'elle renferme !

II. Le péché mortel n'est pas seulement une désobéissance à la loi de Dieu et une destruction

(1) II. Corinth. III, 3.

(2) Jerem. XXXI, 33.

pratique de cette même loi, il est encore la révolte la plus audacieuse contre Dieu même.

Quand nous considérons toutes les créatures, nous admirons la soumission parfaite de tout ce qui existe à la voix de celui qui commande en maître souverain. Nous voyons la terre entière docile au commandement de celui qui lui dit : « Tu produiras toutes sortes d'arbres et de plantes ; tu les nourriras de ta propre substance, afin qu'eux-mêmes fournissent une nourriture abondante à tous les êtres animés ; les bêtes féroces que tu contiendras sur ta surface se courberont sous la main puissante de ton roi ; les mers conserveront dans leurs entrailles cette multitude d'animaux qui ont été créés pour l'usage de l'homme, et viendront briser leurs vagues orgueilleuses contre le grain de sable que je leur ai donné pour barrière. »

Le Créateur suprême parle-t-il aux astres, aussitôt le soleil, la lune et tous les globes célestes prennent leurs places, et ceux à qui il a imprimé le mouvement parcourent leur vaste carrière, sans jamais interrompre leur course rapide. A sa voix, les vents et les tempêtes accourent des extrémités du monde et bouleversent les mers. Il signifie ses volontés aux Anges et à toutes les intelligences célestes, et à l'instant elles sont exécutées. Tous les éléments mêmes conspirent ensemble à lui offrir comme à leur auteur un digne tribut de louange, en se rendant ponctuel-

lement à sa voix : tout enfin dans la nature lui est exactement soumis. Ordre admirable! qu'il parle éloquemment en faveur de la puissance et de la majesté souveraine du Créateur ! Eh bien! le diriez-vous? cet ordre, cette belle harmonie, un être audacieux vient la troubler en faisant entendre au milieu de ces admirables concerts une voix de rébellion. Il a dit au Seigneur : Je ne vous servirai point : *Non serviam* (1). Et quel est cet être qui lève contre le Dieu fort l'étendard de la révolte? c'est l'homme en péchant, l'homme, vil amas de boue et de pourriture, un insecte que Dieu tient suspendu entre l'enfer et le néant, l'homme chargé des bienfaits de son Dieu, et tout couvert du sang auguste qui l'a sauvé ; c'est lui qui dit à son Créateur, à son Père, au souverain Monarque de l'univers: *Je ne vous servirai point ;* je reconnais votre puissance, je sais que tout vous est soumis; mais, moi, je veux vivre libre et indépendant. Vous m'avez imposé des lois, vous en aviez le droit; mais je ne veux point m'y assujettir. Je suis le seul, il est vrai, à qui vous ayez ici-bas donné la raison en partage, que vous ayez doué de si belles facultés et comblé journellement de toutes sortes de bienfaits : n'importe, *je ne vous servirai pas.* Je ne reconnais point le Dieu qui m'a fait; je ne veux connaître que celui que

(1) Jerem. II, 20.

j'ai su me faire : ou plutôt, la passion qui me domine, voilà la divinité qui aura mon encens et mes vœux. Tel est le langage de celui qui a le malheur de se livrer au péché mortel. Et si ce langage n'est pas précisément dans sa bouche, il est dans son cœur ; car ses actions parlent pour lui, elles sont l'expression fidèle des sentiments criminels qui le dominent ; et quand l'homme, après avoir lutté avec sa conscience, dit au fond de son cœur : Je ne ferai pas telle action que ma conscience demande ou que Dieu m'ordonne, j'en ferai telle autre qu'il me défend ; c'est à Dieu qu'il dit dans son cœur : Je ne vous servirai point : *Non serviam.*

Ainsi celui qui s'abandonne au péché mortel, se rend coupable envers Dieu de la désobéissance la plus criminelle et de la révolte la plus audacieuse.

O mon Dieu ! combien devrait être grande notre douleur à la vue d'une seule faute mortelle ! Quoi ! vous, le Seigneur du ciel et de la terre, le Dieu tout-puissant, vous avez créé l'homme pour vous servir et vous aimer, et le rendre ainsi heureux de votre béatitude même ; et l'homme ose vous offenser, vous désobéir, et se révolter contre vous !... Ah ! qui ne tremblerait à la vue du péché ? qui ne le fuirait comme on fuit un serpent qu'on rencontre sur ses pas (1)?

(1) Eccli. xxi.

Préservez-m'en, ô mon Dieu ! comme du dernier des malheurs ; et si je suis assez malheureux que de vous offenser gravement, punissez-moi, frappez-moi, vengez-vous sur la terre ; faites tomber sur moi les fléaux de votre colère en cette vie pour me faire miséricorde en l'autre ; et si je dois encore vous désobéir et vous offenser, je préfère ne plus vivre, j'aime mieux souffrir mille morts que de vivre un seul instant dans votre disgrâce.

IIe Point.

Second caractère du péché mortel : il est envers Dieu l'ingratitude la plus noire, et une conspiration contre son existence.

I. Tous les hommes, sans excepter les païens les plus corrompus, ont toujours regardé l'ingratitude comme un crime qui devait exciter dans tous les cœurs l'horreur et l'indignation : infortunés qu'étaient les derniers ! ils ignoraient qu'ils la portaient eux-mêmes jusqu'à prodiguer leur encens à de vaines idoles !

Non, point de vice plus odieux que celui de l'ingratitude ; et pourquoi ? parce qu'il est le vice du cœur et le signe d'une âme vile. En effet, une personne ne plait que par les qualités du cœur : connaît-on en elle un cœur bon, reconnaissant, généreux, n'eût-elle aucune autre qualité, dès lors elle s'attire et notre estime et notre attachement ; mais a-t-elle

un cœur mauvais, un cœur ingrat, quels que soient d'ailleurs ses avantages d'esprit et de corps, on n'en fait aucun cas. Mais que pensons-nous nous-mêmes du vice de l'ingratitude? nous ne sommes rien, et cependant comment regardons-nous ceux qui s'opposent à nos volontés, et qui sont ingrats à notre égard, surtout si ce sont nos amis, nos enfants, s'ils tiennent tout de nous, et s'ils ne peuvent rien avoir que de nous?

Eh bien! je vous le demande maintenant : de quel œil doit être regardée l'ingratitude du pécheur envers son Dieu? car enfin que n'a-t-il pas reçu de lui? tout ce que l'homme est, tout ce qu'il a, l'être, l'existence, c'est de Dieu qu'il le tient. Sans cesse ce Dieu de bonté a les yeux fixés sur lui, et en fait l'objet de ses tendres sollicitudes : il l'élève comme un prince de sa cour, qui lui est infiniment cher, et le fait servir par ses Anges; il le porte dans le sein de sa Providence paternelle et le grave même dans ses mains, selon l'expression du prophète Isaïe (1). C'est lui qui lui donne l'air qu'il respire, qui lui communique et conserve la vie à chaque instant, qui pétrit le pain dont il se nourrit, et fait le tissu des vêtements dont il se couvre; bien plus, il lui donne un empire sur ses ouvrages en le faisant roi de toute la nature.

Ce n'est pas tout : déchu par le péché originel

(1) In manibus meis descripsi te. *Is.* XLIX, 16.

de son état de splendeur, l'homme est destiné à un malheur éternel ; mais le Dieu des miséricordes, dont les entrailles sont émues, a pitié de l'ouvrage de ses mains ; et pour renverser le mur de séparation qui s'est élevé entre lui et l'homme, que fait-il ? il envoie : qui ? est-ce un Ange, un prince de la cour céleste ? non, ce n'est pas assez : de son sein éternel il envoie sur la terre son propre Fils, le cher objet de ses complaisances, et le dévoue à la mort la plus ignominieuse et au supplice le plus honteux. Voilà ce qu'il fait pour sauver l'homme. O mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme, pour que vous le traitiez ainsi ? et cette chair divine réduite en lambeaux pour lui sur la croix et que vous lui donnez dans l'Eucharistie, et ce sang sacré dont il est baigné, si je peux parler ainsi, que lui disent-ils ?... Cieux et terre, soyez dans l'admiration : l'homme, tout couvert du sang de son Dieu, se nourrit de son Dieu même ! mais soyez dans l'étonnement : l'homme seul est ingrat envers son Dieu ; l'homme seul l'outrage et le déshonore en se livrant au péché ! Quelle ingratitude ! quel opprobre !

Quoi ! mon frère, racheté par tant de larmes, tout baigné du sang de votre bienfaiteur, vous seul le méconnaissez, vous seul l'outragez ! Ah ! si c'est un grand désordre que d'injurier quelqu'un qui n'a jamais pensé à nous faire du mal, n'est-ce pas un crime abominable que d'insulter

son bienfaiteur, et de tourner contre lui les bienfaits dont il nous a comblés? Eh bien! n'est-ce pas ce que vous faites toutes les fois que vous vous livrez au péché mortel? ne vous servez-vous pas des propres bienfaits du Seigneur, de votre esprit, de votre liberté, de votre langue, de votre corps, pour l'outrager? Ah! si vous êtes encore tenté d'offenser votre Dieu, écoutez la voix de ce tendre Père qui vous crie, comme autrefois à l'infidèle Israël: « Qu'ai-je dû faire pour ma vigne, que je n'aie pas fait (1)? » Je l'ai plantée et cultivée de ma main; j'ai répandu sur elle la graisse de la terre et la rosée du ciel; et loin de produire des raisins abondants, elle n'a fait que me donner quelques fruits amers et sauvages. Chose vraiment étrange! les plus vils animaux reconnaissent leur maître et savent retrouver la masure qui les met à couvert des injures de l'air; et Israël, mon peuple chéri, ne me reconnaît pas; il ne sait point chercher un asile sous les ailes de ma miséricorde. O mon peuple! quel mal vous ai-je donc fait pour me traiter ainsi? en quoi vous ai-je contristé? *Popule meus, quid feci tibi? in quo contristavi te?* Répondez: est-ce parce que je vous ai retiré de la maison de servitude, que vous préparez tous les jours de nouvelles croix à votre Sauveur? O ma

(1) Is. v, 4, 5, etc.

vigne chérie ! c'est moi qui vous ai plantée, pourquoi n'engendrez-vous que l'amertume et la douleur (1) ? O mon fils, que je chéris comme mon premier-né ! je n'ai cessé de vous combler de mes bienfaits ; pourquoi me rendez-vous le mal pour le bien ? Si toutes les faveurs insignes que je vous ai faites ne sont pas capables de vous attacher indissolublement à moi, je suis disposé à vous en faire encore de plus grandes (2). Pourquoi méprisez-vous donc ma parole (3) ? pourquoi portez-vous l'ingratitude jusqu'à outrager ainsi votre père, votre ami, votre bienfaiteur ? Ah ! si du moins cet affront ne m'était fait que par quelqu'un qui ne me connût pas, sur lequel ma lumière éternelle n'eût point encore lui, il me serait moins sensible; mais, vous, la chair de ma chair, l'os de mes os, vous qui ne faisiez avec moi qu'un même cœur, qu'une même âme, *tu verò unanimis*, vous que j'ai admis à la connaissance de mes mystères et à la communication de mes secrets, vous qui vous nourrissiez à ma table, *qui simul mecum dulces capiebas cibos* : c'est vous qui ne répondez à mes bienfaits que par des ingratitudes ! c'est vous, mon fils, qui osez porter le poignard dans le sein de votre père !...

(1) Vinea mea electa, ego te plantavi ; vinea mea, quomodo, conversa in amaritudine, parasti crucem Salvatori tuo?

(2) Et si parva sunt ista, adjiciam tibi multò majora. *II. Reg.* XII, 8.

(3) Quare ergo contempsisti verbum Domini? *II. Reg.* XII, 9.

O mon Dieu! qu'il en doit coûter à une âme de repousser tant d'amour, de secouer un joug si doux et si aimable, pour se livrer au péché! qu'il faut avoir le cœur ingrat pour n'être pas sensible à la voix de son divin Bienfaiteur !... Disons - le donc : l'homme, par le péché mortel, se rend coupable envers Dieu de l'ingratitude la plus noire.

O vous, pécheur, qui entendez ceci, rentrez au dedans de vous-même : combien de noires ingratitudes dans votre vie depuis le premier jour que vous avez commencé à pécher ! et cependant combien de bontés de la part de Dieu pour vous, depuis ce moment ! s'est-il passé un jour qu'il ne vous ait tendu la main pour vous engager à sortir de cet état d'impénitence où vous êtes encore, et pour vous éloigner des portes de la mort éternelle? Choisissez donc enfin entre cette miséricorde tant de fois rebutée et un affreux désespoir. Vous avez dans vous le péché et la mort; il ne vous reste plus qu'un moment de vie pour échapper à une éternité de peines. A qui devez-vous aller, sinon à celui qui a la grâce et la vie et qui ne demande qu'à les répandre sur tous les hommes, quelles que soient leurs ingratitudes passées ?

II. J'ajoute que le péché mortel est une conspiration contre l'existence de Dieu même, et que l'apôtre saint Paul a eu raison de dire que ceux qui pèchent mortellement *crucifient de nouveau en eux-mêmes le Fils de Dieu, et l'exposent encore*

à l'ignominie de la croix (1). En effet, quoi de plus diamétralement opposé à Dieu que le péché ? quoi de plus capable de détruire les caractères de la Divinité, s'ils pouvaient être détruits ? Qu'est-ce que Dieu ? c'est le souverain bien : qu'est-ce que le péché mortel ? c'est le souverain mal. Qu'est-ce que Dieu ? c'est la puissance, la sagesse, la bonté, la justice, la sainteté et la vérité par essence : qu'est-ce que le péché ? c'est la faiblesse opposée à cette souveraine puissance ; c'est la folie opposée à cette sagesse, la malice opposée à cette bonté ; c'est l'iniquité opposée à cette justice, la corruption opposée à cette sainteté infinie, et enfin le mensonge opposé à cette vérité incréée. Il est donc évident que le péché mortel tend de sa nature à détruire tous les caractères de la Divinité : aussi S. Bernard ne craint pas de dire, que le pécheur ne veut rien moins par son péché que l'anéantissement de Dieu même (2).

D'ailleurs, vouloir ravir à Dieu ses attributs essentiels, c'est vouloir l'anéantir ; or, c'est ce que voudrait faire, au moins implicitement, le pécheur qui se livre à ses passions. Il est de l'essence de Dieu de connaître tout ; sa science est infinie sur l'avenir, comme sur le présent et le passé. Eh bien ! le pécheur voudrait que Dieu ignorât son crime et qu'il ne pût lire dans l'intérieur de

(1) Heb. VI, 6.

(2) Peccatum est annihilatio Dei.

sa conscience : il voudrait donc borner la connaissance de Dieu, et par conséquent anéantir sa science universelle qui lui est un attribut essentiel. De plus, Dieu est souverainement saint et juste, par conséquent il réprouve nécessairement le péché et le punit. Or le pécheur voudrait que Dieu approuvât sa mauvaise action, ou du moins qu'il y fût indifférent et qu'il ne pût jamais la punir : il voudrait donc que Dieu fût privé de sa sainteté et de sa justice infinies qui lui sont également essentielles. Eh ! si je savais n'offenser personne, je dirais, au moins à certains pécheurs : Soyez sincères ! dites-moi, vous qui vous laissez dominer par telle ou telle passion, si, après que vous avez commis le crime, Dieu paraissait environné de l'éclat de sa puissance et de sa majesté, et que, près de laisser éclater sa colère, il vous dit : « Choisissez entre l'enfer et une meilleure vie ; » je vous le demande, si en ce moment, par impossible, l'existence de Dieu dépendait de votre volonté, Dieu existerait-il ? ne vous écrieriez-vous pas : *Qu'il périsse, lui, et que je sois heureux sur la terre ?* Ainsi, l'attentat de l'homme contre son Dieu serait consommé. Eh bien ! est-ce trop dire que d'avancer que le péché est une conspiration contre Dieu même ?

Ah ! pécheur, ne dites plus que votre péché ne nuit point à Dieu, qu'il ne lui ôte rien, qu'il est toujours également grand, puissant et

glorieux. Votre péché ne nuit point à Dieu? est-ce votre faute ? tient-il à vous que vous ne lui donniez la mort ? Eh quoi ! vous allez poignarder votre ennemi ; il se trouve heureusement couvert d'une forte cuirasse : vous est-il redevable de la vie ? ou plutôt, n'êtes-vous pas homicide ?

Maxime Valère (1) rapporte qu'un homme fut assez malheureux pour n'avoir d'autre enfant qu'un fils dénaturé qui en voulait à ses jours et cherchait l'occasion d'assassiner son père, quoiqu'il n'en eût jamais reçu aucun sujet de mécontentement. Le père ayant appris, de manière à n'en pouvoir plus douter, ce projet abominable, prend un poignard, le cache, dit à son fils de l'accompagner, et le mène dans l'endroit le plus enfoncé d'une forêt où le jour pénétrait à peine. Là se voyant seul avec ce malheureux fils, il tire son poignard ; aussitôt le coupable, sentant les reproches de sa conscience, se croit perdu : il ne doutait point que son père ne l'eût amené dans un lieu si secret pour en tirer plus sûrement vengeance.

Mais qu'il s'en fallait que ce fût là l'intention de ce bon père ! « Mon fils, dit-il à ce malheureux, prenez ce poignard ; et puisque vous êtes résolu de m'arracher la vie, voici la circonstance la plus favorable pour vous : contentez votre fureur ; plongez ce fer dans le sein d'un père qui

(1) L. v, c. 5.

vous a tant aimé. En vous sacrifiant ma vie dans ce désert où je vous ai conduit, mon but est de sauver la vôtre et de vous mettre à l'abri des poursuites de la justice humaine. Si la haine la plus aveugle a pu vous faire oublier que vous étiez mon fils, je ne saurais oublier que je suis votre père, et je veux l'être doublement. Encore une fois, mon cher fils, frappez; hâtez-vous de satisfaire votre injuste et cruel désir : aussi bien dois-je mourir bientôt, ou par votre trahison ou par ma douleur. Du moins, en mourant ici, j'aurai la consolation de voir ensevelir dans les ténèbres la honte de votre parricide. »

Ce fils inhumain, quelque dur que fût son cœur, fut attendri : il se précipita aux pieds de son père; et accablé tout à la fois et par la honte de son crime et par l'excessive bonté du père, il ne put répondre : les larmes et les sanglots étouffèrent sa voix, et à peine put-il faire entendre ces courtes paroles entrecoupées de soupirs : « Vivez, mon cher père; c'est à moi de mourir. Ah! je ne l'ai que trop mérité, tournez contre moi ce poignard; je ne puis plus supporter la lumière après un tel forfait. Périsse à jamais avec moi le souvenir affreux de mes détestables desseins! » Ici le père fondant en pleurs se jette au cou de son fils, l'embrasse et s'efforce de le relever; et, dans une espèce d'ivresse délicieuse qu'excitent en eux les plus tendres sentiments de la nature, ils restent l'un

et l'autre immobiles, sans ne pouvoir s'exprimer que par leurs larmes mutuelles.

Hélas ! nous ne sommes pas surpris sans doute de voir ce fils sensible aux traits d'une bonté si admirable ; mais qu'aurions-nous dit, si, renonçant à tout sentiment d'humanité, il eût saisi le poignard de son père pour le lui plonger dans le sein et assouvir sa rage ? En quels termes pourrions-nous rendre toute l'horreur qu'inspirerait un pareil attentat ? Eh bien ! tournons toute notre indignation contre nous-mêmes : voilà ce que nous avons fait et ce que nous faisons encore toutes les fois que nous nous livrons au péché mortel. La bonté de ce généreux père nous représente la tendresse de Jésus qui a bien voulu nous offrir sa vie, et mourir pour nous prouver son amour et nous épargner une mort éternelle ; et nous, enfants dénaturés, au lieu d'être touchés des procédés ravissants d'un Dieu si doux, si plein de bonté, nous lui donnons la mort par de nouveaux péchés : *nous le crucifions de nouveau*, comme le dit l'Apôtre. Néanmoins il se rapproche encore de nous, il nous parle, il nous presse, il se livre de nouveau entre nos mains ; et de toutes ces avances extraordinaires qu'en retire-t-il ? des outrages sanglants et de nouveaux forfaits. Oh ! Dieu ! n'est-ce pas là prendre le poignard de la main de son père pour le lui plonger dans le sein et l'enfoncer dans un cœur qui n'a jamais respiré que pour nous ?

Disons-le donc, le péché mortel est une conspiration contre Dieu même : par conséquent rien n'est aussi odieux et ne doit nous inspirer autant d'horreur ; et quoique le démon soit si horrible que si Dieu lui permettait de se faire voir à nous dans toute sa laideur, nous perdrions l'esprit et la vie à l'instant, comme le dit fort bien un excellent auteur, le P. Saint-Jure (on peut en dire autant de tous les réprouvés), il est cependant certain qu'il n'y a rien d'horrible et de haïssable dans le démon et dans les réprouvés que ce qu'il y a dans une âme souillée de péché mortel.

O mon Dieu ! moi pécheur, je n'avais jamais compris la malice du péché mortel. J'en jugeais comme les hommes qui ne pensent presque à rien, qui ne pèsent rien. Je songeais à me satisfaire, et j'oubliais que j'outrageais souverainement mon Bienfaiteur et que mon action aurait donné la mort à mon Dieu, s'il eût été encore capable de mourir. Mais maintenant je suis éclairé : dorénavant plus de péché, plus de désobéissance à vos lois, ô Majesté infinie ! Ah ! que n'ai-je assez de larmes pour pleurer l'injure que je vous ai faite et effacer jusqu'à la dernière trace mes iniquités !

HUITIÈME LECTURE.

(Pour le Mercredi de la première semaine de Carême.)

Du Péché mortel considéré par rapport à l'homme pécheur : ses suites funestes.

Ier Point.

Le péché mortel rend l'homme ennemi de son Dieu, le dépouille de la grâce sanctifiante, et lui fait perdre tout le mérite de ses bonnes œuvres.

I. Depuis six mille ans le péché est commis ; et depuis six mille ans les effets du péché subsistent. A peine le premier homme s'en est-il rendu coupable, qu'aussitôt, lui et tout le genre humain, n'étant plus qu'une famille criminelle, sont disgraciés et condamnés à une mort éternelle qu'ils auraient subie, si Dieu n'eût eu pitié d'eux. Dès lors le Seigneur irrité envoie sur la terre la mort, les maladies et tous les autres fléaux; dès lors l'homme est en proie aux remords, à la tristesse, à l'aveuglement de l'esprit, à l'endurcissement du cœur et à toutes sortes de malheurs. Qui pourra donc comprendre les ravages effrayants que le péché a

faits dans l'homme ? Oh ! l'étonnante désolation que celle d'une âme qui tombe dans le péché mortel ! Ah ! si je pouvais égaler mes paroles aux étranges malheurs que j'ai à vous exposer sur son triste état, quel homme oserait jamais se livrer à ce maudit péché ? quel pécheur nouvellement tombé ne songerait aussitôt à se relever ? qui ne gémirait, qui ne pleurerait sur le triste sort de tous les pécheurs de la terre ?

Etat du pécheur, état souverainement malheureux ; et pourquoi ? parce que le péché mortel, lui faisant perdre l'amitié de son Dieu, le dépouille de la grâce sanctifiante et détruit en lui le mérite de toutes ses bonnes œuvres.

Il est vrai, à peine l'homme est-il conçu qu'il se trouve enveloppé dans une malédiction commune, et ne mérite que d'être appelé enfant de colère ; mais lorsque l'eau sanctifiante du Baptême l'a purifié, il devient enfant de bénédiction. Alors son âme, belle et bien autrement plus éclatante que l'astre du jour qui nous éclaire, charme les yeux de la cour céleste ; déjà le Seigneur l'a choisie pour son épouse bien-aimée, et toute l'auguste Trinité vient fixer sa demeure dans ce sanctuaire sacré : c'est pour cela que les docteurs disent que l'âme ornée de la grâce habituelle, des dons du Saint-Esprit, de la présence toute particulière de son Dieu et de mille autres précieux avantages, est d'une si grande et si admirable beauté, qu'elle

ravit les yeux des Anges, des Saints et de Dieu même, et surpasse incomparablement toutes les beautés spirituelles et corporelles qui sont dans la nature. Son éclat immortel, tout céleste et divin, effacerait la splendeur du soleil et nous éblouirait tous, si nous pouvions l'apercevoir (1). « O âmes justes et vertueuses, s'écriait autrefois à ce sujet sainte Thérèse, si vous pouviez vous voir telles que vous êtes, parées des ornements de la grâce sanctifiante, pourriez-vous vous résoudre à regarder jamais avec plaisir aucune chose d'ici-bas ? ne mourriez-vous pas à l'instant de joie en vous voyant mille fois plus belles que si vous possédiez, toutes seules, toutes les beautés de l'univers ? »

(1) Plusieurs excellents théologiens remarquent qu'il y a une liaison si grande et si étroite entre Dieu et la grâce, que lorsque la grâce entre dans une âme, elle y amène infailliblement avec elle l'essence divine ; en sorte que si, par impossible, Dieu n'était pas dans l'âme comme il se trouve par son immensité dans toutes les créatures, il y pénétrerait aussitôt, étant attiré par la grâce sanctifiante qui l'unit à l'âme d'une manière toute particulière ; et l'Apôtre nous disant que *celui qui est uni au Seigneur devient un même esprit avec lui*, nous donne à conclure que l'homme juste qui est uni intimement à Dieu par la grâce, est tout transformé en Dieu, qu'il participe à sa noblesse, à sa sainteté, à sa puissance et à ses autres perfections, comme nous voyons que le corps en vertu de son union avec l'âme s'attache à celle-ci, reçoit d'elle la beauté, la vie et le mouvement. Après cela, est-il étonnant que l'âme juste soit revêtue d'une si merveilleuse beauté ?

Eh bien ! dès que le péché mortel touche cette âme, il lui ôte toute sa beauté et la défigure entièrement : d'enfant, d'amie de Dieu, elle devient son ennemie irréconciliable ; d'une épouse chérie, une adultère ; d'un objet d'amour, un objet d'horreur. Servons-nous d'une comparaison : représentez-vous une princesse à la fleur de l'âge, enrichie de toutes les grâces et de toutes les perfections que la nature peut donner à une créature humaine, une Esther ou une Judith dans sa plus grande beauté, relevant tous les dons naturels par les secours de l'art, vêtue d'une robe précieuse relevée d'une broderie d'or magnifique, couverte de diamants et de pierreries, attirant tous les regards, marchant à la pompe nuptiale avec tout l'éclat de la parure et de la beauté, et qui tout à coup, au milieu de cette pompe et de cet éclat, tombe dans un bourbier infect et en sort hideuse, difforme, inspirant autant d'horreur en sortant de ce cloaque, que ses attraits inspiraient d'admiration avant cette malheureuse chute : voilà l'effet, et encore est-il mille fois plus triste, que produit le péché dans l'âme de celui qui le commet. Saint Chrysostôme ne craint pas de dire qu'une âme souillée de péché mortel est tant horrible et difforme, que si nous voyions un si hideux et si épouvantable spectacle, nous en serions tellement glacés de frayeur, qu'il suffirait pour nous faire perdre la raison et même la vie.

L'histoire rapporte que Dieu, pour accroître les mérites de sainte Catherine de Gênes, permit qu'elle vît dans sa dernière maladie la laideur du péché : elle en fut si effrayée et en ressentit une telle horreur, qu'elle eut, comme elle l'assure, mieux aimé, si le choix lui en avait été donné, se précipiter dans un feu aussi ardent que celui de l'enfer, que de voir de nouveau une chose si épouvantablement hideuse.

Le changement du roi Nabuchodonosor n'est qu'une faible image de ce qui arrive au pécheur. Ce prince, comme on le sait, riche, puissant, honoré, estimé et servi de tous ses sujets, fut chassé de son trône, dépouillé de sa pourpre, privé de sa couronne, de son royaume, de tous ses biens, et réduit à la condition la plus vile, la plus abjecte, la plus misérable qui fut jamais, puisqu'il fut condamné à demeurer avec les bêtes, à se nourrir comme elles et à être semblable à elles dans toutes ses actions extérieures : quel étrange changement! quelle épouvantable métamorphose! Si l'on considère d'un côté ce grand monarque, on le voit environné de ses princes, de ses gardes et de tout l'éclat de la majesté royale; et, après son châtiment, on le voit dans les prairies et les forêts, au milieu des animaux, couché vers la terre comme eux, et se nourrissant des mêmes aliments. C'était un juste châtiment de Dieu, qui

le punissait de son orgueil. Mais combien est encore plus épouvantable ce qui s'opère dans l'âme du pécheur !

Quel horrible effet du péché ! rendre une âme qui était le chef-d'œuvre de toutes les beautés de l'univers, la merveille du ciel et de la terre le sanctuaire vivant de la Divinité, le trône où était assis le Roi des rois, et le lieu de délices où il régnait par amour ; la rendre, dis-je, aux yeux de Dieu, l'objet le plus abominable qui puisse se concevoir. Ah ! que c'est ici surtout que conviennent les plaintes du prophète Jérémie (1) ! « Qu'est devenue cette Jérusalem si florissante, si puissante, la demeure de son Dieu, le centre de tous les biens du ciel et de la terre ? On la cherche dans elle-même, et on ne la retrouve plus. Cet or, ces ornements qui la rendaient si brillante, ont perdu leur éclat, Ceux qui la voient l'insultent avec des reproches amers : Est-ce là cette cité, reine des autres cités, la joie de ses citoyens et l'admiration de ceux qui la regardaient? Une nuit, un moment a suffi pour en faire un affreux désert. » Oui ! qu'est devenue cette âme qui ravissait le cœur de son Dieu, cette âme décorée des beaux noms de sœur, d'épouse, de bien-aimée de Jésus ? Un péché, un seul péché mortel l'a réduite en un instant dans un état

(1) Lament. Jerem. I, 1 ; et II, 15.

d'abomination aux yeux de son Seigneur, lui ravissant le trésor de la grâce sanctifiante, son ancien état de splendeur, et l'a dépouillée de tout le mérite de ses bonnes œuvres. O Dieu! quel malheur! quelle perte!

II. L'âme chrétienne par le péché mortel ne perd pas seulement la grâce sanctifiante, elle perd encore les mérites de toute sa vie : ainsi une personne eût-elle toujours vécu dans l'innocence la plus parfaite, dans la pénitence la plus austère; eût-elle versé toutes les larmes des anachorètes, passé sa vie dans les jeûnes les plus rigoureux, dans une oraison continuelle; eût-elle pratiqué toutes les vertus qu'ont pratiquées tous les Saints depuis que le monde est monde, et enduré pour la foi tous les supplices des Martyrs, si elle se laisse aller à un seul péché mortel et que la mort la surprenne dans cet état, tous ses mérites, toutes ses bonnes œuvres sont perdues; car il est écrit : *Si le juste se détourne de la justice et qu'il vienne à commettre l'iniquité..., toutes les œuvres de justice qu'il avait faites seront oubliées, et il mourra dans le péché qu'il a commis* (1); son âme sera sans vie aux yeux de son Dieu, puisque, comme dit le prophète Ezéchiel, *l'âme qui aura péché mourra* (2).

Eh quoi! une âme sans vie! une âme morte!

(1) Ezech. XVIII, 24.
(2) Ibid. 4.

une âme devenue *cadavre!* Mais, me direz-vous peut-être, cette âme, quoiqu'elle ait péché, existe toujours; elle n'est point détruite. Oui, elle existe et existera toujours quant à sa substance, puisqu'elle est immortelle; mais elle ne vit plus aux yeux de son Dieu, puisqu'elle est privée de l'esprit divin qui seul communique la vie (1) : un corps mort n'est point détruit, et cependant il est un cadavre, parce qu'il ne jouit plus de la vie. Or, pour vous inspirer de l'horreur du péché, considérez ce qui se passe dans un corps mort : à peine est-il devenu *cadavre* que bientôt il n'est que pourriture, infection et un squelette hideux; faible image de ce qui s'opère dans une âme morte par le péché mortel. Aussi le saint homme Job, parlant du pécheur, dit-il qu'il est abominable et infect : *Abominabilis, et fœtidus, et malè olens* (2); et le prophète Osée l'appelle un vase d'immondices, *vas immundum.* Eh bien! vous qui avez tant horreur de la mort, et qui, pour éviter celle du corps, ou plutôt pour la différer de quelque temps, puisque tôt ou tard il faut mourir, vous vous résolvez à tout et ne craignez pas d'endurer les maux les plus cruels, que ne devez-vous pas faire pour conserver la vie de votre âme, qui dépend de votre volonté et qui

(1) Spiritus est qui vivificat; caro non prodest quidquam. *Joan.* VI, 64.

(2) Job. XV, 16.

est infiniment plus précieuse que celle de votre corps !

O vous qui croupissez dans le péché, vous dit saint Cyprien, vous pleurez votre père, votre mère ou d'autres parents que vous avez perdus et que l'on porte en terre ; et vous avez perdu votre âme, vous la portez en terre, ou plutôt dans les abîmes de l'enfer : comment donc y êtes-vous insensible ? et pourquoi ne fondez-vous pas en larmes (1) ?

IIe Point.

L'homme, par le péché mortel, est en proie aux remords et à toutes sortes de maux.

I. A peine nos premiers parents eurent-ils péché, que, se trouvant tout à coup défigurés aux yeux du Créateur, ils sentirent au dedans d'eux-mêmes un remords et je ne sais quoi de honteux qui leur fit souhaiter d'être en quelque sorte anéantis pour ne point être aperçus de Dieu. Ils se cachaient, et pourquoi ? parce qu'ils avaient dans le fond de leur âme le remords, la conscience de leur péché : *Conscientia ipsa testis :* c'est elle qui les accuse et les cite au tribunal de la justice de Dieu.

L'impie Balthazar, après avoir profané les

(1) Animam tuam perdidisti spiritualiter mortuam, ambulans funus tuum portare cœpisti, et non acriter plangis ?

vases du temple, se trouble, tremble et pâlit : quelle est la cause de ce trouble? est-ce la main qu'il aperçoit et qui écrit sur la muraille de son appartement? Quoi! une main! et vous croyez que c'est là ce qui fait trembler le plus puissant des monarques? Ah! n'en doutez pas, ce qui l'effraye et qui le fait frémir, c'est la conscience qu'il a de son crime : *Conscientia ipsa testis*. Il entend intérieurement une voix qui lui dit : « Voilà ta condamnation... » Point de paix, point de tranquillité pour le pécheur; sa conscience sera toujours son bourreau. Qu'il réunisse, s'il peut, autour de lui tous les plaisirs du monde, et dans lui toutes les délices de la terre, sa conscience le juge et le jugera, le condamne et le condamnera tant que son péché existera. Oui! la conscience sur la terre, et Dieu dans le ciel : tandis que l'une le condamne ici-bas, l'autre le juge dans le ciel.

« Prince, disaient au Roi pénitent ses officiers, vous êtes le plus heureux des rois, le plus favorisé du Ciel qui fut jamais. » Mais David, sans leur répondre, se retirait dans l'appartement le plus secret de son palais; et là il croyait voir fumer le sang d'Urie, dont il s'était rendu coupable, et entendait sa conscience qui le condamnait. « Ah! se disait-il, le plaisir est passé, et le regret demeure; le plaisir n'a duré que le moment du péché, et le remords durera toujours. » En vain ce prince cherche-t-il le repos divin qui

autrefois faisait son bonheur : le remords, le glaive puissant de son péché le pénètre jusqu'au fond des entrailles, et lui fait des plaies incurables. Ainsi, point de paix pour le pécheur (1).

Un historien grec (Cedrenus) raconte que lorsque l'empereur Constant eut fait mourir un de ses frères, diacre, nommé Théodose, ce frère lui apparaissait souvent pendant la nuit, revêtu des habits sacrés et portant en main une coupe pleine de sang qu'il lui présentait en disant : *Buvez, buvez, mon frère ;* ce qui lui offrait continuellement l'image affreuse de son crime. C'est ainsi que la conscience offre sans cesse à l'esprit du pécheur l'image de son péché sous les traits les plus odieux.

Mais que dis-je ? le temps des remords n'est-il pas passé pour un grand nombre de pécheurs ? O Dieu ! que vous êtes terrible dans la punition que vous exercez à leur égard ! vous les frappez d'un trait mille fois plus terrible que cet aiguillon salutaire qui les avertirait sans cesse de leur funeste état. Tant qu'un malade est agité par une fièvre violente, on goûte toujours la douce espérance de le voir recouvrer ses forces et revenir à un état de guérison ; mais lorsque la gangrène s'est mise dans le sang, et que le malade ne sent aucun mal, il n'y a, pour ainsi dire, plus d'espoir : on ne songe plus qu'à creuser

(1) Non est pax impiis, dicit Dominus. *Is.* XLVIII, 22.

sa tombe. Triste peinture de l'état d'un grand nombre de pécheurs qui, dans une fausse et funeste sécurité, s'endorment paisiblement sur le bord du précipice!

Grand Dieu! que les fléaux de votre colère sont terribles! Assis sur le bord de l'enfer, le pécheur aveuglé et endurci ne daigne pas jeter les yeux sur le sort qui l'attend. Languissant dans une criminelle indifférence, il est insensible à tout ce qu'on peut lui dire de plus effrayant sur sa destinée future; il reste immobile, comme un rocher, malgré la force de ces paroles foudroyantes : *Allez, Anges du Seigneur; coupez ce mauvais arbre, et jetez-le au feu qui doit être son éternel partage.*

O vous qui vieillissez dans le péché, considérez le danger de votre état, et prenez garde que la bonté de Dieu ne se lasse; craignez même la patience d'un Dieu qui frappe d'autant plus rudement, qu'il a plus longtemps arrêté ses coups. Qui sait s'il a résolu d'attendre davantage? qui sait si ce ne sera pas après le premier péché que vous allez commettre, qu'il éteindra pour vous ses lumières et vous frappera d'une mort éternelle? N'oubliez rien pour prévenir cet affreux malheur, le malheur irréparable de la surprise.

II. Ajoutons que le pécheur s'attire par son péché les maux les plus affreux.

Le ciel, la terre et l'enfer nous attestent les

effroyables vengeances que Dieu exerce sur le pécheur. Considérez les Anges : ils étaient les créatures les plus nobles et les plus accomplies; c'étaient de purs esprits, doués d'une beauté admirable, d'une sagesse et d'une science parfaite, remplis de grâces, de sainteté et de la plénitude de toutes les perfections dont une simple créature puisse être capable : eh bien ! se rendent-ils coupables d'un péché mortel (d'orgueil ou d'ambition), aussitôt Dieu, sans considérer leur beauté et toutes les perfections qui les rendaient comme les miroirs de sa divinité, sans avoir égard à tous les honneurs qu'ils lui eussent rendus pendant l'éternité, les chasse du ciel et les précipite dans l'enfer pour y être éternellement malheureux.

Considérez aussi nos premiers parents : à peine ont-ils mangé du fruit défendu, qu'aussitôt Dieu les bannit du paradis terrestre, où il les avait placés pour y passer leur vie dans le sein du bonheur jusqu'au moment où ils seraient entrés dans l'éternelle félicité sans passer par les rigueurs de la mort, et les condamne avec toute leur postérité à tous les maux dont leur nature est susceptible. Voyez encore le péché puni par les eaux du déluge, par les flammes de Sodome et de Gomorrhe, et par une infinité d'autres maux qui accablent les hommes et inondent la terre.

Mais arrêtons-nous particulièrement à considérer le plus horrible de tous les châtiments,

celui des damnés dans l'enfer. Ah! c'est ici que l'on connaît ce que c'est que le péché. Transportons-nous en esprit dans ces lieux d'horreur, et contemplons avec les yeux de la foi le pécheur, privé pour toujours de la possession de son Dieu, étendu, enchaîné sur un brasier ardent, englouti dans des fleuves de feu, dans des tourbillons de flammes dont le feu de ces villes infâmes que nous venons de nommer n'était qu'un faible crayon, qui l'environnent comme une ceinture, l'investissent comme un vêtement, et calcinent toutes les parties de son corps sans les consumer. Sans cesse ce malheureux mourra et renaîtra à de nouveaux supplices : « Il ne sera, dit S. Augustin, jamais mort ni jamais vivant, mais toujours mourant, et cela pendant toute l'éternité ; » car, comme nous enseigne la foi, les siècles passeront et les tourments du réprouvé ne passeront point. O éternité, que vous êtes instructive ! que vous nous apprenez bien ce que c'est que le péché !

Quoi ! ce pécheur qui était fait pour être aimé et aimer éternellement, est condamné pendant toute l'éternité à ne jamais aimer et à épuiser dans lès siècles des siècles le calice de la fureur d'un Dieu! Oh! que nous sommes donc aveugles et ennemis de nous-mêmes, quand nous nous livrons au péché! Eh quoi! l'homme si parfaitement aimé de son Dieu, l'homme, ce fils chéri pleuré par tant de larmes, racheté par le sang de son

Dieu même, qui a coulé pour lui sur la croix, l'homme meurt-il dans le péché mortel, aussitôt Dieu le rejette, le réprouve et le précipite dans un brasier ardent pour y brûler éternellement! Quel châtiment! quelle vengeance! O Dieu! qu'il faut que le péché vous outrage! et l'enfer, tout affreux, tout enfer qu'il est, n'exprime pas même assez combien vous en êtes offensé!

En effet, ce qui nous apprend encore plus combien la malice du péché est incompréhensible, ce sont les tourments auxquels Dieu, pour l'expier, a condamné son Fils unique, le cher objet de ses complaisances éternelles. Ce Fils adorable était chargé de nos iniquités et obligé de payer nos dettes : il avait répondu pour nous et pris sur lui l'ombre du péché, c'est-à-dire la peine seule et non la coulpe; eh bien! son Père, quoiqu'il l'aime d'un amour infini et qu'il sache qu'il est aussi innocent que lui-même, n'a point de repos qu'il ne l'ait vu attaché à un gibet au milieu de deux larrons, et mourir ignominieusement par la main des bourreaux : et pourquoi cela? parce que le péché outrageant sa majesté suprême, et étant sous ce rapport d'une malice infinie, il n'y avait qu'un Dieu qui pût dignement l'expier et satisfaire parfaitement à la justice divine. Quelle dette, puisqu'il a fallu un tel prix pour l'acquitter! quelle plaie, puisqu'il a fallu un tel remède pour la guérir!

Après cela, ou renonçons à notre foi, ou ne

regardons plus le péché qu'avec horreur et exécration. Quoi! un Dieu meurt pour sauver les hommes ; et il réprouve ensuite des hommes qu'il aima jusqu'à mourir pour leur salut!... O péché! maudit péché! quel est donc ce funeste pouvoir que tu as d'arracher du sein de Dieu des enfants qu'il aimait si tendrement, d'effacer le sceau de leur adoption, et de leur imprimer le caractère d'une éternelle réprobation, en en faisant aux yeux de leur Père tendre un objet d'anathème et de malédiction! Oh! quelle horreur du péché dans Dieu, pour mettre tant de haine où il y avait tant d'amour!...

O vous qui entendez ceci, voulez-vous vous préserver du péché, en sortir si vous y êtes tombés, et éviter les châtiments qu'il mérite, ayez sans cesse présents à votre esprit ces deux étonnants spectacles, d'un côté un Dieu étendu, déchiré sur la croix, qui meurt pour l'expier, et de l'autre un pécheur mort rebelle à son Dieu, plongé dans un abîme de feu pour y brûler éternellement : voilà le péché. Réunissez sans cesse le contraste de ces deux spectacles ; appliquez-vous à étudier, à approfondir ce double mystère ; ne craignez pas d'en être troublés et consternés : ne craignez même que de n'en être point assez touchés. Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, disait : « Si je voyais d'un côté tous les tourments de l'enfer, et de l'autre le péché mortel, et que je fusse obligé de

choisir l'un des deux, j'aimerais mieux tomber dans l'enfer que de tomber dans le péché. » On lit dans l'Histoire de France que le roi Louis VIII étant malade, les médecins lui proposèrent un remède dont ils assuraient l'efficacité; mais il était contraire à la loi de Dieu. Le pieux monarque le rejeta avec horreur : « J'aime mieux mourir, s'écria-t-il, que de sauver ma vie par un péché mortel. » Fasse le Ciel que tout ce que nous venons de dire nous inspire pour le péché toute l'horreur que nous devons en avoir, et nous en éloigne pour toujours !

NEUVIÈME LECTURE.

(*Pour le Jeudi de la première semaine de Carême.*)

De la Mort.

Ier Point.

Ce que la mort a de certain.

I. C'est par le péché que la mort a été introduite dans le monde : *Comme le péché est entré dans le monde par un seul homme*, dit l'apôtre S. Paul, *et la mort par le péché, ainsi la mort est passée dans tous les hommes par ce seul homme en*

qui tous ont péché (1), par conséquent il n'est pas douleur, souffrance, périls de la jeunesse et caducité de la vieillesse qui ne doivent des reproches au péché, et cette mort inévitable ne peut s'en prendre qu'à lui : car ce n'est que depuis le premier péché qu'il est arrêté que nous mourrons tous.

Oui, nous mourrons tous (2), l'arrêt en est certain : il est universel, il est irrévocable. Il est certain : c'est le Seigneur qui l'a porté, et le Seigneur ne se repent pas de ses serments. Cette vérité forme un article de notre foi, mais jamais on n'a eu besoin de la foi pour la croire ; l'expérience de tous les siècles a toujours suffi pour en convaincre même les plus incrédules : non moins ancienne que le monde, elle est démontrée par le fait, aussi bien que les principes de géométrie le sont par l'évidence. C'est pour cela que personne n'a jamais encore osé se donner pour immortel : « Le jour de la mort, dit saint Ephrem, est un jour que tout le monde attend, que tout le monde craint, et que presque tout le monde néglige. »

L'arrêt est universel : Dieu l'a tracé sur tout l'univers ; la nature entière n'est qu'un livre de mort. Tout sur la terre nous prêche la mort ; partout l'on ne voit que des instruments de mort ;

(1) Rom. v, 12.
(2) Statutum est hominibus semel mori. *Heb.* IX, 27.

tout porte même avec soi le germe de la mort. Les éléments eux-mêmes, que nous donnent-ils, sinon une réponse de mort? Ah! qu'est-il besoin d'aller lire notre sentence sur les tombeaux et sur les mausolées? ne voyons-nous pas partout l'image de la mort? L'air que nous respirons et qui fortifie nos poumons, qu'est-il? la figure de la mort: *Car*, dit l'apôtre S. Jacques, *qu'est-ce que votre vie, sinon une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui disparaît ensuite tout à coup* (1)? Cette fleur, si belle le matin et toute fanée le soir, que nous rappelle-t-elle? la mort: *L'homme*, dit l'apôtre saint Pierre, *est comme la fleur de l'herbe qui sèche et tombe* (2). Le feu, la terre et l'eau ne nous présentent-ils pas les images de la mort? n'est-il pas écrit: *Nous mourons tous, et nous nous écoulons tous comme des eaux qui ne reviennent plus* (3)? Que nous annoncent nos cheveux blancs, qu'on peut appeler les enseignes du cimetière? que nous marchons à la mort.

Partout la mort, excepté peut-être dans la pensée de l'homme: les airs la suspendent autour de nous, dans nos demeures; nos maisons sont tapissées d'images de mort. Qu'est-ce en effet que cette longue file de portraits étalés quel-

(1) Jacob. IV, 15.
(2) I. Petr. I, 24.
(3) II. Reg. XIV, 14.

quefois avec tant de faste dans nos appartements? les trophées de la mort; et la généalogie de nos familles, qu'est-elle, sinon l'histoire de la mort? Disons-le donc : nous ne vivons qu'au milieu d'un peuple de morts; nos maisons ne sont que les maisons de la mort : où sont ceux qui les ont habitées avant nous? ils ne sont plus, et bientôt comme eux nous n'existerons point. Le monde, la terre entière, qu'est-elle? un vaste cimetière, un vaste tombeau où toutes les générations ensevelies les unes sur les autres n'offrent à nos regards que des débris et de la poussière. L'homme ne vit donc qu'au milieu de la mort, au milieu des cadavres, et ne se divertit même que sur les ruines de l'espèce humaine.

Je perce, je pénètre en esprit jusque dans les entrailles de ce globe, et je le vois plus peuplé dans ses antres ténébreux que sur sa surface. Tous les pères du genre humain y habitent; leurs dépouilles réduites en cendres y reposent, et la place de tous leurs descendants y est déjà marquée. Les générations se succèdent les unes aux autres pour aller s'y engloutir, et les pères ne paraissent vivre que pour annoncer aux enfants qu'il faut mourir.

Que de mondes sous les ruines de celui que nous habitons! Le monde de deux mille ans, de mille ans, de cent ans, où est-il? Où sont tant de faux savants, tant d'esprits orgueilleux, tant de pécheurs qui ont fait leur dieu de leurs passions?

nul vestige (1). Les siècles eux-mêmes semblent se dévorer les uns les autres ; et celui-ci, tout brillant qu'il vous paraît, va bientôt s'anéantir pour jamais. Quel coup d'œil ! et quel sujet de réflexions, au souvenir de tant de monarchies et de républiques perdues dans le gouffre des temps ! Ainsi, disons-le, toute la nature n'est qu'un livre de mort, et l'univers entier une prison de criminels condamnés à la mort ; et c'est même un de ces criminels qui lit à ses complices leur sentence : *Morte moriemini*, «Vous mourrez.» Le trait est lancé contre chacun de nous ; il est détaché du trône de la justice divine. Quand arrivera-t-il ? combien de temps restera-t-il à parcourir cet espace ? nous n'en savons rien ; mais il viendra : dans cent ans aucun de nous n'existera.

Qu'est-ce qui frappa de terreur autrefois ce fameux roi des Perses dont nous parle l'histoire, et lui arracha des larmes ? la seule pensée de la sentence de mort portée contre les hommes : Xerxès venait attaquer la Grèce avec l'armée la plus nombreuse qui fut jamais (quinze cent mille hommes) ; la multitude innombrable de ses soldats couvrait des plaines immenses. Eh bien ! un jour qu'élevé sur une hauteur il les contemplait tous, il s'écria : *Où seront-ils dans cent ans d'ici ? aucun d'eux n'existera.* Non, pas un :

(1) Non est inventus locus ejus. *Ps.* XXXVI, 36.

le souverain ne sera pas plus épargné que le sujet; tout ce qu'on dira de lui : *Regnavit*. « Il a régné. »

« Nous naissons tous la corde au cou, dit saint Cyprien, et chaque pas que nous faisons nous rapproche du lieu du fatal gibet. » Ainsi, mon frère, pensez-y : comme vous avez été un jour inscrit sur le registre du baptême, un autre jour vous le serez sur celui des morts; comme vous avez entendu sonner pour d'autres le glas de mort, d'autres l'entendront sonner pour vous. Le premier pas que vous faites sur la terre est déjà un pas de mort; car, dit le grave Tertullien, nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous pousse vers le tombeau : nous ne cesserons de mourir que lorsque nous mourrons entièrement.

Un moment seul nous sépare du néant : maintenant nous le tenons, maintenant il périt, et avec lui nous périssons par partie; et aussitôt, sans perdre le temps, nous saisissons un autre instant semblable, jusqu'à ce qu'il en vienne un auquel nous ne pourrons pas arriver : alors nous tomberons totalement, manque de soutien. C'est ainsi que l'homme passe comme une ombre, ou de même qu'une image en figure : *In imagine pertransit homo* (1).

(1) Ps. xxxviii, 7.

Tout fuit, tout échappe, tout se sépare ici-bas : nous-mêmes qui sommes ici assemblés et qui nous croyons peut-être immobiles, nous nous séparons ; chacun suit son chemin ; chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisqu'à tout instant chacun marche insensiblement à la dernière séparation. Ainsi, que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, la mort avance toujours. Chaque effort que nous faisons pour en éloigner le souvenir, nous rapproche de plus en plus d'elle. Elle n'épargne personne ; elle ne sut jamais trembler devant la grandeur et la puissance ; elle n'a pas même appris à respecter la vertu : elle frappe le juste comme l'impie, et le fort comme le faible. Un seul instant lui suffit pour changer un trône en un cercueil.

Or, dans cette triste situation, quelle pensée devrait être plus familière à l'homme que celle de la mort ? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, peut-il se distraire de ce triste objet ? On demanda un jour à un philosophe païen ce que c'était que la vie présente : « C'est, répondit-il, le voyage que fait un criminel, après qu'on lui a lu sa sentence, depuis sa prison jusqu'au lieu du supplice. » Eh bien ! un criminel qui va de sa prison au supplice pense-t-il à former des projets ? s'occupe-t-il des choses de la terre ?

Vous avez fait mes jours mesurables, disait à

Dieu le Roi-Prophète (1) : or, tout être qui se mesure n'est rien, parce qu'il a son terme, et que lorsqu'on est arrivé à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si rien n'avait existé. Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface ? et entassez dans ce long espace de temps honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera tout cet amas, puisque le dernier coup de la mort l'abattra et le dissipera tout à coup ? Que vous servira d'avoir tant fait, tant écrit pour les hommes, puisqu'une seule rature doit tout effacer, sans laisser aucun vestige ? bien plus, une rature laisse quelque trace, au moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie, ira se perdre lui-même dans le gouffre du néant ; car le temps voit tout finir, en attendant qu'il finisse lui-même.

Non, après la mort, plus de vestige de l'homme : la chair changera de nature en devenant poussière, le corps prendra un autre nom ; car celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps : « il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. » Ouvrez ces riches mausolées de marbre : de tous ces grands du monde qui y sont ensevelis, que reste-t-il ? un peu de poussière et quelques os décharnés. Ainsi, grands, puissants,

(1) Ps. XXXVIII, 6.

monarques de la terre, distingués des autres hommes par votre élévation, vous leur ressemblerez bientôt par le trépas, et à travers la pompe funèbre qui viendra encore orner, sans le rendre moins lugubre, votre royal mausolée, l'œil attristé n'apercevra que cette parole décisive : *Regnavit*, « Il a régné. » Alexandre-le-Grand, qui avait forcé la terre à se tenir en silence devant lui, meurt, et aussitôt toute la grandeur et la puissance qui l'environnaient vont se précipiter avec lui dans le tombeau.

Oh ! l'excellent livre que celui de l'empereur Héraclius ! consultez-le donc sans cesse : et qu'est-il ? une tête de mort avec ces deux paroles sur son front : *Vous serez demain ce que je suis aujourd'hui.* Quelques difficultés qu'il y ait dans votre conscience, ce casuiste admirable les résoudra toutes, n'en doutez pas.

Mais qu'est-ce que le tombeau? c'est l'unique maison qu'Adam a laissée par testament à tous ses descendants. Par conséquent, achetez de grandes terres, bâtissez des palais, élevez des châteaux magnifiques : cela est beau; mais ce ne sont que des auberges où vous logez en passant. La raison que vous avez coutume d'apporter pour prouver que cette maison est à vous, prouve évidemment que c'est seulement votre maison de passage. Mes parents, dites-vous, me l'ont laissée ; c'est mon patrimoine, mon héritage. Je sais ce que vous voulez dire, répond saint Au-

gustin; vos ancêtres ont passé par cette maison, et vous, vous y passerez aussi : vous n'y êtes donc que comme un passant. Mais pour le tombeau, cette maison vous appartient; vous y demeurerez jusqu'à la consommation des siècles, et jamais vous n'en sortirez de vous-même : ne vous attachez donc qu'à celle-là. Un jour et bientôt, peut-être demain, quitterez-vous tout pour aller l'habiter. Pensez-y ou n'y pensez pas : il est arrêté par un décret divin que le tombeau est la demeure de tous les hommes, et que vous y descendrez pour n'en sortir qu'à la fin des temps.

Ainsi, nous mourrons tous, c'est certain.

IIe Point.

Ce que la mort a d'incertain.

I. Quand mourrons-nous? nous ne le savons point. Rien n'est plus incertain que l'époque de la mort, que la manière dont nous la subirons, et que l'état où elle nous surprendra. En effet, quand arrivera le moment fatal où il nous faudra dire adieu à tout pour aller dans l'éternité? personne ne le sait. La même main qui écrivit autrefois en caractère ineffaçable sur le front du premier homme, *Souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière*, grave encore sur les tombeaux ces paroles : O vous qui passez,

veillez et priez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure où il faudra vous ensevelir sous ces pierres sépulcrales.

De même qu'il est arrêté dans les décrets de la justice divine que tout homme doit mourir, de même aussi il est établi dans les conseils de la sagesse éternelle que tout sera surpris par la mort. « Dieu, dit saint Augustin, qui a promis aux hommes le port de la pénitence, a voulu que le jour de leur mort fût incertain, de crainte que l'espoir du pardon ne rendit leur vie plus coupable (1). » Par conséquent chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie. En vain nous nous rassurerons sur la vigueur de notre tempérament et sur notre jeunesse : la mort ne fait de pacte avec personne ; elle se plaît même à interrompre le cours de la nature et à prendre la jeunesse dans la fleur de l'âge. Qu'on descende dans les tombeaux : pour un vieillard que vous y voyez, que de jeunes gens à ses côtés ! Ne voit-on pas souvent les corps les plus vermeils et les plus robustes se changer tout à coup en des cadavres hideux ?

Que d'accidents inopinés nous menacent et doivent nous tenir en de continuelles alarmes ! on peut dire qu'il n'est pas une heure du jour qui ne trouve chez nous une réponse de mort.

(1) Ne spe veniæ pejùs viverent, fecit Deus diem mortis incertam.

Quand arrivera celle qui accusera de vanité toutes les autres heures de la vie? nous n'en savons rien. Tenons-nous prêts à chaque moment : il faut bien peu de chose pour trancher le fil de nos jours et étouffer le souffle de vie qui nous anime. Que faut-il en effet ? une petite chûte, un coup de sang, une révolution d'humeurs, une suffocation de cœur, une fièvre subite qui tout à coup portant à la tête trouble la raison, jette dans le délire et de là dans le tombeau. Tous les êtres dans l'univers peuvent nous donner la mort, l'insecte par son poison, les fruits par leur corruption, les éléments par leur contagion, les maisons par leur chute, le ciel par le feu, et la terre par ses tremblements; tout enfin peut nous exterminer. Il n'y a pas même en nous une seule partie de nous-mêmes par où ne puisse pénétrer la mort : nos membres, nos organes, nos sens, sont tout autant de portes ouvertes à la mort; notre nourriture même porte en elle un germe de mort. Que sommes-nous donc sur la terre, sinon des jouets de la mort, toujours prête à nous frapper?

Hélas! nous comptons sur un jour que nous appelons demain, et sur une suite de jours que nous nommons mois et années : vaine folie de faire des calculs, de compter sur un temps qui n'est point en notre pouvoir et qui peut-être n'existera jamais pour nous. La terre est un vaste champ de bataille où nous sommes

tous les jours aux prises avec la mort ; aujourd'hui nous en sommes heureusement sortis, mais demain il faudra rentrer en lice : en sortirons-nous de même ? nous n'en savons rien. Qui nous a dit que la mort, si bizarre dans les coups mortels qu'elle porte à d'autres , nous épargnera ? Dans la grande famille du monde , près de quarante à cinquante mille âmes disparaissent chaque jour de dessus la terre ; et nous serions assez téméraires que de nous croire à l'abri des coups de la mort ! Ne l'oublions pas : tôt ou tard il faudra périr dans le combat ; tôt ou tard la mort nous surprendra et nous portera un coup mortel : « car , dit le Seigneur , elle viendra comme un voleur , et au moment que vous y songerez le moins (1). » Pensez-y : un voleur ne se fait point avertir.

O vous , pécheur , qui oubliez la mort, et qui peut-être différez votre conversion jusqu'au moment terrible où elle doit vous frapper, n'en doutez pas : le dernier moment qui termine nos jours n'est jamais le dernier dans notre esprit. Quand vous serez étendu sur le lit de la mort , vous la croirez encore éloignée, et vous reculerez encore l'affaire de votre salut. Vous ferez appeler un Prêtre ; mais vous regarderez son ministère plutôt comme une bienséance de maladie, que comme une nouvelle de mort. Vous ne confesserez pas

(1) Luc. XII , 40.

vos crimes comme devant aller paraitre devant Dieu pour en rendre compte; vous laisserez peut-être encore sur votre conscience mille choses douteuses, que vous vous réserverez toujours d'éclaircir à l'extrémité. En expirant même, vous vous promettrez encore quelques jours de vie. C'est ainsi que la mort, comme le sommeil, vous surprendra sans avoir réglé vos comptes, et que vous serez jugé, condamné, avant de vous être cru sérieusement en danger. Après cela rassurez-vous!

II. Mais de quelle manière mourrons-nous? nous ne le savons pas non plus. Quel sera le genre de notre mort? sera-t-elle naturelle ou violente, subite ou lente; mourrons-nous dans le sein de nos familles, ou dans un pays étranger; mourrons-nous tranquillement dans notre lit, ou serons-nous écrasés par la foudre, ou engloutis dans le sein des eaux; aurons-nous le bonheur d'être assistés d'un Prêtre, ou mourrons-nous sans aucun secours spirituel et corporel: tout cela nous est inconnu. Triste incertitude qu'on ne peut méditer sans frayeur!

Mais si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu ou sur le genre de notre mort, il n'y aurait rien encore là de bien terrible; car enfin que nous importe de mourir au milieu de nos parents ou dans des contrées étrangères, dans un lit de douleur ou dans le sein des eaux, pourvu que nous mourions dans la

piété et la justice? Mais, ce qui est plus effrayant, c'est qu'il est incertain si nous mourrons dans la grâce ou dans la disgrâce de Dieu, si nous serons heureux ou malheureux pendant l'éternité. O Dieu! quelle terrible incertitude! Terminerai-je mes jours dans la grâce du Seigneur ou dans le péché; ma mort sera-t-elle heureuse ou malheureuse; serai-je sauvé ou réprouvé: la mort seule me découvrira ce secret.

Cependant nous pouvons conjecturer quelle sera notre mort: c'est un ancien proverbe, qu'*on meurt comme on a vécu;* il se vérifie tous les jours; il est fondé sur l'expérience de six mille ans, et les exceptions en sont peu nombreuses. Pourquoi Judas meurt-il en réprouvé? parce qu'il a vécu en apostat, en sacrilége. Pourquoi la mort d'Etienne est-elle heureuse, et voit-il en mourant les cieux ouverts et son âme s'envoler dans le sein de Dieu? parce qu'il a vécu en lévite pieux et fervent. La différence de leurs morts est donc la différence de leurs vies. Oui, *telle est la vie, telle est la mort:* la mort est le fidèle écho de la vie; et que répète l'écho, sinon ce qu'a dit la voix, et rien autre? Aussi l'apôtre saint Paul dit-il que la mort est la récolte de ce qu'on a semé (1).

Concluons qu'étant certains que nous mour-

(1) Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. *Galat.* VI, 8.

rons tous, et que ne sachant l'heure de notre mort, ni la manière dont nous la subirons, ni l'état où elle nous surprendra, ce serait une folie pour nous que de ne pas y penser, et encore plus de ne pas nous y préparer : « car, dit saint Augustin, quand on songe que le plus juste meurt incertain s'il est digne d'amour ou de haine, si l'on ne s'éveille à ce coup de tonnerre, on n'est pas endormi, mais on est mort (1). » Nous devons donc penser continuellement à mourir, nous tenir dans un état de mort, et regarder toutes nos démarches comme les démarches d'un mourant qui attend à tous moments qu'on vienne lui redemander son âme.

Je vous le demande, si en naissant vous portiez écrit sur votre front le nombre de vos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il fût, ce moment terrible que vous ne pourriez oublier, ne réprimerait-il pas toutes vos passions? ne se mêlerait-il pas à tous vos projets, et ne vous dégoûterait-il pas de tout? Votre vie, ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne serait qu'une préparation à votre mort; et vous trouveriez toujours trop court l'intervalle que vous verriez encore devant vous : êtes-vous donc sage? quoi! le moment de la

(1) Ad tam magnum tonitru qui non expergiscitur, non dormit, sed mortuus est.

mort ainsi fixé et connu vous occuperait sans cesse ; et cette même mort incertaine, qui peut arriver à chaque instant, et qui doit vous surprendre, vous laissera tranquille! Eh quoi! parce qu'il n'est pas sûr si vous ne mourrez pas aujourd'hui, vous vivez comme si vous ne deviez jamais mourir ! Insensé !... apprenez donc à bien mourir, et sachez qu'il est bien tard au dernier moment d'apprendre à faire ce qui demande une préparation de toute la vie. Les Saints sur la terre ne faisaient autre chose que d'apprendre la science de mourir saintement, et ils craignaient toujours de ne pas y réussir. On sait qu'il y a eu des empereurs et des rois qui ne perdaient jamais de vue l'image de la mort, et qui dormaient dans le cercueil même où ils devaient être ensevelis. La princesse Elisabeth de Hongrie, si supérieure à toute la fausse délicatesse du siècle, a fait elle-même construire son tombeau, où elle allait journellement, comme à une école, se dépouiller de toute la pompe attachée à sa dignité, et apprendre à bien mourir.

N'oubliez donc jamais votre dernière heure, puisque votre bonheur éternel en dépend, et mettez-vous dès ce moment dans l'état où vous voudriez être si la mort actuellement venait vous surprendre. A tous les instants de la vie vous êtes menacé ; et il y a un de ces instants qui sera le dernier pour vous, et qui est connu

de Dieu seul. Tenez-vous sur vos gardes ; soyez toujours prêt, *parce que le Seigneur viendra quand vous n'y penserez pas* (1). Pensez à présent des choses d'ici-bas ce que vous en penserez à votre dernier moment, où il faudra leur dire un éternel adieu. Sachez qu'il est fâcheux de ne comprendre ses égarements que lorsqu'on n'a plus de temps à vivre. Que vous restera-t-il alors des biens, des plaisirs et des honneurs dont vous aurez joui aux dépens de votre âme? le chagrin de les perdre et le regret accablant d'avoir négligé votre salut pour des choses aussi futiles. « J'ai vécu vingt années sur le trône et dans l'opulence, disait un grand roi au lit de la mort ; et il ne m'en reste rien. Plût à Dieu que ces vingt années de règne eussent été vingt années de retraite employées au service de Dieu et pour le salut de mon âme ! » Epargnez-vous de tels regrets, et vivez à présent comme si vous deviez mourir demain.

(1) Luc. XII, 40.

DIXIÈME LECTURE.

(Pour le Vendredi de la première semaine de Carême.)

Des fruits que produit la conviction de ce que la mort a de certain et d'incertain.

Ier Point.

Elle nous détache du monde et de ce qu'il estime ; de nous-mêmes et de nos intérêts temporels.

I. C'est au flambeau que nous présente la mort que nous devons considérer le monde et tout ce qu'il estime : alors nous verrons la vanité de ses richesses, de ses dignités, de ses plaisirs et de ses honneurs ; « car, dit S. Chrysostôme, le terme où aboutit le monde avec toutes ses grandeurs et ses plaisirs, est le tombeau (1). »

Pourquoi avons-nous du monde et de ses grandeurs des idées si contraires à celles qu'en donnent la foi et la raison ? parce que, accoutumés à ne voir ces objets qu'à travers le voile des sens, nous ne considérons que l'éclat dont ils brillent et non le moment qui les fait dispa-

(1) Quis horum omnium terminus ? sepulcrum et vermis.

raître. Frappés de ces dehors brillants, nous nous laissons éblouir et tromper; mais un instant: bientôt la scène changera; la mort ou plutôt le souffle de Dieu renversera ce frêle édifice qui n'est basé que sur des fondements ruineux. Le malheur pour nous, c'est que, contemplant le tableau du monde, nous n'en envisageons qu'une partie, et nous ne voyons pas la main qui écrit au bas: « Tout cela passera comme l'herbe des champs: » *Tanquam fenum velociter arescent* (1).

Hélas! vous soupirez peut-être après des emplois, des richesses, des dignités qui vous relèveront aux yeux de ce malheureux monde; vous mettez, pour ainsi dire, à contribution toutes les ressources d'une prudence ingénieuse pour ne pas échouer dans vos desseins; rien ne vous coûte: efforts à faire, rebuts à essuyer, obstacles à vaincre, tout est mis en usage pour l'accomplissement de votre projet. « Eh bien! dit un saint docteur, à quoi va se réduire cette fausse gloire, ces prétentions que la mort couvrira bientôt de son voile funèbre (2)? » Alors, oui, alors qu'il faudra dire un éternel adieu à toutes les choses d'ici-bas, vous connaîtrez que tout dans le monde n'est que néant et vanité.

L'histoire rapporte qu'un sage persan, nommé Hormisdas, après avoir vu toutes les richesses et

(1) Ps. XXXVI, 2.

(2) Ubi erunt ista omnia, cùm mors venerit?

toute la magnificence de Rome, étant interrogé par l'empereur sur l'estime qu'il faisait de la capitale du monde, répondit : « Sacrée Majesté, j'ai vu dans Rome quelque chose qui m'empêche d'y rien admirer. — Et quoi donc ? — Des tombeaux : puisqu'on meurt à Rome comme ailleurs, je ne fais plus de cas de toutes ces grandeurs mortelles. » « J'ai possédé le plus grand empire de l'univers, disait en mourant l'empereur Septime Sévère ; j'ai été tout ce que peut être un mortel ; il ne m'en reste rien qui puisse me servir dans l'état où je suis. » Un pape disait, quelques moments avant sa mort : « J'ai eu les clefs du ciel entre les mains ; eh ! qu'il vaudrait bien mieux pour moi n'avoir eu que celles d'un pauvre monastère ! »

Mais approchons de plus près, et contemplons au miroir de la mort la vanité des choses de la terre. Pénétrons dans cette maison où siégent le faste et l'opulence ; voyez cet homme riche, naguère esclave du monde et de ses passions, étendu sur un lit de douleur : qui pourrait exprimer sa crainte, ses alarmes, ses agitations et ses frayeurs ; voyez-le en proie à la souffrance, le corps exténué, abattu par la violence de la maladie et ne ressemblant presque plus qu'à un cadavre, les traits défigurés, le trouble et l'inquiétude peints dans ses yeux, le sang presque glacé dans ses veines, la pâleur de la mort empreinte sur tous ses membres, et lui-même sans

cesse occupé et sans cesse tourmenté par la pensée de sa dernière heure, lisant sur la figure de ceux qui l'entourent que bientôt elle va sonner. Eh bien ! je vous le demande, que devient le monde à ses yeux ? que lui reste-t-il de toutes les choses agréables ou amusantes qui l'ont occupé ? que deviennent pour lui les richesses, les honneurs, les spectacles et tous les plaisirs de la vie ? il ne lui en reste qu'un souvenir amer, avec le regret d'y avoir perdu ou risqué son salut. La mort finit toute sa gloire ; elle anéantit tout ce qu'il avait de grand aux yeux des hommes ; elle le dépouille de tout, et le laisse seul, sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible. Semblables à ceux qui voient de loin périr un homme au milieu des flots, ses parents, ses amis, ses flatteurs, au milieu desquels il vivait, peuvent tout au plus accorder des larmes à son malheur ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi, seul aux prises avec la mort, ce malheureux tend en vain les mains à toutes les créatures qui lui échappent. Le passé ne lui paraît plus que comme un instant fugitif qui n'a fait que briller et disparaître. L'avenir est un abîme immense où il va se perdre et s'engloutir pour toujours. Le monde n'est plus pour lui qu'un fantôme. L'éternité, qu'il regardait comme une chimère, est un objet affreux qu'il a sous les yeux et qu'il touche déjà de ses mains. Son malheur lui donne de

nouvelles lumières, mais souvent il ne lui donne pas un nouveau cœur.

Il expire enfin, cet homme de plaisirs : voyez ce cadavre étendu sur le lit de la mort : il a des yeux, et il ne voit pas; il a des mains, et il ne touche point; des pieds, et il ne marche pas. Annoncez-lui qu'un procès, l'objet de tous ses soins, et duquel dépendait toute sa fortune, vient d'être gagné : il y est insensible. Prenez cet or dont il était si avide, et mettez-le-lui dans les mains : le saisira-t-il? Parlez-lui de cette personne, l'objet de sa passion : que vous répondra-t-il?... Voyez comme chaque assistant passe et jette sur lui un coup d'œil triste...

On le met enfin dans un triste suaire, puis dans un cercueil, et de là dans le tombeau : voilà la demeure de celui qui en avait un si grand nombre sur la terre. Voilà où aboutit le monde avec toutes ses grandeurs, ses richesses et ses plaisirs.

C'est à la vue du tombeau que tant de grands hommes ont méprisé le monde avec tous ses biens, et sont allés s'ensevelir dans la solitude. L'histoire de la Grande-Bretagne parle d'une trentaine de princes et princesses qui, renonçant aux grandeurs du siècle, allèrent sous la bure et le cilice se préparer à la mort. Saint François de Borgia, duc de Candie, se trouvant à l'ouverture du cercueil de l'impératrice Isabelle enlevée à la fleur de son âge, vit son

visage si défiguré et si hideux, qu'il prit la résolution d'abandonner le monde et de ne servir que Dieu : « Est-ce donc là, s'écria-t-il, cette reine qui avait tant de charmes il n'y a que quelques jours? Quoi! ce visage autrefois si brillant!... O mon Dieu! que l'homme est misérable d'attacher son cœur à ces objets frivoles! et que les personnes qui ont tant de soin d'une beauté si fragile, sont aveugles! Ainsi finissent donc les diadèmes et les grandeurs de ce malheureux monde. Ah! dès aujourd'hui je ne veux servir qu'un maître qui ne puisse mourir (1). » Aussitôt cet homme illustre forme la résolution de quitter le monde, et se fait religieux dans la compagnie de Jésus, où il est mort saintement.

Saint Antonin rapporte que Saladin, souverain de l'Egypte, détrompé des grandeurs humaines, voulut qu'on portât durant sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant sa porte, le drap qui devait l'ensevelir. Et celui qui tenait cet étendard de la mort était obligé de crier à haute voix : « Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses richesses et de ses conquêtes (2). » Philippe II, roi d'Espagne, sur le point de mourir, fit appeler son fils; et jetant de côté son manteau royal, il lui découvrit sa poitrine rongée par les vers:

(1) Vie de S. François de Borgia.

(2) Tantùm hoc desportabit Saladinus de omnibus rebus suis.

« Vois, mon fils, lui dit-il, comme on meurt et comment finissent les grandeurs du siècle. » C'est ainsi que la mort traite les monarques. « Oh ! dit ce prince en mourant, si, au lieu d'être roi, je n'avais été qu'un simple fidèle ! » Voilà comment la mort détrompe de toutes les grandeurs de la terre. Pour nous, âmes chrétiennes, devenons sages aux dépens de ceux qui nous ont précédés, et sachons ne voir le monde qu'au flambeau de la mort ; alors nous en reconnaîtrons toute la vanité.

On raconte du philosophe Aristippe, que, faisant un voyage sur mer, il fit naufrage et perdit tout ce qu'il avait de richesses. Il écrivit ensuite à ses amis dans sa patrie pour les engager à faire provision de biens qui ne puissent faire naufrage, et à mépriser tous les autres. Eh bien ! c'est ce que vous recommandent ceux qui, comme vous, se sont attachés au monde et à ses futilités, et qui vous ont précédés dans le tombeau. Ils rompent le silence pour vous dire : « Nous avons été ce que vous êtes ; bientôt vous serez ce que nous sommes. Faites provision de ces biens que la mort ne peut engloutir. Le monde fut l'idole à laquelle nous nous sommes sacrifiés ; et à peine avons-nous joui quelques instants de la récompense qu'il accorde à ses vils adorateurs, qu'il a fallu descendre dans le tombeau. Nos yeux se sont ouverts à la vérité, mais trop tard. Nous reconnaissons aujourd'hui que la vie n'est

qu'un songe et le monde une ombre qui ne fait que passer, et que c'est être insensé que de s'y attacher, et d'amasser aux dépens de son salut des richesses qui périssent avec l'homme et que l'on ne peut posséder au delà de la mort. Profitez de nos leçons, et amassez des richesses qui ne périssent jamais. » Disons-le donc : rien ne nous détache plus du monde et de tout ce qu'il aime, que la mort.

II. La mort nous détache également de nous-mêmes et de nos intérêts temporels. Une des sources qui produisent tous les vices qui souillent la terre et désolent l'Eglise, c'est l'amour déréglé de soi-même, de ses commodités et de ses intérêts particuliers : de là cette avarice sordide, cette insatiable cupidité qui déshonore le Christianisme; de là les soins excessifs d'un corps qui n'est plus soumis à la raison, cette molle oisiveté qui enfante tant de péchés, et ces crimes que l'Apôtre défend de nommer dans l'assemblée des saints. Or rien n'est plus capable de tarir ces sources empoisonnées que la pensée et le spectacle de la mort, qui va faire de notre corps la nourriture des plus vils insectes, qui va finir le temps et commencer l'éternité, qui annonce au pécheur que bientôt il tombera entre les mains d'un Juge inexorable prêt à porter une sentence irrévocable de condamnation éternelle qui doit précipiter le corps et l'âme coupables dans des brasiers qui ne s'éteindront jamais.

« Lorsque la pensée et la crainte de la mort, dit saint Chrysostôme, s'emparent d'une âme, c'est un feu qui brûle tout. » Quelles que soient les distractions et les passions, l'âme sous la puissance de l'idée de la mort qu'elle redoute, sera rongée d'inquiétude, et ne sachant ce qu'elle deviendra dans l'éternité, elle n'a point de repos qu'elle n'ait fait un divorce entier avec ses passions et ses vices.

« Si vous aimez votre corps et si vous êtes sensible aux charmes d'une beauté mortelle, dit saint Grégoire-le-Grand, pensez à ce qu'elle deviendra dans la nuit du tombeau : rien n'est plus propre à éteindre le feu de la concupiscence, que de se représenter dans un état de mort ce que l'on aime revêtu du faux éclat de la vie. » Qui a porté tant de Saints à se mépriser, à se mortifier continuellement, et à réduire, comme fit le grand Apôtre, leurs corps en servitude? la conviction, la pensée de la mort. Cette dernière heure, ce moment décisif était l'objet perpétuel de leur attention et de leurs méditations. Ils s'exerçaient à imiter, par un renoncement total à eux-mêmes et à leurs mauvais penchants, ce que la mort opère lorsqu'elle sépare l'âme du corps.

C'est pour arriver à ce renoncement parfait que saint Charles Borromée avait continuellement sur sa table une tête de mort, qui lui rappelait sans cesse sa dernière heure; et que le

savant cardinal Baronius avait fait graver sur l'anneau qu'il portait continuellement, ces deux mots : *Memento mori*, « Souviens-toi que tu mourras. »

Non, point de pensée qui nous détache de nous-mêmes, de nos passions et des plaisirs de la vie, comme la pensée de la mort; comme aussi rien n'est plus consolant à la mort que d'avoir vécu dans le mépris de soi-même, des plaisirs et des grandeurs de la terre, et d'avoir servi Dieu. Ainsi, voulez-vous un secret sûr pour vaincre le monde, surmonter vos mauvais penchants et parvenir à cette paix intérieure qui fait l'unique félicité de l'homme ici-bas? Que toute votre vie ne soit qu'une préparation à la mort; ne regardez plus vos dignités, vos titres, vos richesses et tout ce que le monde estime, qu'à travers l'ombre du tombeau; et la pensée de la mort vous détachant de tout ce qui est mortel, vous attachera à tout ce qui est éternel. C'est alors que mourir sera pour vous *un gain* comme il l'était pour le grand Apôtre : *Mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum* (1).

(1) Philip. I, 21.

IIe Point.

Rien ne nous porte plus à la pratique des vertus que la conviction qu'un jour il faudra mourir.

I. Une fois bien convaincu que la mort nous dépouillera de tout, qu'elle nous ouvrira les portes d'une éternité heureuse ou malheureuse, selon nos œuvres, on est naturellement porté à pratiquer les vertus qui seules peuvent rendre l'homme heureux. « Je vois, disait l'apôtre saint Paul, que la fin de ma carrière approche; c'est pour cela que je vise vers un seul point qui est d'oublier tout ce qui est derrière moi, pour avancer sans cesse vers ce qui me reste de chemin à faire dans la route du salut et le sentier des vertus (1) : aussi ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (2); je me suis dépouillé de moi-même et du vieil homme, pour me revêtir de l'homme nouveau. Il est vrai, je suis encore vivant sur la terre; mais vivre de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ est toute ma fonction ici-bas, en attendant que mon corps, que cette maison de boue que j'habite, soit détruite (3). »

Non, rien ne rend une âme vertueuse comme

(1) Philip. III, 13.
(2) Galat. II, 20.
(3) Philip. I, 21 et seq.

la pensée continuelle que bientôt il faudra mourir, et que du moment de la mort dépend son bonheur pour l'éternité. La conviction de ce que la mort a de certain est pour elle une source inépuisable d'où elle tire la force nécessaire pour résister aux tentations, pour accomplir tous les devoirs de son état et avancer dans l'amour de son Dieu. Un saint ermite, sur le point de mourir, à qui l'on demandait pourquoi il était si content et si joyeux, répondit : « Si je ne tremble pas aujourd'hui que je descends dans la tombe, c'est que j'ai toujours eu la mort devant les yeux, et que sa pensée m'ayant porté à la pratique des vertus, elle devient pour moi une source de consolations. »

Oh ! que la mort est un bon maître ! que de choses l'on apprend à son école ! Quand on songe que la destinée d'un mourant qui n'est plus à lui-même est immuable, qu'à la mort la volonté de l'homme devient inflexible, la justice divine inexorable, et le salut impossible s'il n'est déjà fait ; que l'arbre restera là où il est tombé (1) ; quand on pense que la mort est à nos côtés, et que bientôt elle va nous porter un coup mortel ; qu'on ne meurt qu'une fois, et qu'une mauvaise mort est un mal sans remède ; que notre vie n'est qu'un petit passage sur la terre, et que le peu de jours qui la composent ne nous ont

(1) In quocumque loco ceciderit, ibi erit *Eccle.* XI, 3.

été donnés que pour mériter le ciel, ne serait-ce pas de la dernière folie que de nous attacher aux choses périssables de la terre, et de ne pas travailler à l'acquisition des vertus qui seules peuvent nous rendre éternellement heureux?

En effet, quelle ne serait pas la folie d'un voyageur qui, passant par un pays étranger, y dépenserait toutes ses richesses dans l'acquisition d'un vaste domaine, pour vivre ensuite misérablement où il doit demeurer le reste de ses jours? Que penseriez-vous encore d'un homme condamné à mort, qui marchant au lieu du supplice s'amuserait en traversant les rues à jeter ses regards sur les maisons, cherchant celle qui lui plairait le plus et ne s'occupant que de bagatelles, au lieu de se préparer à la mort? ne diriez-vous pas qu'il est un insensé? Eh bien! serions-nous nous-mêmes moins insensés, si, au lieu de travailler à nous enrichir pour le ciel par la pratique des vertus, nous nous occupions à satisfaire nos sens, à nous procurer ici-bas, aux dépens de notre salut, des biens que nous devons laisser un instant après les avoir acquis? Car enfin nous ne faisons que passer sur la terre, et nous courons à l'éternité; la mort vole et vient à nous plus vite qu'un coursier qui dévore l'espace, selon l'expression du saint homme Job (1). Eh quoi! se dit à elle-même

(1) Job. IX, 25.

l'âme fidèle qui n'oublie point sa dernière heure, ma vie n'est ici-bas qu'un voyage ; mes biens et tout ce que j'ai, je ne dois les posséder qu'un moment ; la maison que j'habite n'est qu'une hôtellerie où je loge en passant; et j'y attacherais mon cœur, comme si tout cela devait être éternel ! Non, je ne serai pas si insensée : les biens du ciel et la pratique des vertus dont ils sont la récompense, voilà mon partage.

Que la pensée de la mort est donc utile (1) ! que de lumières elle répand sur toutes les vérités ! que de vertus elle fait pratiquer ! Heureux donc ceux qui passent leurs jours continuellement en face de la mort, et qui, comme saint Antoine et tant d'autres grandes âmes, ont à leur réveil cette pensée, *Ce jour est peut-être le dernier de mes jours* : leur vie sera pleine de bonnes œuvres, et la mort sera pour eux la plus grande de leurs consolations.

N'en doutons pas, la pensée de la mort est la meilleure règle que nous puissions prendre pour toutes nos actions et tous nos projets. Saint Bernard en était si convaincu, qu'il avait coutume de se dire au commencement de chacune de ses œuvres : *Si tu devais mourir après cette action, comment la ferais-tu ?* Et c'est ainsi qu'il se maintenait dans une continuelle ferveur. Familiarisons-nous donc avec le souvenir de la mort; et,

(1) O mors, bonum est judicium tuum! *Eccli.* XLI, 3.

à l'exemple de l'Apôtre des nations, soupirons après la dissolution de notre corps, qui doit être la consommation de notre pénitence et le commencement de notre éternelle union avec Jésus-Christ. Loin de nous toute crainte pusillanime, indigne d'un chrétien : « car, craindre la mort, dit saint Augustin, c'est manquer de foi. » En effet, comment peut-on craindre d'être délivré de tant de peines et de misères, de tant de dangers où l'âme est exposée, à moins qu'on ne voie point ce que la foi nous montre? D'ailleurs Dieu est le bonheur suprême, et l'on ne peut le posséder que par la mort : celui qui la craint ne croit donc pas fermement qu'elle est comme le commencement et l'aurore de l'éternité bienheureuse. Désirerait-on vivre pour faire pénitence? mais la mort n'est-elle pas la meilleure des pénitences que nous puissions faire? Nos péchés ne sont-ils pas plus efficacement expiés par une mort acceptée avec soumission aux ordres de Dieu, que par toutes les penitences les plus rigoureuses? Car enfin l'homme peut-il offrir à Dieu un sacrifice plus agréable et plus méritoire que celui de sa vie, puisque la destruction entière de la victime est tout ce qu'il y a de plus grand dans le sacrifice?

Je le conçois, quiconque ne suit pas les règles de l'Evangile et veut persévérer dans le péché, doit redouter la mort : un criminel tremble au bruit de la porte de sa prison que l'on ouvre

pour le conduire au supplice ; mais un vrai chrétien, un pécheur converti doit être aux approches de la mort comme est un prisonnier reconnu innocent, lorsqu'il entend ouvrir sa prison : voyez comme celui-ci est dans la joie de se voir passer des ténèbres d'un cachot à la clarté du jour, des fers à la liberté, et de la société des méchants à celle des gens de bien.

O vous qui peut-être avez vécu jusqu'à présent comme si vous ne deviez jamais mourir, et qui n'avez pensé à votre dernière heure que comme s'il n'y avait rien à attendre au delà de la mort et que tout dût périr avec le corps, profitez du temps présent, réparez le passé ; imitez les voyageurs qui, voyant approcher la nuit et sachant qu'ils sont encore éloignés du lieu où ils vont, doublent leurs pas et marchent avec plus d'ardeur : *Encore un peu de temps*, nous dit le Sauveur, *vous avez la lumière avec vous ; marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. La nuit vient pendant laquelle personne ne peut travailler* (1).

(1) Joan. IX, 4 ; et XII, 35.

ONZIÈME LECTURE.

(*Pour le Samedi de la première semaine de Carême.*)

Du Jugement particulier à subir immédiatement après la mort.

Ier Point.

De la nature de ce Jugement.

I. Après la mort chacun de nous sera jugé : *Il est arrêté*, dit l'Apôtre, *que les hommes meurent une fois et qu'après suit le jugement* (1). Tous, sans exception, nous paraîtrons devant le tribunal de Jésus-Christ (2) ; et là, seuls avec Dieu seul, nous rendrons compte de toutes nos œuvres à un Juge qui sera alors sans miséricorde. Terrible vérité, qui porte dans les âmes une lumière si vive, que l'Esprit-Saint la compare à un midi éclatant ! vérité effrayante, qui, bien méditée, doit rallier tous les déserteurs de la foi et ramener tous les pécheurs à la pratique des vertus.

(1) Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. *Heb.* IX, 27.

(2) Omnes stabimus ante tribunal Christi. *Rom.* XIV, 10.

S'il ne fallait que mourir pour se rendre dans l'abîme du néant ; s'il ne s'agissait que d'abandonner des richesses et des grandeurs fugitives ; si la mort n'était pour nous que la cessation de toutes choses, quelque humiliante que fût cette condition, elle ne serait ni si effrayante, ni si redoutable pour le pécheur ; mais quand on pense qu'après la mort il faudra rendre au Dieu de toute justice un compte exact de toutes ses pensées, de tous ses désirs, de toutes ses paroles et de toutes ses actions ; que ce Dieu tout-puissant vengeur du vice trouvera des taches jusque dans nos vertus, et que d'après nos œuvres il portera un arrêt décisif de notre bonheur ou de notre malheur éternel, alors l'esprit succombe à la frayeur.

Est écrit du jugement universel, qu'il sera *un jour de colère et de tristesse, un jour de calamité et de lamentation* (1) ; mais si nous sommes absous au jugement particulier, nous n'avons rien à craindre au jugement général. Notre destinée pour l'éternité dépend donc de cette première entrevue avec Dieu, de l'instant qui suivra immédiatement le dernier coup de la mort et où le Seigneur nous dira : *Rendez compte de votre administration ; dans la suite vous ne pourrez plus administrer* (2).

(1) Sophon. 1, 15.

(2) Redde rationem villicationis tuæ, jam enim non poteris villicare. *Luc.* XVI, 2.

O Dieu! quelles alarmes, quand l'impie paraîtra en votre présence pour être jugé! Là il n'y a plus pour lui de doute qui puisse affaiblir la croyance d'une éternité, ni passion, ni amusement qui puisse en écarter le souvenir, ni temps, ni grâce qui puisse en assurer le succès. Jugement terrible pour le pécheur, et pourquoi? parce qu'il sera sans égard, sans appui et sans appel.

II. Je dis d'abord, *sans égard*. L'âme n'a pas plus tôt cédé aux tristes angoisses d'une pénible agonie, et succombé sous les coups de la mort, que, sortant de la prison de son corps, le vaste horizon de l'éternité se découvre devant elle. Quelle perspective! nouvelle terre, nouveau monde! et Dieu est là! aussitôt cette âme tombe entre ses mains et devant un tribunal où il ne s'accorde plus aucune grâce. «O Dieu, s'écrie-t-elle, vous n'entrerez point en jugement avec moi, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous (1); encore quelque temps, encore quelque temps (2).» Mais vaine résistance, cris inutiles: c'est le Seigneur lui-même qui l'amène à son jugement.

Alors l'âme se trouve seule avec son Dieu: quelle étrange solitude pour le pécheur! quelle

(1) Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. *Ps.* CXLII, 2.

(2) Inducias usque manè, inducias usque manè. *S. Greg. Hom.* XII.

indispensable nécessité de traiter seul avec le Dieu de toute justice ! L'âme séparée de tout, hors de la prison de son corps, hors de ce monde visible, et hors des limites du temps, et des compagnies du siècle ! L'âme dans l'immensité de Dieu ! Dieu et la conscience ! la conscience coupable avec la justice inexorable, n'ayant pour compagne que ses œuvres ! Terrible situation ! Tout ce que des révélations particulières ont appris aux hommes, aboutit à les assurer qu'il n'est rien en genre de terreur qui soit comparable à la frayeur d'une âme coupable qui entre dans une telle solitude.

Sur la terre l'homme ne sait ce que c'est qu'être seul : entouré d'amis, occupé de mille affaires, continuellement distrait par une foule de pensées étrangères, il n'est presque jamais seul avec lui-même ni avec son Dieu. Mais à l'instant de sa mort plus de créature, plus de monde ; *la figure de ce monde a passé* pour lui ; plus de passions : la mort les aura éteintes ; plus enfin de pensées étrangères à la pensée de son Dieu.

Dieu seul avec le pécheur ! et quel sera ce Dieu ? ce ne sera plus le Dieu des miséricordes, un Père plein de tendresse ; ce sera un Juge, un législateur sévère, qui, jaloux de la justice et de la sainteté de sa loi, nous jugera selon toute sa rigueur : un iota ne passera pas : *Iota unum aut unus apex non prœteribit à lege* (1).

(1) Matth. v, 18.

Pendant la vie, en ami, en père tendre, le Seigneur nous appelle souvent au trône de sa grâce et de sa miséricorde, au trône de son calvaire et de son amour. Toujours ici-bas sa miséricorde précède sa justice; et jamais celle-ci n'a d'action qu'elle ne soit tempérée par la miséricorde(1). Mais dans son jugement sa vérité ou plutôt sa justice se lèvera, selon la belle pensée de Tertullien, et rompra les chaînes de la patience qui la tenaient captive (2); alors point d'autre tribunal que celui de sa justice, et point d'autre jugement qu'un jugement sans miséricorde, qui ne pourra s'adoucir par aucune prière : *judicium sine misericordiâ*.

Jugement qui sera aussi sans excuse : ici-bas nous nous excusons tous; nous nous défendons, partie par crainte, la plupart par orgueil, et une partie par artifice; nous nous trompons nous-mêmes et nous voulons tromper les autres. Mais au tribunal de la justice divine plus d'orgueil, plus d'artifice, plus de ruse, plus de faux prétexte : la vérité seule et le jugement sans miséricorde. Nous aurons beau alléguer notre faiblesse, notre fragilité : la nature était faible, nous répondra-t-on, mais la grâce était forte; vous aviez des maladies,

(1) Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis. *Habac.* III, 2.

(2) Exurge, veritas, et quasi de patientiâ erumpe.

mais vous aviez aussi des remèdes dans les sacrements ; vous aviez un tentateur, mais vous aviez aussi un Sauveur ; les tentations étaient fortes, mais les inspirations et les secours ne l'étaient pas moins ; les objets étaient toujours présents, mais les grâces étaient toujours prêtes : nulle excuse comme nul égard ; le temps de la miséricorde n'est plus, c'est celui de la justice et du jugement.

Jugement sans excuse et sans égard : c'est un Dieu et un Dieu irrité qui le portera. Eh ! comment le pécheur pourra-t-il se tenir en présence d'un tel Juge ? On raconte le fait suivant, du moins pouvons-nous le citer en parabole : Un roi puissant épris d'amour pour une jeune personne du peuple la fit élever, lui fit donner une éducation convenable à une reine et l'épousa. Devenue reine, elle eut le malheur de commettre un adultère. Le roi qui en fut instruit fit assembler son conseil, et demanda quelle peine elle méritait. Les uns disaient qu'il fallait la condamner au feu, d'autres opinèrent pour un genre de torture encore plus cruel. Un vieillard vénérable se contenta de dire qu'il fallait la dépouiller des habits et de toutes les marques de la royauté, et la faire promener ainsi dans toute la ville : c'est ce que l'on fit ; puis on la ramena aux pieds du roi, qu'on éleva sur un trône entouré de tout l'éclat de la majesté royale. Quand cette malheureuse fut au pied de ce trône, elle leva

les yeux sur le roi et l'aperçut environné de tout le brillant de la royauté ; elle vit à sa droite la place qu'elle occupait autrefois, et au milieu de tout cet éclat la figure du roi irrité : alors, saisie d'effroi, elle tomba morte à ses pieds. O Dieu ! que sera-ce donc, quand le pécheur, quand cette âme, épouse chérie d'un Dieu et devenue adultère, paraîtra devant le Roi des rois, le Monarque du ciel et de la terre, qu'elle aura irrité par ses crimes ?

III. *Jugement sans appui.* Dès que l'homme meurt, toutes les créatures animées aussi bien que celles qui ne le sont point disparaissent à ses yeux : le soleil n'a plus pour lui ni lumière ni chaleur ; tous les astres qui l'éclairaient ne lui rendent plus ce bon office. Tout dans la nature s'anéantit pour lui : le monde s'enfuit, et il est à son égard comme s'il n'avait jamais existé ; plus d'amis, plus de parents qui prennent ses intérêts : Dieu et l'homme seul avec ses œuvres, et un vide affreux de tout le reste ! Voilà où en est réduit cet homme qui se croyait si puissant sur la terre.

Ici-bas sommes-nous tombés entre les mains de la justice, nous trouvons des protecteurs qui plaident notre cause ; mais au tribunal de Dieu, point de défenseur, point d'avocat, point d'appui ; Dieu seul avec le coupable : *Nous serons ensemble tête à tête*, nous dit le Seigneur par son Prophète, *et qui osera prendre votre défense contre*

moi (1)? Quel épouvantable changement! un ver de terre seul devant la majesté de Dieu! un esprit fort, un incrédule seul et abîmé dans les splendeurs de la vérité de Dieu! un homme honoré, recherché, flatté, seul et sans défense devant la toute-puissance de Dieu! quel saisissement! Il est écrit du roi Balthazar, qu'à la première vue de la main animée qui écrivait le long de la muraille l'arrêt fatal de sa condamnation, il poussa un grand cri; son visage changea, son esprit fut saisi d'un trouble affreux, ses reins se relâchèrent, et dans son tremblement ses genoux se choquaient l'un contre l'autre (2). Image bien faible de la consternation de l'homme pécheur à sa première entrée dans l'autre vie, tombant seul et sans appui entre les mains de son Juge!

Eh quoi! il n'y avait qu'un instant que ce pécheur était entouré de nombreux parents et amis qui s'empressaient de soulager son mal et de défendre ses intérêts; et à peine a-t-il fermé les yeux à la lumière qu'il se trouve seul, sans consolation, sans appui, sans défenseur! Insensé qui se faisait dans les créatures des appuis de boue! « Où sont-ils donc maintenant, lui dira le Seigneur, vos maîtres, vos protecteurs auxquels vous avez sacrifié vos soins,

(1) Stemus simul, et quis est adversarius meus? *Is.* L, 8.
(2) Dan. v, 6.

vos peines et votre bonheur? *qu'ils viennent vous défendre et vous mettre à couvert des rigueurs de ma justice* (1). C'est moi qui vous appelle à mon jugement, et c'est à moi seul que vous aurez à faire : je serai tout à la fois et votre témoin et votre accusateur et votre juge. Je serai votre témoin, unique il est vrai, mais irrécusable, un témoin pénétrant qui embrasse le passé, le présent et l'avenir, à qui rien n'échappe, qui a tout vu, tout connu, tout calculé, tout pesé et tout compté (2); vous allez être jugé selon toute la rigueur de ma justice. »

Ainsi point d'appui pour le pécheur : où en trouverait-il en effet? au-dedans de lui? mais le Seigneur l'opposera lui-même à lui-même. Sa conscience, témoin de ses œuvres, en qui peut-être croira-t-il trouver un défenseur, sera la première à déposer contre lui. Pendant la vie il a cherché à en étouffer les remords; mais au jugement de Dieu elle reprendra tous ses droits. Alors infiniment clairvoyante et incorruptible, elle s'expliquera clairement, rappellera tout et découvrira tout. Ce que les années auront en quelque sorte assoupi, elle le réveillera; ce que le monde et les passions auront pallié sous de beaux dehors, elle le fera paraître dans toute

(1) Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant. *Deut.* XXXII, 38.

(2) Et accedam ad vos in judicio, et ero testis velox. *Malach.* III, 5.

sa laideur ; ce que la nature corrompue aura justifié, elle le réprouvera ; ce que la flatterie des directeurs et l'usage du siècle auront excusé, elle le reprochera. Ce sera le témoin après Dieu le plus éclairé, le mieux instruit, comme ce sera aussi le juge le plus inflexible et le plus sévère : le coupable, au jugement de Dieu, n'aura donc point d'appui en lui ni hors de lui. Anges tutélaires, saints Patrons, Marie avocate des pécheurs pendant qu'ils sont sur la terre, vous ne serez point à leur jugement particulier ; et y fussiez-vous, ne vous réjouiriez-vous pas en voyant Dieu se rendre enfin justice (1) ? Entendez ceci, ô vous tous qui oubliez le Seigneur, crainte qu'il ne vous enlève tout à coup, et qu'abandonnés de tout vous ne trouviez nulle puissance qui vous délivre et vous arrache de ses mains (2) : si Dieu est contre vous, qui sera pour vous ? Ainsi jugement sans appui.

IV. *Jugement sans appel.* Chez les hommes, l'arrêt d'une condamnation porté, on peut en appeler à un tribunal supérieur ; et même est-on jugé en dernier ressort, on conserve toujours quelque espérance d'échapper à la rigueur de son jugement, parce qu'il peut y avoir des personnes

(1) Lætabitur justus cùm viderit vindictam. *Ps.* LVII, 11.

(2) Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum, nequando rapiat et non sit qui eripiat. *Ps.* XLIX, 22.

assez puissantes pour nous soustraire à la justice humaine : chez les païens mêmes on pouvait en appeler d'un dieu subalterne à un dieu supérieur (1) ; mais chez le Juge suprême, chez le Dieu du ciel et de la terre, point d'appel : l'arrêt une fois porté est irrévocable. A quel tribunal en appellerait-on en effet, puisque c'est Dieu qui juge les justices mêmes (2) ? Voudra-t-on en appeler d'un Dieu irrité à un Dieu miséricordieux ? mais il n'y aura alors plus de miséricorde : ce sera le commencement du règne immuable, inflexible, éternel, de la plus rigoureuse justice ; les plaies mêmes du Sauveur crieront vengeance contre le pécheur, et demanderont qu'il soit jugé selon toute la rigueur de la justice divine. Ce jugement sera donc sans recours et sans appel, comme sans égard et sans appui.

O Dieu ! combien terrible sera le jugement que le pécheur subira immédiatement après sa mort ! Non, rien ne doit être plus effrayant pour lui que la pensée que ce jugement décidera de son sort éternel, et que le jugement universel ne sera que la promulgation solennelle de la sentence qui aura été portée dans le jugement particulier.

(1) Premente deo, fert deus alter opem.
(2) Ego justitias judicabo. *Ps.* LXXIV, 3.

IIe Point.

De l'objet ou de la matière du Jugement particulier.

I. Rien ne sera plus examiné, plus discuté dans tous ses détails que ce qui fera la matière du jugement que nous subirons immédiatement après la mort. Le mal et le bien que nous aurons faits, nos vices et nos vertus, nos paroles, nos actions, nos désirs, nos pensées et nos opinions, tout sera pesé dans la balance de la justice divine et mis à découvert.

Ici-bas nous sommes dans une obscurité; nous ne voyons presque rien : à peine le détail d'une journée est-il présent à notre mémoire ; mais au dernier de nos jours, alors que le flambeau de la lumière de Dieu aura frappé nos regards, nous passerons d'une espèce de nuit obscure à la plus brillante lumière d'un midi clair et serein. Ce ne sera plus dans les fausses lumières des sens et des passions, mais dans les lumières de la vérité de Dieu même que nous connaîtrons ce que nous sommes; nous aurons une nouvelle manière de penser et de prononcer sur toutes choses : alors nous jugerons de nos actions et de nos intentions comme Dieu en jugera lui-même. Nous les verrons non plus d'une vue confuse et superficielle, mais d'une vue claire et distincte : dans Dieu, comme dans un miroir, nous verrons

d'un coup d'œil toute l'histoire de notre vie. Chacune des actions que nous aurons faites depuis le premier usage libre de la raison jusqu'à notre dernier soupir, nous sera rendue présente avec toutes ses circonstances, et nous nous connaîtrons tels que nous sommes.

A ce moment deux livres nous seront ouverts, et nous serons jugés, dit l'Esprit-Saint, sur ce qui est écrit dans chacun, selon nos œuvres (1). L'un est tenu par le démon, notre plus grand ennemi: nous pouvons croire à son exactitude; car nous connaissons sa haine et sa méchanceté. Nous avons donc tout lieu de croire qu'aucune de nos fautes ne sera oubliée, et que, depuis le plus grand crime jusqu'à la plus petite imperfection, tout sera écrit dans ce livre. O Dieu! quand je pense au tableau de ma vie qui y est tracé et qui me sera représenté à ma dernière heure, je suis atterré : tant de jours de désordre, de prévarication, d'oubli de la loi du Seigneur; tant de moments employés en amusements, en discours inutiles, en lectures frivoles, en visites superflues; tant d'années consacrées uniquement à la vanité, à la recherche de mes commodités, à l'avancement de ma fortune; tant de saints exercices que j'ai omis ou que j'ai remplis, non-seulement sans fruit, mais en déshonorant mon

(1) Libri aperti sunt, et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris, secundùm opera ipsorum. *Apoc.* xx, 12.

Dieu par ma tiédeur, par ma dissipation et mes irrévérences, tout cela me sera retracé! rien ne sera oublié, pas même la plus légère de mes imperfections, pas même une parole inutile, puisqu'il est écrit qu'au jour du jugement il faudra rendre compte d'une parole oiseuse (1).

L'autre livre est tenu par notre Ange protecteur, et toutes nos vertus, toutes nos bonnes œuvres y sont écrites. Or, je vous le demande, si aujourd'hui Dieu vous citait à son tribunal et que ces deux livres vous fussent présentés, lequel des deux verriez-vous le plus rempli? Sondez votre conscience : que vous dit-elle? O ciel! quand on songe que sur cette colonne éternelle où l'oubli et le temps ne peuvent jamais rien effacer, toutes nos œuvres sont gravées avec *un stylet de diamant*, selon l'expression de Jérémie, depuis la simple pensée indifférente jusqu'à l'action la plus criminelle; qu'au dernier de nos jours tout ce qui n'aura pas été effacé par la pénitence sera la matière de notre jugement, et qu'alors tout chez nous sera examiné, notre esprit et ses pensées, notre cœur et ses sentiments, notre corps et ses actions : de quelle terreur ne devons-nous pas être saisis! Dans quel état me verrai-je alors, grand

(1) Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii. *Matth.* XII, 36.

Dieu! quelle désolation! Ici je me représente ce voyageur qui la nuit tombe dans un abîme rempli de reptiles venimeux : il porte la main çà et là, sur je ne sais quoi de froid qui le glace; il ignore ce que c'est; mais à peine un rayon de lumière a-t-il paru dans cet abîme, qu'aussitôt il se voit entouré d'animaux venimeux. Juste ciel! quel effroi! quelle épouvante! Eh bien! tout cela n'est qu'une faible image de ce qu'éprouvera le pécheur au jugement de Dieu, à la vue de ses iniquités.

Un auteur rapporte le fait suivant : Un libertin, adonné à tous les vices, avait eu dès sa tendre jeunesse des principes religieux : une mère vertueuse n'avait rien négligé pour les enraciner dans son cœur. Grâce à l'éducation chrétienne qu'il avait reçue, quoiqu'il eût perdu les mœurs, il n'avait pas encore perdu la foi. Une nuit qui suivit un jour où il avait donné dans de grands excès, il eut un songe : pendant son sommeil il se vit transporté au tribunal de Dieu. On ne peut concevoir quelles furent sa crainte et sa frayeur. A son réveil il fut saisi d'une fièvre ardente, et était hors de lui-même; ses cheveux étaient devenus tout blancs : *Laissez-moi seul*, disait-il fondant en larmes, et s'adressant à ceux qui eurent les premières occasions de le voir en cet état; *laissez-moi seul. J'ai vu mon Juge : pardon, ô mon Dieu!*

Ses compagnons de débauche apprirent bientôt

que leur ami était malade, et qu'il se désolait; ils vinrent le voir pour le consoler. —*Retirez-vous*, leur dit-il, *vous n'êtes plus mes amis; je ne vous verrai plus : j'ai vu mon Juge. Quelle majesté et quelle sévérité sur son visage ! Oh ! que d'accusations ! que d'interrogations auxquelles je n'ai pu répondre ! tous mes péchés sont écrits, je les ai lus. Ah ! quel nombre ! j'en connais l'énormité. Que de démons n'attendaient que le signal pour m'enlever ! je frémis et frémirai longtemps. Faux amis, retirez-vous pour toujours : que je m'estimerai heureux si je puis apaiser mon Juge terrible par la plus rigoureuse pénitence à laquelle je me dévoue dès à présent ! Hélas ! je paraîtrai bientôt réellement à son redoutable tribunal : ce sera peut-être aujourd'hui. Pardon, ô mon Dieu ! je ne cesserai point de vous dire : pardonnez-moi, faites-moi miséricorde; ne me perdez pas, ayez pitié de moi !...* Image encore bien faible de la terreur réelle qu'éprouvera le pécheur au jugement qu'il subira après sa mort.

Au premier rayon de la lumière éternelle qui dissipera les ténèbres affreuses où le pécheur s'était plongé, que de péchés qui lui étaient inconnus se présenteront à lui avec toute leur laideur, l'entoureront et l'envelopperont ! Il verra revivre tout le cours de ses années, qui était comme anéanti pour lui et qui vivait cependant aux yeux de Dieu. Alors il retrouvera non pas l'élévation de sa naissance, la gloire de ses

ancêtres, l'éclat, les dignités qui les avaient illustrés, mais l'histoire la plus détaillée et la plus affreuse de toute sa vie. On lui rappellera la faiblesse de son enfance qui avait échappé à son souvenir, les emportements de sa jeunesse, l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr, tant de pensées qui ont passé comme l'éclair, tant de paroles qui se sont échappées avec la dernière légèreté, et tant d'actions qui se sont faites presque sans réflexion.

Dieu qui sonde le cœur et qui ne s'arrête pas au brillant feuillage, mais qui porte une main scrutatrice sous les feuilles pour recueillir des fruits, et qui frappe de malédiction l'arbre stérile, découvrira au pécheur tous ses ulcères, toutes ses abominations intérieures, tant de pensées et de désirs honteux qu'il tâchait de se cacher à lui-même, tant de jalousies basses et secrètes, tant d'intentions vicieuses sur lesquelles il était si habile à se flatter, toutes ces haines, ces animosités, ces passions internes qui lui avaient corrompu le cœur, cette hypocrisie déguisée en dévotion, tous ces projets de crimes auxquels l'occasion seule avait manqué et qu'il comptait pour rien parce qu'il ne les avait pas exécutés, tant de fautes, confessées il est vrai, mais qui par défaut de contrition n'auront pas été pardonnées; tous les péchés d'autrui dont il aura été la cause par connivence, par ses conseils et ses mauvais exemples : voilà en

abrégé ce qu'on étalera aux yeux du pécheur. « Alors, dit saint Bernard, il verra sortir comme d'une embuscade des péchés, des crimes sans nombre oubliés, et dont il ne se serait jamais cru coupable (1). »

II. Nous ne serons pas seulement examinés sur nos péchés d'action, mais encore sur nos péchés d'omission. On nous rappellera toutes ces omissions infinies dont notre vie aura été pleine et dont nous n'avions presque aucun remords ; tant de circonstances où notre caractère de chrétien nous engageait à rendre gloire à la vérité et où nous l'avons trahie par respect humain, par de vils intérêts ou de basses complaisances ; tant d'occasions de faire le bien, dont nous aurions dû profiter et que nous avons toujours négligées ; tant d'ignorances coupables pour avoir craint la lumière ; tant de corrections fraternelles omises, qui devaient se faire ; tous ces jours, tous ces moments que nous aurions dû mettre à profit pour le ciel et que nous avons passés dans l'oisiveté ; tant de grâces et d'inspirations saintes dont nous aurons abusé, et tant de vérités que nous aurons entendues et que nous n'aurons point pratiquées : voilà sur quoi nous serons rigoureusement examinés. O Dieu ! quel terrible compte à rendre ! Eh quoi ! le serviteur inutile dont nous parle l'Evangile est jeté dans

(1) Prodient ex improviso quasi ex insidiis.

les ténèbres extérieures pour avoir seulement caché son talent et ne pas l'avoir fait fructifier, comment sera donc traité celui qui a reçu tant de talents et qui les emploie contre les intérêts et la gloire du Maître qui les lui a confiés ? encore une fois, quel compte effrayant pour le pécheur !

III. Le troisième objet du jugement particulier sera nos vertus. « Je fouillerai Jérusalem avec des lanternes, dit le Seigneur par son Prophète : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* (1) ; cette cité sainte, cette ville du Très-Haut, cette figure de l'âme juste n'échappera pas à mes regards. J'irai, le flambeau à la main, et je scruterai ses coins et recoins pour découvrir tout ce qui sera répréhensible en elle; » et devant Dieu, qu'est-ce qui ne sera pas répréhensible ? où ne trouvera-t-il pas des taches ? n'en a-t-il pas découvert jusque dans ses anges (2) ? Vous avez eu des vertus, nous dira le Seigneur, mais quels en ont été le principe et le motif ? au lieu d'y chercher ma gloire, l'orgueil et la complaisance, l'intérêt et l'amour de vous-même, n'en ont-ils pas été l'unique mobile ?

Dieu, permettez-moi de vous le dire, disséquera nos vertus ; il en séparera tous ces dehors spécieux qui en imposent aux hommes, mais qui

(1) Soph. I, 12.

(2) In angelis suis reperit pravitatem. *Job.* IV, 18.

n'en imposent point à celui qui sonde les cœurs et qui voit la racine, le principe, le motif et la fin de l'action. Alors que deviendront nos prétendues justices, nos vertus imaginaires? «elles ne seront, dit le prophète Isaïe, que comme des linges souillés et du drap usé (1).» O mon Dieu! qui pourra donc penser à vos jugements sans trembler? qui pourra en pénétrer la nature et en soutenir la discussion sans sécher de frayeur? « O heureux Arsène, s'écriait autrefois le savant Théophile d'Alexandrie, que vous êtes heureux d'avoir toujours eu devant les yeux l'heure de votre jugement, et de vous l'être rendu ainsi favorable! »

Cependant, quelque terrible que soit le jugement de Dieu, nous pouvons nous le rendre favorable. Nous voyageons ici-bas avec notre Juge, nous nous familiarisons avec lui, nous le recevons; il vient dans nous pour prévenir par sa miséricorde ce qu'il voudrait ne pas juger par sa justice: il ne tient donc qu'à nous de prévenir ce jugement, ou plutôt de l'éviter; car, dit l'Apôtre, *si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés de Dieu* (2). Ainsi jugeons-nous maintenant, purifions-nous par la pénitence, par la charité;

(1) Quasi pannus menstruatæ universæ justitiæ nostræ. *Is.* LXIV, 6.

(2) Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur. *I. Corinth.* XI, 31.

tenons toujours nos comptes prêts; soyons à chaque instant dans un état de jugement : aujourd'hui il n'est point de péché si énorme que Dieu ne soit disposé à remettre en vertu de la pénitence ; mais après la mort, au jour où sa justice rentrera dans tous ses droits, il n'y aura point d'offense si légère dont il ne tire une vengeance proportionnée. Pensons-y sérieusement pendant qu'il en est temps ; car bientôt, peut-être cette nuit, Dieu nous jugera-t-il. Combien en ce moment paraissent devant le tribunal du Juge suprême! que d'âmes, à cette heure, dont le sort devient irrévocable! car, après qu'une âme est jugée, Dieu appose le sceau de son éternité sur l'état où elle se trouve, et jamais aucune puissance céleste ou infernale ne pourra le lever : *Le temps de notre vie*, dit le Sage, *n'est qu'une ombre qui passe, et après la mort il n'y a plus de retour : le sceau est posé, et nul ne revient* (1).

(1) Umbræ enim transitus est tempus nostrum, et non est reversio finis nostri, quoniam consignata est, et nemo revertitur. *Sap.* II, 5.

DOUZIÈME LECTURE.

(Pour le second Dimanche de Carême.)

Du Péché véniel considéré principalement dans celui qui en a contracté l'habitude, ou de l'état de tiédeur.

Ier Point.

Combien cet état est funeste à l'âme.

I. Quand on a médité attentivement la malice du péché mortel, et que l'on a aperçu le caractère de noirceur qu'il renferme et les châtiments éternels qu'il mérite, il paraît tellement odieux, que volontiers on préférerait la mort plutôt que de s'en rendre coupable ; mais il n'en est pas de même du péché véniel : celui-ci est artificieux et se glisse subtilement dans l'âme ; inspirant moins d'horreur et n'entraînant pas des suites si fâcheuses, il a un accès plus facile : on se précautionne moins contre lui, et on le commet aisément ; c'est pour cela qu'il n'est que plus dangereux.

Le péché véniel considéré en lui-même, par cela seul qu'il est péché, est une opposition

directe à Dieu : c'est un outrage, quoique léger, fait à sa majesté, une plaie faite à son cœur : il défigure et rend difforme le plus beau de ses ouvrages, le chef-d'œuvre de ses mains, qui est l'âme du juste : il la rend moins digne des chastes embrassements du divin Epoux, en sorte que, souillée de faute vénielle, elle ne peut sans rougir s'approcher de son Dieu ; et quoiqu'il soit lui-même dans cette âme, qu'il soit en possession de son cœur, il n'y est pour ainsi dire qu'à regret.

Il est vrai, par le péché véniel nous ne nous détournons pas entièrement de Dieu, mais nous nous en écartons ; nous ne faisons pas avec lui un divorce entier, mais nous le contristons ; nous ne lui ôtons pas notre cœur, mais nous le partageons en quelque sorte : ce qui ne peut que déplaire au Dieu jaloux de tous les cœurs. Aussi, selon la doctrine des saints Pères, le péché véniel est, après le péché mortel, le plus grand de tous les maux, parce qu'il est le mal de Dieu. C'est pour cela qu'ils n'ont pas craint d'avancer que toutes les vertus des âmes justes font en un sens moins d'honneur à Dieu, qu'une seule faute vénielle ne lui fait d'injure. De là cette conséquence avouée par les théologiens, que si, pour ne pas commettre un seul péché véniel, il fallait tout perdre, tout souffrir et voir l'univers entier périr, rentrer dans le néant, et un affreux chaos lui succéder,

il faudrait, sans balancer un instant, offrir à Dieu tous ces sacrifices et celui même de notre vie; de là encore cette autre conséquence, que s'il était possible par un seul péché véniel d'éteindre les flammes de l'enfer, d'en retirer tous les réprouvés, il faudrait les laisser éternellement dans ces flammes, dans les larmes et le désespoir, parce qu'il n'est jamais permis de faire le mal pour qu'il en arrive un bien.

Aussi avec quelle étonnante sévérité Dieu n'a-t-il pas puni, dans certaines circonstances, des fautes qui nous paraissent bien légères ! La femme de Lot, pour une curiosité inconsidérée, est subitement changée en une statue de sel; Moïse, pour une assez légère défiance, est privé d'entrer dans la Terre promise qu'il avait mérité de voir par quarante années de travaux et de vertus; Oza porte la main sur l'arche sainte pour l'empêcher de tomber, et il meurt à l'instant. Eh ! que sont ces châtiments temporels auprès de ceux dont Dieu punit les péchés véniels dans le purgatoire ? Transportez-vous en esprit dans ce sombre cachot, et contemplez-y les âmes des justes qui pour des fautes vénielles non expiées y sont détenues au milieu des tourments par la justice divine, malgré l'amour que Dieu a pour elles.

On rapporte de Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, qui avait une grande délicatesse de conscience, qu'étant tombée dans une faute

qu'elle se reprochait avec amertume, on voulut la rassurer en lui disant qu'elle n'était que vénielle : *N'importe*, répondit-elle en fondant en larmes, *Dieu en est offensé; elle est mortelle pour mon cœur.*

Mais pour nous inspirer plus d'horreur des fautes légères que nous commettons si aisément, considérons-en les dangers, les suites funestes. C'est surtout de l'habitude de ces fautes commises avec affection, qui forme le triste état de tiédeur, qu'il s'agit ici.

Quand nous parlons de l'état de tiédeur, nous n'entendons point parler d'un état passager, d'un intervalle de sécheresse où l'on peut se trouver: la sécheresse peut être un état d'épreuve où Dieu met quelquefois une âme pour la sanctifier; et la tiédeur est un relâchement dans les pratiques de piété, et un état d'infidélités, quoique légères, où l'on tombe par sa faute et sa négligence : voilà, à proprement parler, l'état de tiédeur. Or, point d'état plus dangereux pour une âme. Quand on se livre au péché véniel avec affection, Dieu nous retire les effets sensibles de sa présence; alors la paix s'enfuit, le trouble lui succède, les exercices de piété deviennent à charge, et notre âme ne court plus : elle se traîne avec peine dans le chemin de la vertu.

N'en doutons pas, Dieu punit souvent les fautes vénielles par la soustraction de ses grâces particulières, par des sécheresses et des amer-

tumes de cœur, par des inquiétudes de conscience et plusieurs autres maux secrets. Lorsque entre deux amis l'un n'est plus si attentif à cultiver la correspondance qui les a unis, qu'il ne craint point de se rendre coupable de quelques infidélités, quoique de peu d'importance, l'autre commence à le sentir et à diminuer son affection. Les grandes offenses détruisent l'amitié, et les petites l'altèrent ; beaucoup de légères infidélités rendent un serviteur moins agréable à son maître, et font que celui-ci ne lui parle pas avec autant de confiance et ne lui témoigne pas la même bonté qu'auparavant. Le péché véniel, surtout s'il est multiplié, produit le même effet entre Dieu et l'homme : il refroidit l'ardeur de la charité de l'homme envers Dieu et de Dieu envers l'homme. Cette charité étant refroidie, l'homme n'a plus la même ardeur pour le service de Dieu, et Dieu d'un autre côté ne communique plus si familièrement avec l'homme, et ne lui accorde plus si libéralement ses dons et ses secours. Alors qu'arrive-t-il? l'âme, privée de ces grâces spéciales qui la remplissaient de nouvelles forces et la rendaient comme impénétrable aux traits de ses ennemis, tombe dans la langueur, se dessèche et s'affaiblit, et fait bientôt quelque chute grave. Aussi les Pères de l'Eglise s'accordent-ils à dire que le péché véniel dispose au mortel, particulièrement quand il est commis par malice ou avec

affection. Il en est de lui, disent-ils, comme des maladies : une maladie, quelque grave qu'elle soit, ne peut jamais être la mort, mais elle y conduit l'homme qu'elle travaille : ainsi le péché véniel, quelque grand qu'il soit, ne saurait devenir mortel et priver l'âme de la vie ; mais il donne entrée au péché mortel qui la lui ôte, dit S. Grégoire (1). En effet, chaque péché véniel en particulier étant pour l'âme comme un coup qu'on lui décharge, comme une plaie qu'on lui fait ou une maladie qu'on lui cause, alors, blessée et meurtrie et par conséquent affaiblie, elle ne peut avoir que beaucoup de peine à marcher dans les voies du salut, à s'acquitter de ses devoirs, à résister aux tentations et à se tenir ferme au milieu des assauts auxquels nous sommes continuellement exposés dans cette vie : c'est ainsi que nous voyons des malades tellement affaiblis par diverses maladies, qu'ils ne peuvent supporter qu'avec peine le plus léger fardeau.

De plus, l'habitude du péché véniel donne une forte inclination pour le péché mortel avec lequel elle a un grand rapport. Pour en être convaincu, on n'a qu'à examiner le progrès des passions, la marche naturelle du cœur humain et la corruption qui l'entraîne, si l'on n'y oppose une vive résistance ; aussi l'Esprit-Saint dit-il : *Celui qui méprise les petites choses tombera*

(1) Lib. xxxi Moral. c. 9, al. 12.

peu à peu dans les grandes (1). « Gardez-vous, dit saint Dorothée, de commettre aucune faute, quelque légère qu'elle soit, parce que les petites vous entraîneront dans les grandes ; veillez sur les petites choses, comme si elles étaient d'une grande importance. Croyez-moi, elles ne sont pas petites : l'habitude est un ulcère qui gagne le cœur peu à peu ; les vertus et les vices ont de faibles commencements qui conduisent à de grands effets. » Le cœur, par les infidélités journalières, arrive comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses qui ne séparent plus que d'un point la vie de la mort et l'innocence du crime : s'étant mis dans des dispositions si voisines de celui-ci, est-il étonnant qu'il franchisse le dernier pas sans presque s'en apercevoir, et qu'ainsi il meure à la grâce, se croyant peut-être encore ami de Dieu ?

N'en doutons pas, à mesure que s'attiédit dans l'âme la ferveur de la charité qui lui facilitait ses plus pénibles devoirs, l'ennui, le dégoût et l'amertume s'emparent d'elle, et le cœur peu à peu se porte vers les créatures. Alors on n'accomplit ses devoirs qu'avec beaucoup de peine et très-peu de fruit : on prie sans songer qu'on parle à son Dieu ; on approche des Sacrements sans penser trop à la sainteté qu'ils renferment et à celle qu'ils demandent ; on entend les ins-

(1) Eccli. XIX, 1.

tructions, on fait des lectures spirituelles, sans réflexion et par curiosité. On vient ensuite à se permettre indistinctement toutes sortes de petites fautes, à négliger les exercices de piété et surtout celui de la prière : de là l'état de tiédeur ; et où conduira-t-il ? au péché mortel, et en moins de temps que l'on ne croit ; car le démon, qui au commencement laisse en repos le lâche chrétien, et se borne à l'endormir dans la négligence de ses devoirs, a toujours les yeux fixés sur lui, et observe toutes ses démarches ; et à la première occasion qui lui annonce une victoire, il le surprend, l'attaque avec violence et le renverse : enflé de ce succès, il ne le tient pas quitte pour une seule blessure ; il le prend par quelque autre faible pour lui porter de nouveaux coups et s'en assurer la conquête. Si une amitié trop tendre, par exemple, lui a frayé le chemin à une première chute, le tentateur ne manque pas de lui préparer une voie pour quelque chute d'une autre nature : il excitera dans lui de l'aigreur contre ses frères, et cette aigreur l'entraînera, en certaines rencontres, à quelque grave médisance. Ainsi, la tiédeur n'est point un état permanent : il faut de deux choses l'une, ou qu'on reprenne sa première ferveur, ou que devenant chaque jour plus tiède, on tombe enfin de soi-même et comme de son propre poids dans le péché mortel.

II. Les saints Docteurs nous répètent souvent

que nous devons craindre extrêmement le nombre des fautes vénielles, et que nous devons les regarder comme les causes de notre perte, parce qu'elles nous conduisent à la mort : il ne faut, disent-ils, qu'une étincelle pour causer un incendie; le bâtiment le plus fort tombe en ruine, si l'on ne bouche les gouttières. C'en est de même de l'âme juste : un seul péché véniel, si elle s'y attache, peut causer sa perte; cette faute, quoique legère, en amènera une autre plus grave, et ainsi de suite; et cette âme, vivant dans cet état de tiédeur, fera infailliblement quelque faute mortelle : chute plus dangereuse, ajoutent ces Docteurs, qu'un péché grave commis subitement. En effet, un péché mortel commis dans la chaleur d'une passion violente livre l'âme, rendue à elle-même, à tout l'horreur de son état : les remords la déchirent; elle s'étonne, elle se trouble, elle craint, elle frémit, et n'a de paix qu'après avoir pris les moyens de rentrer en grâce avec son Dieu. Mais quand par des degrés insensibles on est parvenu dans cet a îme, la pointe des remords est émoussée; l'âme est sans trouble, sans scrupule, sans alarmes, et demeure dans une paix funeste qui est comme un état de mort d'où elle ne pense point à sortir : un voyageur qui tombe tout à coup dans un précipice, s'en apercevra bien plus vite que celui qui y descend peu à peu, par degré. C'est donc la destinée d'une âme tiède, qui ne veut point

sortir de son malheureux état, de vivre dans l'illusion et d'être souvent déchue de la grâce et de la justice, sans, pour ainsi dire, le savoir : elle se croit riche devant Dieu, dit l'apôtre saint Jean, tandis qu'elle est pauvre, misérable, aveugle, et dénuée de tout à ses yeux (1) : elle se tranquillise, elle s'abuse sur ce que sa conscience ne lui reproche rien de criminel ; et elle ne voit pas que c'est précisément cette tranquillité qui fait le danger de son état, et rendra sa conversion plus difficile !

Le démon veut-il causer la ruine d'une âme, que fait-il ? il ne lui présente point d'abord une faute grave à commettre ; il sait qu'elle en aurait horreur : il commence par la faire tomber dans des fautes vénielles, et de là dans la tiédeur ; il parvient ensuite aisément à lui faire commettre des fautes graves. C'est ce qui a fait dire à Tertullien, que le démon n'a besoin que de nos commencements, de nos petites fautes, pour nous perdre : *Nostris tantùm initiis opus habet.* Qu'inspire d'abord ce malin esprit au saint Roi-Prophète pour le faire tomber dans l'adultère ? une promenade intempestive, un regard ; c'en est assez : il n'a besoin que de ce commencement pour faire faire à ce saint Roi la chute la plus scandaleuse.

Palladius et Ruffin, dans la *Vie des Pères des*

(1) Dicis quòd dives sum et locupletatus, et nullius egeo ; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus. *Apoc.* III, 17.

Déserts, rapportent le fait suivant, bien capable de nous faire connaître le danger des fautes légères : Un religieux fort âgé vivait dans une sainteté très-éminente et une vertu si consommée qu'il semblait être plutôt un esprit pur menant ici-bas une vie céleste, qu'un homme revêtu de chair et sujet aux infirmités humaines. Notre-Seigneur, pour l'affection qu'il lui portait, lui envoyait par un Ange un pain très-blanc, qu'il trouvait sur sa table au retour de la prière et qui lui servait pour deux ou trois jours. Après avoir joui de cette faveur pendant plusieurs années, quelques pensées de vanité, d'estime de lui-même, quelques tentations de se relâcher un peu dans ses exercices, lui passèrent par l'esprit. Elles furent d'abord imperceptibles, mais il lui en survint de plus fortes ; il commença à y donner quelque consentement : alors il ne tint plus son esprit si constamment attentif dans l'oraison, ni son âme autant appliquée à Dieu ; et comme le mal allait toujours croissant, les mauvaises pensées avaient déjà pris tant de pouvoir sur son esprit, qu'il pensait à retourner dans le monde : et si Dieu, par un trait de sa miséricorde, en lui envoyant un pain noir au lieu d'un pain blanc, ne lui avait ouvert les yeux, il était perdu. C'est ainsi que les fautes légères donnent entrée aux grandes. Ce que sainte Thérèse raconte d'elle-même dans sa *Vie*, doit effrayer tous ceux qui ne tiennent aucun compte des péchés véniels. Elle

assure qu'un jour Notre-Seigneur lui fit voir un endroit dans l'enfer, et lui dit : « Ce devait être là votre place, si les liaisons et les entretiens que vous aviez eussent duré. » Or, les amitiés et les conversations de cette Sainte n'étaient pas des fautes mortelles, au jugement de ses directeurs éclairés : une des plus fidèles amantes du Sauveur se fût donc précipitée dans l'enfer par une voie où l'on craint si peu de marcher.

Pensez-y sérieusement, vous qui vous laissez aller habituellement et de propos délibéré à des fautes légères : elles ne vous donnent pas la mort, il est vrai ; mais elles vous y conduisent, et mettent votre âme dans l'état le plus dangereux : un peu de vanité, de curiosité, un peu trop de liberté dans ses paroles, d'attache à ses biens, à ses aises, un peu d'antipathie, de jalousie ou d'affection trop naturelle ; un peu trop de complaisance et de respect humain, certains désirs de paraître, certaine négligence à veiller sur son humeur, certaines démangeaisons de se livrer à de petites médisances, etc., tout cela, quand il est volontaire et habituel, va plus loin qu'on ne pense. Hélas ! combien de personnes ont ainsi commencé leur réprobation ! Il importe peu, quand on perd la vie, que ce soit par un coup de foudre, ou par une fièvre lente qui affaiblit peu à peu le principe de la vie ; il importe peu, quand on fait naufrage, que ce soit par un coup de tempête qui engloutit le vaisseau, ou qu'il

coule à fond en prenant peu à peu l'eau de tous côtés. De même, qu'importe à l'ennemi du salut, quand il veut perdre une âme, de la faire tomber tout à coup dans de grands désordres ou de la conduire peu à peu dans l'abîme par le moyen des fautes légères? Ainsi point d'état plus dangereux pour une âme, que l'habitude des péchés véniels, qui forme la tiédeur. Mais comment peut-on connaître que l'on est dans ce triste état, et quels moyens doit-on employer pour en sortir? c'est ce que nous allons voir.

IIe Point.

Marques de la tiédeur, et moyens pour sortir de ce triste état.

I. Dans un lieu où règne une maladie épidémique, l'attention de chacun est d'examiner s'il en est atteint; et s'il en voit chez lui les symptômes, son plus grand empressement est de recourir aux remèdes qui en guérissent. Or il règne dans le christianisme et au milieu de nous une maladie épidémique, une maladie spirituelle qui est une peste, qui porte des coups mortels et fait des ravages affreux : c'est la tiédeur ou l'habitude des péchés véniels, qui est une fièvre secrète qui, minant peu à peu les forces de l'âme, en altère toutes les bonnes dispositions; qui, affaiblissant ses facultés, corrompt son intérieur, change ses penchants et répand une amertume

générale sur tous ses devoirs ; qui, la dégoûtant de tout bien et de toute nourriture sainte, consume de jour en jour sa vie et finit enfin par devenir son tombeau. Chacun doit donc examiner s'il n'est pas atteint de cette maladie, de cette paralysie spirituelle, et s'empresser de prendre les moyens nécessaires pour sortir d'un état si funeste.

II. La première marque d'une vie tiède, est de n'avoir qu'un désir bien faible de son avancement spirituel et une douleur légère de ses infidélités et de sa négligence. Quand on ne désire que faiblement sa perfection, on ne fait que de faibles efforts pour l'acquérir. Alors les sentiments de ferveur diminuent, l'âme languit; elle tombe dans le dégoût des pratiques de piété, s'abat et ne peut presque plus se soutenir. Elle s'efforce, elle combat quelque temps; mais enfin, laissant gagner la faiblesse, l'abattement devient plus grand, et elle n'est presque plus capable de rien : voilà la tiédeur.

Dans les beaux jours de ferveur, rien ne coûtait à cette âme, rien ne lui pesait : tout était doux et léger dans le service de Dieu ; les choses même les plus difficiles lui devenaient aisées et faciles. Ces beaux jours ne sont plus : de sombres nuages ont obscurci leur éclat. La ferveur une fois ralentie, le zèle du salut s'est affaibli peu à peu, et la tiédeur, ayant gagné le cœur, l'a pour ainsi dire paralysé. Quelque négligence dans les

devoirs a commencé à se glisser dans l'âme ; quelque relâchement dans la piété a aigri la plaie, et des infidélités volontaires ont comblé le mal. Alors cette âme s'est trouvée toute découragée ; et tandis qu'autrefois les plus grandes choses, les plus grands sacrifices n'avaient rien qui ne l'animât, aujourd'hui les choses les plus légères et les plus faciles n'ont rien qui ne l'étonne et ne l'abatte.

III. La seconde marque de la tiédeur est de ne former pour le bien que des résolutions peu constantes et de peu de durée. Lorsqu'une âme s'arrête dès les premiers pas, on peut présumer qu'elle n'a pas eu beaucoup de courage pour avancer : quand un feu s'éteint si tôt, il est à croire qu'il était bien peu allumé. Il est vrai, l'homme est naturellement inconstant; mais quand on se dément aussi vite, si aisément et si souvent, que peut-on penser, si ce n'est que la faiblesse intérieure a déjà dégénéré en triste habitude, et que l'on ne fait presque point d'effort pour se vaincre et surmonter les difficultés que présente la vie spirituelle ?

IV. Enfin la troisième marque de la vie tiède et languissante, est d'aimer et de rechercher la dissipation au dehors, les amusements, les inutilités dans les objets et les occupations extérieures. Cet épanchement de l'âme au dehors fait juger qu'elle manque d'entretien au dedans, et que le principe de la vie intérieure est dans elle bien

peu animé et peu agissant. Après le péché, peut-être n'est-il rien de si dangereux pour une âme, que cette dissipation qui la fait sortir d'elle-même, qui la répand à l'extérieur et divise ses forces. Voilà les principaux traits qui caractérisent la tiédeur. Voyons maintenant les moyens qu'on doit prendre pour sortir d'un état aussi funeste.

V. Le premier moyen est la connaissance de soi-même. Une âme qui veut se guérir de ses habitudes vénielles et sortir de son état de tiédeur, doit commencer par examiner et connaître ses défauts, ses inclinations et son vice dominant, parce qu'il est impossible de réformer ce que l'on ne connaît pas ; autrement on appliquera le remède là où le mal n'est point : il faut découvrir la plaie pour y mettre l'appareil. Mais pour acquérir cette connaissance, il faut se considérer et s'étudier avec soin ; car s'il est un point sur lequel les hommes se trompent, c'est certainement dans le jugement qu'ils portent de leurs défauts : l'amour-propre, pour l'ordinaire, les couvre et les déguise.

Il faut, de plus, demander à Dieu ses lumières et lui dire comme S. Augustin : « Seigneur, montrez-moi à moi-même, afin que je me connaisse : *Domine, noverim me.* » Et après avoir sondé son intérieur et connu ses défauts, ses vices et ses penchants, il faut encore demander à Dieu des armes pour les combattre et des

forces pour les vaincre ; car s'il ne vient à notre secours, ce sera en vain que nous commencerons le combat : de nous-mêmes nous sommes trop faibles pour être victorieux ; mais, avec la force divine, nous sommes plus forts qu'il ne faut ; nous n'avons rien à craindre : soyons vigilants et courageux, et la victoire est à nous.

VI. Le second moyen est une résolution bien déterminée de sortir de son état de tiédeur, de combattre et de déraciner les habitudes qui en sont la source. Le défaut le plus ordinaire aux personnes qui font profession d'embrasser la vertu et de tendre à la perfection, est de ne pas attaquer assez fortement l'habitude ou le défaut qui est le principe de leur tiédeur, et de ne pas le combattre à outrance : elles ne font, si je peux parler ainsi, que lui effleurer la peau ; elles ne vont pas jusqu'au cœur ; elles ne coupent que le bout des branches, et ne touchent ni au tronc ni à la racine de l'arbre : c'est pour cela que l'habitude ne meurt jamais chez elles, ni la tiédeur non plus ; celle-ci vivra tant que l'on n'aura pas donné la mort à ce qui est son principe de vie. Pour être victorieux, il faut donc mettre la cognée à la racine et frapper le vice au cœur : « Il faut, disait Cassien, combattre tous nos vices, même les plus petits, de manière à vaincre principalement celui qui nous tourmente le plus, et qui nous engourdit dans la vertu ; il faut diriger contre lui tous nos soins,

nos jeûnes, nos gémissements, nos méditations et nos larmes, et prier Dieu continuellement qu'il nous fasse la grâce de le terrasser et de le détruire (1). »

Il faut de plus ne point abandonner sa résolution, quelque difficulté qu'on rencontre, et ne pas se laisser aller à la tristesse et à l'ennui, si l'on ne vient point à bout de déraciner tel défaut ou telle habitude aussi promptement qu'on se l'était promis. Il y en a que les moindres obstacles effrayent et leur font perdre la volonté d'aller plus avant : ils devraient se rappeler que pour détruire un vice même léger, enraciné dans notre nature corrompue, et acquérir la vertu contraire, il en doit coûter des peines, et que ce n'est que par la violence qu'on se fait qu'on en vient à bout. Ils doivent aussi ne pas oublier que quand on a remporté la victoire, on ne doit pas pour cela se reposer, ni cesser de veiller et de combattre : « car, dit S. Bernard, les vices que l'on a coupés repoussent ; ils se réveillent quand on les croit assoupis ; ce n'est point assez de les avoir coupés une fois, il faut les couper sans cesse, parce que toujours vous trouverez de quoi couper, quelque progrès que vous ayez fait dans la vertu. Les vices ne meurent point tant que l'on est en cette vie, ils sont seulement assoupis (2). »

(1) Collat v, c. 14.

(2) S. Bern. serm. LVIII, in Cant.

VII. Le troisième moyen de sortir de l'état de tiédeur est de faire des actes opposés à ce qui nous a jetés dans ce triste état. Ainsi comment y est-on tombé ? par la négligence des petites choses : on a commencé par se livrer à la dissipation, à la recherche de soi-même, à l'amour de la vanité et à l'immortification des sens ; il s'est ensuite introduit dans le cœur une certaine lâcheté, une certaine paresse, un ennui pour les pratiques du salut, et un dégoût pour les devoirs de son état ; ce qui a fait qu'on ne s'en est acquitté que négligemment, par routine et sans esprit de ferveur : voilà ce qui a formé la tiédeur et presque ce que les Pères de l'Eglise appellent *l'apostasie du cœur*, Or, pour sortir de ce malheureux état, il faut prendre à cœur toutes ces pratiques de piété dont on ne faisait nul cas, se rendre fidèle à tous ces petits devoirs qu'on négligeait, refuser à ses sens tout plaisir déréglé, ne point rechercher ce qui flatte la vanité et l'amour-propre, anéantir, autant que possible, les pensées et les désirs qui nous portent vers les créatures et nous éloignent de Dieu, et nous acquitter des devoirs que nous impose la Religion, par un esprit de ferveur et non par routine et par habitude.

Il est écrit que le Sauveur étant arrivé à Capharnaüm, *on lui présenta un paralytique couché sur un lit que quatre hommes portaient* (1). Voilà

(1) Matth. IX, 2.

l'emblème de l'âme tiède : elle est couchée sur le *lit* de la routine et de la lâcheté, sur le *grabat* de ses mauvaises habitudes ; elle est paralysée par son état habituel de fautes légères : elle ne marche, pour ainsi dire, dans la voie des bonnes œuvres et dans le sentier des vertus chrétiennes qu'à mesure qu'on la porte ou qu'on la pousse. Elle conserve encore une certaine crainte de Dieu, une horreur pour les fautes graves, et des principes de vertu ; mais tout cela est engourdi par la tiédeur, et n'a qu'un mouvement de vie prêt à s'éteindre. Elle accomplit encore l'essentiel de ses devoirs, mais sans ferveur et avec une telle indifférence qu'on ne sera point étonné de les lui voir bientôt transgresser.

Eh bien ! quand Jésus eut dit au paralytique qu'il guérit : *Levez-vous, emportez votre lit et allez-vous-en dans votre maison*, que fit ce malade ? *il se leva et s'en alla dans sa maison* (1). Voilà ce que vous devez faire, âmes tièdes, si vous voulez sortir de votre funeste état et ne pas périr. Levez-vous, Dieu vous le commande, et abandonnez le *lit de votre routine* : renoncez à cette nonchalance, à ces petites mauvaises habitudes qui vous engourdissent ; mortifiez vos sens, et marchez dans les voies du Seigneur d'une manière digne de lui, tâchant, comme dit l'apôtre S. Paul, de lui plaire en toutes choses, et portant

(1) Matth. IX, 6, 7.

des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres (1). Tous ces exercices de piété que vous avez abandonnés, et dont l'omission vous a été si préjudiciable, reprenez-les à cœur et soyez-y fidèles : « Dans la religion, dit le P. Berthier, il faut conserver et défendre les moindres pratiques ; c'en est fait d'une âme qui prétend se borner à ce qu'il y a d'essentiel. La grâce alors s'affaiblit, les passions se fortifient, le démon redouble d'attention et de vigilance ; viennent ensuite les grandes chutes et la réprobation d'une âme infidèle (2). »

Allez-vous-en dans votre maison : oui, âme tiède, si vous voulez être guérie, *allez-vous-en*, sortez de ces sociétés du monde où les pratiques de piété sont abandonnées, pour ne pas dire méprisées, et d'où l'on n'emporte qu'un dégoût pour la perfection de son état : n'en doutez point, ces sociétés, pour n'être pas ouvertement irréligieuses, n'en sont pas moins dangereuses pour vous. Quittez ces parties de jeu, toutes ces conversations inutiles, si longtemps prolongées, qui alimentent votre tiédeur, et d'où vous ne sortez presque jamais sans avoir votre conscience souillée de quelque faute. Mais où devez-vous aller ? *dans votre maison*, *in domum tuam*, dans la maison de votre éternité : vous n'avez que

(1) Coloss. I, 10.
(2) Réflex. spirit., t. III, page 389.

celle-là de fixe et permanente, parce qu'elle n'est pas bâtie par la main de l'homme, comme le dit saint Paul; allez-y souvent en esprit pour y méditer *les années éternelles*, ces années qui ne vieillissent point : là vous apprendrez qu'une seule négligence dans vos devoirs peut être la source de votre réprobation; là on vous dira qu'un sentiment de crainte doit présider à toutes vos œuvres, et que votre vie entière doit se passer dans la ferveur (1). Là on vous dira que le Seigneur que nous servons n'est pas le Dieu des lâches, mais le Dieu des forts; qu'il n'est pas le rémunérateur de l'indolence, mais des veilles et des combats, et qu'il ne veut pour citoyen de la cité éternelle que le serviteur laborieux et vigilant. Là enfin vous apprendrez quelle est la cause de l'arrêt fatal porté par le Seigneur lui-même contre l'âme tiède, et de ces menaces terribles dont il use à son égard : *Je connais vos œuvres*, dit-il à l'évêque de Laodicée, *je sais que vous n'êtes ni froid ni chaud. Que n'êtes-vous froid ou chaud! mais parce que vous êtes tiède et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je suis près de vous vomir de ma bouche* (2). Terribles paroles, qui doivent remplir d'effroi tout homme tiède! Quel triste état que celui qui soulève le cœur d'un Dieu! quelle funeste maladie, que celle qui

(1) Spiritu ferventes, Domino servientes. *Rom.* XII, 11.
(2) Apoc. III, 15 et seq.

le force à vouloir rejeter de son sein celui qui en est atteint ! *Oui*, dit le Seigneur, *plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud !* Si vous étiez froid, je vous recevrais dans mon sein pour vous échauffer ; si vous étiez chaud, je vous y conserverais ; mais parce que *vous êtes tiède*, je ne puis vous garder, *je vais vous vomir.* Grand Dieu ! quel affreux état que la tiédeur ! quelle est l'âme qui, en étant atteinte, ne se hâtera de prendre les moyens de s'en délivrer ?

Enfin, le quatrième moyen de sortir de l'état de tiédeur est la fréquentation des sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie : c'est là qu'on reçoit les secours, les forces nécessaires pour combattre et déraciner ses mauvais penchants et ses vices ; c'est là qu'on trouve tous les remèdes à ses maux. Heureux ceux qui s'en approchent avec des dispositions convenables ! ils y puiseront un feu céleste et divin qui les échauffera, les animera, et les guérira de leur langueur spirituelle.

Voilà les principaux moyens de faire disparaître la tiédeur, cette paralysie, cette lèpre spirituelle qui fait tant de ravages dans les âmes : mettez-les en pratique, et votre salut est assuré. Surmontez tellement vos petites mauvaises habitudes, que vous en extirpiez jusqu'au penchant : ne vous contentez pas d'emporter votre lit d'infirmité pour marque d'une victoire complète, mais marchez ensuite comme une personne qui n'a

jamais été malade ; qu'on ne vous trouve plus dans les assemblées mondaines où Dieu est offensé, mais dans le temple, comme Jésus-Christ y trouva le paralytique qu'il guérit auprès de la piscine. Ne vous attribuez point l'heureux succès de votre victoire, si vous l'avez remportée ; mais rendez-en gloire au Seigneur : craignez toujours les attaques de votre ennemi ; et imaginez-vous entendre Jésus-Christ qui vous dit comme au malade à qui il rendit la santé : *Vous voilà guéri ; ne retombez pas, crainte qu'il ne vous arrive quelque chose de pis* (1).

TREIZIÈME LECTURE.

(Pour le Lundi de la deuxième semaine de Carême.)

De la mort de l'homme de bien.

Ier Point.

L'homme de bien meurt sans peine et sans regret.

I. La mort, il est vrai, a toujours quelque chose d'affreux pour la nature ; ce qui fait que les plus justes mêmes, comme dit saint Paul, voudraient être revêtus de l'immortalité glo-

(1) Ecce sanus factus es : jam noli peccare, ne deterius aliquid contingat. *Joan.* v, 14.

rieuse qui leur est promise, sans être dépouillés de leur corps mortel. Mais la grâce surmonte dans les hommes de bien cette horreur qui leur vient de la nature : pleins de bonnes œuvres, la mort est un repos pour eux (1); ils sont, pour ainsi dire, exempts de crainte et de tout ce qui afflige le pécheur. « Leur vie a été comme la journée d'un mercenaire, » dit le saint homme Job (2) : or, un mercenaire, un ouvrier ne s'afflige certainement pas quand le soleil se couche et que la nuit s'approche; il sait que son travail va cesser, qu'il en recevra le salaire et ira se reposer. Rien donc à la mort ne peut affliger l'âme chrétienne qui a servi fidèlement son Dieu : un soldat qui a combattu vaillamment, qui a longtemps porté les armes, qui a sué et veillé pour le service de son prince, et qui a donné des preuves de son courage, n'a plus d'ennuis, plus de peine au jour de son triomphe où il va être récompensé de son prince. Ainsi la mort n'a rien de pénible, rien d'affligeant pour l'homme de bien : il doit donc mourir sans peine et sans regret.

En effet, quel regret pourrait avoir le juste en mourant? Il quitte le monde; mais que quitte-t-il? un monde pervers, ingrat et perfide, auquel son cœur n'est point attaché, qui déjà

(1) Amodo jam dicit spiritus ut requiescant à laboribus suis.

(2) Sicut mercenarii dies ejus. *Job.* VII. 1.

n'était plus rien pour lui et dont il détestait les pernicieuses maximes, les illusions et les scandales. Il quitte ses biens, la mort l'en dépouille; mais il les possédait comme ne les possédant pas; et les ayant quittés d'esprit et de cœur, il en fait volontiers le sacrifice à son Dieu. Il quitte des parents, des amis; mais il sait qu'il ne doit pas les quitter pour toujours et qu'il les laisse entre les mains de Dieu qui les aime plus que lui. Du reste, il sait que ce n'est pas perdre les siens que de s'en séparer pour un temps, après lequel on se réunira tous pour ne plus se quitter. Il va leur préparer les voies, et les attendre dans le ciel où ses œuvres l'ont devancé. Il quitte la vie, mais quelle vie? une vie triste, une vie périssable, une vie sujette à toutes sortes de misères, de tentations et de dangers. Il la perd sans regret et sans peine; il l'offre à Dieu en esprit de pénitence pour ses péchés, il l'offre en esprit de conformité et d'union avec Jésus-Christ mourant. D'ailleurs celui-là n'a pas de peine à mourir, qui ne meurt que pour toujours vivre.

Non, le moment de la mort qui est effrayant pour le pécheur n'a rien qui désole l'âme juste. Elle le regarde comme la fin de son exil et le commencement d'une meilleure vie, d'un bonheur après lequel elle ne cesse de soupirer: « Que mon exil est long, s'écrie le Prophète royal! que je m'ennuie sur la terre! que le spectacle

du monde est pénible à une âme qui aime son Dieu ! qu'il me tarde de mourir (1) ! Qui parle ainsi ? ce n'est point un malheureux qui maudit ses destinées et invoque la mort comme la fin de ses maux : c'est un grand roi, c'est David, au gré duquel tout réussissait. C'est ainsi que le juste, loin de craindre la mort, la hâte par ses vœux.

A la vérité, il voit un corps qu'il quitte, et qui bientôt va retourner dans la poussière ; mais il ne s'en fatigue nullement, pensant qu'il doit ressusciter glorieux. Il sait que la corruption qui l'attend dans le tombeau sera le germe de l'immortalité dont il sera revêtu. Au reste, que perd-il en perdant son corps tel qu'il est ? il perd un ennemi avec qui il était toujours en guerre, qui ne lui laissait de repos ni jour ni nuit ; il quitte une prison, des chaînes et des ténèbres : doit-il donc voir avec regret la dissolution de ce corps ? Si quelqu'un, dit S. Cyprien, habitait une maison dont les murs tomberaient en ruine, dont le plancher et le plafond trembleraient, dont toutes les parties sembleraient annoncer une chute prochaine, combien ne désirerait-il pas en sortir ! Eh bien ! telle est notre situation dans cette vie : nous sommes menacés de tous côtés ; tout semble conjurer notre ruine,

(1) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! *Ps.* CXIX, 5.

la perte de notre âme : le monde, l'enfer, les passions, les sens, tout se réunit pour nous entraîner au péché et à la mort éternelle. C'est pour cela que l'Apôtre s'écriait : *Qui me délivrera de ce corps de mort* (1)? Aussi le pieux anachorète dont parle le P. Grenade, qui était rongé par un ulcère qui le laissait en proie à la pourriture et aux vers, faisait-il retentir le cantique de sa délivrance, en se voyant sur le point de mourir. Un chasseur qui passait dans la forêt où il se trouvait, le voyant dans cet état, lui dit : « Comment pouvez-vous chanter dans l'état où vous êtes ? —Mon frère, lui répondit le saint ermite, je ne suis séparé de Dieu que par le mur de mon corps ; maintenant que je le vois tomber en ruine, je me réjouis : ma prison s'écroule, me voilà délivré de ce dangereux ennemi, et libre de mes fers : est-il étonnant que je chante mon triomphe ? »

Tout porte le juste à quitter la vie sans regret et sans peine : il voit d'un côté des travaux et des misères qui finissent, des maux et des dangers qui disparaissent pour toujours, et de l'autre des trésors immenses de mérites amassés dans le cours de sa vie, qui vont être récompensés d'une gloire immortelle. Il sait que tout ce qu'on aura fait pour Dieu dans l'état de grâce, le moindre sacrifice, la moindre bonne

(1) Quis me liberabit de corpore mortis hujus? *Rom.* VII, 24.

œuvre, la plus petite peine qu'on aura soufferte pour lui, tout sera compté et payé au centuple; il n'ignore pas ce que dit le grand Apôtre, qu'*un moment d'une légère tribulation* supporté ici-bas pour Dieu *opérera pour l'autre vie un poids immense de gloire* (1). C'est pourquoi, dit saint Alphonse Liguori, la mort qui se présente au pécheur sous des traits hideux, se présente au juste avec un visage plein de beauté et d'attraits, le saluant et lui disant de la part de Dieu même: *Le Seigneur vous attend aux noces; venez, hâtez-vous, je vous conduirai au bienheureux séjour où vous attendent vos œuvres* (2).

Les tourments qui affligent le pécheur à la mort ne sauraient atteindre l'homme de bien: *Les âmes des justes*, dit l'Esprit-Saint, *sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera point* (3). Qui pourrait donc effrayer le juste? Seraient-ce les souffrances qui accompagnent les derniers moments de la vie? loin de les redouter, il les aime, parce qu'elles sont les derniers témoignages d'amour qu'il puisse donner à son Dieu: aussi lui offre-t-il avec courage et résignation les derniers restes de son existence mortelle, content de pouvoir unir le sacrifice de ses souffrances à celui que Jésus-

(1) II. Cor. IV, 17.

(2) *Præp. ad mortem.*

(3) Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis. *Sap.* III, 1.

Christ offrait autrefois pour lui sur la croix. Serait-ce le souvenir de ses fautes passées qui l'inquiéterait ? nullement : il les a détestées ; il peut, à la vérité, se rappeler à son dernier moment ces jours infortunés où il eut le malheur d'offenser son Dieu ; mais la vivacité de sa foi lui fait adorer les vues de la Providence, qui a permis ses chutes pour l'humilier. Peut-être ce souvenir lui fait-il verser des larmes ; mais ce sont des larmes douces, qui soulagent le cœur au lieu de l'attrister : car le juste trouve dans la pénitence de ses fautes de quoi le rassurer contre leur malice. A leur souvenir il peut opposer ses confessions bien faites, qui ont eu la vertu de les remettre et de les expier ; il peut y opposer sa douleur, les soupirs qu'il a poussés, et les généreux efforts qu'il a faits avec le secours divin pour briser ses chaînes ; et sachant que le Seigneur a dit : *Si l'impie fait pénitence de tous ses péchés, et qu'il garde mes préceptes, je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il a commises* (1), il meurt plein de confiance en la miséricorde divine.

Sont-ce les jugements de Dieu qui doivent effrayer à la mort l'âme fidele ? ils sont terribles, il est vrai, pour les pécheurs ; mais les hommes de bien qui les ont appréhendés pendant la vie, ne les redoutent pas à la mort : le Seigneur

(1) Ezech. XVIII, 21, 22.

prend plaisir à remplacer alors cette juste crainte par une confiance plus juste encore. Ce que Dieu a fait pour eux et ce qu'ils ont fait pour lui, voilà ce qui leur donne une ferme espérance que rien ne saurait troubler. D'ailleurs ils savent qu'ils auront pour juge celui qui est leur rédempteur, leur père et leur ami : comment pourraient-ils craindre un tel juge? « Que celui qui chaque jour, dit saint Augustin, s'efforce de se purifier de ses plus petites fautes, ne craigne pas d'être jugé par celui qui l'a racheté au prix de son sang (1). »

Mais, me dira-t-on peut-être : beaucoup de Saints sont morts dans de vives appréhensions sur leur salut. A cela voici ce que répond saint Alphonse Liguori : « Les exemples des personnes qui sont mortes dans ces frayeurs, après avoir bien vécu, sont très-rares ; et s'il en fut ainsi de quelques saints personnages, Dieu l'a permis pour leur faire expier, à la mort, quelques faiblesses de leur vie. On lit généralement de tous les serviteurs de Dieu, qu'ils sont morts le sourire sur les lèvres : tous ont craint les jugements de Dieu ; mais cette crainte, qui se change dans les pécheurs en malheureux désespoir, fait place, dans les justes, à la plus douce confiance. » Le son de la trompette du Jugement

(1) Quotidiè exhauriens minuta peccata, non timeat judicem quem noscit se habere redemptorem.

dernier glaçait d'effroi saint Jérôme; mais cet effroi se dissipa bientôt, et la paix succéda à de courtes épreuves : sur le point de mourir, et en présence de ses frères qui fondaient en larmes à ses pieds, ce grand Saint s'écria : « Ah ! qu'il est doux de mourir, quand on meurt dans le détachement de la terre et dans l'amour de son Dieu! » Saint Hilarion craignit aussi la mort pendant un moment; mais bientôt après il s'écria avec confiance : « Sortez, mon âme, que craignez-vous? après soixante et dix ans de pénitence, devez-vous craindre de paraître devant votre Dieu? » Saint Bernard, au rapport de saint Antonin, fut agité de crainte dans sa dernière maladie; mais la pensée des mérites de Jésus-Christ dissipa aussitôt toutes ses alarmes, et apporta la paix et la joie dans son âme : *Vos plaies, ô mon Jésus!* disait-il, *vos plaies sacrées, voilà mes mérites* (1).

On dira peut-être encore : Comment n'être pas dans la crainte en mourant, puisque *personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine* (2)? Il est vrai, ici-bas personne, à moins d'une révélation spéciale, ne peut avoir une assurance positive et certaine de son salut; mais, au défaut de cette assurance, le juste en mourant a des conjectures assez fortes pour former une espèce de certitude

(1) Vulnera tua sunt merita mea.

(2) Eccle. IX, 1.

morale, qui non-seulement exclut la défiance, mais qui porte dans son âme l'heureuse espérance, la douce confiance qu'il sera sauvé. Une vie passée dans l'innocence ou la pénitence, le témoignage que rend la conscience que l'on n'est coupable d'aucune faute grave à laquelle le cœur soit attaché, et le désir sincère de servir toujours son Dieu, sont suffisants pour fonder cette ferme confiance, et faire croire à l'homme de bien que son salut est moralement assuré : telle est la doctrine de S. Bernard (1).

Le P. Lacolombière tenait pour moralement impossible, que celui qui avait été fidèle à Dieu pendant sa vie, fît une mauvaise mort; S. Augustin avait dit avant lui : *Celui-là ne peut mourir mal, qui a bien vécu* (2). L'Apôtre des nations n'avait pas lui-même une certitude entière et absolue de son bonheur éternel, puisqu'après avoir été apôtre il craignait d'être réprouvé (3); et cependant il ne désirait que la

(1) Etsi nemo sine speciali revelatione omninò certus sit se fore prædestinatum, potest tamen in hominibus piis dari spei certitudo moralis anxietatem excludens, tum ob singularem Dei circa ipsos providentiam, tum quia sibi conscii non sunt peccati mortalis in quo animus hæreat, et in se experiuntur firmius propositum in posterum Deo serviendi. *S. Bernardus.*

(2) Non potest malè mori, qui benè vixerit.

(3) Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ne fortè cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar. *I. Cor.* IX, 27.

mort pour être avec Jésus-Christ (1) : animé de la confiance du juste, que lui donnaient ses œuvres, il regardait sa félicité comme moralement assurée; c'est pour cela qu'il disait en voyant sa mort approcher : *J'ai bien combattu; j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi, il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que me rendra le juste Juge en ce grand jour où il viendra juger le monde* (2).

Disons-le donc, la mort n'a rien d'effrayant pour l'âme fidèle, pour l'homme de bien : elle n'est plus un monstre pour lui; c'est un fantôme dont il se joue, et qui disparait aussitôt qu'il en approche de près. *Heureux*, dit l'apôtre S. Jean, *les morts qui meurent dans le Seigneur* (3) : oui, *les morts*, ceux qui sont morts au monde et à leurs passions, qui ne tiennent, pour ainsi dire, plus aux choses de la terre, ni à la vie : heureux ceux-là! ils vivent sur la terre sans attache, et meurent sans regret; et tandis que le pécheur, l'homme charnel, désolé, s'écrie les larmes aux yeux : « O mort, que ton souvenir est amer! est-ce donc ainsi que tu me sépares des objets les plus chers (4)? » l'âme fidèle, morte au monde et à elle-même, s'écrie : « O mort, que ton sou-

(1) Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo. *Philipp.* I, 23.

(2) II Timoth. IV, 7, 8.

(3) Beati mortui qui in Domino moriuntur. *Apoc.* XIV, 13.

(4) Siccine me separas, amara mors? *I. Reg.* XV, 32.

venir est doux ! que de consolations tu apportes à l'homme qui ne tient sur la terre qu'à son Dieu ! comment pourrait-il te craindre, puisque c'est par toi qu'il est délivré des misères de la vie et qu'il arrive au bonheur ? non, tu n'es plus une mort pour lui, mais une vie. » Le B. Liguori rapporte que S. Charles Borromée, ayant vu dans son palais un tableau représentant la mort avec une faux, fit venir un peintre et lui ordonna d'effacer cette faux et de peindre à la place une clef d'or, et cela, parce que c'est la mort qui nous ouvre le ciel.

La mort, qui afflige le pécheur, n'a donc rien qui ne console l'homme de bien : il meurt donc sans peine et sans regret.

IIe Point.

L'homme de bien meurt avec joie.

I. Tandis que le pécheur, à la mort, épouvanté de l'idée de l'éternité où il va entrer et de l'ordre nouveau qui va commencer pour lui, porte partout des regards tristes, timides et incertains, le juste, plein de l'espérance de l'immortalité, la joie sur le visage, la jubilation dans le cœur, se livre aux transports d'une sainte allégresse : *L'homme de bien*, dit le Sage, *rira à son dernier jour* (1) ; il regarde le moment de

(1) Ridebit in die novissimo. *Prov.* xxxi, 25.

son trépas comme celui où l'ouvrier attend la récompense de son travail; il se représente la bonté et la munificence du Maître qu'il a servi avec fidélité, et pense avec une joie sans pareille qu'en sortant de ce lieu d'exil il va voir Dieu, le posséder et être réuni à lui pour toujours. Déjà il lui semble voir le ciel s'ouvrir à ses yeux, les Saints lui tendre les mains, et l'éternité bienheureuse prête à le recevoir dans son sein. Quelle consolation! que la vue du port est aimable après une longue et périlleuse navigation sur une mer orageuse! que la liberté est précieuse après une douloureuse prison! que la paix est délicieuse après mille et mille combats! quels sentiments de joie n'éprouve-t-on pas lorsqu'on apprend qu'un procès important qui faisait toute notre fortune est gagné, qu'un long et triste exil est fini, qu'une victoire complète qui nous assure une couronne est remportée! Eh bien! tout cela, et cent fois plus que tout cela, s'expérimente, se sent à la mort du juste. C'est un triste exil qui finit, une continuité de maux qui cesse, une vicissitude d'orages, de craintes et de dangers qui expire, une source d'inquiétudes, de regrets et de chagrins qui tarit pour jamais, une couronne assurée et un bonheur pur, plein et éternel qui commence pour lui.

Que cette âme fidèle se sait bon gré, au lit de la mort, d'avoir renoncé au monde, ou du

moins de ne point s'y être attachée; d'avoir sacrifié ses plaisirs, mortifié ses passions, travaillé à l'unique affaire qui l'intéressait sur la terre, et d'avoir marqué ses jours par toutes sortes de bonnes œuvres! Avec quelle joie elle recueille les fruits des peines, des amertumes de cette vie et de ses combats qui finissent! Ah! qu'elle éprouve bien alors la vérité de ce grand oracle : *La mort du juste est précieuse aux yeux du Seigneur* (1)! Comme un autre Moïse, touchant à la fin de tant de travaux, elle chante un cantique d'action de grâces et meurt transportée d'allégresse à la vue du lieu de repos qui lui est préparé, regardant le ciel comme la récompense de ses œuvres, le terme heureux de sa course et l'affranchissement de tout péché et de tous les maux.

Quoi de plus consolant pour le juste, à son dernier moment, que cette pensée : « Je vais faire partie de la société des Anges et des Saints, être reçu citoyen éternel de la cité sainte où le Prince des Pasteurs se plaît à couronner ses fidèles serviteurs et à verser dans leur cœur des torrents d'éternelles délices! Je verrai réuni tout ce qui est sorti de plus beau des mains du Créateur pendant tous les siècles; je contemplerai le spectacle ravissant des chœurs des Anges, ces in-

(1) Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. *Ps.* cxv, 25.

nombrables légions d'esprits célestes, tous distingués en gloire et en dignité ; je verrai la divine Marie, si fort élevée au-dessus de tous ces esprits ; je lui parlerai, je m'entretiendrai avec elle : oui, je converserai avec l'auguste Mère de mon Dieu. Mais ce n'est là qu'une petite partie de mon bonheur : je contemplerai à loisir le chef-d'œuvre du Tout-Puissant, l'humanité de Jésus-Christ; j'approcherai, je serai vis-à-vis du Roi de gloire; je jouirai des droits attachés à la qualité de frère de Jésus ; enfin je verrai Dieu en lui-même!, je verrai et posséderai cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qui fait toute la gloire des élus. » N'est-ce pas là le comble de toutes les félicités ? O Dieu ! ne serait-ce pas, pour ainsi dire, une espèce de prodige incompréhensible, que, croyant des vérités aussi magnifiques, on eût encore peur de mourir ? Qu'il est consolant de penser que la vie future nous délivrera de tous les maux et de tous les besoins de celle-ci, et que, réellement semblables aux Anges, nous n'aurons plus que Dieu à contempler ! Qu'il est consolant de penser qu'au lieu de ce commerce d'amis indiscrets, infidèles, intéressés, qui nous environnent, nous entrerons en société avec les élus, ces fidèles amis dont le monde n'était pas digne et que nous invoquons ici-bas !

O vous qui servez le Seigneur avec fidélité, consolez-vous et réjouissez-vous à la pensée de

la mort. Quand cette heure, terrible au pécheur, et heureuse pour vous, arrivera, de quelque part que vous tourniez vos regards, vous y verrez des objets de joie et d'allégresse : en haut vous contemplerez le ciel, un jardin de délices où vous serez reçus pour toujours; au-dessous de vous, vous verrez l'enfer que vous avez évité par la miséricorde divine. Oh! quelle joie alors! que d'actions de grâces vous rendrez au Dieu qui vous aura aidés de sa grâce! Imaginez-vous un homme qui, dans l'obscurité des ténèbres, a grimpé la nuit une montagne dangereuse, sur le bord d'un affreux précipice; le lendemain matin, quand il est à la cime et qu'il voit la difficulté du chemin qu'il a fait, la profondeur de l'abîme où il pouvait tomber, les faux pas qu'il pouvait faire, oh! qu'il est content, qu'il est joyeux! comme il admire son bonheur, comme il remercie le Seigneur de l'avoir sauvé! Eh bien! à votre mort, vous verrez le précipice de l'enfer, et plusieurs de ceux qui ont vécu avec vous, qui y sont ensevelis; vous verrez les dangers d'y tomber que vous avez courus, les péchés que Dieu vous a pardonnés, et qui devaient vous y précipiter. Que d'actions de grâces vous ferez retentir alors! comme vous bénirez le jour de votre conversion, celui où vous fîtes une confession générale, où vous quittâtes telle occasion dangereuse, telle mauvaise habitude, et où vous rendîtes tel bien mal acquis!

Vous ferez comme ce bon libraire de Paris, nommé Bertaud, dont nous parle le P. Amelot (1). Cet homme ayant mené une vie admirable en toutes sortes de bonnes œuvres, alla en recevoir la récompense dans le ciel. Quand il fut au lit de la mort, le démon lui livra de furieux assauts, mais il y résista courageusement. Après cette victoire, il devint beau comme un Ange, et s'écria : *La moindre goutte des consolations que sent mon âme est capable d'éteindre tous les tourments de l'enfer.* Puis, s'adressant aux Saints auxquels il avait eu une dévotion particulière, il dit : *Je vous donne le bonjour de l'éternité, ô Marie, ma chère mère, reine des Anges; je vous donne le bonjour de l'éternité, saint Pierre, mon Patron, saint Paul et tous les Apôtres*, etc. C'est dans ces sentiments de piété et d'allégresse que cet homme de Dieu termina une vie pleine de bonnes œuvres.

« Le juste, dit saint Augustin, après avoir gémi sur la terre et souffert la vie avec patience, meurt avec joie (2). » — « J'en ai vu, dit saint Bernard, qui, à la fleur de leur âge, ne désiraient que le trépas, qui chantaient à ses approches des cantiques d'allégresse, comme un moissonneur à la vue d'une abondante moisson. » On rapporte de saint François d'Assise qu'il était si con-

(1) *Vie du P. de Condren*, Part. II, chap. XXIV.

(2) Justus patienter vivit, perenniter gemit, delectabiliter moritur.

tent de quitter ce monde, qu'au lit de la mort il chantait et engageait les autres à chanter avec lui. Saint Laurent Justinien, sur le point de mourir, disait à ses amis et à ses domestiques qu'il voyait pleurer : « Séchez vos larmes, ce moment n'est point un moment de pleurs, mais de jubilation et d'allégresse. » — « Je ne croyais pas, disait en mourant le pieux et savant Suarez, jésuite, qu'il fût si doux de mourir (1). » Un saint martyr, nommé Pion, allant au supplice, se réjouissait tellement, qu'il fit éclater sa joie en s'écriant : *Ce n'est point à la mort que je vais, mais à la vie* (2). — « Courage, disait à son fils la mère du jeune Symphorien, pour l'encourager à supporter les rigueurs du martyre, courage ! la mort est agréable ; on ne vous enlève point la vie, mais on vous la change en une meilleure (3). » Sainte Catherine de Gênes avait un si grand désir de la mort, qu'elle l'invitait continuellement à venir à elle : « O mort, disait-elle, ô mon amie ! que tu es mal accueillie ! que ne viens-tu vers moi, qui ne cesse de t'appeler le jour et la nuit ! »

Qu'il est beau de voir le juste mourir ! c'est le moment de sa gloire et de son triomphe, c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau, encore une fois, de le voir marcher majestueusement vers l'éter-

(1) Non putabam tam dulce esse mori.

(2) Non ad mortem, sed ad vitam contendo.

(3) Nate, tibi vita non rapitur, sed mutatur in melius.

nité! «Sa mort n'est point une mort, dit saint Bruno, mais le commencement de la vie et du bonheur(1).» Aussi l'Eglise appelle-t-elle le jour où les Saints sortent de ce monde, le jour de leur naissance, *dies natalis;* et leurs triomphes, que nous célébrons chaque jour avec pompe et magnificence, nous enseignent combien il est glorieux pour cette vie et pour l'autre de s'endormir dans la paix du Seigneur.

Mais qu'un ministre de Dieu vienne annoncer à cette âme fidèle, qui s'est détachée de tout pour ne s'attacher qu'au ciel, qu'elle touche à sa dernière heure et que l'éternité est proche; qu'il lui dise au nom de l'Eglise : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo :* Partez de ce monde ame chrétienne; sortez de cette terre infortunée où vous avez été si longtemps étrangère et captive; le temps des tribulations et des épreuves est fini; voici enfin le Juge suprême qui vient briser les liens de votre mortalité; retournez dans le sein de Dieu, d'où vous êtes sortie; quittez un monde qui n'était pas digne de vous; les portes de la Jérusalem céleste vous sont ouvertes : partez, âme fidèle; allez vous réunir à l'Eglise du ciel, qui vous attend; entrez dans le sein d'Abraham; allez vivre de la vie véritable avec les élus; allez prendre possession de l'héritage céleste qui vous est réservé; souvenez-vous seulement de vosfrères que vous laissez ici-

(1) Mors dicenda non est, sed vitæ principium.

bas encore exposés aux tentations et aux orages; sollicitez la fin de leur captivité et leur réunion entière à leur Bien-Aimé dont ils sont séparés ; nous ne vous perdons sur la terre que pour vous retrouver dans peu de temps avec Jésus-Christ dans le royaume des élus : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo.* Avec quelle paix, avec quels sentiments de joie et d'actions de grâces cette âme chrétienne ne reçoit-elle pas cet ordre comme venant du Ciel? *Ah!* s'écrie-t-elle avec le Roi-Prophète, *je me suis réjouie de ce qui m'a été dit, que j'irai dans la maison du Seigneur*(1). Quelle sainte impatience n'a-t-elle pas de voir finir cette misérable vie! C'est alors que, levant des yeux éteints vers la céleste patrie, elle dit avec le saint vieillard Siméon: «*Nunc dimittis*... Brisez, ô mon Dieu! brisez enfin ce reste de liens par lequel je tiens encore à la terre. Oh! que mon cœur désire ce moment fortuné où je vous verrai sans voile, où je vous aimerai sans partage, et où je vous posséderai sans fin? avancez ce moment heureux qui viendra toujours trop tard pour mes désirs : mon cœur et ma chair s'élancent vers vous comme vers le centre de leur repos. » Ainsi cette âme, purifiée par les expiations d'une vie sainte, fortifiée par les secours de l'Eglise, mûre pour l'éternité, ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, pour

(1) Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. *Ps.* CXXI, 1.

se réveiller dans une éternité de bonheur. Voilà comment meurent les Saints. Voulons-nous mourir de leur mort? comme eux, vivons dans la justice et la sainteté. C'est une illusion funeste que de s'attendre à une sainte mort, sans faire pendant la vie ce qu'il faut pour mourir saintement. « Ne vous y trompez pas, dit saint Paul, on ne se moque pas de Dieu en vain; *l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé* (1).

Mourir de la mort des justes, c'est mourir sans péché mortel, dans la grâce de Dieu et dans son amour. Quiconque meurt ainsi est assuré de son salut, quand même il mourrait de la mort la plus déplorable aux yeux des hommes. Au contraire, s'il mourait dans l'affection d'un seul péché mortel, mourût-il avec les marques de la pénitence, avec les sacrements de l'Eglise, et d'une mort édifiante aux yeux des hommes, il n'y aurait point de salut pour lui.

Travaillons donc à nous procurer une mort heureuse, une mort sainte aux yeux de Dieu, et pour cela évitons le péché, et remplissons nos jours de bonnes œuvres : c'est l'unique trésor que nous emporterons avec nous : *Opera enim illorum sequuntur illos.* Ce sont les bonnes œuvres et une vie sainte qui font de la mort un sommeil délicieux, un doux et agréable repos, et qui seront pour nous le gage assuré de l'heureuse immortalité.

(1) Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. *Gal.* VI, 8.

QUATORZIÈME LECTURE.

(*Pour le Mardi de la seconde semaine de Carême.*)

Du Jugement universel qui doit avoir lieu à la fin du monde.

Ier Point.

De ce qui précédera immédiatement ce Jugement.

I. Le jour du Jugement dernier, que les Prophètes nous ont dépeint sous les couleurs les plus vives, et dont Jésus-Christ nous a parlé avec tant de grandeur et de majesté, est spécialement appelé le jour du Seigneur, *dies Domini* (1) ; c'est en ce jour que le Sauveur se fera connaître d'une manière particulière en manifestant avec plus de gloire sa justice, sa grandeur et sa puissance. « Toutes les nations, dit le Sauveur, se rassembleront autour du Fils de l'homme, lorsqu'il viendra sur le trône de sa majesté pour juger le monde (2). » Vérité pathétique et touchante, dont les Apôtres faisaient le sujet le plus ordinaire de

(1) Isa. II, 12.
(2) Matth. XXV, 31 et seq.

leurs discours, comme le remarque saint Jean Chrysostôme, et dont l'Esprit-Saint est venu lui-même instruire l'univers; vérité terrible, qui a fait trembler dans l'Aréopage les plus grands génies de la Grèce, et dans le sein des délices les plus grands voluptueux; vérité qui a fait frémir les Apôtres, malgré leur zèle, les solitaires les plus fervents, tel qu'un saint Arsène, et les vierges dont la vie avait été plus angélique qu'humaine !

Les Livres saints nous annoncent que lorsque la Foi aura été prêchée à toutes les nations, et que les prophéties auront été successivement accomplies, alors paraîtra l'Antechrist, cet homme de péché, ce fils de perdition, le persécuteur des saints et l'ennemi du Sauveur. C'est de lui qu'il est écrit, qu'il portera l'impiété jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, comme s'il en était la Divinité. Il paraîtra, ce monstre suscité par l'enfer, accompagné de mille signes, de mille prodiges trompeurs qu'il opérera pour séduire les fidèles. A cet effet, il mettra en usage la puissance du démon, la terreur, les supplices, les faux miracles, une éloquence séduisante, et l'or et l'argent qui seront en son pouvoir; des millions d'insensés se rangeront sous ses étendards, et l'adoreront à l'envi comme s'il était leur Dieu. Toutes sortes de vices et de désordres portés à leur comble achèveront alors de faire disparaître, pour ainsi dire, le peu de vertus qu'il y aura sur

la terre; et la justice de Dieu, lassée, irritée par ce torrent d'iniquités qui couvrira la face du monde, abrégera les temps, et se hâtera de mettre fin à la génération des hommes et de purger la terre de tout ce qu'il y aura de pervers et d'abominable.

Déjà des signes de désolation paraissent dans le ciel : les éléments se confondent, le soleil éclipsé ne donne plus que de sombres lueurs plus tristes que les ténèbres mêmes, la lune cesse d'éclairer, les étoiles tombent du firmament, et, le ciel en courroux éclatant en tonnerre, la foudre tombe de toutes parts; la mer, qui avait toujours respecté les bornes que la main du Tout-Puissant lui avait marquées, franchit ses anciennes limites avec d'horribles mugissements : alors la terre, ébranlée et agitée jusque dans ses fondements, ouvre ses abîmes; les montagnes s'aplanissent; les rochers, ces masses énormes, se déplacent, s'entre-choquent comme des roseaux que le vent agite et qu'il pousse les uns contre les autres.

Que font les hommes au milieu de ces bouleversements? effrayés, éperdus, tremblants, ils fuient pêle-mêle, ne se parlent plus que pour s'entre-communiquer leur effroi; le père ne reconnaît plus son fils, la mère désolée ne retrouve plus sa fille, l'époux consterné ne reconnaît plus la tendre voix de son épouse, et l'on ne se reconnaît même plus soi-même : les uns sont

ensevelis sous les débris des maisons, d'autres écrasés par la chute des arbres, ceux-ci abîmés sous les flots. On abandonne les villes pour aller chercher quelque asile dans les campagnes; mais la terre, agitée par de nouvelles secousses, se dérobe sous les pieds des malheureux fugitifs. Enfin le monde, souillé de tant de crimes, périt; un feu dévorant fait de toute la terre un incendie général : *Le feu marchera devant le Seigneur*, dit le Psalmiste, *et embrasera tout autour de lui* (1)...; *les éléments embrasés se dissoudront*, dit l'apôtre saint Pierre, *et la terre avec tout ce qu'elle contient sera consumée par le feu* (2). Tout en un instant est réduit en poudre, et, dans cette destruction générale, le monde sert au monde de tombeau. Là tout est confondu, les puissants, les riches et les pauvres, les maîtres et les esclaves, les monarques et les sujets : tout est enfin consumé.

Eh bien! amateurs du monde, que vous diront ces tristes débris, ces restes affreux de l'univers? que vous dira la consternation générale de toutes les nations? Ah! vous reconnaîtrez alors qu'il y a un Dieu tout-puissant, et que vous auriez dû le servir, au lieu de vous attacher désordonnément à ce monde expirant pour jamais à vos regards.

II. Aussitôt le son fatal de la trompette du Ju-

(1) Ps. xcvi, 3.

(2) II. Petr. iii, 10.

gement retentit dans les airs, et pénètre jusqu'au fond des tombeaux : *Morts, levez-vous, venez au Jugement* (1). A l'instant même les os se rapprochent, les chairs se réunissent, les membres se lient, et les cadavres, où les âmes rentrent comme dans leur ancienne prison, sortent de l'endroit où ils gisaient; alors les nations et les peuples rassemblés paraissent tels qu'ils étaient sur la terre, avec cette différence que les corps des justes seront tout éclatants de lumière, tandis que ceux des méchants porteront sur eux la marque de leur réprobation.

O Dieu! dans cette résurrection universelle, quelle étonnante variété! Je me représente d'un côté tous les martyrs glorieux, les généreux confesseurs de la Foi sortant des catacombes avec des corps autrefois brûlés, déchirés, ensanglantés, aujourd'hui tout resplendissants de gloire et de clarté; d'un autre côté je vois leurs persécuteurs, leurs tyrans, sortir de leurs tombeaux avec des corps défigurés, hideux, qui exhalent une odeur capable d'infecter tout l'univers. De la même terre je vois sortir des chrétiens humbles, mortifiés, des vierges fidèles dont la vie fut toute angélique, et des mondains orgueilleux et des impudiques; les uns brillants de gloire, portant leur couronne avec la croix, et les autres portant toutes les marques de la

(1) Surgite, mortui, venite ad judicium.

dégradation et traînant leur enfer avec leurs crimes.

Justes et pécheurs, je vois enfin tous les hommes transportés dans la vallée de Josaphat ; car c'est là le lieu marqué par les Prophètes pour être le théâtre de la colère du Seigneur (1). Que va-t-il arriver? l'événement le plus funeste et le plus douloureux pour les pécheurs, savoir, la séparation des bons et des méchants sans distinction, le discernement des élus et des réprouvés. Les Anges du Seigneur chargés de faire ce discernement donneront à chacun le rang et la place qui lui conviendront : séparation touchante! on verra l'épouse d'un côté et l'époux de l'autre, l'enfant d'une part, et le père et la mère de l'autre. O Dieu ! quel terrible événement ! il faudra se dire un adieu éternel!... Ah ! cœurs tendres et généreux, vous comprenez combien doit être amère et douloureuse pour le pécheur une pareille scène!

Mais, dans cette désolante séparation, on verra un ordre admirable. « Quel arrangement merveilleux, s'écrie saint Augustin ! d'un côté on verra les Apôtres à la tête des nations qu'ils auront converties, Pierre avec l'Italie, Paul avec l'Asie, tant d'autres hommes apostoliques à la tête des peuples qui auront été les signes glorieux de leur apostolat, saint Benoît avec les

(1) Joel. III, 12.

anachorètes qu'il aura formés ; de saints évêques, de zélés pasteurs à la tête d'un troupeau docile; des riches miséricordieux à la tête des pauvres qu'ils auront soulagés, nourris et instruits; des pères, des mères de famille avec des domestiques et des enfants qui feront leur couronne et leur joie. Oh! le beau jour pour ceux qui auront aimé Jésus-Christ et qui l'auront fait aimer ! Mais, d'un autre côté, quel affreux spectacle ! on verra les scandaleux à la tête de tous ceux qu'ils auront perdus par leurs mauvais exemples, les guides infidèles, les faux prophètes à la tête d'une foule de pécheurs, les hérésiarques à la tête des nations qu'ils auront perverties. Enfin, nous verrons à la droite tous les amis de Dieu, et à la gauche tous ses ennemis ; à la droite les vrais enfants de l'Eglise, et à la gauche tous les déserteurs de la Foi. »

Les Anges ayant ainsi tout disposé et donné à chacun son rang de distinction ou de réprobation, le rang que lui auront mérité ses vertus ou ses crimes, tout à coup comme un éclair le ciel s'ouvre, le Fils de l'homme, le Seigneur du ciel et de la terre, le Juge suprême, précédé de la croix sur laquelle il est mort, paraît tout éclatant de lumière, élevé sur une nuée comme sur un char de triomphe, sur un trône de feu, tel qu'il parut à Daniel, environné de toute la cour céleste. Le voici......, ah ! que toute chair

s'anéantisse ! il marche, il approche... : alors tout tremble, tout pâlit, toutes les nations sont dans l'effroi (1) ; un affreux silence glace les cœurs de tous les pécheurs, et tout enfin se prosterne et adore le Sauveur comme le maître de l'univers.

O vous qui refusez de servir le Seigneur, vous le reconnaîtrez alors, non comme un Dieu autrefois méprisé, déshonoré, crucifié, mais comme un Dieu couronné de gloire et d'honneur, qui tient ses ennemis enchaînés au pied de son trône. Alors vous saurez qu'on ne vous avait pas trompé en vous annonçant tout ce qui avait été prédit de son avénement dernier.

Grand Dieu ! quel cruel spectacle pour les pécheurs ! ils seront si honteux, si consternés, si effrayés, qu'ils s'efforceront, mais en vain, de se soustraire à la présence de leur Juge : ils voudront rentrer dans les abîmes pour ne plus le voir, et le feu de l'enfer leur serait moins insupportable que la vue de Jésus sur le trône de sa justice. Alors, dans le désespoir de ne pouvoir se dérober aux regards d'un Dieu irrité, ils commenceront à dire aux montagnes : *Tombez sur nous et écrasez-nous* (2). « Oh ! qu'il sera amer

(1) Arescentibus hominibus præ timore et expectatione, quæ supervenient universo orbi. *Luc.* XXI, 26.

(2) Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos. *Luc.* XXIII, 30.

pour eux, dit S. Eucher, de voir Jésus-Christ et de le perdre pour toujours (1)! »

Mais rassurez-vous, âmes fidèles, vous qui avez haï l'iniquité, vous verrez alors votre Juge avec joie et consolation, tandis que les pécheurs si fiers aujourd'hui sècheront de frayeur en sa présence.

IIe Point.

Du Jugement universel considéré en lui-même, ou de l'examen des consciences et de leur manifestation; et enfin, de la sentence de séparation qui suivra.

I. Tout étant disposé, ainsi que nous l'avons dit, alors commencera la scène la plus tragique, l'examen de chacun. Dieu, dans cette assemblée générale, examinera tout, discutera tout; rien n'aura échappé à la connaissance de ce Juge souverain : toutes les actions, toutes les paroles et les pensées seront examinées dans toute leur étendue de bonté et de malice, et recevront leur récompense ou leur châtiment propre.

En ce jour terrible, Dieu, dit l'apôtre S. Paul, fera paraître une lumière divine qui éclairera les ténèbres des consciences (2). Alors, que de péchés secrets, que de crimes cachés, que de

(1) Quàm lugubre erit homini Christum videre et perdere!

(2) Illuminabit abscondita tenebrarum. *I. Cor.* IV, 5.

circonstances plus honteuses que le crime même, seront dévoilés ! Dieu avait ramassé tous ces péchés épars pendant le cours d'une longue vie (1); il les avait cachés dans les trésors de ses vengeances, selon l'expression du saint homme Job, comme un créancier renferme avec soin l'obligation de son débiteur (2). Mais au Jugement général il les déterrera, en les arrachant du fond de ces consciences criminelles où ils étaient ensevelis. Quelle sera la surprise du pécheur à la vue de tant de pensées et de désirs sensuels et criminels, de tant d'actions impures, de tant de paroles dissolues, de tant de vanité et d'orgueil, de tant d'injustices, de tant de grâces négligées et de temps perdu ! il en sera si effrayé, si accablé, qu'il deviendra insupportable à lui-même : « Que deviendrai-je quand Dieu se lèvera pour me juger, s'écriait le saint homme Job ? que lui dirai-je, quand il m'aura examiné et convaincu (3) ? »

II. Mais ce n'est pas tout : après l'examen viendra la *manifestation*. C'est pour ce grand jour que Dieu s'est réservé la manifestation des consciences, afin de faire voir à toute la terre l'équité de ses jugements contre les ré-

(1) Colligata est iniquitas Ephraim. *Osee.* XIII, 12.

(2) Signasti in sacculo delicta mea. *Job.* XIV, 17.

(3) Quid enim faciam cùm surrexerit ad judicandum Deus? et cùm quæsierit, quid respondebo illi ? *Job.* XXXI, 14.

prouvés, et de donner à la vertu le triomphe et la consolation qu'elle mérite.

Oui, c'est en ce jour de la justice divine que Jésus-Christ manifestera à tous les peuples assemblés les péchés de chacun en particulier, jusqu'aux crimes les plus secrets avec leurs circonstances les plus honteuses : *J'exposerai votre nudité aux nations et votre ignominie à tous les royaumes*, dit Dieu par son Prophète (1). Alors le monde entier, les Anges et les Saints connaîtront ce qu'il y a de plus caché dans nos consciences : ils verront tout ce qui s'est passé de plus honteux dans les ténèbres et dans les lieux écartés, tout ce qu'on a fait, tout ce qu'on a dit et tout ce qu'on a pensé ; ils seront clairement instruits de tous ces désirs criminels, de toutes ces intrigues, de tous ces projets injustes, de tous ces vols secrets, de ces fourberies et de tous ces artifices dont se sert la cupidité pour s'enrichir aux dépens d'autrui; ils connaitront les impostures, les jalousies cachées au fond du cœur, et l'hypocrisie enfin de toutes ces personnes qui cachent leurs vices sous le voile de la religion. Quelle confusion pour le pécheur ! comment pourra-t-il la dévorer ?

Eh quoi ! ici-bas vous craignez les discours des hommes, vous n'osez même pas déclarer

(1) Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam. *Nah.* III, 5.

vos faiblesses à un confesseur plein de charité, qui est tenu d'en garder le secret le plus inviolable ! que sera-ce donc lorsque tous les hommes, les Anges et les Saints connaîtront ce qu'il y a de plus honteux dans votre conduite, que tout l'univers sera spectateur de votre ignominie, et que vous vous verrez confondu devant toutes les nations assemblées, par le Dieu tout-puissant, souverain de l'univers ? que sera-ce donc quand vous vous verrez accablé de reproches de la part de ce Dieu irrité, de la part des Anges et des Saints, des hommes et des démons mêmes ? Oh ! alors, dit saint Basile, vous regarderiez l'enfer comme un lieu de repos, s'il vous était permis d'y demeurer caché; mais il vous sera aussi impossible de vous soustraire à cette confusion, qu'il vous sera insupportable de paraître.

Mais si la manifestation des consciences est nécessaire pour humilier, pour punir le pécheur et ses vices, elle l'est encore plus pour couronner solennellement le juste et ses œuvres. Ici-bas, parmi les gens de bien, les uns sont ignorés, inconnus, les autres sont méprisés, raillés, outragés, ainsi que leurs vertus.

Combien, en effet, d'âmes justes cachées, que l'on ne connaît nullement ! combien de bonnes œuvres opérées dans le secret ! combien d'actions chrétiennes et héroïques soustraites aux regards des hommes ! Eh bien ! c'est au Jugement der-

nier, au jour de la gloire, qu'est réservée la manifestation de ces âmes et de leurs œuvres : alors Dieu tirera de la terre ces pierres précieuses, les vertus secrètes, en composera la couronne de ces âmes qui se seront étudiées ici-bas à n'être connues que de lui, et les fera briller bien autrement que des astres dans le firmament. Lorsqu'il aura renversé le théâtre profane du monde, il élèvera sur ses débris le grand et magnifique théâtre de ses Saints : là, assis sur le trône le plus élevé, se tournant vers ses prédestinés, il se servira de toute son éloquence divine pour faire le panégyrique de ses élus, et faire connaître à la plus auguste assemblée le mérite et le prix de toutes leurs œuvres. Ce sera alors que paraîtront dans le plus grand jour toutes ces belles vies qui se sont passées dans la solitude, ou à l'ombre d'une humilité profonde. Ce sera alors que les justes seront vraiment glorieux ; car, comme le dit saint Ambroise, ce qui fait la gloire, c'est la connaissance des vertus et des mérites de quelqu'un. Or, le Fils de Dieu portera les mérites de ses prédestinés à la connaissance de tous les hommes, de tous les Anges et de toutes les créatures intelligentes qui auront jamais été ; et le tableau de toutes leurs vertus restera attaché et peint dans les esprits pendant toute l'éternité.

Ames justes, consolez-vous : il viendra, le jour où la main toute puissante de Dieu vous

tirera de l'opprobre ; alors vous paraîtrez toutes avec vos bonnes œuvres, revêtues d'honneur et de gloire; et tandis que les pécheurs trembleront et frémiront comme les feuilles des arbres sous la tempête et l'orage, vous verrez vous-mêmes d'un air tranquille et sans émotion les débris de la terre et les ruines du monde. Les impies, les hommes de passions ont eu leur temps, vous aurez aussi le vôtre : vous serez leurs juges, car il est écrit que *les justes jugeront les nations* (1) ; alors vous jouirez de vos œuvres et de vos vertus : quelle joie pour vous! quel bonheur ! quelle gloire ! vous vous saurez bon gré d'avoir vécu dans la mortification, humbles, inconnues des hommes et connues de Dieu seul. Saint Ephrem parlant autrefois à son peuple de cette même vérité, et décrivant la joie et la gloire dont jouiront les élus au Jugement dernier, se mit à verser des larmes; et le peuple ravi d'admiration s'écria : « Continuez, ah ! continuez à nous dire les choses admirables qui arriveront alors. »

III. Enfin l'examen fait, les preuves produites, les prétextes confondus, le Juge suprême portera la sentence terrible qui fera répandre tant de pleurs et causera tant d'alarmes.

Le voici donc ce moment fatal après lequel on

(1) Judicabunt nationes (justi), dominabuntur populis. *Sap.* III, 8.

ne se reverra jamais plus ! Epoux, dites donc un dernier adieu à vos fidèles épouses ; enfants, envisagez pour la dernière fois vos parents ; amis, vous n'avez plus qu'un regard à jeter sur vos amis ; l'oracle du Sauveur va s'accomplir : *Deux habiteront sous le même toit, dont l'un sera choisi pour la gloire, et l'autre réservé pour les tourments* (1). Tout est donc fini ! voilà le pécheur accusé et ses crimes manifestés, le juste et ses œuvres pleinement glorifiés. O Dieu ! c'est maintenant à vous à porter la sentence finale, l'arrêt irrévocable. Il se lève le Juge souverain, il se lève sur son trône, et avec quelle puissance ! avec quelle majesté !... Alors se tournant du côté des élus : « Venez, leur dira-t-il, les bénis de mon Père ; possédez un royaume que vous avez si justement mérité (2). Venez, disciples chéris, apôtres zélés, martyrs de la foi et de la vérité, venez vous enivrer du torrent de mes délices ; un poids immense de gloire, une éternité de bonheur est devenue le prix de vos combats et de vos victoires. Venez, vierges fidèles, épouses chéries, venez au festin de l'Agneau, et enivrez-vous également de ce torrent de délices qui ne cessera de couler éternellement pour vous (3). Venez aussi, vous qui par les

(1) Luc. XVII, 34.

(2) Venite, benedicti Patris mei ; possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi. *Matth.* XXV, 34.

(3) Venite, amici, et inebriamini, carissimi. *Cant.* V, 1.

larmes du repentir avez expié les désordres de votre jeunesse : vos péchés sont effacés du livre de vie ; vous êtes mes enfants, venez avec mes élus jouir de la couronne immortelle de gloire qui vous est préparée : le salut, le ciel, mon propre bonheur est à vous pour toujours. » Oh! les douces paroles ! la délicieuse sentence !...

Mais, d'un autre côté, quel affreux, quel terrible arrêt ! le Seigneur, le feu dans les yeux, la terreur dans la voix, la foudre à la main, se retourne vers ceux qui sont à sa gauche, vers les réprouvés : *Retirez-vous de moi, maudits,* leur dit-il, *allez au feu éternel qui a été allumé pour le démon et ses anges* (1). Paroles lamentables ! et c'est vous, mon Dieu, qui les prononcerez ! et c'est moi peut-être qui les entendrai et à qui elles s'adresseront !...... Dans ce peu de paroles, quel assemblage de malheurs ! être séparé pour toujours de Jésus, notre ami, notre Père, notre Sauveur, qui devait faire notre bonheur pendant l'éternité : quelle cruelle séparation ! Eh quoi ! lorsque saint Paul, sur le point de quitter les habitants de Milet, leur dit en leur ouvrant son cœur de la manière la plus touchante : « Vous ne me verrez plus, vous me voyez aujourd'hui pour la dernière fois (2), »

(1) Discedite à me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus. *Matth* XXV, 41.

(2) Ampliùs non videbitis faciem meam, vos omnes. *Act.* XX, 25.

ce ne fut que larmes et sanglots de la part de ce peuple qui perdait son Père et son Apôtre (1). Que sera-ce donc lorsqu'il sera dit au réprouvé : « Contemplez votre Père, votre ami, votre Sauveur, votre Dieu, qui s'est sacrifié pour vous et qui a donné son sang pour vous sauver ; regardez-le bien, c'est pour la dernière fois ; vous ne le reverrez jamais plus ? » Ah ! la désolante séparation ! quels regrets amers ! L'Ecriture nous dit qu'alors toutes les nations se désoleront à la fois et pousseront le cri du dernier désespoir : *Tunc plangent omnes tribus terræ* (2).

Quoi ! être maudit de Dieu, et d'un Dieu Sauveur, quel comble de malédictions ! être jeté dans le feu, *in ignem*, quelle demeure !... être avec les démons, quelle affreuse société ! et être dans un feu qui ne s'éteindra jamais, *in ignem æternum*, quelle épouvantable durée !

La sentence étant enfin portée, le ciel s'ouvre, les élus y montent glorieux avec Jésus-Christ pour y régner éternellement ; et les réprouvés, semblables à la poussière que le vent emporte, sont à l'instant entraînés par les démons et tombent en foule dans l'enfer ouvert pour les recevoir. Aussitôt l'abîme est fermé, le sceau inviolable y est apposé, et les portes éternelles

(1) Magnus fletus factus est omnium. *Act.* xx, 37.

(2) Matth. xxiv, 30.

sont closes pour toujours : le temps n'est plus ! l'éternité commence !...

Eh bien ! je vous le demande à présent : si ce jugement terrible s'exerçait aujourd'hui, de quel côté serions-nous ? aurions-nous le bonheur d'être avec les élus, ou ne partagerions-nous pas le malheur des réprouvés ? Interrogeons notre foi et notre conscience, ce sont elles qui nous répondront. Tout ce que je sais, c'est que maintenant notre sort est entre nos mains ; il ne tient qu'à nous d'être, au dernier des jours, à la droite du Sauveur et de participer à la gloire des élus : pour cela pensons souvent au Jugement dernier, à l'exemple du saint roi David qui, ne perdant presque jamais de vue le tribunal du souverain Juge des vivants et des morts, mesurait pour ainsi dire, par ses réflexions profondes, l'immense étendue des siècles à venir ; et à l'exemple du grand saint Jérôme qui, au souvenir de la trompette effrayante, se frappait sans cesse la poitrine pour attirer sur lui les miséricordes de Dieu et détourner les coups de ses vengeances. Comme ces Saints, vivons dans la crainte du Seigneur, conformons nos œuvres à l'Evangile ; et à ce jour terrible, n'en doutons pas, nous aurons la consolation d'entendre nous adresser ces douces paroles : *Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.*

QUINZIÈME LECTURE.

(*Pour le Mercredi de la seconde semaine de Carême.*)

De l'Enfer.

Ier Point.

De l'existence de l'Enfer.

I. Il y a un enfer, c'est-à-dire un lieu (1) où la justice divine inflige aux pécheurs des châtiments proportionnés aux crimes dont ils se seront souillés sur la terre, et qui n'auront point été effacés par la pénitence : c'est une vérité qu'on ne peut nier sans nier Dieu lui-même; car c'est nier la Divinité que de ne pas croire un Dieu vengeur du crime.

L'existence de l'enfer est un article de notre foi; le Sauveur s'en explique clairement dans l'Evangile : *Si votre main*, nous dit-il, *vous est un sujet de scandale, coupez-la ; il vaut bien*

(1) L'enfer est-il situé dans le sein ténébreux de la terre que nous habitons, comme l'a cru saint Grégoire-le-Grand ; ou bien est-il fort éloigné de notre séjour et reculé au delà des bornes du monde, comme le pense saint Chrysostôme, c'est sur quoi l'on ne peut prononcer.

mieux pour vous que vous entriez dans la vie, n'ayant qu'une main, que d'en avoir deux et d'aller en enfer, dans un feu qui brûle éternellement ceux qui y sont condamnés, où le ver qui les ronge ne meurt point, et où le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais (1). N'est-il pas écrit que Jésus-Christ dira aux réprouvés : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel* (2)? Que dit encore cet aimable Sauveur du mauvais riche? *qu'il mourut et fut enseveli dans l'enfer* (3): Ainsi, Jésus-Christ s'explique de la manière la plus claire sur l'existence de l'enfer. L'Eglise catholique, comme on le sait, a toujours professé ce dogme; l'ancienne loi l'a également reconnu: « Ma fureur contre les méchants, dit le Seigneur dans le Deutéronome, s'est allumée comme un feu, elle les poursuivra jusque dans le tombeau, elle les brûlera jusqu'au fond de l'enfer; j'y rassemblerai tous les maux, j'y épuiserai tous les traits de ma colère (4). » Aussi les

(1) Si scandalizaverit te manus tua, abscide illam : bonum est tibi debilem introire in vitam, quàm duas manus habentem ire in gehennam, in ignem inextinguibilem, ubi vermis eorum non moritur et ignis non extinguitur. *Marc.* IX, 42, 43.

(2) Discedite à me, maledicti, in ignem æternum. *Matth.* XXV, 41.

(3) Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. *Luc.* XVI, 22.

(4) Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque ad inferni novissima... Congregabo super eos mala, et sagittas meas complebo in eis. *Deut.* XXXII, 22, 23.

Juifs ont toujours admis cet article de notre foi : ils ont eu dans tous les temps la croyance au dogme des peines de l'enfer; toutes les sectes mêmes, quelles que soient d'ailleurs leurs erreurs, qui reconnaissent Jésus-Christ pour leur chef, l'enseignent également. On a donc senti qu'il était incontestable, et qu'en le supprimant on sapait la base de toute religion : ainsi c'est une vérité de la foi, qu'il y a un enfer.

II. Mais quand même la foi ne nous obligerait pas de croire à cette vérité, la raison seule nous la démontrerait. Les païens, par la lumière naturelle, l'ont connue, et les plus éclairés parmi eux n'en ont jamais douté : « Il faut, dit Platon dans ses *Dialogues*, en croire à l'antique et sacrée tradition qui enseigne que l'âme est immortelle, et qu'après sa séparation d'avec le corps, elle entrera dans un nouveau séjour où la justice divine doit la punir ou la récompenser, selon ses œuvres. » C'est un fait attesté par les annales des peuples anciens et modernes, que la croyance des peines dans la vie future a toujours été celle du monde entier. Cette croyance des peuples anciens se manifesta même jusque dans leurs superstitions : n'est-ce pas elle qu'indique le Tartare de la mythologie, qui faisait trembler les Grecs et les Romains? Aussi saint Chrysostôme, prêchant sur cette matière, s'exprime-t-il ainsi (1) : « Nous vous parlons des feux de l'en-

(1) Hom. xxv, inter Eglog.

fer, mais nous ne sommes pas les premiers a vous les annoncer. Et certes, il faut que la vérité en soit bien incontestable, puisqu'elle s'est fait jour au milieu même des ténèbres du paganisme: parcourez les livres des poëtes, des philosophes, des orateurs païens, partout vous les entendrez parler d'un séjour de récompense pour les âmes vertueuses, et d'un lieu de supplices pour les méchants après la mort... Ils nous parlent de fleuves infernaux, d'un Tartare et de châtiments divers auxquels les méchants sont enchaînés au sortir de cette vie, et de Champs-Elysées où ceux qui ont bien vécu goûtent après la vie des plaisirs purs. C'en est assez pour conclure que les païens reconnaissaient un état de bonheur pour les uns et de malheur pour les autres après la mort (1). » C'est donc un fait certain que tous les peuples ont reconnu l'existence des peines de l'autre vie. Or, ce qui est admis chez tous les peuples et dans tous les temps n'est autre chose que la voix de la nature et une vérité incontestable : donc la raison nous démontre l'existence de l'enfer.

(1) Que les païens fussent dans l'erreur sur le caractère des châtiments à subir dans l'autre vie, et des plaisirs qu'on devait y goûter, à la bonne heure; mais toujours est-il vrai que les seuls principes de la raison et de la justice naturelle, qui avaient cours dans leurs écoles, les avaient amenés à conclure en faveur de la certitude des peines et des récompenses après la mort.

D'ailleurs, les hommes ne peuvent vivre sans une religion; mais il ne peut point y avoir de religion sans un enfer qui en soit la sanction. La religion est l'ensemble des devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Or, si vous ôtez l'enfer, que deviendront ces devoirs? qui les observera? que craindront ceux qui ne voudront pas les remplir? car enfin, si le crime n'a rien à craindre au delà de la vie, les méchants ne devront redouter que l'échafaud ou le châtiment des hommes: ce sera alors l'unique sanction de la morale; et s'ils peuvent se flatter d'éviter la punition des hommes, ils pourront tout entreprendre et tout se permettre impunément.

III. Ce n'est pas tout: si l'enfer n'existait pas, que deviendraient la justice et la sainteté de Dieu? Si Dieu est saint, comme on ne peut en douter, il doit haïr le vice; s'il est juste, il doit le punir. Or, s'il n'y avait point d'enfer, tous les crimes ne seraient pas punis : Dieu ne punirait point l'impie qui l'aurait outragé, blasphémé jusqu'à son dernier soupir, ou qui se serait rendu coupable de suicide; et s'il en était ainsi, comment Dieu serait-il juste, et comment serait-il saint? Enfin jetons un coup d'œil sur la société : qu'y voyons-nous? des hommes coupables et criminels qui, foulant aux pieds la vertu et faisant triompher le vice, sont heureux sur la terre, jouissent des richesses et

de la gloire de ce monde, sans être punis de leur conduite criminelle. Or, s'il n'y a pas d'enfer, il faudra dire ou que Dieu est indifférent à tout ce qui se passe ici-bas, et ce sera alors méconnaître sa providence; ou qu'il aime le crime, et ce sera outrager sa sainteté; ou qu'il n'est pas juste, et c'est un blasphème qui révolte tout homme de bon sens. Il faut donc nécessairement admettre le dogme de l'enfer pour concilier les attributs divins, les perfections de Dieu avec les spectacles que le monde présente tous les jours à nos regards; et c'est avec raison que saint Justin, sectateur de la philosophie de Platon, et qui embrassa le Christianisme, dit dans ses *Apologétiques :* « que s'il n'y a point d'enfer, il n'y a point de Dieu, ou que, s'il y en a un, il est indifférent sur le bien ou sur le mal : alors il n'y a ni vice ni vertu, et c'est injustement que tous les législateurs ont décerné des peines contre les transgresseurs des lois. »

Dira-t-on que les remords de conscience qu'on éprouve après le péché en sont le châtiment suffisant? Mais plus on se livre au vice et l'on se familiarise avec lui, moins on a de remords; et, en ce cas, les plus coupables seront les moins punis. D'ailleurs, s'il n'y avait point d'enfer, si rien n'était à craindre au delà du tombeau, que serait le remords? un préjugé ridicule dont il faudrait se dépouiller. Tant qu'une âme est pénétrée de la crainte d'un Dieu vengeur, je con-

çois en elle le remords; mais si cette crainte s'affaiblit et s'éteint, on verra le remords s'affaiblir et s'éteindre avec elle. Concluons donc que la raison est d'accord avec la foi pour nous dire qu'il y a un enfer, et qu'il est nécessaire qu'il y en ait un. Que l'impie et l'incrédule fassent l'esprit fort tant qu'il leur plaira, toujours il sera vrai qu'il y a un enfer, qu'on le croira toujours et qu'eux-mêmes doivent le croire. Il n'y a que les hommes vicieux qui refusent leur croyance à cette vérité, et cela, parce qu'ils voudraient que leurs crimes restassent impunis. Otez l'orgueil d'un cœur superbe et l'impureté d'un cœur dépravé, bientôt ils croiront sans peine le dogme des peines de l'autre vie. Les passions seules produisent l'incrédulité (1). Si vous voulez vous

(1) Quelles que soient les passions, il est bien difficile de ne pas conserver une certaine croyance à l'existence de l'enfer. Je connais un célèbre prédicateur qui a rapporté le fait suivant: « Un homme, qui pendant sa vie n'avait cessé de blasphémer contre la Religion, tomba dangereusement malade; sa famille fit venir auprès de lui le P. M...: ce pieux et savant ecclésiastique eut avec le malade plusieurs entretiens. A la fin d'un de ces entretiens, qui avait roulé sur l'enfer, cet impie fit l'aveu suivant bien remarquable : *Mon Père, je crois à l'enfer aussi fermement que vous, je n'ai jamais douté de son existence : je sais que l'enfer sera mon partage ; je sais quelle est la rigueur des tourments qu'on y endure ; mais*, ajouta-t-il, *je me sens assez de courage et assez de force d'âme pour supporter ces tourments pendant toute une éternité*. Il mourut peu de temps après, victime malheureuse de son orgueil et de son délire philosophique.

en convaincre, demandez à tel ou tel incrédule que vous connaissez, depuis quand il refuse de croire à l'existence de l'enfer : il vous répondra, s'il est sincère, que c'est depuis qu'il a donné entrée dans son cœur à tel ou tel vice et qu'il en a contracté l'habitude.

Un des philosophes du dernier siècle (1) avait dit : *Otez l'enfer, vous détruirez la morale :* il avait, cet impie, l'expérience pour lui. En effet, où trouverons-nous la morale pratiquée, la probité, la pudeur, le désintéressement, la bienfaisance et la charité? parmi ceux qui croient à l'enfer et qui se conduisent conformément à leur croyance. Si quelquefois l'espérance des récompenses promises à la vertu n'est pas assez puissante pour les retenir dans leurs devoirs, la crainte des peines de l'autre vie les arrête et les empêche de se livrer au crime.

Au contraire, où trouverez-vous les corrupteurs de la morale, les scélérats? parmi ceux qui ne croient pas à l'enfer. Interrogez ces hommes célèbres par leurs crimes, ces libertins déhontés, ces incrédules corrompus qui font l'opprobre de la société : ils vous répondront qu'ils ne croient point à l'enfer, et qu'ils s'en moquent. Ainsi, disons-le, sans l'enfer, point de morale, point de religion. Tout nous dicte

(1) J.-J. Rousseau.

donc qu'il y a un enfer, et qu'il est nécessaire qu'il y en ait un.

O Dieu! que les hommes sont insensés! l'enfer est certain, et ils ne font presque rien pour l'éviter! et quand même il serait aussi douteux qu'il est certain, la pensée de ce malheur ne devrait-elle pas nous effrayer? Un mal douteux n'est-il pas toujours à craindre? Prendrions-nous un mets si nous doutions qu'il fût empoisonné, ou un chemin, si nous avions le moindre doute d'y être assassinés?

Tenez donc pour indubitable qu'il y a un enfer, si vous voulez l'éviter : n'y pas croire, c'est s'exposer à l'oubli de tous ses devoirs et au danger inévitable de périr victime de son incrédulité. Aimons à méditer l'enfer, à nous entretenir de ses feux : c'est un remède amer, mais bien salutaire, bien propre à nous guérir de tous nos penchants déréglés, et à nous réveiller de l'assoupissement où nous dormons sur l'affaire de notre salut.

IIe Point.

De l'éternité de l'Enfer.

1. La foi et la raison nous disent également que l'enfer est et doit être éternel. Si nous parcourons les livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, nous verrons clairement que l'éter-

nité des peines est un dogme fondamental de la religion judaïque comme de la religion catholique. Jésus-Christ lui-même, dans un seul chapitre de l'Evangile, répète jusqu'à six ou sept fois que le feu de l'enfer ne s'éteindra jamais (1). Nous connaissons comment les Prophètes dépeignent la sévérité de la justice divine, qui poursuivra et punira éternellement le pécheur impénitent : « Qui de vous, peuples infidèles, dit Isaïe, pourra demeurer dans le feu dévorant que vos crimes ont mérité ? qui d'entre vous pourra subsister dans les flammes éternelles qui vous sont préparées (2) ? »

L'éternité de l'enfer est si clairement exprimée dans le code des Ecritures sacrées, que, parmi les sectes chrétiennes, il n'y en a aucune qui n'y croie. Origène, comme on le sait, a combattu l'éternité des peines ; c'était un des plus beaux génies qui aient été dans le Christianisme ; et, de toutes les erreurs, celle qu'il voulait établir était la plus flatteuse. Cependant cette erreur, qui devait s'étendre et durer plus qu'une autre, a été l'hérésie de peu d'hommes et de peu de jours : tant on a toujours été convaincu qu'ici la révélation est si évidente, qu'elle ne laisse aucune ressource à la chicane, et que rien

(1) Marc. IX.

(2) Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante ? quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis. *Is.* XXXIII, 14.

n'est établi dans l'Ecriture si ce point ne l'est pas : l'éternité de l'enfer est donc un dogme de la foi. Aussi, un enfer éternel, voilà ce que tout l'univers croit, ce que tous les hommes saints et les plus grands génies ont toujours cru et croiront toujours.

II. Mais non-seulement l'autorité et la foi nous démontrent l'éternité des peines, la raison elle-même nous prouve encore que l'enfer doit être éternel. Il est un principe admis en jurisprudence comme en théologie, que toute loi juste doit avoir une sanction suffisante pour réprimer ses infractions et obtenir sa fin, autrement la loi serait illusoire et n'attesterait que l'ignorance ou l'impuissance du législateur : c'est ainsi qu'une loi qui ne porterait contre l'assassinat qu'une peine de quelques mois de prison n'aurait pas une sanction suffisante pour empêcher le crime, et serait nuisible à la société. Or, la sanction des lois divines, c'est l'enfer ; et il ne peut être une sanction suffisante qu'autant qu'il est éternel : car il faut que cette sanction puisse réprimer les passions des hommes, qu'elle soit une digue assez forte pour en arrêter le torrent et un frein assez puissant pour les contenir. Mais si l'enfer n'est pas éternel, sera-t-il suffisant pour arrêter les crimes, pour réprimer suffisamment les passions, et empêcher l'homme de braver les lois divines? Nous, catholiques, nous reconnaissons comme dogme

de foi l'existence d'un purgatoire, qui est un lieu de tourments et de supplices où les âmes des justes qui ont commis des fautes légères dont elles ne se sont pas repenties, ou des fautes graves, pardonnées, il est vrai, mais dont elles n'ont pas fait une pénitence suffisante, les expient pendant un certain temps. Or, je vous le demande, quelle impression fait sur nous la pensée du purgatoire? Sachant qu'il n'est pas éternel, les menaces qu'on nous en fait sont-elles capables de réprimer nos passions? faisons-nous même des pénitences, des sacrifices généreux pour l'éviter? et, parmi les mondains les plus délicats, ne dit-on pas qu'on s'estimerait heureux d'y aller un jour? Cependant ce sont des feux, dit saint Augustin avec plusieurs autres docteurs, et des feux bien terribles : on y brûle, on y languit des années et peut-être des siècles entiers. On le sait, on en est convaincu; mais ce sont des feux passagers, ce ne sont point des feux éternels : on en sortira un jour; et là-dessus on est tranquille, on s'en console par avance; et s'en fait-il beaucoup moins de péchés dans le monde? Eh bien! c'en serait de même de l'enfer, s'il n'était pas éternel; et sa pensée ne serait nullement capable d'effrayer et d'arrêter ceux qui seraient tentés d'abandonner la vertu, et de se livrer au crime. Dès lors la Religion ne serait plus qu'un fantôme, et la société sans Religion serait ébranlée jusque dans ses fondements. Ainsi

la raison et la foi proclament de concert la nécessité d'un enfer qui ne finisse jamais.

Mais, dira l'incrédule, *Dieu est-il juste, est-il équitable? une éternité de supplices pour un péché qui n'a duré qu'un moment!* Ah! malheureux! un jour vous le verrez; un jour vous rendrez l'hommage le plus solennel à la justice divine victorieuse, et vous comprendrez aisément que dans cette éternité tout justifie Dieu, et que rien ne justifie le pécheur. Vous verrez que Dieu était un père qui ne voulait pas qu'aucun de ses enfants pérît, un juge qui ne voulait point que les coupables fussent perdus, s'ils ne s'obstinaient à se perdre, et que sa justice, toute terrible qu'elle est, n'était point précipitée dans les punitions qu'elle infligeait; qu'elle ne frappait jamais sans avertir, et que toujours elle faisait briller le glaive, afin qu'on se mît en état de l'éviter et d'en parer le coup. Vous verrez enfin que tous les réprouvés ne se sont perdus que par leur faute.

Le crime est d'un moment, dites-vous, *pourquoi la peine serait-elle éternelle? où est donc l'équité?* Le crime est d'un moment : mais le crime d'un assassin, d'un parricide est aussi d'un moment; il ne faut qu'une minute pour enfoncer le poignard dans le cœur d'un homme, et cependant la société retranche avec justice pour jamais de son sein l'auteur d'un assassinat ou d'un parricide, et le condamne à la mort.

Où est donc l'équité? demandez-vous ; la voici : raisonnez et sachez que la proportion est égale entre le crime et la peine : à une malice infinie la raison dicte qu'il faut une peine infinie, pour qu'il y ait égale proportion. Or la malice du péché est infinie, si on le considère dans son objet ou par rapport à la personne qu'il offense ; car c'est un principe universellement reçu qu'une injure faite à quelqu'un, augmente à proportion de la grandeur et de l'excellence de la personne qui la reçoit : c'est ainsi qu'une injure faite à un prince est plus grave que si elle était faite à un particulier. Or celui que le péché offense est infini en bonté, en puissance, en sagesse et en toutes perfections : le péché est donc d'une malice infinie ; par conséquent il mérite une peine qui ne doit point avoir de fin. D'ailleurs si nous consultions la foi, que nous dirait-elle? que pour expier le péché comme il le méritait il a fallu qu'une victime d'une dignité infinie fût immolée. Or si le péché n'eût pas eu une malice infinie, il n'eût point été nécessaire qu'un Dieu se fît homme et mourût pour l'expier. La foi et la raison s'accordent donc à nous dire que le péché est infini dans sa malice et qu'il mérite un châtiment qui ne finisse jamais ; car comme la créature ou l'auteur du péché est borné, et qu'il n'est point capable de souffrir une peine infinie dans sa rigueur, l'équité demande que la durée des tourments y supplée et qu'elle soit infinie.

Ce n'est pas tout : l'action du péché est passagère, il est vrai, mais ce n'est pas elle qui fait la grièveté du crime ; c'est l'injure faite à Dieu, c'est la malice de l'intention, ou plutôt la volonté perverse ; et cette volonté qui le commet et qui le porte jusqu'au tombeau, jusqu'au tribunal de Dieu, est éternelle, puisqu'elle ne changera jamais : l'offense du péché doit donc l'être aussi ; et si Dieu la punit toujours, c'est parce qu'elle subsistera éternellement, ne pouvant jamais être effacée (1) : mais une peine éternelle excède-t-elle le crime de la volonté qui a l'intention d'enfreindre éternellement la loi ? si donc le pécheur est éternellement malheureux, c'est parce qu'éternellement il sera criminel, comme le dit saint Augustin.

Mais, direz-vous peut-être encore, *Dieu est bon, et sa bonté s'oppose à ce qu'éternellement il punisse le pécheur.* Oui Dieu est bon, mais la bonté dans Dieu n'est point en opposition avec sa justice. La justice a des droits qu'elle réclame, comme la bonté a les siens. Il est un temps où la justice se tait pour laisser agir la bonté; mais il est aussi un temps où la bonté garde le silence pour laisser agir la justice. Le temps de la bonté et des miséricordes divines est ici-bas, mais celui de la justice est dans l'éternité : c'est alors que

(1) In inferno nulla redemptio.

le jugement et son exécution sont sans miséricorde : *judicium sine misericordiâ.*

Voilà, pécheurs, l'enfer et son éternité; croyez-y ou n'y croyez pas, pensez-y ou n'y pensez pas, doutez-en ou n'en doutez nullement, vous ne détruirez point pour cela cette éternité, vous n'y changerez rien : elle n'en sera pas moins éternité pour vous; et vous ferez tant qu'il vous plaira l'esprit fort, vous n'en retrancherez pas un seul instant. Vous raisonnerez, vous argumenterez contre votre foi et votre raison : vos arguments finiront, et l'éternité ne finira jamais. Si la mort vous surprend en état de péché mortel, vous serez éternellement malheureux, parce qu'éternellement vous serez criminel. Pensez-y sérieusement pendant que vous pouvez le faire avec fruit et vous convertir au Seigneur. Il viendra un jour où Dieu abandonnera le pécheur, un jour où le pécheur n'entendra plus les tendres invitations de la miséricorde, mais la sentence irrévocable de la justice divine. Encore quelque temps, et la mort viendra vous avertir qu'il faut entrer dans l'éternité d'où vous ne reviendrez jamais.

Ne l'oubliez pas, l'on ne se perd qu'une fois, et c'est pour toujours : *Periisse semel, æternum est,* dit un saint docteur. « Descendez souvent en esprit dans l'enfer durant votre vie, vous dit saint Bernard, si vous voulez éviter d'y être condamné après votre mort : » quand on craint un grand malheur, on y pense souvent; et cette pen-

sée fait étudier les moyens et prendre des mesures pour le prévenir. Nul remède aussi efficace pour guérir, pour amortir les passions que le souvenir d'un enfer éternel. C'est ce souvenir toujours présent à l'esprit du grand saint Augustin qui lui faisait dire : « Ah ! de grâce, Seigneur, brûlez, coupez, ne m'épargnez point en cette vie pour m'épargner pendant l'éternité : » *Hìc ure, hìc seca, hìc non parce, ut in æternum parcas.*

SEIZIÈME LECTURE.

(*Pour le Jeudi de la deuxième semaine de Carême.*)

De la rigueur des peines de l'Enfer.

Ier Point.

De la peine du sens.

I. Quoiqu'il ne soit pas donné à l'homme de pouvoir peindre les tourments de l'enfer, étant eux-mêmes au-dessus de toute conception humaine, nous essayerons cependant d'en donner une idée.

Saint Jean, dans l'Apocalypse, parlant des supplices réservés au démon et à tous ceux qui meurent dans la disgrâce de Dieu, dit qu'ils sont jetés et ensevelis tout vivants dans un étang de feu, de soufre et de bitume (1). Selon le prophète Isaïe, *un feu dévorant, des flammes éternelles* sont réservées au pécheur impénitent (2); et le Seigneur dit lui-même qu'*il a allumé dans sa fureur un feu vengeur qui brûlera les méchants jusqu'au fond des enfers* (3). Mais qui pourra nous dire ce que c'est que ce feu? Personne, puisque nul ne connaît la puissance de la fureur d'un Dieu qui l'a allumé. *Seigneur*, dit le Psalmiste *qui connaît la puissance de votre colère et qui en comprend toute l'étendue* (4)? Aussi un savant a-t-il défini l'enfer : *une puissance infinie à la disposition d'une colère infinie sur des victimes qui ne finiront jamais.* N'en doutons pas, tous les maux de la terre ne sont que des gouttes de la fureur de Dieu, et l'enfer en est le déluge.

Feu terrible que celui qui consumera les réprouvés! terrible en lui-même, puisqu'il est réel et véritable; terrible dans les mains de Dieu, puisqu'il est surnaturel et miraculeux.

(1) Vivi missi sunt.... in stagnum ignis ardentis sulphure. *Apoc.* XIX, 20.

(2) Is. XXXIII, 14.

(3) Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque ad inferni novissima. *Deut.* XXXII, 22.

(4) Domine, quis novit potestatem iræ tuæ... dinumerare? *Ps.* LXXXIX, 11.

En effet, le feu de l'enfer est réel : Jésus-Christ lui-même en parle plusieurs fois en termes exprès : *Allez, maudits, au feu éternel* (1). C'est un juge qui parle, et l'on sait assez qu'un juge doit s'énoncer en termes clairs. Mais si ce feu est réel, quelle activité n'a-t-il pas? Nous sommes saisis de frayeur quand on nous parle du feu qui tomba sur ces villes abominables dont parle l'Ecriture, Sodome et Gomorrhe, et qui en un moment les réduisit en cendres avec leurs malheureux habitants ; et changea tout à coup un vaste pays en un vaste incendie. Eh bien! dit l'apôtre saint Jude, ce feu passager n'était qu'un faible crayon du feu de l'enfer : *Factæ sunt exemplum ignis æterni* (2).

Si quelquefois vous avez été témoin de ces brasiers ardents où la justice humaine immolait quelque scélérat aux flammes vengeresses, vous n'avez pu sans doute en supporter la vue sans frémissement; mais transportez-vous en esprit dans cet abîme plus profond que le tombeau, où ne luira jamais aucun rayon de la gloire de Dieu, dans ce gouffre d'horreur et de supplices, que le Seigneur creusa dans sa colère pour les anges rebelles et les pécheurs impénitents; entrez dans ces cachots de feu, voyez ces captifs qu'on y retient chargés de chaînes brûlantes; ils ne sont

(1) Matth. xxv, 41.

(2) Jud. ℣. 7.

pas seulement dans le feu, dit Jésus-Christ, ils y sont ensevelis, abîmés et comme noyés : *Sepultus est in inferno* (1), en sorte qu'au-dessus et au-dessous d'eux, de toutes parts à leurs côtés, ils ont comme une mer immense de feu ou de matières allumées. Ce feu en un instant s'insinue par tous les conduits du corps jusque dans les parties les plus intimes, pénètre comme de l'huile bouillante jusqu'à la moelle, et coule dans toutes les veines, de même que du plomb fondu; le corps du réprouvé en est pénétré comme le verre ou le fer dans la fournaise de l'ouvrier, au point qu'on peut dire que ce n'est plus qu'un corps de feu.

O Dieu! ici-bas, la première atteinte du feu met un homme hors de lui-même : ce sont des rages, des transports, des cris, des hurlements. Eh! que doit-ce donc être du feu de l'enfer par rapport au réprouvé! Aussi, écoutez le mauvais riche, qui depuis plus de dix-huit siècles brûle dans ces gouffres de feu : « Hélas! s'écrie-t-il, je ne touche, je ne vois que feu; je ne sens, je ne respire que feu (2); père Abraham, ayez pitié de moi. Ah! si du moins Lazare, avec le bout de son doigt trempé dans une goutte d'eau, venait arroser ma langue desséchée, ce serait un adoucissement à mes maux. » Grand

(1) Luc. XVI, 22.

(2) Crucior in hâc flammâ. *Luc.* XVI, 24.

Dieu! quel adoucissement! une goutte d'eau pour une mer entière de flammes!... et cependant cet adoucissement lui est encore refusé! « Vous avez pris vos plaisirs sur la terre, lui répond-on, il est juste que vous buviez jusqu'à la lie de ce calice de feu dont le Seigneur vous avait menacé par ses Prophètes. »

Mais le feu de l'enfer n'est pas seulement réel et véritable, il est encore surnaturel et miraculeux : c'est Dieu lui-même qui l'attisera, qui le soufflera et l'appliquera dans sa colère. De là quelle différence entre le feu d'ici-bas, qui est un présent de la bonté de Dieu, et le feu de l'enfer, inventé exprès par la justice divine pour punir le pécheur! Le feu de la terre abrége par son activité les maux qu'il cause par ses rigueurs, et il détruit les corps à mesure qu'il les brûle; mais il n'en est pas ainsi de celui de l'enfer, il nourrit les corps en les brûlant, et leur communique autant de force pour souffrir qu'il en a pour les tourmenter; c'est un sel, qui, empêchant la victime de se corrompre, lui donne une triste immortalité mille fois plus funeste que la mort même : « Le feu que nous voyons, dit saint Chrysostôme, allumé par la main de l'homme, s'amortit par degré et finit par se consumer et s'éteindre; mais le feu de l'enfer, allumé par le souffle du Tout-Puissant, brûle sans relâche, sans nulle altération, toujours au même degré d'activité, immortel et

vraiment inextinguible. Le pécheur dans l'enfer est malgré lui revêtu de l'immortalité qui n'est plus pour lui un titre de gloire, mais l'instrument de son éternel supplice et de tortures qu'aucun langage humain ne saurait exprimer (1). »

Le feu d'ici-bas n'agit que sur les corps, mais celui de l'enfer agit sur les âmes aussi bien que sur les corps; le premier ne cause qu'une douleur, mais celui de l'enfer les réunit toutes à la fois; car Dieu s'est proposé en l'allumant de manifester et de venger sa justice avec autant d'éclat qu'il a manifesté sa miséricorde en se faisant homme et en mourant sur la croix. « Aussi, dit-il, je rassemblerai sur vous tous les maux, et ma fureur se satisfera en vous (2).» De même que dans l'ordre de la nature et de la grâce, le Seigneur n'a rien fait qui ne fût digne de lui, qu'il nous a créés et rachetés en Dieu, qu'il a promis de nous récompenser et de nous glorifier en Dieu; de même aussi c'est en Dieu et d'une manière digne de sa justice et de sa toute-puissance qu'il a résolu de punir son ennemi, le pécheur impénitent. Il rendra intelligent le feu qui le consumera; en sorte que ce feu saura appliquer son activité au corps et à l'âme du réprouvé avec une espèce de discernement proportionné à la

(1) Ad Theod. laps. paræn.

(2) Effundam iram meam super te, et complebo furorem meum in te. *Ezech.* VII, 8.

nature et à la grandeur de ses crimes. Il interrogera même les consciences, et y découvrira jusqu'aux plus secrètes pensées (1).

Oui, ce feu jaloux, comme parle l'Esprit-Saint, saura discerner les prévarications de chacun, et le faire souffrir selon l'espèce de péché à laquelle il se sera abandonné. Là les entrailles de l'envieux seront déchirées; ici l'impudique et le voluptueux sentiront couler dans toutes les parties de leur corps quelque chose mille fois plus brûlant que la poix bouillante; là l'intempérant sera consumé par la faim la plus dévorante et la soif la plus insupportable, et n'aura d'autre aliment pour les apaiser qu'un breuvage de feu et de soufre. O vous, qui êtes si délicats, que vous auriez peine à souffrir la piqûre d'une abeille, comment souffrirez-vous l'activité de ce feu dévorant? et vous, âmes sensuelles, qui ne respirez que les plaisirs, comment pourrez-vous ne respirer que du feu, et soutenir l'ardeur et l'activité des flammes éternelles? Oh! qu'alors vos plaisirs et votre mollesse vous coûteront cher!

Mais, au milieu des feux éternels, que d'autres tourments particuliers à chacun des sens le réprouvé n'endurera-t-il pas! Ses yeux y seront tourmentés par des ténèbres qui ne lui laisseront apercevoir que des monstres hideux; car, comme dit saint Chrysostôme, « le feu

(1) Interrogabit ossa et medullas et cogitationes nostras.

qui règne dans cette enceinte n'en éclaire pas plus l'épaisse nuit qu'il ne détruit les corps qu'il pénètre. » Ses oreilles n'y entendront que des cris, des hurlements et des blasphèmes affreux; il n'y aura pas en lui une seule partie qui ne souffre un supplice inouï, sans jamais pouvoir obtenir le moindre soulagement. Ainsi tourmenté, le réprouvé se livrera à toutes les horreurs du désespoir : O flammes, ô cruelles flammes, s'écriera-t-il, pourquoi me consumez-vous toujours sans jamais me faire mourir? la mort se repaît de mon être, parce que je meurs sans cesse pour revivre, et je revis sans cesse pour mourir! O mort, ô néant, qui faites l'objet de mes vœux les plus ardents, pourquoi vous obstinez-vous toujours à fuire loin de moi? Mais, cris inutiles : la mort et le néant, le ciel et l'enfer seront insensibles à ses affreux gémissements.

II. Le second tourment de l'enfer est un ver rongeur qui déchirera sans relâche le cœur du réprouvé.

Ce ver rongeur est un souvenir fixe et funeste des grâces et des moyens de salut qu'aura eus le pécheur pendant sa vie, et un reproche amer de l'abus qu'il en aura fait par sa négligence criminelle. Représentons-nous ici ce ver qui ne mourra jamais dont nous parle l'Ecriture (1),

(1) Vermis eorum non moritur. *Marc.* IX, 43.

ce ver insatiable qui s'attache pour toujours à l'âme, ce ver vengeur, mille fois plus cruel que le vautour impitoyable qui devait dévorer éternellement les entrailles sans cesse renaissantes de ce malheureux Prométhée, si fameux dans les fables des païens. Ah! quelles plaies profondes ne fera-t-il pas à l'âme du réprouvé! la pensée des maux qu'il se sera attirés et la vue du bien qu'il aura perdu, le motif pour lequel il aura tout perdu, et la durée de cette perte, voilà le triple aiguillon qui ne cessera de le déchirer pendant toute l'éternité. Malheureux! je pouvais gagner le ciel, se dira-t-il éternellement; j'en ai eu le temps et les moyens, mais j'en ai abusé: de quoi me servent à présent les plaisirs et tout ce que j'ai possédé sur la terre (1)? Qu'eût-il fallu pour ne point tomber dans cet abîme de maux où je me suis précipité? Revenir à Dieu par une sincère pénitence, me gêner pendant quelque temps, pour vaincre mes passions et vivre chrétiennement; je vois que cela m'était facile. D'ailleurs s'il m'en eût coûté pour me sauver, ne m'en a-t-il rien coûté pour me perdre? l'état de crime ne fut jamais pour moi un état de tranquillité: je craignis, je me sentis agité d'alarmes, déchiré de remords; je perdis le repos, la santé et la réputation. Hé! fallait-il plus de peines pour me sauver?... Ah! qui

(1) Quid profuit nobis?

pourra me rendre un seul jour d'un si grand nombre des belles années que j'ai perdues, où j'avais tant de moyens de sanctification? Que n'a pas fait mon Dieu pour me mériter et m'assurer le salut? Que vois-je maintenant tomber sur moi de tous côtés? est-ce une pluie de sang ou des ruisseaux de feu? l'un et l'autre tout ensemble : c'est le sang de Jésus-Christ que j'ai profané, qui coule de toutes ses plaies, transformé en des torrents de flammes. Malheureux que je suis! j'ai repoussé loin de moi le joug aimable du Seigneur qui devait faire mon bonheur, j'ai méprisé ses doux préceptes pour satisfaire mes passions et me creuser un abîme de malheur où ne luira jamais un rayon d'espérance! Ah! je me suis donc trompé en suivant la voie de l'iniquité (1)! et mon malheur est sans ressource! un feu vengeur, des tourments au-dessus de toute conception humaine, voilà mon éternel partage... C'est à ces supplices que le réprouvé sera éternellement en proie.

IIe Point.

De la peine du dam.

I. Le troisième et le plus cruel supplice du réprouvé dans l'enfer est la peine du dam ou la

(1) Ergo erravimus à viâ veritatis. *Sap.* v, 6.

privation de Dieu. Il faut ici toute l'attention de notre esprit pour concevoir cette peine effroyable. Je le sais, ordinairement on ne la conçoit pas; mais qu'on me donne quelqu'un qui aime Dieu, qui ait goûté Dieu, il comprendra et sentira ce que je vais dire : *Da amantem, et sentit quod dico,* dit saint Augustin. Qu'on me donne même quelqu'un épris, enivré d'une de ces séduisantes passions qui ne sont malheureusement que trop communes, il pourra encore le comprendre : en vain dit-on à celui-ci de quitter, de mépriser une personne qui le méprise; cela lui semble impossible, son cœur est pris : la vie lui est un supplice hors de la présence de l'objet qui a su se l'attacher. J'ai connu un malheureux, victime de sa passion, qui, forcé de se séparer pour toujours de l'objet de son amour criminel, a avoué que tous les supplices de l'enfer lui auraient été moins insupportables que le tourment que lui causait cette séparation. Eh! que sera-ce donc, quand Dieu se fera connaître, se fera sentir au réprouvé pour ce qu'il est, qu'il lui dévoilera toutes ses grandeurs et toutes ses perfections?...

L'homme court nécessairement après le bonheur : il lui est nécessaire comme la vie; et c'est le Seigneur lui-même qui a mis dans son cœur le désir d'être heureux, et qui l'a rendu si insatiable, que rien, pas même la possession de l'univers, ne pourrait le satisfaire, et que l'homme ne peut

trouver qu'en Dieu le bonheur qui puisse le contenter. Aussi, à peine le pécheur a-t-il rendu le dernier soupir et son âme a-t-elle quitté sa dépouille mortelle, que l'idée de la félicité pour laquelle elle a été créée se réveille avec elle; alors le voile est levé, l'illusion est dissipée : elle voit aussitôt son Dieu, toute sa beauté et toutes ses grandeurs qui devaient faire son véritable bonheur; elle veut s'unir à lui, elle s'élance vers ce divin objet de ses désirs avec la rapidité de la flèche et la vitesse de la pensée; elle veut se plonger dans les torrents de délices qui l'environnent : mais une main invincible l'arrête. Juste ciel, quel tourment! car, remarquez : Dieu étant le centre, le principe et la fin de notre âme, attire à lui celle du réprouvé par une attraction aussi nécessaire qu'elle est forte; par conséquent cette âme est attirée à Dieu et se lance vers lui par deux mouvements inconcevables, l'un d'attraction et l'autre d'inclination. Ces deux mouvements, opérant en elle, la portent vers son principe et sa fin avec une rapidité incompréhensible. Représentez-vous, dit excellemment un auteur, un oiseau de proie, un épervier qui n'a aucun mouvement, tandis qu'il a le chaperon sur la tête; mais sitôt qu'on le lui a levé, il part avec une incroyable vitesse de la main du fauconnier pour fondre sur sa proie : de même, l'âme, tandis qu'elle est ici-bas comme voilée de son corps, n'a pour

ainsi dire aucun mouvement qui la porte à Dieu, tant elle est ensevelie dans la matière et ignore ce qu'est son Dieu et ce qu'elle est elle-même ; mais le voile de son corps n'est pas plus tôt abattu, que, découvrant les grandeurs de Dieu dont la possession devait faire sa félicité, elle s'élance vers lui comme vers son centre et sa fin avec une telle impétuosité, qu'il est impossible à l'homme de rien concevoir de si violent. Ce désir ou plutôt ce besoin de s'unir au bonheur pour lequel elle avait été créée, est en elle une faim qui la dévore, une soif qui la consume ; et pour me servir de l'expression d'un Prophète (1), c'est un rugissement qui ne fait retentir que le nom de Dieu. Et tandis que cette âme se porte vers son Dieu avec une pareille activité, Dieu de son côté augmente toujours cette activité en attirant par le charme de ses beautés l'âme à lui avec toute sa force et toute sa puissance divine. Mais, ô cruel supplice! Dieu par un mouvement de haine et d'exécration la repousse et lui dit éternellement : *Point de Dieu pour vous! point de Dieu pour vous!* L'enfer, dit ici saint Chrysostôme, est sans doute épouvantable ; c'est le composé de tous les maux, et l'on ne peut en supporter l'idée : toutefois dix mille enfers ensemble ne sont rien auprès de celui d'être devenu l'objet de la haine de Jésus-Christ et

(1) Is. LIX, 11.

d'entendre de sa bouche ces paroles : *Je ne vous connais point ; qu'avez-vous fait pour le ciel ? qu'avez-vous fait pour votre Dieu ? vous avez violé ses lois, vous l'avez méprisé sur la terre ; retirez-vous de moi, je ne vous reconnais pas, allez au feu éternel.* A cette affreuse sentence, l'âme du réprouvé sentant toute sa perte, s'élance de nouveau vers le centre de son bonheur ; mais vains efforts : un bras vengeur la saisit et la précipite dans l'enfer. Alors se voyant éternellement repoussée par son Dieu, et sentant que son malheur est sans ressource, le réprouvé s'emportera contre lui-même, grincera des dents, frémira de désespoir ; et animé de haine et de rage contre Dieu qu'il ne pourra posséder, il vomira mille imprécations contre lui et fera retentir les enfers de ses blasphèmes. Il aimera et haïra Dieu tout à la fois : il l'aimera comme son centre et sa fin, et le haïra comme son ennemi ; il l'aimera comme étant seul capable de faire son bonheur, et il le haïra comme se refusant à ses désirs ; d'une part il voudrait l'anéantir, et de l'autre il voudrait le posséder. Cette haine et cet amour éternellement déchireront son cœur tour à tour par une guerre cruelle ; et au milieu de ce combat, plongé dans un étang de feu, la pensée de l'éternité et de son supplice sera toujours présente à son esprit : jamais, toujours ; jamais avec Dieu, toujours avec les démons ; jamais aucune heure d'espérance, tou-

jours dans les larmes et dans le feu, toujours dans la rage et le désespoir ! éternellement dans un tel supplice !...

O éternité ! ô éternité !... ah ! qui pourra la comprendre ? personne : elle est infinie. Elevez vos idées, faites tous les calculs, toutes les suppositions imaginables ; comptez, si vous le pouvez, toutes les gouttes d'eau que renferme la vaste étendue des mers, et tous les grains de poussière qui couvrent la surface du globe ; et supposez autant de millions de siècles : eh bien ! après la révolution presque infinie de tous ces millions de siècles, l'éternité n'aura pas diminué d'un seul instant ; faites encore une supposition : supposez une boule d'acier grosse comme la terre, et que tous les millions d'années une mouche vienne une seule fois se poser dessus ; eh bien ! ce petit animal, dans la suite des siècles, viendrait à bout d'user par le frottement de ses ailes toute cette masse énorme de fer, et l'éternité resterait encore toute entière, parce qu'en elle il n'y a ni passé ni avenir et que tout y est présent.

La supposition des chiffres, à qui la comprend bien, est encore plus affreuse. Quatre chiffres qui ne sont pas des plus forts, expriment le nombre des années du monde ; deux chiffres marquent l'espace de la vie ordinaire des hommes ; et trois, la durée des plus longues vies. Cent chiffres sur une même ligne repré-

sentent un nombre plus grand que n'est celui des grains de sable qui couvrent le rivage des mers : cela est démontré. Maintenant, supposons une même ligne chargée de tous les chiffres qu'on pourrait écrire dans autant de volumes qu'il en faudrait pour remplir l'espace du ciel et de la terre, sera-ce l'éternité ? non ; et si l'on révélait à un damné, qu'au bout de ce terme immense son supplice finira, il commencerait à se consoler.

II. Hélas ! l'âme ici-bas au milieu de ses maux trouve toujours une espèce de bonheur dans l'espérance qu'ils finiront ; elle se plaît à s'attacher à cette ancre consolante. Un patient, appliqué à une cruelle torture, demande à chaque instant quelle heure il est : on se hâte de lui répondre, et il se trouve consolé en apprenant que ses tourments sont abrégés de quelques moments. Mais le réprouvé, privé de son Dieu, étendu sur son lit de flammes, enchaîné sur un brasier ardent, fait-il la même question, une voix effrayante lui fait entendre cette désolante réponse : Il est l'heure de l'éternité. O douleur ! ô désespoir ! l'infortuné comptera et passera des millions et des milliards d'années dans les tourments, et rien ne sera retranché de son éternité ! l'horloge de cet affreux séjour, disait autrefois un de nos célèbres prédicateurs, lui fera continuellement entendre dans son mouvement éternel ces terribles sons : *toujours...*

jamais... : oui toujours brûler, toujours dans les plus affreux tourments, toujours ne voir que des monstres et n'entendre que des hurlements, toujours être séparé de Dieu! jamais n'avoir le moindre soulagement ! jamais d'espérance de repos! jamais ne pouvoir être anéanti! *toujours, jamais*... O la cruelle et désolante réponse! ici l'esprit se trouble, les pensées se confondent; l'on perd la foi ou l'on pense à se convertir.

Ne croyez pas que dans ce que nous avons dit il y ait de l'exagération; car on peut le dire de l'enfer : jamais l'esprit de l'homme ne comprendra toute la rigueur de ses tourments, et tout ce que nous en disons n'en est que l'ombre.

O vous qui lisez ou entendez ceci, méditez bien cette grande vérité de la foi : *Il y a un enfer éternel pour vous, si vous mourez en état de péché mortel.* Quelque grand pécheur que vous soyez, vous pouvez encore l'éviter; mais vous n'avez point de temps à perdre. Recourez à Dieu, dès à présent : il est encore pour vous le Dieu de clémence et de miséricorde; il vous appelle, et vous conjure de revenir à lui; il veut vous sauver : mais si vous êtes sourd à sa voix, tremblez que vous ne soyez condamné et que l'enfer ne devienne *la maison de votre éternité.*

Ah! s'il m'était donné en ce moment de me transporter dans l'enfer et d'aller dire aux réprouvés, victimes éternelles de la justice divine: Suspendez vos blasphèmes et vos imprécations,

je vous apporte l'espérance ; sortez de l'abîme et ouvrez les yeux à la lumière, à la voix de votre Dieu, qui vous appelle encore une fois sur la terre pour y passer une nouvelle vie dans la pénitence et les larmes. Ah ! à ma première parole je verrais l'enfer sans réprouvé ; et cette pénitence qui fait votre tristesse et votre effroi, ferait la joie de tous les damnés. Mais hélas! cette consolation ne leur sera jamais donnée. Eh bien, si une fois dans l'enfer on ne peut jamais en sortir, on peut facilement s'empêcher d'y tomber : pour cela il n'y a qu'à avoir sans cesse devant les yeux les feux éternels ; « car, dit saint Chrysostôme, personne n'est précipité en enfer, s'il y pense souvent et sérieusement, tandis qu'aucun de ceux qui le méprisent ne saurait s'y soustraire (1). »

Imaginons-nous souvent que nous entendons la voix du mauvais riche qui s'écrie continuellement dans le fond de l'abîme : *Je souffre cruellement dans ce feu* (2). Portons cette image dans nos plaisirs : nous en perdrons bientôt le goût ; si nous sommes tentés d'offenser Dieu, prêtons l'oreille à cette voix, et bientôt la tentation disparaîtra. Un saint solitaire, se trouvant un jour extraordinairement tenté, s'avisa de mettre le

(1) Nemo eorum qui gehennam ob oculos habent, in gehennam incidet ; nemo gehennam contemnentium, gehennam effugiet.

(2) Crucior in hâc flammâ. *Luc.* XVI, 24.

bout du doigt sur la flamme de sa lampe; la douleur vive et piquante l'ayant obligé de vite se retirer : Eh quoi ! dit-il, s'adressant au démon, tu me sollicites de prendre un plaisir criminel pour lequel je dois être condamné aux flammes éternelles, et je n'ai pas la force de toucher du bout du doigt notre feu usuel ! Aussitôt la tentation disparut. Non, il n'y a rien qui amortisse les passions comme l'image, comme la pensée de l'enfer. Descendons-y donc souvent en esprit pendant la vie, pour ne pas y descendre après notre mort : *Descendant in infernum viventes, ne descendant morientes*. Ainsi soit-il.

DIX-SEPTIÈME LECTURE.

(*Pour le Vendredi de la deuxième semaine de Carême.*)

De la félicité dont jouissent les Bienheureux dans le ciel, au sortir de cette vie.

Ier Point.

Les Saints sont heureux dans le ciel, parce que Dieu s'y manifeste à leur esprit dans toute sa gloire et le satisfait pleinement.

I. La gloire dont jouissent les Bienheureux dans le ciel est si grande qu'elle est au-dessus de toutes nos paroles et surpasse toutes nos conceptions, au rapport de tous les saints docteurs. Saint Paul ne trouve point d'expression, lorsqu'il lui faut parler de ce glorieux séjour : *L'œil*, dit-il, *n'a rien vu*, *l'oreille n'a rien entendu*, *l'esprit de l'homme n'a jamais rien conçu* qui en approche (1).

Mais pour nous élever à la grandeur des récompenses que Dieu réserve à l'homme dans le

(1) I. Cor. II, 9.

ciel, considérons un instant ce qu'il a fait pour lui dans l'ordre de la nature. Comment Dieu a-t-il agi envers le premier homme nouvellement sorti du néant? Avant de l'introduire dans le monde, il eut soin de former et d'enrichir cet univers pour lui servir de palais; il l'orna de tant de beautés, qu'en ouvrant les yeux, Adam fut ravi de ses merveilles : le premier objet qu'il vit fut la voûte des cieux peinte en azur et dorée des rayons du soleil. Le premier air qu'il respira fut le souffle admirable d'un zéphyr embaumé. Il se trouva, dit saint Chrysostôme, au premier moment de sa création, les pieds sur les œillets et sur les roses; un concert admirable de divers oiseaux qui joignaient leur chant à l'agréable murmure des ruisseaux, flattait doucement ses oreilles; les fruits des arbres lui naissaient entre les mains; tous les éléments semblaient se disputer comme à l'envi l'avantage de lui procurer quelque plaisir : Dieu, dit saint Ambroise, n'avait pas créé l'homme, que déjà il lui avait préparé une infinité de délices. Regardez et contemplez la splendeur des étoiles, la lumière du soleil, le mouvement des astres, les bénignes influences de ces corps majestueux qui roulent sur nos têtes, la vaste étendue des mers, la fécondité des eaux, la multitude innombrable des animaux, et tant de magnificence et de richesses : tout cela a été créé pour l'homme. Or si Dieu

a été si magnifique et si libéral envers l'homme qui n'avait pas encore soupiré pour son amour et qui ne faisait que de sortir du néant, que fera-t-il donc lorsqu'il s'agira de récompenser un fidèle serviteur qui aura vieilli dans son service?

Remarquons encore : l'homme devient-il pécheur, que ne fait pas Dieu pour lui dans l'ordre de la grâce? quelle multitude de miracles! quelle suite de miséricordes! quel enchaînement de bienfaits! Mais si Dieu a tant fait pour l'homme rebelle; s'il lui a donné son propre Fils pour le relever de sa chute et pour lui servir de voie et de conducteur; s'il a répandu dans son cœur une autre personne divine qui est l'Esprit-Saint, afin, comme dit saint Paul (1), de lui servir de gage et d'arrhe pour l'héritage qu'il lui réserve; quel doit être le terme où conduit cette voie? combien doit être précieux l'héritage dont les arrhes sont de la valeur d'un Dieu! dit saint Jérôme (2). Aussi le prophète Isaïe, pour nous donner une idée des récompenses que le Seigneur réserve à ses élus, dit-il que c'est seulement dans le ciel que notre Dieu est magnifique (3).

En effet sur la terre, quelque grands que soient les dons que Dieu nous fait, il les fait

(1) Ephes. I, 14.

(2) Si tanta arrha, quanta erit possessio!

(3) Quia solummodo ibi magnificatus est Dominus noster. *Is.* XXXIII, 21.

en père, il les fait en sauveur et en ami; mais dans le ciel il les fait en Dieu : c'est lui-même qui se donne tel qu'il est dans l'état de sa gloire et de sa magnificence (1). O ciel! quel torrent de consolations doit inonder l'âme du Bienheureux! Eh quoi! ici-bas, dans ce lieu d'exil qui est une vie de lutte et de combat, Dieu, quoiqu'il ne se manifeste qu'imparfaitement à ses serviteurs, leur fait quelquefois goûter des douceurs inconcevables; en sorte, comme dit saint Paul, qu'au milieu de leurs combats ils nagent dans la joie (2) : un saint François Xavier, au milieu de ses peines et de ses travaux, ressentait tant de consolations qu'il s'écriait d'une voix amoureuse : « Seigneur, c'est assez; ma faible nature ne saurait plus soutenir ce torrent de délices sans tomber dans une défaillance mortelle; réservez pour la vie future vos bénédictions paternelles. »

Mais, dit saint Augustin, si dans cette vallée de larmes, dans l'obscure prison de ce bas monde, Dieu nous fait goûter une si grande joie, un repos si charmant, que sera-ce donc lorsque le beau jour des noces sera venu et qu'il ne sera plus question que de régner et de

(1) Ego... merces tua magna nimis. *Gen.* xv, 1.

(2) Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ. *II. Cor.* VII, 4.

triompher avec Jésus-Christ (1)? Si un petit rayon de la lumière divine suffit pour répandre dans les cœurs une paix qui surpasse tout sentiment et les inonder de consolations, que sera-ce donc quand le soleil de justice les pénétrera et les embrasera entièrement de ses flammes vivifiantes? Aussi le Roi-Prophète pensant au bonheur des Elus, s'écrie-t-il dans le transport de sa joie : « Je serai alors rassasié; j'aurai non-seulement ce que je désire, mais encore tout ce qu'il faut pour ne plus rien désirer : quelque vaste que soit mon cœur, je serai satisfait jusqu'au rassasiement, parce qu'alors le Seigneur déploiera sa gloire, et qu'il est de sa gloire de récompenser en Dieu (2). »

Oui, ce sera Dieu lui-même qui fera notre béatitude dans le ciel; nous y serons heureux parce que nous le verrons, parce que nous le posséderons, et qu'il se manifestera à notre esprit dans toute sa gloire et le satisfera parfaitement; nous l'y verrons à découvert, face à face, comme dit l'Apôtre, *videbimus eum facie ad faciem* (3). Ici-bas nous ne le voyons qu'à travers les nuages d'une raison bien obscurcie : personne n'ignore combien sont profondes les ténèbres de notre esprit non-seulement par rapport aux choses surnaturelles, mais même

(1) Si tanta nobis facis in carcere, quid ages in palatio?

(2) Satiabor cùm apparuerit gloria tua. *Ps.* XVI, 15.

(3) I. Joan. III, 2. I. Cor. XIII, 12.

dans les choses de la nature : il a beau étudier et faire des recherches, il ne fait qu'apercevoir qu'il y a une infinité de choses qu'il ne connaît pas ; et s'il voit Dieu dans les effets de sa puissance, dans les caractères de sa sagesse et dans les traits de sa beauté qu'il a répandus dans toute la nature, c'est seulement dans un miroir et sous des figures énigmatiques qu'il l'aperçoit, dit saint Paul (1). Partout nous sentons sa présence, et nous ne le voyons nulle part : s'il agit, il nous cache sa main toute-puissante ; s'il parle, c'est dans l'obscurité ; s'il se donne à nous, c'est sous des voiles grossiers dont il s'enveloppe ; partout enfin il nous dérobe la beauté de son essence infinie. Mais dans le ciel, la divine lumière qui brille dans l'éternité éclairera notre esprit, lèvera le voile qui le couvre, dissipera toutes ses obscurités, chassera ses ténèbres, le changera, le transformera et le divinisera, selon l'expression de saint Augustin (2). Alors plus de voile, plus de nuage, plus d'obscurité pour nous : nous verrons *face à face* la douce et ravissante majesté de l'Etre suprême, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle que les temps ne sauraient ternir, cette beauté dont toutes

(1) Videmus nunc per speculum in ænigmate. *I. Cor.* XIII, 12.

(2) Cùm accepta fuerit illa ineffabilis lætitia, perit quodammodo humana mens, et fit divina. *S. August. enarr. in Ps.* XXXV.

les beautés de la nature et de toutes les créatures ensemble ne sont qu'un bien petit écoulement, cette beauté enfin dont saint Pierre n'aperçut qu'un rayon sur le Thabor, et qui troubla en quelque sorte sa raison.

Placés vis-à-vis de la divinité entièrement dévoilée à nos yeux, nous la verrons dans tout son éclat et dans toute sa gloire, et la lumière qu'elle nous communiquera nous rendra capables d'en soutenir les éclairs et toute la splendeur : car, comme dit le Prophète royal, c'est dans la lumière de Dieu que nous verrons la lumière même qui doit remplir nos désirs et accomplir notre bonheur (1).

O Dieu! que de choses admirables nous verrons alors! mêlés avec les Anges et toutes les puissances célestes, dans les mêmes transports d'admiration et de ravissement, nous verrons et contemplerons à nu, à découvert tous les attributs de Dieu, toutes les richesses de sa nature, et tout ce qu'on nous aura dit de lui (2). Nous verrons tout ce que nous croyons de Dieu, tout ce que nous ne pouvons comprendre de Dieu et tout ce qu'il est en lui-même; car *nous le verrons tel qu'il est*, dit l'apôtre saint Jean (3); et en le voyant nous verrons tout et connaîtrons tout :

(1) Ps. XXXV, 10.

(2) Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum. *Ps.* XLVII, 9.

(3) Videbimus eum sicuti est. *I. Joan.* III, 2.

en effet, dit S. Grégoire-le-Grand, en voyant celui qui voit tout, qui contient tout, qui ordonne tout, et qui est le principe, la source et la fin de tout, que ne verrons-nous pas (1)?

O vous, si avides de science, et qui vieillissez sur les livres pour en orner votre esprit, sortez de cette nuit obscure et paraissez à ce grand jour où vous verrez tout en Dieu et Dieu en tout : ils ne seront plus alors pour vous des énigmes, ces secrets profonds de la nature : tant d'événements passés depuis que le monde est monde, ensevelis dans la nuit des temps, tant de desseins de Dieu sur l'avenir et qui ne se manifesteront que dans la suite des siècles, tant de merveilles enfin, soit de la nature, soit de la grâce, ne seront plus des mystères pour vous.

II. J'ajouterai qu'en voyant Dieu et tout en Dieu, nous serons semblables à lui ; c'est le disciple bien-aimé qui nous en assure : *Nous savons*, dit-il, *que lorsque Dieu se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* (2). En effet, voyant Dieu tel qu'il est, nous le connaîtrons et nous connaîtrons toutes choses en lui par la même lumière dont il se connaît lui-même, lumière qui sera une émanation, une effusion de la substance

(1) Quid non videbunt qui Videntem omnia videbunt? *S. Gr. Hom. in Evang.*

(2) Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus : quoniam videbimus eum sicuti est. *I. Joan.* III, 2.

même de Dieu ; et alors, exprimant dans notre entendement l'image de la divinité, cette image nous donnera une admirable conformité avec Dieu. Oh! quelle effusion de lumière se répandra alors sur notre âme sortie des ténèbres d'une si longue nuit! ô moment! ô jour de l'éternité! quelle clarté vous allez faire briller à nos yeux dans les splendeurs de la gloire!

IIe Point.

Les Saints sont heureux dans le ciel, parce que Dieu se communique à leur cœur dans toute sa plénitude, et qu'il remplit tous leurs désirs.

I. Si dans le ciel nous voyons Dieu tel qu'il est, et si par là nous sommes semblables à lui, de quelles vives impressions ne serons-nous pas pénétrés en voyant cette toute-puissante grandeur, cette admirable et divine beauté! notre cœur alors n'étant plus partagé, plus dissipé par les créatures, se portera vers cet objet souverainement aimable, de toute la force de ses mouvements, de toute l'impétuosité de ses désirs, et de toute l'activité de ses inclinations; et Dieu de son côté se communiquera à lui dans toute sa plénitude et avec tous ses trésors. Alors, quel amour, grand Dieu! qui pourra décrire les chastes délices, les torrents de joie et de consolations qui inonderont notre âme! Dans le ciel nous aimerons Dieu, dit saint François de Sales,

non pas comme liés et obligés par la loi, mais comme attirés et ravis par la joie ineffable que ce divin objet si parfaitement aimable donnera à nos cœurs; nous l'aimerons d'un amour puissant, invincible qui épuisera toute la sensibilité de notre cœur, d'un amour digne de Dieu qui n'aura d'autres bornes que celles de notre nature, d'un amour insatiable qui embrasera toutes les puissances de notre âme qui ne sera jamais troublée par la crainte d'être séparée de cet aimable et divin objet : Séraphins en lumière, nous serons des Chérubins en amour. Plus de concupiscence, plus d'opposition entre l'esprit et le cœur, plus d'affections humaines, plus de danger, plus de combat : mais l'amour de Dieu, la joie du Seigneur, *gaudium Domini*, la félicité, la béatitude de Dieu même, voilà le partage des Elus. Ne mettez plus de bornes à vos désirs, nous dira éternellement l'Epoux de nos âmes, je n'en mets plus à mes bienfaits. Assez longtemps j'ai éprouvé votre constance, il est temps que je vous récompense d'une manière digne de moi; *entrez dans la joie de votre Maître* (1); abîmez-vous dans cet océan de lumières et de perfections; puisez sans mesure : tout ce que j'ai, tout ce que je suis vous appartient; vous êtes destinés à partager ma propre félicité. Désirez toujours, et vos désirs seront toujours

accomplis. Alors, dit saint Augustin, notre âme s'abîmera dans la divinité, et quoiqu'elle conserve toujours sa substance créée, elle ne sera en quelque sorte plus qu'une même chose avec son Dieu, elle sera comme une goutte d'eau perdue dans l'océan, un rayon réuni à son soleil.

Dans cette éternelle jouissance qui n'aura jamais d'interruption et jamais de dégoût, plongés dans le torrent des délices de Dieu même nous serons toujours avides de bonheur et de plaisir, et à peine nos désirs seront-ils formés, qu'ils seront satisfaits : *Semper avidi et semper pleni*, dit un Docteur; c'est pour cela que le juste dans le ciel, si je peux parler ainsi, courra toute l'éternité dans l'immensité des amabilités divines avec une ardeur toujours nouvelle et un désir toujours rassasié, sans se détourner un seul instant de la contemplation des grandeurs de son Dieu. Il sera, aux termes de saint Paul, *rempli de la plénitude de Dieu même* (1).

O combien grand doit être en nous le désir du ciel! ô l'heureuse nouvelle, quand on nous annoncera notre entrée dans ce bienheureux séjour! « O mon Dieu, et mes délices, s'écriait sainte Thérèse, jusqu'à quand vivrai-je éloignée de cette délicieuse demeure? ô vie longue, vie

(1) Ephes. III, 19.

pénible, quand finirez-vous ? mon âme est dans une prison trop étroite pour ne pas désirer la liberté. O mort ! ô mort ! je ne sais qui peut te craindre, puisque c'est par toi qu'on trouve la vie et le bonheur. » Je ne cesse de pleurer, disait Augustin, jusqu'à ce que vienne ce jour glorieux où je verrai mon Dieu face à face. Sainte Cité, Jérusalem céleste, que je ne puis me lasser de nommer, Jérusalem dont le souvenir est toujours présent à mon esprit, Jérusalem! oh! que tu te formes lentement (1) ! serons-nous encore longtemps exilés de ton agréable séjour ? quand est-ce que nous assisterons à tes pompeuses solennités ? Sainte patrie, quand quitterons-nous ce malheureux monde, et aurons-nous le bonheur d'être vos habitants ?

II. Mais au désir du ciel joignons l'action, joignons les œuvres ; soyons fidèles à nos devoirs religieux ; combattons nos passions et nos penchants déréglés ; dépouillons-nous de notre trop grand attachement aux choses de la terre, qui bientôt vont disparaître avec nous ; faisons une violence continuelle à la nature. Quelque grands que doivent être ces efforts, ils ne sont que peu de chose en comparaison du bonheur, de la récompense qui leur est réservée. Les Bienheureux regardent aujourd'hui comme rien tout ce qu'ils ont fait et souffert pour acquérir une si

(1) Jerusalem, quæ ædificatur ut civitas. *Ps.* cxxvi, 3.

grande félicité. Ce ne serait pas trop, dit saint Augustin, d'une éternité de travaux pour s'assurer une éternité de bonheur (1). « S'il s'est rencontré, dit le même saint Docteur, des hommes assez généreux pour endurer l'ingratitude de leurs concitoyens, la mort ou la captivité, accompagnée des plus affreuses tortures; si l'on nous parle d'un Brutus étouffant dans son propre cœur la voix de la nature, et pourquoi? pour l'amour de son pays ou pour se donner une gloire humaine : est-ce quelque chose de si difficile et de si héroïque que de garder la foi à cette patrie céleste dont l'heureuse possession est le prix de cette foi même? pourrait-on s'enorgueillir de quelques sacrifices qu'il en coûte pour arriver à la véritable liberté qui nous affranchit de l'empire du péché et nous met en possession d'un bonheur éternel, quand nous voyons un Mucius Scévola soutenir sa main sur un brasier ardent pour effrayer un roi ennemi? qui croira avoir fait quelque chose qui par lui-même mérite le royaume des cieux, quand, pour l'obtenir, il aura abandonné, je ne dis pas sa main, mais tout son corps aux flammes de ses persécuteurs? »

Le ciel est une récompense, il faut donc travailler pour la gagner; c'est une couronne, il faut combattre pour l'obtenir; c'est une con-

(1) Æterna requies æterno labore rectè emitur.

quête, il faut se faire violence pour la mériter : car, dit le Sauveur, le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que les violents qui l'emportent (1).

Si nous sommes bien pénétrés de ces vérités, les bonnes œuvres, l'aumône, la mortification, le mépris des joies et des plaisirs du monde seront nos délices. Convaincus que le Ciel n'est ouvert qu'à l'innocence ou à la pénitence, nous ne craindrons rien tant que le péché, et nos soins les plus empressés seront d'expier par la pénitence une vie déréglée. Il faudra, il est vrai, des peines, des combats et des tribulations ; mais un soldat redoute-t-il les fatigues et le combat, quand il s'agit du service de son prince ? Pourquoi s'expose-t-il à tous les périls de la guerre ? Pour acquérir une fumée de gloire ; et nous, nous nous épargnerions quand il s'agit de servir Dieu et d'acquérir une gloire immortelle ? Courage, âmes chrétiennes ! vos peines, vos tribulations ne sont que d'un moment, et la récompense immense qui vous attend est éternelle (2). Encore quelques efforts, et vous touchez à la couronne ; encore quelques sacrifices, et vous êtes dans la Jérusalem céleste, où l'on ne connaît d'autre sa-

(1) Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. *Matth.* XI, 12.

(2) Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. *II. Cor.* IV, 17.

crifice que celui des louanges; encore quelques instants, et vous allez chanter dans le séjour des Elus, avec les Anges et les Saints, un cantique éternel de joie, que l'amour rendra toujours nouveau.

DIX-HUITIÈME LECTURE.

(Pour le Samedi de la deuxième semaine de Carême.)

De la béatitude dont jouiront dans le ciel les corps des Bienheureux, après la résurrection.

Ier Point.

Des qualités glorieuses dont seront revêtus les corps des Bienheureux.

I. La justice et la bonté de Dieu demandent que le corps qui aura été en cette vie le fidèle compagnon des combats de l'esprit, participe dans l'autre à son triomphe; que la chair qui aura été l'associée de l'âme pour la vertu, le soit dans l'éternité pour le bonheur : la peine et les combats ont été communs à l'un et à l'autre; ils doivent donc tous deux partager la récom-

pense et la couronne. Aussi, l'âme revêtue de la gloire de Dieu glorifiera le corps à son tour au grand jour de la résurrection; elle se réunira à lui et lui communiquera tout à coup sa vie, son immortalité et sa gloire. Par cette communication subite, la gloire de l'âme éclatera sur tout le corps, et lui servira de pourpre et de diadème; elle se répandra autour de lui comme une sphère de rayons, qui éclairera le ciel empyrée et formera une partie du grand jour de l'éternité.

Mais écoutons l'apôtre saint Paul, qui nous décrit les qualités glorieuses dont les corps des Elus seront revêtus : « *Le corps maintenant*, dit-il, *comme une semence, est mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible; il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux; il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur; il est mis en terre comme un corps tout animal, et il ressuscitera comme un corps tout spirituel* (1). » Ainsi, la foi nous apprend que les corps des Bienheureux auront trois qualités qui feront leur béatitude : ils seront glorieux, incorruptibles et spirituels.

Ici-bas, notre corps pétri de boue ne paraît au monde que comme une masse informe, grossière, vile et méprisable; environné de toutes

(1) I. Cor. xv, 42, 43, 44.

sortes de dangers, accablé sous son propre poids, sans force et presque sans mouvement, il est incapable de se soutenir; à mesure qu'il croît, il lui survient de nouvelles défectuosités et se trouve en proie à toutes les maladies. Si la nature a répandu sur lui quelques grâces, bientôt ternies, elles sont effacées par l'âge, les soucis, les chagrins et les afflictions. Si l'on arrive à la vieillesse, les traits se défigurent, le visage se ride, les membres se courbent, et le corps dépérissant n'est presque plus qu'une espèce de fantôme. La mort enfin vient priver ce corps de tous ses sens, de mouvement et de vie, et le rendre le plus abject de tous les êtres, un pâle et hideux cadavre que quelquefois on est obligé de couvrir pour n'en être pas effrayé. Du lit de mort, il faut le porter dans un sépulcre; et là, que devient-il? Un amas d'ossements, une poignée de cendre et de poussière. Quelle difformité!

Mais l'heure de la résurrection générale est-elle arrivée, en un clin d'œil, à la voix de l'Archange : *Levez-vous, morts, venez au jugement*, cette poussière se ranime, ce corps sort du sein de la terre, et reparaît avec toutes ses propriétés, revêtu de gloire et de magnificence : *Surget in gloriâ.* Après avoir refleuri dans le tombeau, selon l'expression de l'Esprit-Saint (1), il en

(1) Eccli. XLVI, 14.

sortira plus brillant que le soleil (1). Alors, prenant son essor, il s'avance, s'élance au milieu des airs et vole au-devant du Seigneur, pour être avec lui éternellement (2).

En quelque temps que les corps des Bienheureux aient été mis en terre; que ce soit dans l'enfance, dans la jeunesse ou la vieillesse, peu importe, dit saint Augustin : en ressuscitant, ils se trouveront à l'âge le plus parfait, à l'âge où Jésus-Christ est ressuscité, ajoute saint Jérôme (3). Plus de défaut en eux : tout ce qui était difforme, sera réparé et embelli ; ils seront parfaits et pleinement glorieux dans toutes leurs parties, revêtus d'honneur, de pompe. et de splendeur, enrichis de tous les priviléges de la gloire, et couronnés d'un diadème qu'ils recevront de la main de Dieu même (4). Leurs visages brûleront bien autrement que celui de Moïse, lorsqu'il eut conversé avec le Seigneur sur le mont Sinaï; leurs yeux étincelleront d'une flamme toute céleste et comme des lampes tellement ardentes, que rien ici-bas ne peut nous en donner une idée.

L'éclat de ces corps sera si lumineux, si brillant, que l'éclatante vivacité de leur coloris

(1) Fulgebunt justi sicut sol. *Matth.* XIII, 43.

(2) Simul rapiemur cum illis in nubibus obviam Christo in aera, et sic semper cum Domino erimus. *I. Thess.* IV, 16, 17.

(3) S. Hier. Ep. LXXXVI, ad Eustoch.

(4) Sap. V., 17.

éblouirait le soleil même, et l'éclipserait lorsqu'il est dans toute sa force et dans sa plus vive ardeur. Semblables au corps glorieux de Jésus-Christ, ils brilleront, comme lui, d'une beauté divine; ils porteront l'image de l'homme céleste, comme ils ont porté ici-bas l'image de l'homme terrestre; car Jésus-Christ répandra sur eux l'éclat de sa gloire même (1): « Nous attendons, dit l'Apôtre, le Sauveur qui transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux (2). »

II. La seconde qualité des corps glorieux, sera d'être incorruptibles : *Surget in incorruptione*. Ici-bas, nos corps, renfermant en eux-mêmes des principes de destruction et de ruine, sont sujets à des misères humiliantes, à des nécessités basses qui nous font gémir; exposés à toutes sortes de maladies et de dangers, ils nous tiennent, pour ainsi dire, dans des craintes continuelles. Mais une fois ressuscités, plus en eux de principe de ruine et de corruption; indépendants de toutes les créatures et de tout ce qui peut contenir la mortalité, ils n'éprouveront plus ni peine, ni douleur, ni besoin, ni fai-

(1) I. Cor. xv, 49.

(2) Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ. *Philip.* III, 20, 21.

blesse, ni crainte, ni rien qui participe à l'ancienne corruption de la chair : « *Tout ce qui était mortel chez eux*, dit saint Paul, *est absorbé par la vie* (1). » Ce ne seront plus ces maisons terrestres qui servent aux âmes de prisons, et qui, à mesure qu'on les raccommode d'un côté, se détruisent de l'autre; ce seront des maisons toutes célestes, faites, non de la main de l'homme, mais de la main de Dieu; des maisons revêtues de l'or de l'immortalité, comme dit saint Jérôme, et qui dureront autant que Dieu même.

Ces corps si faibles, qui trouvaient des principes de mort non-seulement en eux-mêmes, mais encore dans les sources mêmes de la vie, dans la nourriture qu'ils prenaient et dans les soulagements qu'ils se procuraient; ces corps si fragiles, si délicats et composés de tant de ressorts, qu'au lieu de s'étonner comment ils se détruisaient, il y avait lieu d'admirer comment ils pouvaient subsister; ces corps, dis-je, seront revêtus de la force même des Anges, et seraient capables; si l'esprit le voulait, d'ébranler l'univers, comme parle saint Bernard (2).

Etant dégagés de tout ce qui les rendait corruptibles et mortels, rien ne pourra les incommoder, ni faire impression sur eux. Plus de temps fâcheux, plus d'hiver : recevant toujours

(1) II. Cor. v, 4.

(2) In futuro sic justus fortis erit, ut etiam, si velit, terram commovere possit.

les salutaires influences du soleil de justice, qui est Dieu, ils respireront l'air le plus pur et jouiront toujours du printemps de l'éternité.

Ah! ce sera alors que nous nous écrierons : O mort! que sont devenus les trophées de ton ancienne puissance? où est ton empire? où est ta victoire? te voilà vaincue et pour jamais détruite. Tu avais cruellement traîné en triomphe ces corps dans le tombeau; tu les avais placés dans le sein de la corruption et livrés impitoyablement à la pourriture et aux vers : mais une main toute-puissante t'a arraché ta proie, et a réparé pour jamais tes outrages, en revêtant ces corps de l'incorruptibilité, et en imprimant sur le front des Bienheureux l'auguste sceau de la divinité, après les avoir couronnés d'honneur et de gloire.

III. La troisième qualité des corps glorieux, sera d'être spirituels : *Corpus animale, surget spirituale.* Sur la terre, nos corps sont grossiers, pesants, massifs, bas, rempants; mais glorieusement ressuscités, ils deviennent comme des corps spirituels. Leur nature ne changera pas, il est vrai : les Bienheureux auront toujours la même chair dans laquelle ils auront vécu et dans laquelle ils seront morts; la même qu'ils auront laissée dans le sein de la terre, ils la reprendront en sortant du tombeau, mais les qualités changeront : la gloire de Dieu, qui se ré-

sur leurs corps, les inondera, les pénétrera et les divinisera, pour ainsi dire. Alors, les qualités terrestres disparaîtront, pour faire place à des qualités spirituelles. Ces corps seront agiles comme de purs esprits et se transporteront d'un lieu à un autre avec la même vitesse; ils iront comme l'éclair; l'œil même n'agit pas avec une pareille activité : leur vitesse, dit S. Bernard, égalera la rapidité de la pensée (1). Ils pénétreront partout et se trouveront à l'instant partout où l'esprit voudra qu'ils se trouvent; la matière la plus épaisse ne pourra empêcher leur agilité; nul obstacle ne les arrêtera : ils seront semblables au corps de Jésus-Christ, qui se fit un passage à travers la pierre du tombeau, et qui entra dans le cénacle, les portes étant fermées.

Ici-bas, notre corps est animal, surtout par ses mouvements déréglés, par son penchant à la sensualité, par la guerre intestine qu'il fait continuellement à l'âme, et par les passions honteuses auxquelles il s'efforce de l'assujettir pour l'amener à une vie tout animale, pour la rendre, en quelque sorte, semblable à lui, l'avilir, la dégrader et la déshonorer; mais dès qu'il aura participé à la résurrection glorieuse, il se trouvera dans une parfaite harmonie avec l'âme, lui sera entièrement soumis, la secondera admirablement dans toutes ses opérations,

(1) S. Bern. in festo omn. Sanct. Serm. IV.

et en suivra avec docilité tons les mouvements, au point, dit le grave Tertullien, qu'il semblera, en quelque sorte, être de même nature qu'elle (1). Anges du Seigneur, vous aurez donc un jour des semblables (2)! Quel admirable changement s'opérera alors dans notre corps ! de difforme, de corruptible et d'animal qu'il est, il deviendra glorieux, incorruptible et spirituel.

Mais pour que nos corps soient revêtus de ces qualités glorieuses, nous devons les mortifier ici-bas, les offrir à Dieu comme des hosties vivantes, saintes et agréables à ses yeux; résister courageusement à leurs appétits déréglés; leur refuser tout ce qui est superflu, et leur ôter tout moyen de nuire à notre âme. Nous devons les traiter comme des ennemis domestiques que nous voulons soumettre, comme des criminels que nous devons punir, comme des esclaves que nous voulons tenir dans la dépendance, et comme des rebelles qu'il faut assujettir aux lois saintes de l'Evangile. Voilà à quel prix ils pourront ressusciter immortels, impassibles et glorieux.

(1) Tert. de Resurr. Carn. c. xxvi.

(2) Erunt sicut Angeli Dei. *Matth.* xxii, 30.

IIe Point.

Des délices dont jouiront dans le Ciel les sens des corps des Bienheureux.

I. Ici, élevons nos pensées, et n'imaginons rien qui ne soit digne de la pureté des corps glorieux et de la sainteté du lieu qu'ils habiteront. Les sens de ces corps jouiront chacun d'un plaisir particulier : des sons mélodieux, des cantiques de joie et d'allégresse enchanteront les oreilles ; les divins parfums du céleste Epoux flatteront l'odorat; des objets revêtus de toute la gloire et de toute la beauté divine raviront la vue. Les yeux verront le corps glorieux du Sauveur ; ils verront le Roi suprême, le Fils de Dieu; ils le verront dans toute sa beauté et toute sa gloire; ils considéreront éternellement son visage brillant de tous les rayons de la divinité, et qui est l'objet des complaisances de son Père; ils contempleront ces lèvres sur lesquelles repose la grâce, ces mains sacrées où sont empreintes les marques glorieuses de sa victoire sur nos ennemis, et ces pieds divins qui les ont écrasés.

Oui, si un jour je suis associé au bonheur des Elus, comme j'en ai la douce espérance, mes yeux vous verront, ô mon aimable Sau-

veur, mon Dieu et mon tout! Ils vous verront aussi, ô divine Marie! et dans quelle gloire vous verront-ils? Dans la gloire même de votre Fils qui épanche sur vous les radieuses splendeurs de son humanité, dans la gloire de la Reine des Cieux, élevée sur un trône au-dessus duquel il n'y aura jamais que le trône de Dieu. Mes yeux vous verront, saints Patriarches, Apôtres, Martyrs de Jésus, Confesseurs de la Foi, Vierges chastes, et vous, Elus de toutes les nations; ils vous verront avec vos couronnes différentes et avec le caractère de votre sainteté particulier. Mes yeux verront toutes les richesses de la Jérusalem céleste et toutes les magnificences de la cité de Dieu, de ce séjour éclairé d'une lumière bien autrement plus brillante que celle du soleil, de la lumière de Dieu même, et embelli de tout ce que Dieu a de plus précieux dans ses trésors, qu'il étale avec une profusion digne de sa grandeur et de sa magnificence.

Dans le Ciel, dit saint Chrysostôme, tout est joie, allégresse, félicité pour le corps et pour l'âme; tous les sens y ont leurs délices particulières : là, jour sans lendemain, splendeur et lumière sans ombre et sans mélange; là, jeunesse continuelle, vigueur éternelle, gloire inaltérable. Sur la terre, nous sommes sans cesse éprouvés par les disgrâces, les misères, les ennuis et les souffrances; et cela est nécessaire

pour prévenir des langueurs qui nous feraient déchoir du noble héritage qui nous a été promis. Tels les enfants des rois sont élevés sous une discipline sévère ; mais lorsqu'ils viennent enfin à être émancipés, qu'ils sont appelés à la pleine jouissance de leurs droits, tout change pour eux : liberté entière, riches et pompeux ornements, pourpre et diadème royal, cortége nombreux et sentiments à l'égal de leur condition nouvelle ; rien qui ne respire la magnificence et l'allégresse : voilà l'image bien faible encore de l'heureuse révolution qui nous attend dans le ciel. Voulez-vous quelque témoignage de cela ? transportez-vous avec moi, par la pensée, sur la montagne dont le Seigneur fit le théâtre de sa transfiguration : resplendissant d'une éclatante lumière, quoiqu'il ne se manifestât pas dans toute sa gloire comme il se montrera aux regards de ses Elus, des regards mortels ne purent en supporter les rayons. Aussi les Apôtres, éblouis d'un si vif éclat, tombèrent-ils prosternés jusqu'à terre. A cette vue, Pierre s'écrie : « Seigneur, nous sommes bien ici ! » Mais si une simple image de la gloire future absorbe toutes les pensées de cet Apôtre, si elle le pénètre des plus vives impressions de plaisir et de félicité, que sera-ce donc de la réalité même ? que sera-ce alors que les tabernacles du Roi des rois, qui, s'ouvrant tout entiers, le découvriront à nos regards et le montreront

à notre amour et à nos embrassements, non plus à travers le voile de l'énigme, mais tel qu'il est dans toute sa beauté ravissante et face à face? O Dieu! quelle joie alors, quel charme, quel transport, quel ravissement pour le Bienheureux! son âme et toutes ses facultés, son corps et tous ses sens seront plongés dans cet océan de délices et inondés de ce torrent de volupté dont vous enivrerez vous-même vos Elus pendant toute l'éternité (1), et jamais rien ne pourra troubler leur félicité.

Voilà le paradis, voilà le séjour des Elus; mais, que dis-je? Ah! il est bien autrement plus beau que tout ce que nous en avons dit, puisqu'aux termes de l'apôtre saint Paul, qui a été ravi jusqu'au troisième ciel, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme ne peut concevoir ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment (2).

II. Mais pour jouir de ce bonheur ineffable, n'oublions pas qu'il faut que nous nous sacrifiions ici-bas par les exercices de la pénitence : *Mortifiez les membres de votre corps,* nous dit l'Apôtre, *afin que lorsque Jésus-Christ, qui est votre vie, viendra à paraître, vous paraissiez aussi avec*

(1) Et torrente voluptatis tuæ potabis eos. *Ps.* XXXV, 9.

(2) Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. *I. Cor.* II, 9.

lui dans la gloire (1). Combattons avec courage nos goûts déréglés, nos passions, nos penchants vicieux; que rien ne soit capable de nous décourager. Si les peines, si les combats nous effraient, que la récompense nous anime, dit saint Augustin (2). Je travaille pour le ciel, disait un martyr dans ses souffrances; et cette pensée seule le remplissait de joie et de force au milieu de ses combats et de ses cruelles douleurs.

Si nous étions épris des chastes délices de la cité sainte, et bien pénétrés des célestes espérances, toutes les croix, toutes les souffrances de la terre se changeraient en plaisirs pour nous, et nous serions insensibles aux choses d'ici-bas. Voyez ce noble voyageur destiné à un trône, et dont la course se dirige vers la ville royale où il doit en prendre possession à son arrivée; rien de ce qui se présente sur son passage ne le peut arrêter, ni le charme des prairies, ni la fraîcheur des vallons, ni l'aspérité des déserts, ni les peines qu'il endure : indifférent à tous les aspects étrangers, il n'a des yeux que pour contempler dans sa pensée le terme où il tend. De même celui qui fait du ciel l'objet de ses méditations et de ses saints empres-

(1) Mortificate membra vestra... Cùm Christus apparuerit, vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloriâ. *Col.* III, 4, 5.

(2) Si labor terret, merces invitet.

sements, ne donne plus le nom de peine à ce qu'il souffre pour y arriver, ni le nom de plaisir à ce qui pourrait l'en éloigner; mais, tout entier à la salutaire pensée de cet heureux séjour, il est sans yeux pour tout ce qui n'est pas lui; comme saint Paul, *il ne considère point les choses visibles, mais les invisibles*, parce que, se dit-il à lui-même, *les choses visibles sont temporelles, et les invisibles sont éternelles* (1).

Si la pratique de la vertu vous paraît dure, dites-vous à vous-même : Pour quelques misérables plaisirs que je sacrifie, je recevrai une récompense sans bornes, je jouirai d'un bonheur sans fin, qui est le comble des libéralités divines, le terme de la magnificence de Dieu et sa félicité même. Si l'on offrait à un vieillard accablé sous le poids des années et de l'indigence, de le ramener tout à coup à la jeunesse, de lui donner une vigueur et une beauté parfaites, de le combler de biens jusqu'à en faire le roi de l'univers durant un millier d'années, et cela, au sein de la paix la plus profonde, que ne ferait-il pas pour mériter ce bonheur? Eh bien! Jésus-Christ nous fait des promesses infiniment plus magnifiques et plus durables: et la vertu aurait pour nous quelque chose de pénible! et nous craindrions de faire les plus grands sacrifices pour mériter la gloire qui nous

(1) II. Cor. IV, 18.

est promise ! Ah ! dit saint Chrysostôme, fallût-il mourir mille fois chaque jour, fallût-il endurer pendant des siècles les plus affreuses tortures pour avoir le bonheur de contempler Jésus-Christ dans sa gloire et pour être au nombre des bienheureux habitants de son empire, tous ces maux ne seraient rien, et n'auraient aucune proportion avec la félicité qu'ils nous procureraient.

O vous ! pauvres qui gémissez ici-bas, qui vivez dans les travaux et dans les larmes, vous dont les jours sont des jours de tristesse et de deuil, soyez patients dans vos maux, ils ne sont que de courte durée ; élevez sans cesse votre esprit et votre cœur vers la récompense qui vous attend, elle est éternelle : si vous servez fidèlement le Seigneur, vous vous saurez bon gré un jour de ce que vous aurez fait et souffert pour lui.

Entrons en esprit dans le paradis, et parcourons les divers rangs des Bienheureux qui forment cette charmante cité ; voyez les Apôtres assis sur des trônes éblouissants, ces martyrs couverts d'une pourpre éclatante, ces vierges mille fois plus blanches que les lis, ces pénitents revêtus de lumière, ces veuves d'une si auguste, d'une si grande beauté, cette cour nombreuse dont les habitants sont tous plus brillants que les astres. N'y aurait-il rien là qui réveillât votre ambition ? Choisissez parmi tous les or-

dres de ces illustres prédestinés celui qui vous plaira le plus, et dites-vous à vous-même : Il faut qu'un jour j'en fasse partie, quoi qu'il m'en coûte. Pourquoi ne prendriez-vous pas aujourd'hui la belle résolution que prit saint François de Sales lorsqu'on canonisa saint François Xavier? «Voilà, dit-il, déjà trois Saints de ce même nom, il faut que je fasse le quatrième, m'en dût-il coûter la vie. » Il fut fidèle à sa résolution. A quoi tient-il que vous ne fassiez de même? Quel prétexte alléguerez-vous pour excuse ? Sera-ce votre état, seront-ce vos affaires? Mais ne voyez-vous pas dans le ciel des Saints qui ont tenu dans le monde le même rang que vous y tenez aujourd'hui, qui se sont trouvés dans les mêmes engagements, dans les mêmes affaires, dans les mêmes emplois, et qui s'y sont sanctifiés? Vous êtes occupé, dites-vous, des soins et des affaires du monde; les Saints ne l'ont-ils pas été? Vous vous trouvez dans des occasions épineuses; les Saints ne s'y sont-ils pas trouvés? Le torrent de la coutume vous entraîne; les Saints n'y ont-ils pas résisté? Vous avez des passions; les Saints n'en ont-ils pas eu, et même de plus fortes et de plus vives? Vous êtes d'un tempérament délicat; les Saints ont-ils été de fer et de bronze? S'ils ont tant travaillé et tant combattu pour le ciel, croyez-vous qu'il leur a coûté trop cher? Mettez donc tout de bon la main à l'œuvre; commencez une bonne fois, et

ne doutez pas que la grâce n'aplanisse les difficultés qui vous effraient.

Ames nonchalantes dans le service de Dieu, ranimez votre courage ; sachez que le ciel n'est pas pour les lâches, mais pour ceux qui savent se faire violence. Ah ! que ne m'est-il permis de vous faire entendre la voix de ceux qui vous ont précédées dans le tombeau ! Que vous êtes heureux, vous, habitants de la terre, vous disent les Bienheureux, de pouvoir gagner le bonheur dont nous jouissons, et de pouvoir l'augmenter à chaque instant ! Que vous êtes heureux, vous crient les réprouvés du fond de leur affreux cachot ! que vous êtes heureux de pouvoir encore éviter nos tourments et gagner le ciel que nous avons perdu pour toujours ! Ah ! si nous avions le temps qui vous est donné, comme nous l'emploierions au service de Dieu ! n'en perdez pas un moment, et devenez sages à nos dépens.

Un jour que l'on exorcisait un possédé, le saint prêtre qui faisait l'exorcisme demanda au démon ce qu'il ferait s'il pouvait rentrer en grâce avec Dieu ? Le démon lui répondit : « Je voudrais souffrir dix mille ans pour le voir un seul moment dans le ciel ; et si j'avais un corps comme vous, je serais toujours à ses pieds, pour lui demander miséricorde. Ah ! si les hommes savaient ce qu'ils perdent quand ils

perdent sa grâce, quand ils perdent le ciel (1) !... »

O vous qui entendez ceci, descendez dans votre conscience, interrogez-la et demandez-lui si vous faites ce qu'il faut pour mériter le séjour des Elus. Hélas ! peut-être n'en aurez-vous qu'une réponse négative ; peut-être vivez-vous comme s'il n'y avait point de paradis à gagner. Que la vue de votre triste état vous effraie et vous porte à la pénitence, et que la voix de Dieu qui vous appelle à son service et la récompense qu'il réserve à vos efforts, vous animent à mépriser les choses qui ne font que passer, pour vous attacher à celles qui seront éternelles.

(1) Supplém. aux OEuvres du P. Surin.

DIX-NEUVIÈME LECTURE.

Pour le troisième Dimanche de Carême.

Du Temps.

Ier Point.

Rien n'est plus précieux que le temps : premier motif qui doit nous porter à en faire un saint usage.

I. Dieu a fait le temps pour nous, et le but qu'il s'est proposé en le créant, est notre bonheur. Il veut que nous l'employions à nous sauver, et qu'ainsi nous parvenions à le louer et à le contempler éternellement. Et cependant, comment les hommes emploient-ils le temps ? ils le désirent et le négligent ; ils tâchent d'en prolonger la durée, et ils le sacrifient à des objets qui ne sont rien ; ils veulent jouir dans le temps, et ils ne jouissent pas même du temps : ils le perdent et le dissipent. L'homme désœuvré en est surchargé et accablé comme d'un poids intolérable, et le temps se venge par l'ennui qu'il accumule sur tous les moments de ce mauvais économe. L'homme le plus occupé n'est pas plus sage : il se plaint de la brièveté et de la rapidité du

temps ; mais il ne tire aucun fruit solide de celui qu'il emploie, parce qu'il n'en fait pas l'usage qu'il devrait en faire. Il est donc fort utile de considérer ici combien le temps est précieux, et le malheur auquel on s'expose en le perdant.

II. Le temps peut se considérer par rapport à Dieu et relativement à l'homme. Or, de quel côté que nous l'envisagions, rien ne doit nous être plus précieux, dit saint Bernard. En effet, quelle estime le Seigneur n'a-t-il pas faite du temps? Coupables dès notre origine, et par conséquent ennemis de Dieu et condamnés à la mort, nous n'aurions dû recevoir la vie que pour la perdre à l'instant; mais Dieu, qui a tant aimé l'homme, qui l'a aimé de toute éternité, a pris pitié de l'ouvrage de ses mains, et a bien voulu nous réconcilier avec lui; et quel moyen a-t-il employé pour cela? Le temps. Et pour nous le mériter, incapables que nous étions de le mériter par nous-mêmes, qu'a-t-il fait? Du haut du ciel, de son sein éternel, il a envoyé son propre Fils, le cher objet de ses complaisances, qui, pour nous mériter le temps, a fait tout ce qu'il a fait, et souffert tout ce qu'il a souffert depuis la crèche jusqu'au tombeau. Par conséquent, si nous vivons, si le temps est encore à notre disposition, c'est aux souffrances de Jésus-Christ que nous le devons, et sa mort est le seul titre au droit que nous avons à la

vie. Nous devons donc regarder tous les instants qui composent nos jours comme les premiers bienfaits qui ont coulé du sang d'un Dieu, et le temps, comme aussi précieux que ce sang adorable; le perdre ou le mal employer, c'est donc abuser, c'est donc profaner le sang du Seigneur même.

Aussi, Dieu, en nous donnant le temps, nous le confie-t-il comme un talent qui est le prix du sang de son Fils : semblable à cet homme dont nous parle l'Evangile, qui en partant confia ses biens à ses serviteurs, il nous charge, en nous remettant ce talent précieux, de le négocier avec grand soin : « Veillez, nous dit-il, observez tous les moments qui vous sont donnés ; n'en perdez aucun, car tous les instants de votre vie sont autant de talents dont j'exigerai un compte rigoureux. Souvenez-vous qu'il est écrit : « Quand » je reprendrai le temps que j'aurai prêté, je » jugerai ceux mêmes qui en auront fait le » meilleur usage (1). »

C'était la pensée du prix que Dieu attache au temps et du compte rigoureux qu'il en exigera, qui faisait trembler saint François de Sales : « Quand je pense, disait-il, à l'emploi que j'ai fait du temps de Dieu, je crains qu'il ne veuille pas me donner son heureuse éternité, puisqu'il ne

(1) Cùm accepero tempus, ego justitias judicabo. *Ps.* LXXIV, 3.

veut la donner qu'à ceux qui font un saint usage du temps. »

Si nous envisageons le temps relativement à nous, il n'y a rien qui nous soit plus estimable. Il nous est donné pour nous sauver; nous devons donc l'estimer autant que le salut : il est la route qui conduit à Dieu et au bonheur éternel ; il nous est donc aussi précieux que la possession de Dieu qui en est la récompense, quand il est bien employé. Quel cas ne devons-nous pas en faire! le Seigneur nous l'accorde pour expier nos péchés par la pénitence, gagner le royaume des cieux, qui en est le prix, et avoir place dans la société des Bienheureux qui sont tous des rois, et dont le règne aura pour durée celle de l'éternité. O Dieu! combien nous estimerions un diamant avec lequel nous pourrions acheter un royaume! et avec le temps nous pouvons acheter et nous procurer un royaume éternel!

Mais ce qui est admirable, c'est qu'il n'est point de jour, point d'heure, point de minute, pas un instant qui, mis à profit, ne puisse nous mériter une éternité de bonheur. Si les réprouvés avaient à leur disposition la seule partie du temps, le seul instant qui correspond à la parole que je profère, ce seul instant bien employé pourrait briser les sceaux de l'enfer et ouvrir à ces malheureux les portes du ciel. Quel bonheur pour nous que de pouvoir encore mé-

riter et augmenter notre félicité éternelle à chaque instant de notre vie, si nous savons faire un bon emploi du temps ! « Oh ! que vous êtes heureux, s'écriaient autrefois les Saints dans une vision qu'eut un saint personnage dont parle M. Boudon, archidiacre d'Evreux ! que vous êtes heureux, vous qui êtes encore dans la voie et qui pouvez sur la terre, à chaque moment, augmenter votre bonheur éternel par un saint usage du temps ! »

Quel regret devrait nous laisser un seul jour, un seul instant perdu ! Et cependant de toutes les pertes, celle à laquelle nous sommes peut-être le moins sensibles, est la perte du temps : les uns le perdent avec la plus grande indifférence, dans des visites et des entretiens inutiles, dans des amusements frivoles et dans le jeu ; d'autres le perdent en négligeant leurs devoirs et les occupations de leur état ; combien même le perdent en travaillant beaucoup, mais travaillant humainement ! ils mènent une vie toujours laborieuse et toujours vide, et par conséquent entièrement perdue pour le ciel ; et pourquoi? Parce que leur temps n'est pas employé pour Dieu et selon sa volonté sainte, qui doit être la règle de toutes nos actions : on peut perdre son temps non-seulement en ne faisant rien, mais aussi en travaillant beaucoup et faisant autre chose que ce que l'on doit faire ; car le bon emploi du temps tire tout son prix de sa con-

formité à la volonté du Seigneur ; c'est elle qui le surnaturalise , et toute action qui n'est pas faite selon cette volonté sainte, reste dans l'ordre naturel et devient inutile pour le ciel.

Puisque le temps est si précieux et que de son emploi dépend notre bonheur ou notre malheur pour l'éternité , combien nous devons nous appliquer à faire un saint usage de tous les instants qui nous sont donnés ! prodiguons tout le reste, mais soyons avares du temps; ne laissons les heures sortir de nos mains qu'avec épargne , qu'avec fruit, qu'avec regret, comme nous cédons notre or , notre argent et une partie de notre sang. Les siècles ont vu naître beaucoup de philosophes qui ont raisonné sur le prix du temps, et recommandé son usage; mais que le sage qui sait apprécier une heure et lui rapporter sa valeur, est un homme rare ! Il fut cependant parmi les païens mêmes un prince vertueux qui s'écria sur le trône : « J'ai perdu une journée ! » Combien ce beau trait devrait faire rougir ces lâches chrétiens qui ne craignent pas de perdre le temps et de profaner, par une vie passée dans l'oubli de Dieu , la Religion sainte dans laquelle ils ont eu le bonheur de naître !

O vous qui perdez ainsi les beaux jours de votre vie, que ne connaissez-vous les instructions sublimes que cette Religion auguste vous fait sur le prix du temps! Ah ! sachez qu'il n'est aucun instant de votre existence si rapide qui

lui paraisse indifférent, auquel elle n'attache l'intérêt de votre salut, auquel elle ne destine une vertu, un degré de gloire; aucun qu'elle ne puisse consacrer, féconder et immortaliser, pour ainsi dire. Qu'il est grand, qu'il est heureux ce chrétien fidèle qui sait apprécier son temps et en faire un saint usage! que sa vie est pleine et chargée de bonnes œuvres! roi de toutes ses heures, il lève sur elles un tribut, et chacune lui paye en fuyant un revenu assuré dont le fonds immense et inépuisable est dans l'éternité. Pour faire tout le bien qu'il souhaite faire dans le temps, il peut sans doute manquer de pouvoir; mais n'importe, puisqu'il le veut, il l'a fait : la volonté vaut l'action même, et pour n'avoir rien donné en apparence, il n'est pas moins généreux; le Maître tout-puissant et magnifique auquel il a affaire, a vu son cœur, il lui tiendra compte d'un seul soupir.

Hélas! quand reverrons-nous les premiers siècles, ces beaux jours du christianisme où toutes les familles chrétiennes savaient si bien régler le temps et en faire un si saint usage, qu'elles ressemblaient à nos communautés les plus régulières, qui se sont même formées sur la vie des premiers chrétiens! on priait, on travaillait sans cesse, et l'on devenait des saints; on n'avait point d'autre joie que celle de notre bienheureuse espérance, point d'autres assemblées que celles où l'on écoutait les paroles de

la foi, point d'autre festin que celui de la divine Eucharistie suivi d'un repas de charité, point d'autre pompe que celle des fêtes et des cérémonies saintes, presque point d'autre repos et d'autre plaisir que celui de chanter les psaumes et les cantiques sacrés. D'où provenaient ces merveilles et cette vie si admirable? De ce que l'on sentait toute l'importance du salut et le prix du temps qui nous a été donné pour l'opérer.

O âmes lâches et infidèles qui n'avez point encore su apprécier le temps, et qui l'avez si facilement perdu! pensez à la perte que vous avez faite; tout ce temps passé inutilement au jeu, à de vains entretiens, aux spectacles, est un temps malheureusement perdu; tout ce temps employé à s'ajuster, à se parer au delà de ce que demande la décence de sa condition, à raffiner sur la vanité, à suivre scrupuleusement les modes du monde, est un temps perdu pour le ciel; ce temps employé à des affaires dont la cupidité, l'ambition ou quelque autre motif purement humain, est le grand mobile, ce temps enfin usé, passé dans une indolente oisiveté, consommé à des inutilités spécieuses, à des choses futiles, est un temps perdu, qui sera revendiqué par le souverain Maître, qui ne vous l'avait donné que pour le mettre à profit et vous faire mériter le ciel. Quelle perte! quel compte à rendre! O vous surtout, gens de condition,

distingués par vos richesses, par votre naissance, votre rang, vos emplois, et qui d'ordinaire faites le plus mauvais usage de votre temps, pensez-y : nulle condition, nul rang qui vous dispense de l'obligation de le bien employer et de consacrer à l'œuvre de votre sanctification celui qui vous reste.

IIe Point.

Autres motifs qui doivent nous engager à bien employer le temps : il est court et irréparable.

III. Le temps est court : quelque précieux qu'il soit, rien ne passe si vite.

Qu'est-ce que le temps ? Hélas ! tandis que nous en parlons, tandis que nous y pensons, il s'envole, et nous ne pouvons le saisir. Le temps n'est point la révolution des astres : celle-ci n'en est que la mesure arbitraire ; car lorsque le soleil resta immobile à la voix de Josué, le temps s'écoulait, dit saint Augustin : le combat qui le rendait victorieux ne pouvait s'achever que dans l'espace du temps qui lui était nécessaire (1). Le temps n'est pas non plus la suite des annales du monde, ni la succession de nos pensées ; car tout ce qui s'est passé dans le monde était dans le temps, mais ne faisait point le temps : de

(1) Sol stabat, sed tempus ibat.

même nous pensons dans le temps; mais nos pensées ne font pas le temps, qui nous est commun avec tout ce qui existe ici-bas. Le temps ne peut donc être que l'action de Dieu ou son opération successive dans tous les êtres dont les uns existent dans un moment, les autres dans un autre, ceux-ci dans un troisième, ainsi de suite. Cette durée, voilà le temps; c'est Dieu qui nous le donne, avec l'obligation d'en rapporter à sa gloire tous les détails. Il nous avertit qu'il est court, que les instants se succèdent avec une rapidité qui ne saurait s'exprimer, et que nous devons toujours être sur nos gardes pour les saisir tous et les bien employer, parce qu'il peut nous appeler à lui dans un de ces instants.

Ainsi, ce qui est important pour nous, c'est de veiller continuellement à employer à la gloire de Dieu et à notre salut l'instant présent; car c'est le seul qui soit en notre pouvoir : le passé n'est plus à nous, et pour la plupart il n'est qu'un sujet de larmes. L'avenir ne dépend pas de nous, et nous ne l'aurons peut-être jamais; ce serait une témérité d'y compter : Dieu le refuse tous les jours à une infinité de personnes qui en sont moins indignes que nous. Nous n'avons donc à notre disposition que l'instant présent; mais, qu'est-il, cet instant? Un feu qui à peine a paru dans le lointain qu'il s'évanouit aussitôt, un éclair qui s'éteint en nais-

sant, voilà le temps; court en lui-même, il le sera bien davantage si nous le considérons relativement à nos obligations, et par rapport à nos péchés passés qui réclament la pénitence.

O mon Dieu! il est certain que du moment présent qui passe plus vite que l'ombre, dépend notre bonheur : un trésor immense nous est ouvert, et nous n'avons à notre disposition qu'un seul instant pour y puiser, je ne dis pas des richesses terrestres, tout ce qui passe est trop vil pour être la fin du temps, mais des richesses immortelles, un bonheur qui est au-dessus de toutes les félicités, un bonheur qui ne finira jamais : eh! serions-nous donc assez insensés que de passer cet instant dans l'inaction! Dites-moi, mon frère, si vous aviez cent ans à vivre, et que vous ne dussiez avoir pour votre nourriture et votre entretien, pendant tout ce temps-là, que ce que vous pourriez, dans l'espace d'un quart d'heure, emporter d'un trésor plein d'or et d'argent monnoyé, à quoi emploieriez-vous ce quart d'heure? A dormir, à vous promener, à vous divertir?... Insensé que vous êtes! vous devez vivre une éternité, vous n'aurez pendant cette éternité que la récompense des mérites que vous aurez amassés dans le court espace de votre vie, et vous n'employez pas tout ce temps à amasser des mérites?

Ah! ne l'oublions pas : le temps qui est en notre pouvoir n'a pas plus tôt paru, qu'il s'éva-

nouit ; il ne fait que passer, mais en passant il écrit toutes nos actions dans le livre de vie ou de mort ; c'est une pensée de saint Bernard : « Faire dans le temps, dit-il, passe avec le temps ; mais avoir fait dans le temps, est éternel (1). » En effet, agir dant le temps, passe aussi rapidement que le temps, et à la fin du temps il ne reste plus rien des peines ou des plaisirs que l'on y a éprouvés ; le temps, par sa fuite rapide, entraîne tout avec lui : le pénitent et le voluptueux, parvenus à leur dernier moment, se trouvent égaux, en ce que la mortification de celui-là et les délices de celui-ci sont également évanouies ; mais les mérites de l'un et les démérites de l'autre resteront éternellement ; *car avoir fait dans le temps, est éternel* (2).

La suite la plus longue du temps, lorsqu'elle est écoulée, n'est plus rien : qu'est-ce que l'année qui vient de passer ? qu'est-ce que le temps que nous avons vécu ? un songe qui disparaît au moment qu'on s'éveille : à peine a-t-on vu le monde, qu'il faut le quitter ; nos années sont renfermées dans des bornes si étroites, qu'il n'y a qu'un pas du berceau au tombeau. Qu'est-ce même que le temps qu'a duré le monde ? tout cela a passé ; et dans un temps passé, un siècle, un an, un jour et un instant sont la même

(1) Facere in tempore, fuit; fecisse in tempore, sempiternum est.

(2) Fecisse in tempore, sempiternum est.

chose. Le temps à venir n'est pas d'une autre nature : pensons-y sérieusement, et sachons le mettre à profit. Si un roi nous ordonnait de prendre dans ses trésors telles sommes que nous voudrions pour payer nos dettes et pour acheter un vaste et riche domaine, et qu'il ne donnât pour cela qu'un moment, avec la condition que si nous ne prenions pas toute la somme nécessaire nous serions condamnés à la mort pour ne pas avoir profité de l'occasion de satisfaire nos créanciers et de nous enrichir, ne serions-nous pas insensés, si, au lieu de profiter du temps qui nous serait donné, nous l'employions à des bagatelles et à nous divertir ? Eh quoi ! Dieu nous accorde le moment présent qui est un temps bien court, pour satisfaire à sa justice et pour nous enrichir de mérites pour le ciel ; combien ne serons-nous pas coupables, si, au lieu de le consacrer à cette fin, nous l'employons à la vanité, à des plaisirs indignes des chrétiens, ou à acquérir illicitement des biens qu'il faudra bientôt quitter !

IV. Autre motif qui doit nous engager à faire un saint usage du temps : il est irréparable.

Qu'on ait perdu les autres biens, la fortune, les honneurs, la réputation, la faveur, la santé, on peut recouvrer tout cela, et revenir à un état aussi florissant que le premier ; mais le temps perdu ou passé dans l'inutilité, ne se répare point. Dieu avait attaché à chacun de nos jours

et de nos moments des grâces et des secours pour opérer et consommer l'œuvre de notre sanctification ; mais ces jours et ces moments étant perdus, les grâces le sont aussi : les moments de Dieu sont finis et ne reviennent plus. On peut dire qu'il en est de chaque moment de notre vie comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois, et de là on conclut qu'il faut saintement mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir ni de réparer par une seconde mort le malheur de la première ; de même comme on ne jouit qu'une fois de tel ou tel moment de la vie, on ne saurait proprement le réparer, quand il est passé : un seul qu'on aura perdu ne changera jamais ; il deviendra un point fixe pour notre éternité, et sera marqué dans le livre de la justice de Dieu, en caractères ineffaçables. Il est vrai, par la pénitence nous pouvons expier le péché commis par l'abus du temps, et le réparer en ce sens-là ; mais il n'est pas moins vrai qu'il ne sera jamais réparé, à proprement parler, puisque le moment passé ne reviendra plus à notre disposition ; Dieu même ne saurait le faire revivre : nous pourrons mieux, à la vérité, employer les jours qui nous restent ; mais nous ne saurions réparer ceux que nous avons perdus.

Ces beaux jours d'une florissante jeunesse, ces brillantes années d'un âge plein de vigueur et de santé, et cette belle saison de la vie que

l'on consomme dans une molle oisiveté ou dans la dissipation, pour ne pas dire dans l'oubli de son Dieu, ne nous avaient été donnés que pour le ciel, pour acquérir une gloire immortelle, et nous les avons perdus ! Ils ne reviendront jamais à notre disposition. O perte irréparable ! nous la sentirons lorsque nous approcherons de la fin de notre carrière : eh ! que nous regretterons alors d'avoir perdu des jours si précieux ! Jeunes gens qui perdez les plus beaux moments de votre vie, pensez-y sérieusement : les jours de votre jeunesse ne reviendront plus, épargnez-vous des regrets amers.

Quel aveuglement que de perdre un temps aussi précieux, qui passe si vite, qui ne revient plus et qui va d'un cours si rapide se perdre dans l'abîme des siècles ! N'en doutons pas, il n'est point de regret si sensible dans l'enfer que celui d'avoir perdu le temps. Le réprouvé verse des larmes amères en se souvenant qu'il a perdu tant de moments et d'occasions de se sauver, sans que jamais il puisse obtenir ou réparer un de ces moments perdus. Ah! si un seul des instants que nous avons, était encore en son pouvoir pour faire pénitence, qu'il en ferait un bon usage ! Oh ! que nous ressentirons cruellement, lorsqu'il n'y aura plus de temps pour nous, la perte que nous en faisons à présent ! Avec un seul instant bien employé on peut acheter le

ciel ; mais avec toute l'éternité on ne saurait racheter un moment perdu.

Un temps viendra que nous verserons des larmes et que nous voudrons avoir quelques moments de tant d'heures que nous perdons, sans pouvoir en obtenir un seul. Saint Grégoire rapporte qu'un homme qui avait passé sa vie dans l'oubli de Dieu, se trouvant surpris, la nuit, d'une maladie mortelle, s'écria en expirant : « Ah ! grand Dieu, accordez-moi quelques moments de vie, au moins jusqu'à demain ; » mais il ne put obtenir le peu de temps qu'il demandait pour mettre ordre à ses affaires.

Profitons donc de tous les moments qui nous sont donnés, et, à l'exemple de saint Augustin, analysons le temps, pour ne pas en perdre la moindre partie. Ce saint solitaire, dont nous parle un historien ecclésiastique (le P. Berthier), qui pendant un demi-siècle n'avait pensé qu'au temps et à l'éternité, était un sage dont la vie avait été continuellement fort occupée. Qu'avez-vous fait, lui demanda un prince, pendant tout ce temps que vous avez vécu dans la solitude ? « Prince, lui répond le solitaire, j'ai pensé aux jours qui se sont écoulés et j'ai eu dans mon esprit les années éternelles : » point d'autre réponse. Il ne lui dit pas qu'il avait beaucoup prié, beaucoup pleuré ses péchés, beaucoup mortifié ses sens : sans doute qu'il avait pratiqué tout cela ; mais il ne tenait compte que d'une

chose, de la pensée du temps et de celle de l'éternité. Et nous, grand Dieu ! quel cas en faisons-nous ? ah ! si nous touchions à ce dernier moment où il faudra rendre un compte rigoureux de l'emploi du temps, que d'illusions se dissiperaient ! nous demanderions au Seigneur de nous donner encore quelques instants, et nous ferions retentir ces plaintes lamentables du saint homme Job : « O souverain Maître des temps, quelle protection pourra m'en obtenir un pendant lequel descende sur moi un de vos regards miséricordieux (1) ? » Non, je ne sollicite rien autre : un moment, un instant, la plus petite partie du temps, voilà ce que je demande. Hélas! on ne nous ferait peut-être point d'autre réponse que celle de l'Ange de l'Apocalypse : Il n'y aura plus de temps pour vous (2).

O vous qui passez votre vie dans l'inaction, qui ne faites rien ou du moins presque rien pour le ciel, au moment que vous paraîtrez au tribunal du Juge suprême, il y paraîtra avec vous de saintes âmes qui auront fait un saint usage du temps : il y paraîtra de saints Religieux, de saintes Religieuses et de saints Prêtres, des hommes et des femmes qui auront employé leur temps dans le monde aussi saintement que les Religieux les plus exemplaires. L'un offrira à Dieu quarante

(1) Quis mihi hoc tribuat ut... constituas mihi tempus in quo recorderis mei ? *Job.* XIV, 13.

(2) Tempus non erit ampliùs. *Apoc.* X, 6.

à cinquante ans de jeûne et de solitude ; l'autre, une vie tout entière passée dans la pauvreté volontaire et dans les incommodités qui l'accompagnent. Cette fille vertueuse y viendra avec la fleur de sa virginité ; tel homme s'y montrera tout couvert des marques sanglantes de sa pénitence ; ce missionnaire laborieux et zélé y sera escorté d'une multitude d'âmes arrachées au démon ; cette femme pleine de vertus, si exacte à remplir les devoirs de son état, y sera suivie d'un grand nombre de pauvres qu'elle aura assistés, nourris, visités, etc. : et vous, vous vous y présenterez les mains vides, après tant d'années de vie ! en vertu de quoi demanderez-vous donc le ciel à ce Juge suprême ? Oserez-vous lui présenter votre pénitence, lui parler de ces communions si tièdes, de ces confessions si froides, de ces prières où vous n'avez pensé à rien moins qu'à lui, de ces devoirs d'état si négligemment remplis ? Comment pourrez-vous soutenir la comparaison qu'il fera de votre nudité avec les richesses immenses de ces âmes saintes !

Employons donc au service de Dieu et à l'accomplissement des devoirs de notre condition tous les moments qui nous restent, afin de réparer l'abus que nous avons fait du temps passé et de nous épargner des regrets éternels ; car il n'y a rien de plus affligeant à la mort que d'avoir abusé du temps, comme il n'y a rien de plus consolant que d'en avoir fait un saint usage.

VINGTIÈME LECTURE.

(Pour le Lundi de la troisième semaine de Carême.)

Malheur du Pécheur qui diffère sa conversion.

Ier Point.

Le Pécheur qui ne profite pas du temps présent et qui renvoie sa conversion s'expose au danger de ne point se convertir, et de mourir en réprouvé.

I. Tout doit alarmer le pécheur qui ne veut point encore revenir à Dieu et qui se flatte d'avoir le temps de se convertir. Les passages de l'Ecriture sur le délai de la conversion sont effrayants : « Ne tardez point à revenir à Dieu, lorsque vous l'aurez offensé, dit le Sage, et ne différez pas votre pénitence de jour en jour; autrement il vous fera bientôt sentir les effets de sa colère, et il vous perdra dans les jours de sa vengeance (1). » « Marchez, dit le Sauveur,

(1) Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem; subitò enim veniet ira, et in tempore vindictæ disperdet te. *Eccli.* v, 8.

tandis que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent (1). Veillez et priez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure, et qu'à l'heure que vous y penserez le moins le Fils de l'homme viendra (2); vous me chercherez, et vous ne me trouverez point. Vous vivez dans le péché, vous mourrez dans votre péché (3). » Malheur donc au pécheur qui diffère sa conversion !

N'en doutons pas, une des plus dangereuses illusions dont le démon se sert pour tromper le pécheur et le conduire à la mort éternelle, c'est de le nourrir de l'espérance d'un temps à venir, de lui persuader qu'il aura le temps de se convertir quand il voudra, et qu'en attendant il peut jouir des plaisirs de la vie; mais qu'il ne s'y laisse pas tromper; la raison et la foi lui disent que l'avenir n'étant point à lui, son salut dépend du moment présent. En effet, notre vie est si incertaine que personne ne peut répondre du lendemain, pas même d'une heure : Dieu qui a promis au pécheur, dit saint Grégoire, la grâce et le pardon s'il fait pénitence, ne l'a jamais assuré du lendemain (4); bien plus, loin de pro-

(1) Joan. XII, 35.

(2) Luc. XII, 40.

(3) Joan. VII, 34; VIII, 21.

(4) Qui pœnitenti veniam spopondit, peccanti diem crastinum non promisit. *Hom.* XII *in Evang.*

mettre ce lendemain, il a déclaré lui-même qu'il voulait que tous les hommes vécussent dans une continuelle incertitude de leur mort, lorsqu'il a dit qu'ils n'en savaient ni le jour ni l'heure (1); il a même protesté qu'il ôterait le temps aux pécheurs qui en abuseraient et qu'il n'y en aurait plus pour eux.

Sachez donc, ô vous qui différez de vous convertir, que le Seigneur vous menace d'une manière particulière de vous ôter le temps et le souffle de vie qui vous anime. N'est-ce pas la menace qu'il faisait autrefois à la maison d'Israël rebelle à ses ordres : « Prophète, disait-il à Ezéchiel, déclarez de ma part à mon peuple que j'exécuterai sans délai mes menaces, et que je ne lui donnerai plus de temps pour faire pénitence, puisqu'il en abuse (2)? » Pourquoi Dieu punit-il Amon à la fleur de son âge et l'appela-t-il à lui dans les débauches de sa jeunesse, pendant qu'il attendit si longtemps à pénitence l'impie Manassès son père? Parce que le premier, se fiant sur ce que son père s'était converti dans sa vieillesse, crut que Dieu l'attendrait comme il attendit son père; ce fut ce sentiment injuste qu'il se forma de la bonté divine dont il abusait, qui obligea le Seigneur à le frapper de mort au moment qu'il s'y attendait le moins.

(1) Nescitis diem neque horam. *Matth.* xxv, 13.

(2) Ezech. xii, 28.

D'ailleurs, sur quel fondement le pécheur qui abuse du temps présent ose-t-il se promettre un temps à venir pour sa conversion? est-il le maître de son existence? n'est-ce pas Dieu seul qui est le dispensateur du temps, et qui a marqué la durée de nos jours? n'est-ce pas lui seul qui, comme dit saint Jean dans l'Apocalypse, a les clefs de la mort et de la vie pour ouvrir et fermer l'une et l'autre à qui il lui plaira et quand il lui plaira (1)? *Insensé que vous êtes*, fut-il dit au Riche de l'Evangile, qui calculait sur l'avenir, *on vous demandera cette nuit votre âme, et à qui laisserez-vous ces biens que vous avez amassés* (2)?

Mais pourquoi celui qui refuse d'obéir à la parole divine qui le presse de se convertir, voudrait-il vivre? pour offenser Dieu? osera-t-il bien se flatter que le Seigneur lui conservera précieusement des jours, des années qu'il destine d'avance à l'outrager? Quelle idée se forme-t-il donc de la bonté et de la justice de Dieu? Ah! qu'il tremble! il refuse de se convertir aujourd'hui, peut-être demain pleurerons-nous sa mort; il ne veut pleurer ses péchés que dans quelques années, peut-être dans peu de temps pleurera-t-on sa damnation éternelle. N'en doutons pas, refuser de se convertir à présent pour le faire dans quelque temps, c'est vouloir disposer selon

(1) Apoc. I, 18.
(2) Luc. XII, 20.

son caprice, du temps, des trésors, des mérites et de la grâce même de Jésus-Christ; c'est vouloir donner des règles à la sagesse divine; c'est vouloir soumettre la Providence à notre humeur et à nos passions. Quelle extravagance! quelle impiété! et l'on ose dire : *Je veux bien me convertir, mais pas encore, ce sera dans un autre temps.* Ah! que l'homme est aveugle! qu'il est insensible aux intérêts de son salut! Quoi! il se repose pour l'affaire importante de sa conversion sur un avenir qui n'est point, et qui probablement ne sera jamais à lui! Que nous atteste l'expérience? que nous sommes des victimes dévouées à la mort, que la mort arrive quand on y pense le moins, qu'elle frappe indistinctement les jeunes et les vieux, et que le tempérament le plus fort et la complexion la plus robuste n'ont jamais pu en garantir. Combien s'en est-il trouvé qui, à la fleur de l'âge et avec un tempérament vigoureux, se sont levés le matin pleins de santé, et qui n'ont pas vu le soir; ou qui, pendant la nuit, ont uni au sommeil naturel le sommeil de la mort! Combien ont expiré à table, à la promenade, à la danse, au milieu des compagnies, dans le sein des plaisirs! La même chose ne peut-elle pas vous arriver? votre corps n'est-il pas composé de la même matière que le leur et sujet aux mêmes accidents? Quelle folie que de remettre notre retour à Dieu, une action de laquelle dépend notre bonheur éternel, à

un temps douteux d'une vie périssable comme la nôtre !

II. Mais quand même il serait vrai que le pécheur qui diffère de se convertir sera à couvert de tous les dangers de la vie et qu'il vivra aussi longtemps qu'il le pense, il ne devrait pas différer un seul instant sa conversion, parce que plus on la diffère, plus elle devient difficile, et cela pour deux raisons que je vous prie de bien peser. D'abord plus le pécheur diffère de se convertir, plus il s'habitue à l'état de péché et s'accoutume au vice; et par là, plus la pratique des vertus aura de difficulté pour lui. C'est pourquoi saint Jérôme dit « que la longue habitude dans le péché est ce qui rend le chemin de la vertu étroit et difficile : La coutume, ajoute-t-il, forme une seconde nature; on ne peut la vaincre qu'en surmontant la nature même, ce qui est la plus grande de toutes les victoires (1); » et saint Bernard ne craint pas de dire que lorsque le vice s'est fortifié par la coutume de plusieurs années, il faut un secours très-particulier et presque miraculeux de la grâce pour le surmonter (2). Il en est du péché comme d'un ulcère qui s'est gangrené et qui est devenu presque incurable, le malade n'ayant pas eu recours de bonne heure au remède.

(1) Epist. XIV, ad Celant.

(2) S. Bern., a. XLVII, de modo bene vivendi.

En effet, plus on demeure dans le péché, plus les puissances de l'âme s'affaiblissent : l'entendement s'obscurcit, l'appétit déréglé devient plus puissant pour le vice, la volonté plus faible pour le bien et moins puissante pour se défendre du mal. Aussi saint Grégoire-le-Grand dit-il qu'un péché que l'on n'efface point par la pénitence, en attire par son poids bientôt un autre (1). Ajoutez que plus on résiste à Dieu en différant de se convertir, plus Dieu diminue ses grâces, et plus le démon prend d'empire sur nous ; il est donc évident que plus on diffère sa conversion, plus les difficultés qui l'empêchent augmentent, et que plus difficilement l'on se convertira.

Si aujourd'hui que vos péchés sont comme nouvellement plantés dans votre âme, vous trouvez tant de peine à vous convertir, comment le ferez-vous quand ils y auront jeté de profondes racines ? Vous n'avez pas à présent, dites-vous, la force de rompre vos liens ; seront-ils plus aisés à rompre quand ils seront multipliés et enracinés ? Cessez donc de vous laisser séduire par le malin esprit qui en a séduit tant d'autres, et pensez qu'il vaudrait mieux pour vous souffrir pendant un siècle les feux et les maladies les plus aiguës, que de rester seulement un quart d'heure en état de

(1) Peccatum quod per pœnitentiam non diluitur, mox pondere ad aliud trahit.

péché mortel : cent ans de tourments, au bout de quelques années, seraient finis; mais pendant le quart d'heure que vous restez dans le péché mortel, si Dieu prononçait votre sentence, vos tourments et votre malheur seraient éternels. Hommes aveugles, vous ne voudriez pas mourir dans le crime? pourquoi y persévérez-vous? « C'est le propre du démon, dit saint Bernard, de persévérer dans le mal; ceux qui y persévèrent, méritent de périr avec lui. »

Comprenez donc enfin ce que c'est que différer sa conversion. Hélas! on abuse du temps que l'on a, et Dieu l'ôte souvent au moment où l'on penserait à en profiter. Pensez-y sérieusement : de quelque espérance que vous vous flattiez, quelque volonté que vous ayez de vous convertir un jour, différer de le faire, c'est ne vouloir point sincèrememt se convertir. N'en faites pas la triste expérience. Ce malheureux dont nous parle le vénérable Bède, dans son *Histoire d'Angleterre*, n'avait pas renoncé à toute volonté de se convertir; et cependant il mourut dans l'impénitence. Voici le fait : Conrad, prince très-pieux, avait à sa cour un seigneur à qui il était très-attaché pour les grands services qu'il en avait reçus, mais qui, malgré les instances du prince, demeura plusieurs années sans approcher du tribunal de la pénitence, et renvoyait toujours sa conversion. Ayant été taqué d'une maladie dangereuse, le roi le vi-

sita et l'engagea à se confesser, mais inutilement. Il revint, et le trouvant à l'extrémité, il le conjura de ne pas mourir en cet état; mais le moribond, après avoir demeuré quelque temps sans répondre, regarda le roi avec des yeux effrayants, et s'écria : *Il n'est plus temps, je suis perdu; l'enfer est mon partage.* En parlant ainsi, il expira dans le désespoir.

O vous, pécheurs qui ne voulez pas encore vous convertir, rentrez au dedans de vous-mêmes et écoutez la voix de votre conscience : *Aujourd'hui que vous entendez la voix du Seigneur*, vous dit le Psalmiste, *n'endurcissez pas vos cœurs* (1); Dieu vous presse de revenir à lui; faites-le dès à présent, sans délai, parce que si vous différez encore, vous vous exposez au danger de ne jamais vous convertir.

IIe Point.

La conversion du Pécheur renvoyée au temps de la maladie ou à la mort est beaucoup plus difficile.

I. Il n'y a presque aucun pécheur qui prétende mourir sans s'être converti : les plus libertins et les plus grands impies conservent à peu près tous quelque volonté et quelque espérance de mettre un jour ordre à leur con-

(1) Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. *Ps.* XCIV, 8.

science qui ne les laisse point en repos au milieu de leurs criminels plaisirs; mais plusieurs, ne voulant donner à Dieu, en quelque sorte, que leur dernier soupir, renvoient leur conversion à leur dernière maladie. Quelle funeste illusion ! O vous qui conservez encore quelque rayon de foi, et que le démon séduit sous le prétexte que vous vous convertirez à la mort, comprenez à quel éminent danger vous exposez le salut de votre âme. Vous voulez jouir des plaisirs de la vie, et ne vous convertir qu'à la fin de vos jours ; mais le ferez-vous alors ? A Dieu ne plaise que je veuille ici mettre des bornes à la miséricorde divine ; car je sais qu'en tout temps le pécheur peut revenir à son Dieu, et que lorsqu'il revient à lui sincèrement, il en est toujours bien reçu.

Mais enfin vous convertirez-vous sincèrement à la mort ? Il y a plus d'une probabilité que vous ne le ferez point, ou du moins que vous ne le ferez que bien difficilement. La raison en est que la maladie ne vous en laissera peut-être ni le temps ni le pouvoir. L'ardeur d'une fièvre et la langueur vous affaibliront peut-être de telle sorte, qu'il ne vous sera guère possible de régler votre conscience. Aussi saint Augustin dit-il : « Si quelqu'un se convertit à la fin de sa vie, il ne faut point désespérer de son salut; mais comme en ce temps-là on peut à peine faire une conversion entière et parfaite, il y a sujet

d'appréhender pour celui qui attend si tard de se convertir ; car celui qui se sent accablé des douleurs de la maladie et épouvanté des appréhensions de la mort et des supplices, ne pourra que très difficilement faire une véritable satisfaction (1). »

En effet, la maladie est ordinairement accompagnée d'une si grande indisposition corporelle, de tant de soucis et de tant de regrets, quand on se voit sur le point de quitter les objets que l'on aime, que l'âme n'est pour ainsi dire occupée que des douleurs du corps, et est à peine capable d'avoir d'autre pensée. Nous voyons par expérience que lorsque quelqu'un souffre une colique violente, ou quelque autre douleur aiguë, quoiqu'il soit vertueux, il ne peut presque pas tourner ses pensées vers Dieu. Qu'on interroge plusieurs de ceux qui ont éprouvé des maladies dangereuses, ils répondront qu'ils avaient alors l'esprit si faible et si occupé des douleurs qu'ils souffraient, qu'à peine pouvaient-ils produire quelque acte de religion. Une personne vertueuse disait, après une maladie violente et dangereuse : « Lorsqu'on tâchait de m'inspirer quelques sentiments de Dieu, j'avais l'esprit si faible, si abattu, que je n'entendais que des paroles confuses, sans en comprendre le sens. » Comment

(1) S. Aug. de falsâ et verâ pœnit. c. XVII.

donc un homme vicieux qui aura vécu dans le péché jusqu'à sa dernière maladie, sera-t-il capable, en pareil cas, de faire un sérieux retour sur lui-même? Car, ne vous y trompez pas, pour se convertir sincèrement après avoir passé sa vie dans l'habitude du vice, il faut des réflexions très-sérieuses; ce pécheur sera-t-il bien en état de les faire? De quoi est capable une âme criminelle toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids et la multitude de ses maux, et à qui il reste à peine encore assez de vie pour animer son cadavre? Quoi! vous voulez qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe, une langue qui se lie et s'épaissit, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint, le pécheur vienne à bout d'éclaircir les abîmes de sa conscience? vous voulez qu'il approfondisse ce gouffre d'impuretés d'où il n'est jamais sorti? vous voulez que cette âme déjà liée des chaînes de la mort sente l'horreur de ses iniquités passées, elle dont les idées mourantes ne ressemblent plus qu'à des songes, elle qui ne pense plus que comme on pense en dormant. Hélas! l'esprit le plus serein et la raison la plus entière y suffiraient à peine.

L'art de bien mourir, dit le P. Grenade, est une science qui demande l'étude de toute la vie; comment apprendrez-vous donc en un quart d'heure ce qui demande une étude si longue? quelle témérité que de prétendre apprendre la

science la plus difficile dans un temps où l'on n'est presque plus capable de rien !

D'ailleurs, pour opérer une conversion sincère, après avoir vécu dans l'habitude du crime, il faut, de la part de Dieu, une grâce particulière : les grâces communes et ordinaires qui suffisent à la rigueur, ne l'opéreront pas; et de plus, de la part du mourant, il faut une volonté libre et efficace de se convertir et de renoncer au péché pour toujours. Or, le pécheur qui continue à vivre dans le crime, et qui abuse jusqu'à la mort de la miséricorde de son Dieu, a-t-il droit d'attendre cette grâce particulière? le Seigneur est-il obligé de la lui accorder? ne s'en rend-il pas indigne en négligeant, par sa malice, tant d'occasions de salut, en se rendant continuellement rebelle à la voix de Dieu, et faisant pendant toute sa vie un abus criminel de ses grâces? Aussi le Seigneur lui dit-il par la bouche du Sage : *Parce que je vous ai appelés et que vous n'avez point voulu m'écouter, que vous avez méprisé mes conseils et négligé mes reprimandes, je me moquerai de vous à votre mort. Lorsque la calamité et la mort viendront à l'imprévu, comme une tempête qui s'élève lorsqu'on y pense le moins, alors les impies m'invoqueront, et je ne les écouterai pas; ils se lèveront de grand matin pour venir vers moi, et ils ne me trouveront pas, parce qu'ils ont haï mes instructions, qu'ils n'ont point embrassé la crainte*

du Seigneur, et qu'ils n'ont pas obéi à mes conseils (1). »

II. En second lieu, le pécheur mourant aura-t-il la volonté sincère de se convertir et de quitter librement et pour toujours la voie de l'iniquité ? Cette volonté ne sera-t-elle pas une volonté imaginaire et sans effet, qui ne changera point son cœur ? Que requiert saint Augustin pour une véritable conversion? « Il ne faut pas seulement, dit-il, craindre le juge, mais il faut aussi l'aimer et faire librement et volontairement ce qu'il y a à faire, et non par la force et la nécessité. » Or, celui qui passe sa vie dans le péché et qui ne veut faire pénitence qu'au temps de la maladie, et ne se convertir qu'à l'extrémité, ne semble-t-il pas ne vouloir le faire que par nécessité ? et s'il le fait par cette seule considération, sa pénitence sera-t-elle volontaire et sincère ? ne sera-ce pas le péché qui le quittera et non lui-même qui quittera le péché ? et ne cessera-t-il pas de le commettre, parce qu'il ne pourra plus le faire ?

Combien parmi ceux qui diffèrent leur conversion jusqu'à l'extrémité, et qui paraissent se convertir alors, ne se confessent et ne font des promesses que parce qu'ils sont effrayés par les horreurs de la mort ? mais sont-ils tous pour cela sincèrement convertis ? si l'on peut en juger

(1) Prov. I, 24 et seq.

par leur amendement, voyez combien il y en a peu qui tiennent à leurs promesses et qui ne retournent aussitôt à leurs déréglements, quand ils sont délivrés du danger et sortis de la maladie. Ne peut-on pas croire que leurs protestations n'étaient que les effets de la crainte du péril où ils étaient enveloppés, et non l'effet de l'amour de Dieu, et que, le péril cessant, l'effet qu'il avait produit a aussitôt cessé ? Leur pénitence est pour l'ordinaire semblable à celle de ces personnes qui étant sur mer, et se voyant submergées par la tempête, promettent de changer de vie, et qui, aussitôt que le péril a disparu, retournent à leurs blasphèmes et retombent dans le désordre, comme auparavant. Disons-le donc avec un saint docteur : « La conversion des mourants est souvent morte. »

O vous qui ne voulez vous convertir qu'à la mort, sortez de cette funeste illusion, n'attendez pas le moment le plus incertain de votre vie pour assurer votre salut ; donnez-vous de garde de le fonder sur quelque propos de mieux vivre lorsque vous n'aurez plus de temps à vivre. Oh ! qu'il est tard d'apprendre à bien se conduire, quand on est sur le point de mourir ! Il est bien tard de commencer, quand il faut finir. « Voulez-vous, dit saint Augustin, vous affranchir des doutes terribles sur votre salut, et vous tirer d'un événement si incertain, si vous renvoyez votre conversion à vos derniers mo-

ments ? faites pénitence pendant que vous êtes en santé. Si vous vous conduisez ainsi, je peux vous assurer que vous êtes dans le bon chemin, parce que vous avez fait votre pénitence dans un temps où vous étiez encore dans la puissance de pécher ; mais si vous attendez à faire votre pénitence lorsque vous ne serez plus capable de pécher, on vous dira que les péchés vous ont plutôt abandonnés, que vous ne les avez abandonnés vous-même (1). » Cessez donc, ô vous pécheurs qui avez encore à cœur votre bonheur éternel, cessez de vivre dans l'illusion et d'attendre le temps d'une maladie mortelle pour apprendre la science du salut et vous convertir. Quelle folie d'attendre la tempête pour se mettre en mer ! quelle présomption de croire que dans un quart d'heure, dans un moment aussi orageux que celui de la mort, on apprendra à aimer Dieu souverainement et à détacher son cœur du péché et des créatures !

Hélas ! pensez-y sérieusement, c'est chercher bien tard le remède, quand le mal est extrême. Dites-moi, si vous aviez reçu une blessure dangereuse, attendriez-vous longtemps à la faire panser ? n'appelleriez-vous pas de suite un chirurgien pour y mettre un bon appareil ? Si vous étiez tombé dans un bourbier, ne vous laveriez-vous pas de suite ? Si on vous avait dé-

(1) S. Aug. Hom. XLII.

robé une somme considérable, demeureriez-vous longtemps avant de faire la recherche du voleur et de vous mettre en peine de recouvrer votre somme? n'emploieriez-vous pas aussitôt tous les moyens qui seraient en votre pouvoir pour la retrouver? Pourquoi ne feriez-vous pas la même chose pour votre âme? pourquoi laisseriez-vous donc écouler des semaines, des mois, des années et votre vie entière avant de penser à la guérir, à la laver et à recouvrer les biens immenses que vous avez perdus? Feriez-vous donc plus de cas des plaies de votre corps, que de celles de votre cœur; des taches d'un habit, que de celles de votre âme; de quelque argent qu'on vous aurait volé, que de la perte d'un Dieu?

Ah! si toutes ces raisons n'étaient pas capables de vous toucher et de vous faire rentrer en vous-même, je vous dirais: Transportez-vous actuellement à l'heure de la mort, à cette heure terrible qui accusera de vanité toutes les autres heures de votre vie; que voudrez-vous avoir fait alors? C'est à ce moment surtout que vous vous repentirez de ne pas avoir donné à Dieu votre jeunesse ainsi que votre vieillesse. Epargnez-vous des regrets éternels, et revenez de suite à Dieu qui est prêt à vous recevoir en ce moment comme nous le démontrerons dans la lecture suivante.

VINGT-UNIÈME LECTURE.

(*Pour le Mardi de la troisième semaine de Carême.*)

Motifs de conversion pour le Pécheur.

Ier Point.

Premier motif : la miséricorde de Dieu.

I. Quelque coupable que l'on soit, si l'on revient sincèrement à Dieu, on a tout à espérer de sa bonté : il y a dans son cœur assez de tendresse pour recevoir le plus grand pécheur et pour lui pardonner ses crimes ; nous en avons pour garant sa parole même : il a promis une miséricorde assurée au repentir sincère. Ecoutons-le parler par la bouche des Prophètes : «Pour vous, ô fille d'Israël que j'avais prise pour mon épouse, vous vous êtes prostituée, vous avez souillé la terre par vos fornications et par vos méchancetés, vous avez pris le front d'une femme débauchée et vous n'avez point voulu rougir ni vous corriger, vous avez commis toutes sortes de crimes et vous vous y êtes abandonnée de tout votre pouvoir ; cependant revenez à moi, et je

vous recevrai (1). » Que ne dit-il pas, dans Ezéchiel, au peuple juif pour le ramener à la pénitence? « Convertissez-vous, lui dit-il, et faites pénitence de toutes vos iniquités, et l'iniquité n'attirera plus votre ruine; écartez loin de vous toutes les prévarications dont vous vous êtes rendus coupable, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau, et vous vivrez; et pourquoi, en effet, mourrez-vous, maison d'Israël? est-ce que je désire votre mort? Non, je ne veux point la mort de celui qui meurt : retournez donc à moi, afin que vous viviez... Si l'impie fait pénitence de tous les péchés qu'il a commis, s'il garde mes préceptes, il vivra certainement et ne mourra point : j'oublierai toutes ses iniquités, et il vivra dans les œuvres de justice qu'il aura faites (2). » Après des assurances si précises, comment le pécheur qui veut revenir à la pénitence, quelque coupable qu'il fût, pourrait-il ne pas espérer le pardon de ses fautes!

Je le sais, c'est une ruse ordinaire du démon, qui a porté le pécheur au crime par une folle confiance d'en obtenir le pardon, de l'y retenir ensuite par un coupable et funeste désespoir. Quand la religion parle au cœur de ce pécheur, que sa conscience crie et qu'il veut revenir à Dieu, cet esprit séducteur lui fait entendre qu'il est inu-

(1) Jer. III, 1, 2 et seq.
(2) Ezech. XVIII, 21 et seq.

tile de penser à se convertir, que le Seigneur est trop irrité pour se laisser fléchir, et que quiconque a trop présumé de sa miséricorde, ne doit s'attendre qu'aux rigueurs de sa justice.

A ce faux raisonnement le pécheur doit opposer la parole du Seigneur et la grandeur de ses miséricordes; et ses crimes fussent-ils encore plus grands et plus multipliés, il ne devrait que ranimer davantage sa confiance et recourir plus promptement à la bonté de son Dieu; car les miséricordes divines sont sans bornes. Comme elles portent avec elles des trésors inépuisables, le grand et seul désir de Dieu est de les répandre sur toute la terre pour nous laver de toutes nos iniquités et nous délivrer de toutes les misères qui nous font gémir : c'est pour cela que le Prophète royal a dit que *la miséricorde de Dieu remplit la terre entière de son immensité* (1); elle ne rebute jamais personne : les plus misérables, les plus coupables sont ceux sur lesquels elle répand plus abondamment ses libéralités; elle se plait à faire surabonder la grâce où le péché avait abondé, pour être, comme dit saint Ambroise, *le naufrage de tous les péchés* et le port assuré de tous les pécheurs qui reviennent à elle.

C'est cette miséricorde infinie qui casse les arrêts de la justice divine par une seule parole,

(1) Ps. XXXII,

qu'elle tire elle-même de la bouche du pécheur *peccavi*, j'ai péché; c'est elle qui éteint pour lui toutes les flammes de l'enfer par une seule goutte d'eau qu'elle fait couler de ses yeux; c'est elle enfin qui brise en un instant toutes les chaînes qui le tenaient captif sous l'empire du démon, en excitant dans son cœur un mouvement divin qui le porte au repentir.

O vous tous qui vivez dans l'oubli de votre salut, quelque pécheurs que vous soyez, quelles que soient la grandeur et la multitude de vos péchés, convertissez-vous, et venez incessamment puiser avec confiance dans le grand océan des miséricordes de mon Dieu. Ne craignez pas que le nombre et l'énormité de vos fautes soient trop grands pour n'être pas abimés dans son vaste sein. Quand vous auriez commis vous seul, mon frère, tous les crimes qui peuvent être commis par toutes les créatures capables de pécher, revenez seulement à Dieu sans délai, ayez un cœur contrit et humilié, espérez sans défiance, et venez vous jeter dans les bras de la miséricorde divine : alors tous vos péchés seront effacés, et le trésor des miséricordes divines ne sera point épuisé; que dis-je? une seule étincelle de feu viendrait plutôt à bout de dessécher le vaste océan des mers, que tous les crimes possibles n'épuiseraient les trésors de la miséricorde de Dieu.

Ainsi, que le pécheur prenne courage et se

garde bien de se livrer à des sentiments de défiance : plus il est pécheur et misérable, plus il a droit à la miséricorde de Dieu, s'il revient à lui, et plus le Seigneur mettra ses complaisances à le pardonner et à le recevoir au nombre de ses enfants, afin que la grâce et la miséricorde surabondent, comme dit l'Apôtre, là où la misère et le péché avaient abondé (1).

II. Combien David, ce roi pénitent, n'était-il pas coupable aux yeux de son Dieu ! eh bien ! à la vue de ses crimes, se décourage-t-il? point du tout : connaissant la grandeur des miséricordes du Seigneur, il revient à lui avec un cœur contrit et humilié et avec l'espérance de son pardon : « Seigneur, lui dit-il, pour couvrir et effacer de si grandes iniquités, j'ai besoin d'une grande miséricorde ; mais, moins je suis digne de votre grâce, plus il y va de votre gloire de vous laisser toucher ; le pardon des grands criminels fait la clémence des grands rois : vos bontés seront célébrées sur la terre et dans le ciel. Oui, mon Dieu, ce sera pour la gloire de votre nom que vous me pardonnerez mes iniquités, car elles sont bien grandes (2). » Ainsi parlait un Prophète, un monarque parfaitement instruit des sentiments et des miséricordes de Dieu : loin

(1) Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. *Rom.* v, 20.

(2) Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo ; multum est enim. *Ps.* XXIV 11.

de se livrer au désespoir, il s'anime à la pénitence; et après avoir montré aux méchants la route de l'iniquité, il s'écrie : Je leur montrerai vos sentiers, ô mon Dieu, et ils se convertiront (1).

Peut-être semblerait-il à quelqu'un qu'après de grands crimes, Dieu ne devrait avoir pour le pécheur que des sentiments d'indignation et de haine, l'abandonner à son sens réprouvé ou du moins être indifférent à sa perte. Ah ! ce n'est point là connaître Dieu : si nous entrons dans le sein de ses miséricordes, au lieu de ces sentiments de vengeance et de haine, nous n'y trouvons que des pensées de douceur et de paix. Eh ! comment pourrait-il se faire qu'un Dieu qui poursuit le pécheur avec tant d'empressement lorsqu'il le fuit, ne le reçût pas avec tendresse lorsqu'il revient à lui; qu'il le regardât avec indifférence lorsqu'il vient se jeter entre ses bras, lui qui ne cessait de jeter sur ce malheureux des regards de compassion lorsqu'il l'outrageait ? Ayons donc de Dieu des idées dignes de lui, dignes de sa bonté et de sa miséricorde ; et croyons sans aucun doute que le pécheur, quel qu'il soit, qui revient de tout son cœur à lui, en est reçu favorablement. Dieu n'est rebuté ni par le grand nombre des péchés, ni par l'énormité des plus

(1) Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur. *Ps.* L., 15.

grands crimes, pourvu qu'il trouve dans le pécheur le regret sincère de l'avoir offensé.

Mais ne nous y trompons pas, si la miséricorde divine est pour le pécheur un grand motif de confiance, elle ne doit pas lui être une occasion de persévérer dans le péché : rien n'est plus criminel que d'abuser de la bonté de Dieu et de sa patience pour l'offenser; et lorsqu'il voit que l'idée de son infinie miséricorde nourrit dans le pécheur l'attache au péché, il cesse d'être pour lui le Dieu des miséricordes : aussi est-ce de ces pécheurs obstinés qui, sous prétexte que Dieu est miséricordieux, persévèrent dans leurs crimes, qu'il est écrit : Ils m'invoqueront, et je ne les exaucerai point : *Invocabunt me, et non exaudiam* (1). Quel motif pour le pécheur de revenir promptement à la pénitence et de ne point différer son retour à Dieu !

IIe Point.

Autre motif de conversion : ce que Jésus-Christ a fait pour les pécheurs.

I. Que le Sauveur n'a-t-il pas fait pour les hommes coupables ! s'il quitte le ciel pour venir sur la terre, c'est pour les racheter et les sauver tous : *C'est une vérité certaine*, dit l'apôtre saint Paul, *que Jésus-Christ est venu dans le monde sauver*

(1) Prov. 1, 28.

les pécheurs, entre lesquels je suis le premier (1). Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il souffre sur la terre, c'est pour leur salut. On peut dire qu'il n'est rien dont il ait voulu plus nous convaincre que de sa bonté envers les pécheurs. Son incarnation, les mystères de sa passion et de sa mort, ses discours, ses exemples, tout nous montre son infinie miséricorde pour eux : Je ne suis point venu, dit-il, appeler les justes, mais les pécheurs : *non veni vocare justos, sed peccatores* (2). Qui nous découvre mieux les trésors de cette bonté, que les paraboles dont Jésus-Christ s'est servi pour nous la dépeindre? En effet, que signifient ces tendres paraboles semées dans l'Evangile, telles que celle du bon Pasteur qui court après la brebis égarée et qui la rapporte au bercail, et celle de ce tendre père qui reçoit à bras ouverts et baigne de ses larmes un fils dissipateur et prodigue? sinon que le Sauveur est venu pour chercher les pécheurs et les sauver. Aussi écoutez les paroles paternelles qu'il leur adresse : « O vous tous qui gémissez sous le poids de vos iniquités, venez à moi, et je vous soulagerai, prenez mon joug et donnez-moi votre fardeau : c'est la miséricorde que je veux et non pas le sacrifice (3). Les justes méritent ma ten-

(1) I. Tim. I, 15.
(2) Matth. IX, 13,
(3) Matth. IX.

dresse; mais les pécheurs méritent tous mes soins : ce sont les malades qui ont besoin de médecins, et non ceux qui sont en santé. »

Pourquoi cet aimable Jésus parcourt-il les villes et les campagnes, si ce n'est pour appeler les pécheurs à la pénitence? que veulent dire ces fatigues, cet épuisement à chercher la Samaritaine, cette bonté à consoler Magdeleine la pécheresse, cette indulgence qu'il a eue pour la femme adultère? Pourquoi ce titre d'*ami des pécheurs* que lui donnait la malignité et que son amour pour eux acceptait? sinon pour nous apprendre qu'il est venu pour sauver les pécheurs, et les sauver tous sans exception. Aussi l'Apôtre dit-il : « Il a été immolé pour tous, victime de tous, et, comme tous sont morts par le péché d'un seul, c'est aussi par la mort d'un seul que tous ont été rachetés (1). »

Pendant trente-trois ans que ce divin Sauveur a vécu sur la terre, il n'a cessé de chercher les pécheurs dans les provinces, dans les villes et les villages, dans le temple et dans les maisons particulières; partout il les exhortait avec le zèle le plus ardent, avec une patience et une douceur ineffables. Il les pressait, les sollicitait par les raisons les plus convaincantes, par les promesses, les menaces et par toutes sortes de moyens, de quitter le vice et d'em-

(1) I. Cor. xv, 22.

brasser la vertu. Ecoutons-le parler à cette ville ingrate sur le malheur de laquelle il avait versé tant de larmes : *Jérusalem, Jérusalem*, s'écrie-t-il avec un profond soupir, *combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants*, les unir à moi, les tenir sous les ailes de ma protection *comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu* (1) *!* Eh ! que peut-on voir de plus tendre, de plus empressé que les soins qu'une poule prend de ses petits ! que ne fait-elle pas, que n'entreprend-elle pas pour eux? non-seulement elle les prend sous ses ailes et les couvre, mais elle les presse contre sa poitrine comme pour les faire rentrer dans ses entrailles; en les réchauffant ainsi, elle leur donne la force, la vigueur et l'accroissement : on peut dire qu'elle ne vit que pour les nourrir. Voilà l'emblème de ce que fait Jésus-Christ pour les pécheurs.

Mais ce qui est admirable : il aime de l'amour le plus tendre ceux qui le fuient; il ne peut se résoudre à les abandonner; il les recherche et les poursuit avec ardeur comme ses favoris et ses bien-aimés; et quoique ceux-ci le méprisent et remettent de jour en jour leur retour à lui, il ne les abandonne point : il les presse et les conjure de ne pas dédaigner ses poursuites. Les accuse-t-on devant lui, il prend leur défense; voit-il dans leur cœur le moindre désir de rentrer dans

(1) Matth. xxIII, 37.

le sein de son amour, il va lui-même au-devant d'eux, les embrasse, les presse et les serre contre son cœur avec la plus amoureuse tendresse. Il ne leur reproche point leur conduite passée ; il se contente de leur conversion présente, s'en réjouit et invite ses amis à se livrer à la joie avec lui.

Enfin l'on peut dire que cet aimable Sauveur a eu tant d'amour pour les pécheurs, que quand il n'y en aurait eu qu'un sur la terre, il aurait fait et souffert pour lui tout ce qu'il a fait et souffert pour tous. En faut-il davantage pour engager le pécheur à se jeter avec confiance dans les bras de la miséricorde de son Dieu?

Mais, vous surtout, qui avez tant offensé ce Dieu d'amour, et qui continuez malheureusement encore à l'outrager, rentrez donc au dedans de vous-même : votre conscience ne vous rend-elle pas témoignage de sa bonté ineffable à votre égard? Depuis que vous êtes dans le péché, chaque moment que vous respirez n'est-il pas une faveur? vous méritez de périr, et cependant vous jouissez toujours de la vie. Combien de fois sa justice s'est-elle écriée : Coupons cet arbre stérile, et jetons-le au feu ! Non, non, a repris sa miséricorde : attendons encore, peut-être fleurira-t-il et portera-t-il des fruits, et la miséricorde a été écoutée.

Ce n'est pas tout : voyez comme cette bonté divine vous poursuit partout, jusqu'au milieu de

vos passions, comme elle trouble vos plaisirs par des remords, par des chagrins, par des touches secrètes qui ne vous laissent ni paix ni repos. Plus vous vous obstinez à fuir ce Dieu de bonté, plus il s'attache à vous et vous poursuit pour vous ramener à lui. Eh bien! dites-moi : si obéissant à votre conscience vous vous convertissez, vous vous empressez de quitter la voie du vice pour revenir à votre Sauveur, à votre père, à votre ami, croyez-vous qu'il refusera de vous recevoir? Quoi! il vous poursuit dans les jours de vos désordres pour vous ramener au bercail; et vous croiriez qu'il vous rebutera, lorsque, dans votre repentir, vous retournerez à lui? Ah! loin de vous une pensée aussi injurieuse à la miséricorde du Seigneur. Il vous menace de ses vengeances, il est vrai, si vous persévérez dans la voie de l'iniquité; mais, dit saint Jean Chrysostôme, il ne menace de punir le pécheur, que parce qu'il voudrait qu'il le désarmât. Que le pécheur change de conduite, et le Seigneur cessera ses menaces; *car il ne veut point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse.*

Ainsi, pécheur, repentez-vous incessamment, revenez à votre Dieu, et soyez convaincu qu'il y a assez de miséricorde et d'amour dans son cœur pour vous recevoir et vous pardonner, quels que soient le nombre et la grandeur de vos crimes. Tout de la part du Sauveur invite donc le

pécheur à revenir à lui et à ne point différer sa conversion.

II. Mais, dira peut-être quelqu'un, que d'obstacles dans le monde s'opposent à ma conversion ! partout je ne vois qu'écueils et précipices. A cela je réponds : il n'est aucun obstacle, quelque grand qu'il soit, que le pécheur, aidé de la grâce, ne puisse vaincre. Pour se sauver dans le monde, que faut-il faire ? s'éloigner de tous ses plaisirs proscrits, renoncer à tout commerce dangereux, à toute société et à toute occasion criminelles, et observer les lois de Dieu et de l'Eglise. Or, tout cela peut se pratiquer dans le monde : beaucoup de personnes que l'âge, l'état, la fortune et la Providence même y appellent, le pratiquent et se sanctifient ainsi au milieu même des grandeurs du monde.

Je le sais, quand on a aimé le monde et ses bruyants plaisirs, il en coûte de s'en séparer : il faut pour cela se faire violence ; mais il n'y a de pénible que les premiers efforts ; vient ensuite un temps où ces efforts se changent en heureuse habitude, et où Dieu dédommage de cette violence passagère par des consolations ineffables : que de pécheurs convertis en ont fait l'expérience ! Saint Augustin, saint Ignace de Loyola, et tant d'autres, ont été esclaves des usages et des maximes du monde ; et cependant ils se sont convertis et ont vaincu le monde.

Le pécheur opposera-t-il les obstacles qu'il a à surmonter du côté de lui-même, ses passions, ses mauvaises habitudes? Point de passion, point d'habitude criminelle, tant enracinée soit-elle, qui ne puisse se vaincre ; en quelque état que soit le pécheur, le Seigneur l'appelle à lui, et lui ordonne de dompter ses passions. Donc il a la grâce et les moyens suffisants pour les surmonter ; autrement il faudrait dire que Dieu fait des préceptes impossibles, ce qui serait un blasphème et un langage contraire à la foi. Que le pécheur interroge sa conscience, ne lui dit-elle pas qu'il pèche toutes les fois qu'il renouvelle les actes de ses habitudes criminelles ? Or, serait-il coupable s'il lui était impossible de les vaincre? d'ailleurs quelles que soient ses passions et ses habitudes, sont-elles plus fortes, plus impérieuses que celles de saint Augustin ? trente et un ans de crimes et de désordres avaient allumé l'incendie dans son cœur ; plongé dans la volupté, victime des passions les plus honteuses et les plus enracinées, il croyait y être attaché par des chaînes de fer ; l'aimable vertu de chasteté lui paraissait impossible : cependant rentre-t-il sérieusement au dedans de lui-même et forme-t-il la résolution de briser ses chaînes, dès lors ce n'est plus le même homme : non-seulement il se sèvre des plaisirs criminels, mais il se fait une espèce de crime des plaisirs innocents. Eh bien! si, comme Augustin, le pécheur for-

mait une résolution sincère de quitter le péché, de rompre pour toujours les attaches criminelles qui fortifient ses mauvaises habitudes; il n'en faudrait pas davantage pour opérer sa conversion, en employant d'ailleurs les moyens de salut que la religion lui présente.

Mais n'appréhendera-t-il pas la première démarche à faire pour opérer une véritable conversion, savoir, une confession exacte de tous ses crimes? Comment, dira-t-il peut-être, fouiller dans une vie licencieuse? comment pourrai-je débrouiller ce chaos d'iniquités et faire l'aveu humiliant de tant de faiblesses criminelles et honteuses? Vaine excuse, futile appréhension! ne faudra-t-il pas s'y résoudre un jour, lorsqu'aux approches de la mort on viendra lui dire : *Songez à votre âme; les moments sont précieux, l'éternité approche.* Ah! pécheur impénitent, il faudra bien alors descendre dans cet abîme que vous craignez tant d'approfondir aujourd'hui; eh! le ferez-vous plus facilement? Vous avez honte, dites-vous, de faire l'aveu de tant d'iniquités et de turpitudes? mais il faudra bien le faire un jour, cet aveu, si vous ne voulez mourir en réprouvé. Eh quoi! vous craignez! crainte imaginaire : qu'avez-vous à redouter? confiez-vous à Dieu, sa grâce est là pour vous aider. Du reste, à qui ferez-vous cet aveu? à un ministre charitable qui aura pour vous des entrailles de père, et

qui sera tenu au secret le plus inviolable de tout ce que vous lui confesserez. Ainsi, tout doit vous rassurer; mais la crainte, la confusion fût-elle réelle, serait-elle comparable à celle qu'il faudra essuyer au jugement dernier; car ne vous le dissimulez pas: si vous refusez d'expier vos iniquités par une confession sincère et exacte, elles seront, au jour des vengeances, dévoilées à la face de tout l'univers. D'ailleurs la confusion que vous aurez à confesser vos péchés peut-elle être comparée à cette paix, à cette tranquillité de conscience qui sera le fruit de vos efforts, et dont vous avez le malheur de ne pas jouir aujourd'hui? Faites-en l'épreuve, rejetez de votre sein le cruel poison qui vous consume, et vous verrez de quelle joie, de quel contentement vous jouirez. Interrogez ces pénitents fidèles que la miséricorde a arrachés à la tyrannie des passions, ils vous diront combien le Seigneur est doux à ceux qui reviennent véritablement à lui, qu'ils s'étaient eux-mêmes alarmés mal à propos, que la consolation répond toujours au travail, qu'on peut beaucoup plus qu'on ne pense, et que le tout est de ne point s'écouter, de se livrer aux inspirations de la grâce, et de ne point cesser que l'on ne soit venu à bout d'une entreprise de laquelle dépend notre bonheur éternel. Ainsi, point d'obstacle à la conversion qui ne puisse se surmonter.

O vous qui différez votre retour à Dieu, qu'attendez-vous? vos jours s'écoulent, les années s'évanouissent, la jeunesse vous échappe et la vie s'enfuit : vous touchez peut-être au terme fatal qui va décider de votre éternité; tout ce qui s'est écoulé de vos jours n'est que comme un point qui disparaît, et tout ce qui vous reste va disparaître en un clin d'œil. Mettez donc à profit le moment présent pour pleurer vos égarements; tout vous y engage : Dieu lui-même vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur votre vie criminelle, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans ses plaisirs, et par le frivole et le faux de toutes les choses humaines. Ah! si aujourd'hui vous vous rendez à la voix du Seigneur, combien vous vous en saurez bon gré à la mort; dès le moment même de votre retour, n'en doutez pas, vous allez jouir d'une paix, d'une consolation dont vous n'avez peut-être pas encore joui, et qui deviendra parfaite dans l'éternité.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

(Pour le Mercredi de la troisième semaine de Carême.)

De l'Enfant prodigue : son égarement.

Ier Point.

L'égarement de l'Enfant prodigue : image de ce qui se passe dans le pécheur qui s'éloigne de son Dieu.

I. La parabole de l'Enfant prodigue est infiniment instructive ; elle nous fait connaître les écarts où tombe le pécheur quand une fois il s'éloigne de son Dieu, et l'immense bonté de Dieu à le recevoir, s'il revient sincèrement à lui. Que de terribles leçons pour celui qui abuse de la bonté du Seigneur pour l'outrager ! Mais aussi quelle touchante et rassurante instruction pour le pécheur pénitent qui serait tenté de désespérer de son pardon !

Suivons l'Evangéliste dans sa narration : *Un homme*, dit-il, *avait deux fils* (1). Quel est celui qui parle? C'est Dieu lui-même ; voyez comme

(1) Homo quidam habuit duos filios. *Luc.* xv, 11 *et seq.*

il s'abaisse pour exercer ses miséricordes et son amour ; sous quel nom se désigne-t-il ? Sous celui d'un homme en général, d'un homme sans nom, confondu dans la multitude des hommes : *Homo quidam*. Le seul titre qu'il conserve est celui de père.

Cet homme eut deux fils. Dieu a deux sortes d'enfants dans le monde : les uns, fidèles, se font un plaisir de vivre sous ses yeux, d'étudier, d'exécuter ses volontés et de mériter son amitié par leur assiduité et leur complaisance ; les autres, indociles, légers, en qui l'amour de la liberté l'emporte sur l'amour du devoir, se font un supplice de vivre dans sa dépendance, et refusent de lui être soumis.

Le plus jeune des enfants dit à son père : Donnez-moi la part du bien qui doit me revenir(1). Remarquez, c'est le plus jeune qui parle et qui songe à s'éloigner de son père : l'homme qui pèche est encore jeune dans la vertu, puisqu'il n'a point cet âge de maturité dont nous parle le disciple bien-aimé. Dans le jeune homme se trouvent la fougue de la jeunesse, le temps des premières tentations, des passions vives et le défaut d'expérience ; il ne sait douter de rien, il ne se défie de rien : les fautes sont faites quelquefois avant qu'il y ait bien pensé. Aussi l'Esprit-Saint

(1) Et dixit adolescentior ex illis patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

le compare-t-il à une victime que l'on prépare pour le sacrifice, que l'on couronne de fleurs, que l'on conduit à l'autel comme en triomphe, sans qu'elle sache que c'est pour l'égorger (1) : plein de lui-même au sortir de l'enfance, il veut se gouverner, être absolument maître de sa conduite, et ne reconnaître en quelque sorte plus de loi que celle du caprice et des passions.

La jeunesse fut toujours l'âge le plus funeste à l'innocence ; la légèreté, la précipitation, le mauvais exemple, la vivacité des passions, tout concourt dans une jeune personne à lui faire secouer le joug de la dépendance et à l'égarer. Quel sujet avait ce jeune prodigue de quitter son père ? Nourri délicieusement, servi par des domestiques, chéri et respecté, il vivait dans l'abondance et sans souci, lorsque par un caprice insensé, et ennuyé qu'il était de la dépendance qui faisait son bonheur, il quitta la maison paternelle et voulut être l'artisan de sa fortune et de son sort. Ainsi le pécheur, las d'être trop heureux au service de Dieu, s'ennuie de mener une vie réglée; une trop longue tranquillité le dégoûte, il croit trouver dans l'égarement un plaisir nouveau, et n'y trouve que de l'amertume.

Mon père, dit audacieusement l'Enfant prodigue, *donnez-moi la portion de l'heritage qui peut me revenir*. Le jeune insensé ! il se croit plus sage

(1) Prov. VII, 22 et seq.

que son père, et quoique celui-ci soit encore vivant, il prétend avoir un droit sur ses biens. *Mon père :* ce nom seul que le fils ingrat ose prononcer et mettre, pour ainsi parler, à la tête de sa rébellion, ce nom si tendre et si doux, ce nom sacré qui ne devrait précéder que l'action de grâces, la reconnaissance et la prière, ne suffisait-il pas pour le confondre ? ne lui rappelait-il pas tous les dons qu'il avait reçus de ce bon père ? le jour qu'il tenait de lui, tant de complaisances, tant d'attentions et de largesses, enfin tous les trésors de la tendresse paternelle ne semblaient-ils pas être des liens assez forts pour le retenir et le fixer à jamais dans le devoir ? Point du tout : la présence de son père l'importune, ses avis l'aigrissent et ses complaisances le fatiguent. Voilà l'image du jeune homme qui commence à se livrer au vice : il veut une vie libre et dissipée, il veut être sa règle : plus de respect pour ses parents, plus d'assujettissement, plus de contrainte ; il ne sait pas, le jeune insensé, les chaines de fer qu'il va se donner. Hors de la maison paternelle, hors de l'œil des supérieurs, que de dangers, que d'écarts !

Et le père leur fit le partage de son bien (1). Ce père tendre ne s'irrite point ; quelque douleur qu'il ressente en voyant le mauvais parti que prend son fils, il lui accorde néanmoins ce

(1) Et divisit illis substantiam.

qu'il demande, et ne veut le forcer en quoi que ce soit. C'est ainsi que Dieu laisse l'homme dans la main de son propre conseil, comme le dit l'Esprit-Saint (1). Le voilà donc, ce jeune homme, maître de sa liberté qu'il a voulu retirer des mains de son père; il a cru avoir la sagesse en partage : on a compassion de lui, et lui-même a compassion de ceux qui le plaignent et qui déplorent son déréglement; eh bien! vous allez voir l'usage qu'il fera de sa liberté, comme il va se conduire, comme il gouvernera son bien, comme il le ménagera et le fera valoir. Hélas! quelle triste situation que celle où il va se trouver en proie à ses passions! aussi ajoute le texte sacré :

II. *Peu de jours après, le plus jeune de ces deux enfants ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla voyager dans un pays fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.* Oui, aussitôt que le partage du bien est fait, ce jeune homme, ce fils ingrat s'empare brusquement de la portion qui lui est échue. Après une telle démarche, il n'a garde de demeurer sous les yeux de son père : un reste de crainte et de respect le troublerait dans ses désordres. C'est ainsi que le pécheur, une fois qu'il a commencé à se lancer dans le vice, s'éloigne autant qu'il peut de son Dieu; il évite avec soin tout ce qui pour-

(1) Eccli. xv, 14.

rait lui en rappeler le souvenir importun : plus d'usage des sacrements, plus d'exercice de piété, plus de commerce avec les personnes qui pourraient lui représenter son devoir et le détourner de sa démarche insensée.

Il part, ce malheureux fils! il fuit les lieux qui l'accusent de son ingratitude et l'exemple des serviteurs fidèles qui sont dans la maison de son père, et qui le condamnent; il fuit les remords de sa conscience, qui le troublent, et tout ce qui pourrait l'amener à résipiscence. A ce départ, quel deuil, quelle consternation dans la maison paternelle! En vain le père inconsolable se plonge dans la douleur la plus profonde, son fils n'en sera point touché; en vain il l'appellera par ses cris, sa voix n'arrivera pas jusqu'aux oreilles de cet enfant dénaturé; en vain il versera des torrents de larmes, son fils n'en sera plus témoin. Quoi donc! parce que le fils est ingrat, faut-il que le père soit malheureux! parce qu'il plaît à cet enfant de renoncer aux priviléges de sa naissance, faut-il que son père soit frustré des droits qu'il a sur lui, et des consolations qu'il devait en attendre!

Il part, et où va-t-il? dans une région éloignée, *in regionem longinquam*. Que de chemin ne fait-il pas en peu de temps! bientôt il se trouve dans un pays étranger, où ayant perdu de vue son père et n'étant plus retenu par aucun reste de religion, de bienséance et d'hon-

neur, il se livre à ses passions et en devient la triste victime. On ne s'éloigne jamais de Dieu, qu'on ne s'égare bien loin; le premier pas est toujours une funeste chute; on est bientôt entraîné par le torrent, dès qu'on ne se tient plus à la pierre immobile, qui est Dieu : alors on ne marche pas seulement, l'on court, et l'on se précipite dans l'abîme. Les personnes qui ont été les plus pieuses, si elles viennent à se pervertir, donnent souvent dans les plus grands excès : on oublie Dieu et l'on s'oublie soi-même; la foi s'éteint pour l'ordinaire, la raison s'affaiblit et la passion seule règne. O Dieu! quels égarements ensuite !

Il s'en va dans une région fort éloignée : voilà le pays vers lequel marche le pécheur qui se livre au vice et satisfait ses passions : il s'éloigne de Dieu le plus qu'il peut; il en éloigne son cœur et même sa pensée. Quoi ! Dieu éloigné de notre cœur ! Dieu éloigné de notre pensée ! ô malheureux éloignement ! ô funeste voyage ! Où êtes-vous, ô Enfant prodigue? que vous êtes éloigné de votre patrie? en quelle basse région avez-vous établi votre demeure? dans un pays où le nom de Dieu n'est pas connu : région ténébreuse que le jour de la vérité n'éclaira jamais, et qui abhorre la vertu. Le Prophète royal y est entré une fois, et il s'y était perdu : heureusement il en est revenu bientôt; mais, écoutez ce qu'il nous dit de son égarement pendant le temps qu'il

y est demeuré : « Mon cœur m'a abandonné ; il s'est engagé dans la plus misérable des servitudes, et les pensées de mon péché s'emparaient tellement de moi, que je ne pouvais plus voir : *car la lumière de mes yeux n'était plus avec moi* (1) ; la connaisance de Dieu était obscurcie dans mon esprit, et ma foi comme éteinte et oubliée. Voilà donc la triste région où s'enfonce le pécheur qui imite l'Enfant prodigue; mais il a beau vouloir s'éloigner de son Dieu, il ne pourra se soustraire à sa présence : où ira-t-il en effet? où pourra-t-il aller pour se cacher à ses yeux? « Il ira de Dieu toujours à Dieu, dit saint Augustin, mais de Dieu bon et miséricordieux à un Dieu juste et irrité (2). »

Que fit l'Enfant prodigue dans cette *région éloignée? Il dissipa en débauches tout son bien* (3). A peine commence-t-il à jouir, qu'il achève de se ruiner : ce ne sont que dépenses exorbitantes, que somptueuses débauches, qu'énormes profusions. Voilà ce que fait le pécheur qui est entré dans la voie de l'iniquité, dans cette région qui, à considérer les mœurs et le caractère des habitants qui la peuplent, a pour bornes l'éternité malheureuse : il dissipe tous ses biens, les biens de la grâce et les biens de la nature, et

(1) Ps. XXXVII, 11.

(2) A Deo propitio ad Deum iratum.

(3) Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.

comment? *vivendo luxuriosè*, en vivant dans la volupté. La perte de la grâce est le fruit ordinaire de tout péché mortel; mais le vice honteux dont parle ici le Sauveur, non-seulement prive le pécheur de cette justice qui le rendait agréable à Dieu, mais ordinairement il tarit, pour ainsi dire, la source des dons de l'Esprit-Saint. La foi qui en est le fondement sera bientôt éteinte dans l'esprit et le cœur de l'impudique; ou du moins celui-ci, pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, fera ce qu'il pourra pour bientôt secouer le joug de la croyance, si gênant pour la volupté. N'en doutons pas, le même plaisir qui corrompt le cœur, ne tarde pas à corrompre jusqu'aux premiers principes de la foi.

Les dons de la nature ne seront pas plus épargnés que les dons de la grâce : esprit, talent, beauté, éducation heureuse, belles inclinations, richesses, honneur, emplois, autorité, tout est employé, tout est sacrifié pour assouvir une passion qui fait le tourment et l'ignominie du pécheur qui en est dominé. O Dieu! que de malheurs! que de désordres il y aurait à retracer sous le voile du vice honteux! Mais continuons notre homélie.

IIe Point.

Indigence de l'Enfant prodigue : image effrayante de la pauvreté d'une âme qui a abandonné son Dieu.

I. *Après que cet enfant eut tout dépensé*, dit le Sauveur, *il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença à être dans l'indigence.* Le Prodigue n'aurait jamais connu l'indigence, s'il fût resté dans la maison de son père; mais il voulut s'en éloigner et chercher la liberté et le bonheur dans ses passions, où il ne trouva que la misère, l'esclavage et le malheur : aussi en peu de temps devint-il un objet de pitié et de compassion. Triste image du pécheur : il quitte son Dieu pour être heureux, et bientôt il éprouve que hors de Dieu il n'y a point de vrai bonheur : le monde, avec ses plaisirs, ses honneurs et ses richesses, ne fit jamais que des malheureux. Hors de Dieu, l'on est privé de tout : soutien, nourriture spirituelle, secours, consolation dans les peines, tout manque : on est abandonné à soi-même, et c'est alors le comble de la pauvreté et de la misère.

Voyez ce qui se passe dans ce voluptueux : *grande famine*, indigence complète de tout ce qui peut satisfaire son âme! *Facta est fames valida, et ipse cœpit egere.* Que lui reste-t-il? des retours affreux sur lui-même, un poids d'a-

mertume sur le cœur, une honte secrète de sa faiblesse, des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages, et de tristes réflexions sur ce qui pouvait faire son bonheur et sur ce qui fait actuellement son malheur. Il est insupportable à lui-même par les nouveaux désirs que le vice allume sans cesse dans son cœur, et qui, loin de le satisfaire, ne font qu'augmenter son tourment. Chez lui une passion naît des cendres d'une autre passion; un désir satisfait fait naître un autre nouveau désir, sans qu'il puisse être jamais rassasié. Les emportements même les plus monstrueux dans le crime ne peuvent encore satisfaire la fureur de son âme impudique; il cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même, et forme, comme le Prodigue, des désirs plus honteux et qui vont encore plus loin que les actions; et, au milieu de tout cela, point de paix, point de tranquillité: un vide affreux un tourment continuel. Que fera-t-il donc? Hélas! que fit l'Enfant prodigue? se voyant dans une telle indigence, *il s'en alla*, dit le Texte sacré, *et se mit au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya à sa maison des champs pour y garder les pourceaux.*

Remarquez comme ce jeune homme se fait esclave: il était libre dans la maison de son père, il avait des domestiques à son service; et le voilà réduit à la plus honteuse servitude. Son père le traitait avec honneur et le ménageait

avec tendresse ; et il passe sous les lois d'un maître dur et barbare, qui n'a nulle compassion de sa misère et nul égard à sa condition. Il était ennemi de toute contrainte et incapable de la moindre gêne, et il se voit occupé aux fonctions les plus basses, et attaché à la suite des plus vils animaux : *ut pasceret porcos*. Quoi ! ce jeune homme si fier, qui ne pouvait souffrir ni supérieur ni égal, est traité comme le dernier des esclaves, et gémit en vain sous un joug honteux qui l'opprime et qu'il traine malgré lui ! triste image de l'état du pécheur qui a quitté le service de son Dieu pour obéir à ses passions : il ne craint pas de devenir l'esclave des personnes les plus viles, les plus décriées ; et pour avoir secoué le joug aimable de la loi divine, il a autant de maitres qu'il a de passions qui le dominent. Eh ! quels maitres ? des maîtres impitoyables qui exigent de lui les actions les plus basses, les plus honteuses, qui ne lui laissent aucun repos, et le réduisent même à désirer, pour satisfaire sa faim dévorante, la plus sale des nourritures ; car, dit le Sauveur, le Prodigue dans son état de servitude et de misère extrême *eût souhaité de se nourrir des cosses que les pourceaux mangeaient*. Voilà l'homme avec ses passions, voilà l'homme impudique : il se vautre dans la fange des plaisirs charnels, comme ces vils animaux, qui ne se plaisent que dans la boue ; il envie pour ainsi dire leur sort, parce

que rien ne traverse leur instinct brutal, et qu'un penchant aveugle qui n'est jamais troublé, est la seule loi qui les conduit. O Dieu! un souhait si honteux, si sacrilége dans le cœur de votre enfant! « O mon peuple, s'écrie le Seigneur, qui a donc changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, et livré ma ville sainte à tous les excès? »

Oui, ce malheureux pécheur, livré au vice honteux, voudrait pouvoir, comme les animaux, satisfaire ses passions sans trouble et sans remords. Mais vains désirs, efforts inutiles : sa conscience le condamnera toujours, et son cœur n'aura jamais de paix. Le cœur de l'homme n'est point fait pour ce qui est charnel : il est fait pour un Dieu, et Dieu seul peut le contenter; toute autre satisfaction irrite sa cupidité sans la remplir. Que l'homme donc n'oublie pas son origine; qu'il connaisse la noblesse de son âme, et qu'il sache qu'elle est de Dieu, et qu'elle ne peut se nourrir que de son Dieu.

II. Enfin, Jésus-Christ ajoute que l'Enfant prodigue, tout pressé qu'il était par une faim dévorante, désirant se nourrir de la pâture des pourceaux, ne put en obtenir : *Et nemo illi dabat.* Cette honteuse et vile nourriture lui fut refusée. Quelle image! qu'elle est propre à peindre les tristes effets des passions, et surtout du vice honteux qui laisse toujours le cœur vide et en proie à tous les besoins! car plus le volup-

tueux se livre au plaisir, plus il en est affamé; plus il contente ses passions et s'efforce de les éteindre, plus elles s'irritent et s'enflamment. Malheureux! d'où peut venir cette soif ardente qui vous dévore et ne vous laisse de repos ni le jour ni la nuit? Ah! comme dit un Prophète, c'est que vous avez abandonné la fontaine des eaux vives, pour boire dans des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent contenir l'eau; alors le ruisseau de la véritable félicité, seul capable de vous désaltérer, vous manquant, vous vous perdez, vous vous égarez par les déserts, cherchant les étangs et leurs eaux bourbeuses pour amortir votre soif, et vous ne faites que l'augmenter. Eloignez-vous donc de ces citernes pleines de boue, et courez à la source de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle; quittez la voie de l'iniquité et revenez au Seigneur sans délai : il est encore pour vous le Dieu des miséricordes. Trop heureux quand on devient enfin la conquête de la grâce, après s'être asservi et livré en esclave au péché!

O vous qui imitez l'Enfant prodigue dans ses égarements, rentrez en vous-mêmes : toutes ces considérations du misérable état d'une âme qui s'éloigne de son Dieu pour se livrer aux plaisirs des sens, n'ont-elles pas de quoi vous toucher, vous ébranler et vous ramener à la vérité et au bonheur? Elles touchèrent autrefois Augustin avant même sa conversion, et lui firent répandre

plus d'une fois des torrents de larmes; elles l'ébranlèrent dans le plus grand calme, et le firent frémir à la vue du danger; elles le rappelèrent enfin à lui-même malgré ses attaches criminelles, et lui firent mettre fin à ses irrésolutions. Ses *Confessions* nous apprennent que les sérieuses réflexions qu'il fit sur les suites malheureuses de ses écarts, furent les premiers commencements de son heureuse conversion.

O mon Dieu, pour retourner à vous ne suffit-il pas de savoir que quiconque s'en éloigne se perdra (1), qu'entre l'état d'un pécheur et celui d'un réprouvé un moment fait toute la différence, que l'avenir est incertain pour nous, que le passé n'est plus, et que perdre le seul instant présent, c'est perdre tout ce qui nous reste? Eh! Seigneur, qu'un peu de réflexions sur les malheurs inévitables qui accompagnent l'état du pécheur, ramènerait d'âmes de leurs égarements! et pourquoi ne ferions-nous pas ces réflexions dans le temps que nous pouvons en profiter? Faut-il donc attendre pour les faire le moment de la mort, ou l'éternité, pendant laquelle elles seront inutiles et ne serviront qu'à augmenter nos tourments, notre rage et notre désespoir? Ah! du moins, si la vue de l'état misérable où se trouve le pécheur n'était pas encore capable de nous ramener à vous, ô mon Dieu, que les traits

(1) Ecce qui elongant se à te, peribunt. *Ps.* LXXII, 27.

de votre bonté et de votre miséricorde qui nous sont si bien dépeints dans la conduite du père de l'Enfant prodigue, touchent nos cœurs et nous inspirent un heureux retour vers le plus tendre des pères, qui ouvre tous les sentiments de son cœur et tous les trésors de sa grâce aux pécheurs qui reviennent à la pénitence.

VINGT-TROISIÈME LECTURE.

(*Pour le Jeudi de la troisième semaine de Carême.*)

Suite du même sujet. Enfant prodigue : sa réconciliation avec son père.

Ier Point.

Retour de l'Enfant prodigue à son père, modèle d'une véritable conversion.

I. L'horreur de l'état où se trouve l'Enfant prodigue lui fait ouvrir les yeux à l'éclat de la noblesse qu'il a perdu, et au déshonneur qu'il s'est fait à lui-même. La rigueur de son esclavage le force à regretter le bonheur dont il jouissait dans la dépendance de son père; et la tyrannie

du maître qu'il sert, lui fait porter toutes ses pensées sur les bontés de ce tendre père et sur l'ingratitude dont il les payait : voilà l'objet qui l'occupe. Sans cesse ce père aimable lui revient à l'esprit : il aime à se rappeler la douceur de son gouvernement, l'équité de ses lois, la tendresse de ses soins et le charme de ses complaisances ; ce sont ces traits qui le frappent et qui le touchent davantage. De là sa première démarche pour retourner à son père ; il commence par rentrer en lui-même : *In se autem reversus*, dit le Texte sacré. Au dedans de nous se trouve un sanctuaire où habite la Divinité : c'est là, c'est dans cette solitude que l'homme trouve le recueillement et sa sauve-garde ; c'est là qu'il entend la voix de Dieu, qui parle à son cœur et qui le rappelle au devoir. Dès qu'il sort de cette solitude, n'étant plus avec lui-même, il se livre à la dissipation et à ses sens, et n'écoute plus que la voix de ses mauvais penchants.

O vous, malheureux imitateurs de l'Enfant prodigue, comme lui rentrez au dedans de vous-mêmes : là, une lumière divine vous fera voir l'abîme immense qui est entre vous et votre Dieu ; là, vous entendrez une voix secrète qui vous rappellera à vos devoirs, et qui vous dira que le plus grand malheur qui puisse vous arriver, est d'être surpris par la mort dans l'état où vous vivez. Heureux le moment où le pécheur, à la faveur de cette lumière surnaturelle, dé-

couvre ses erreurs et considère à loisir l'indignité de son esclavage !

La première chose qui frappa le Prodigue dans son recueillement, fut la comparaison de son état pitoyable avec celui de tant de domestiques qui étaient au service de son père : *Combien*, se dit-il, *de serviteurs à gage dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance! et moi, je meurs ici de faim!* O vous qui entendez ceci, dites-moi : combien d'ignorants, de personnes grossières qui ne connaissent de la Religion que ce qui est nécessaire pour le salut, et qui, l'observant fidèlement, se nourrissent dans une foi vive des douceurs de la Religion! Et vous qui, par les dons de la grâce et de la nature, étiez destiné à être une âme privilégiée, que faites-vous?... Ne vous sentez-vous pas dessécher, défaillir et mourir d'inquiétudes et de remords? Ah! revenez à la vie en revenant à votre père, à votre Dieu.

Mais admirons comment la grâce opère dans le cœur du Prodigue et par conséquent dans celui du pécheur qui revient à son Dieu : elle commence par lui faire apercevoir l'état honteux où les passions l'ont réduit. Alors, le voile qui lui couvrait les yeux tombant tout à coup, il est effrayé de son état d'opprobre et d'ignominie. Eclairé et touché par la grâce, ce pécheur se rappelle avec des larmes de componction les premières années de sa vie, où il vivait dans l'in-

nocence et le bonheur ; il compare les douceurs qu'il goûtait dans la maison paternelle, dans le service de Dieu, avec l'amertume de ses passions qui leur ont succédé : qu'ai-je quitté, s'écrie-t-il, et qu'ai-je trouvé ? O maison de mon père, maison d'abondance, de liberté, de paix et de délices, quand est-ce que je te reverrai?... Quoi! tandis que tant d'âmes fidèles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la Religion, des consolations secrètes de la grâce et qu'elles mangent avec délices le pain des enfants, je me vois en proie à une faim dévorante, à des passions honteuses, déchiré et tyrannisé par mon propre cœur ! Non, non, c'est trop que de languir ainsi et de porter des chaînes si honteuses et si pesantes.

Que fait alors cet enfant prodigue? il prend la résolution de retourner à son Dieu : *Il faut*, dit-il, *que de ce pas je m'en aille trouver mon père, et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils* (1). Voilà ce que vous devez dire et exécuter maintenant, ô vous, pécheur, qui différez votre conversion : n'attendez pas à la semaine prochaine, ni à demain; mais, dès ce moment, dites dans la sincérité de votre cœur : *Surgam et ibo;* je me lèverai et je sortirai de l'état de malheur où mes passions m'ont précipité. C'en est fait,

(1) Luc. xv, 18 et seq.

plus de délai, plus de demain : je vais briser ces chaînes qui me tiennent depuis si longtemps captif : oui je les briserai pour aller à mon père, quoi qu'il m'en coûte; eh! que m'en coûtera-t-il? quel sacrifice ai-je à faire! Hélas! j'ai tout donné au monde; le péché m'a tout ravi : je ne puis offrir que mes larmes, mes regrets et l'aveu de mes crimes. N'importe, plein de confiance je me lèverai et j'irai à mon Dieu: *Surgam et ibo ad patrem meum;* il est toujours mon père : j'ai pu défigurer son image; mais je n'ai pu entièrement l'effacer. Je suis chrétien, le caractère m'en est resté, j'ai donc toujours droit de lui dire : Je suis votre fils; quelque indigne que j'en sois, voilà votre image : souffrirez-vous qu'éternellement elle soit l'objet de votre haine? Il est vrai, j'ai péché contre vous; j'ai péché au jugement des Anges, au jugement des hommes mêmes : il ne me faut que de la raison pour me reconnaître gravement coupable; mais souvenez-vous que vous n'avez pu autrefois vous résoudre à faire périr les Ninivites, quoiqu'ils vous eussent méprisé, et quelque coupables qu'ils fussent, parce que vous les aviez tirés du néant, que vous les aviez formés à votre image et qu'ils étaient vos enfants.

II. A peine le Prodigue a-t-il formé la résolution de retourner à son père, qu'il l'exécute sur-le-champ : *Et surgens venit ad patrem.* O vous,

qui si souvent formez des résolutions, et qui n'en exécutez point, venez vous confondre auprès de l'Enfant prodigue et apprendre de lui à ne point différer votre retour à Dieu, et quels doivent être les caractères de votre pénitence. Il revient à son père avec des sentiments d'humilité et des sentiments de confiance : *Mon père*, dit-il, *j'ai péché contre le ciel et devant vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils*. Tels doivent être vos sentiments, ô vous qui avez tant outragé le Seigneur : revenez à lui, et dites-lui dans la sincérité d'un cœur contrit et humilié : Mon père, je suis un ingrat, un enfant rebelle, dénaturé et *indigne d'être appelé votre fils : j'ai péché contre le ciel et devant vous*. J'ai péché contre le ciel, parce que je n'ai point levé les yeux en haut pour le regarder et me souvenir que c'était là ma patrie et l'endroit où devaient se porter tous mes désirs et mes soupirs ; j'ai péché contre le ciel par mes scandales et par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont composé ma vie triste et abominable. *J'ai péché devant vous*, par tant d'œuvres criminelles, dont le seul souvenir me trouble et me confond ; *devant vous*, par l'usage indigne de tant de dons et de bienfaits dont vous m'aviez favorisé. Vous avez été pour moi le meilleur des pères; et moi, j'ai été pour vous le plus ingrat des fils. Eh bien ! effacez-moi, si vous le voulez, du nombre de vos enfants : je l'ai bien mérité ; mais, au moins,

traitez-moi désormais comme l'un de vos mercenaires : je suis content, pourvu que je ne vive plus dans votre disgrâce ; et les sentiments de mon indignité ne diminueront jamais ma confiance : je connais trop la bonté de votre cœur, ô mon père ; oui, mon père, car vous l'êtes encore, malgré toutes mes infidélités. Jamais même vous n'avez plus paru être mon père, que depuis que je vous ai presque contraint à n'être que mon juge. C'est pour cela que je me hâte de retourner à vous, avec l'espérance du pardon : *Surgens venit ad patrem.*

Le voilà cet enfant malheureux, ce fils ingrat ; il vient à son père. Comment sera-t-il reçu ? O vous, pécheurs, qui que vous soyez, quels que soient le nombre et l'énormité des crimes dont vous êtes coupables, venez, écoutez et tressaillez d'allégresse ; vous allez voir (au second point qui suit) comment Dieu veut agir à votre égard, si vous voulez revenir maintenant à lui.

IIe Point.

La conduite du père de l'Enfant prodigue qui le reçoit : image fidèle de la conduite que Dieu tient à l'égard du pécheur qui revient à lui et se convertit.

I. Le Sauveur, après nous avoir fait le portrait du pécheur dans la personne de l'Enfant prodigue, nous fait le sien dans la personne du père recevant son fils qui revient à lui. Suivons toujours l'Evangile dans sa narration, et nous verrons combien est admirable la bonté de Dieu pour le pécheur qui se convertit.

Lorsque l'Enfant prodigue, dit le Texte sacré, *était encore fort éloigné, son père l'aperçut et en fut touché de compassion ; et courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa.* Remarquez : à peine l'Enfant prodigue paraît-il dans le lointain que son père l'aperçoit. Il ne faut pas moins que les yeux d'un père pour le reconnaître de si loin et dans un état si déplorable. Son père le vit : *Vidit illum pater ipsius !* que ce regard est puissant ! déjà le pardon est dans l'âme du père : il ne se contente pas de l'attendre, de le voir venir, il s'avance ; et, oubliant la pesanteur de son âge, la réserve d'un homme offensé qui est encore plein de ressentiment, il court à sa rencontre, il vole en père et en père attendri, brûlant d'un si grand amour pour son fils, que rien au monde ne saurait l'arrêter. Arrivé jusqu'à lui, lui fe-

ra-t-il des reproches ? lui dira-t-il qu'il est un ingrat, un enfant dénaturé ? lui parlera-t-il de sa faute ? non : rien de tout cela. La misère de son fils lui fait oublier son ingratitude, ses désobéissances et ses débauches ; à l'aspect de cet objet de pitié, *ses entrailles sont émues*, et la voix du sang éteint celle de la vengeance.

Mais quoi ! un père au-devant de son fils ! un père offensé au-devant d'un enfant coupable, d'un fils ingrat ! était-ce à lui à faire la première démarche ? ne suffisait-il pas qu'il attendît et qu'il souffrît les approches de son fils ? Eh ! qu'eût-il fait de plus pour un égal, pour un ami fidèle ? n'importe, la tendresse lui fait oublier la bienséance : il va, il court, il vole au-devant de son enfant par un empressement naturel dont il ne peut se défendre.

Mais du moins alors une correction salutaire, un tendre reproche, quelque trait d'autorité ne préjudicierait point aux effets de la tendresse : cela est vrai, mais l'autorité gêne trop la tendresse ; l'une demande ce que l'autre n'attend point : l'autorité voudrait que le père offensé laissât quelque temps ce fils pénitent à ses pieds, ou du moins, qu'il lui donnât le loisir de témoigner son regret et de solliciter sa grâce. Mais la tendresse ne le permet pas : elle empêche ce père tendre, tout occupé de ce qu'il sent, d'écouter et de laisser même achever ce qu'on voudrait lui dire : il voit le repentir ; c'en est assez,

il est content. Alors l'amour paternel, se déclarant avec toutes ses flammes, emporte ce père vers cette partie de lui-même qui vient se rejoindre à son principe. Non, ce n'est pas le fils qui se prosterne aux pieds de son père, c'est le père lui-même qui se jette au cou de son fils, le serre étroitement entre ses bras, et lui prodigue ses caresses et ses embrassements les plus tendres : *Accurrens cecidit super collum ejus;* et aussitôt il commande qu'on le dépouille de ses haillons et qu'on lui donne des habits selon sa condition; et par une prodigalité inouïe, il lui fait ouvrir tous ses trésors, et met à sa disposition toutes ses richesses; car, dit le Texte sacré, *le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe*, l'habit le plus beau et le plus précieux qui soit dans ma maison, *et l'en revêtez; et mettez-lui un anneau au doigt*, comme le sceau de mon alliance, la marque et le titre de sa noblesse; *donnez-lui* également *des souliers aux pieds*, afin que je le voie dans le même état où il était auparavant. *Amenez un veau gras, et tuez-le; mangeons, faisons bonne chère et réjouissons-nous; c'est mon fils : il était mort, le voilà ressuscité; je l'avais perdu, et je l'ai retrouvé.*

Eh bien! dit saint Pierre Chrysologue, c'est ainsi que Dieu corrige en père(1) : oui, telle est la conduite de Dieu à l'égard du pécheur qui

(1) Sic emendat pater.

revient à lui. Mais quoi! direz-vous peut-être, n'est-ce pas là autoriser le pécheur dans ses désordres ? Taisez-vous, sagesse humaine, et adorez les miséricordes du Seigneur; car il est écrit qu'elles surpassent toutes ses œuvres (1).

Mais si tels sont les sentiments du Dieu des miséricordes à la vue du pécheur qui revient sincèrement au repentir, c'est donc à tort, âmes pécheresses, que votre retour à Dieu est mêlé de tant d'inquiétudes et de défiances : que vous êtes injustes dans vos abattements et vos frayeurs ! Ayez de votre Dieu, vous dit l'Esprit-Saint, des sentiments plus dignes de sa bonté et de sa tendresse (2). Rappelez-vous que le Seigneur n'est pas comme les grands du monde, comme les souverains de la terre, qui ne pardonnent que par bien des entremises et des négociations, et qui ne se réconcilient qu'après des réprimandes et avec réserves et restrictions; car Dieu étant aussi essentiellement père qu'il est souverain, et étant par conséquent le meilleur des pères, il n'y a chez lui ni reproches, ni rebuts, ni reserves à craindre. Si ses ministres, préposés sur la terre pour absoudre de sa part les pécheurs pénitents, diffèrent quelquefois de le faire par une conduite sage et même nécessaire, c'est qu'ils doutent de la sincérité de leur conversion et qu'ils en attendent des

(1) Miserationes ejus super omnia opera ejus. *Ps.* CXLIV, 9.
(2) Sentite de Domino in bonitate. *Sap.* I, 1.

marques suffisantes ; mais le Seigneur qui sonde les cœurs et qui voit quand leur retour est sincère, a plus d'empressement, dit saint Ambroise, à accorder le pardon aux pécheurs qui reviennent à lui, qu'ils n'en ont eux-mêmes à l'obtenir. C'est ce qui fit prononcer à l'un de ces deux courtisans dont parle saint Augustin, cette sentence mémorable qui acheva leur conversion : « Ami du prince, ne l'est pas qui veut, surtout quand on a eu le malheur de lui déplaire : ami de Dieu, veux-je l'être ? dès à présent je le suis (1). »

Disons-le même : ce serait trop peu pour le Dieu des miséricordes de se contenter d'attendre le pécheur ; il va au-devant de lui, accourt pour ranimer son courage et prévenir une mauvaise honte qui pourrait l'arrêter dans sa course, afin de s'assurer et de jouir plutôt de sa propre conquête. O ciel ! quelle activité, quelle persévérance de la part de la miséricorde de mon Dieu ! Mais quoi ! est-il étonnant que ce Dieu d'amour, qui n'a jamais perdu de vue le pécheur, qui n'a jamais cessé de l'appeler à la pénitence, qui l'a constamment suivi dans sa fuite, qui en a mille fois essuyé les rebuts et les mépris en voulant le retirer de ses égarements, est-il étonnant, dis-je, qu'il coure pour lui donner le baiser de paix, lorsqu'il le voit revenir sincèrement à

(1) Amicus Dei, si voluero, ecce nunc fio.

lui ? Ah ! non-seulement il court à sa rencontre, l'embrasse et lui prodigue ses tendres caresses, mais il l'admet à l'assemblée de ses Saints, à la participation de ses mystères, l'appelle au festin céleste, et le nourrit de la viande des élus, le réjouissant par l'harmonie des saints cantiques, qui accompagnent la solennité du divin banquet (1).

Le voilà donc ce pécheur, cet autre enfant prodigue, réconcilié avec son Dieu, admis dans son amitié et rétabli dans tous ses droits. Autrefois, sans religion, sans Dieu, éloigné de la société des justes et de toutes les consolations de la foi, il faisait l'opprobre du ciel et l'ignominie de la terre : aujourd'hui, il en est la consolation ; il devient la gloire de la Religion, et un spectacle digne des anges et des hommes.

II. Après cela, pécheurs, que trouverez-vous de si effrayant dans la conversion ? Ah ! je n'y vois qu'embrassements, que joie, qu'amour et tendresse. O vous, mon frère, qui gémissez sous le fardeau de vos iniquités, venez, approchez du Dieu des miséricordes, du meilleur des pères ; vous ne serez pas plus tôt à ses pieds que vous serez dans ses bras. Alors, vous embrassant avec tendresse, il vous enfantera de nouveau par ses chastes embrassements. Revenez donc : qu'il est doux, après une si longue

(1) Et cùm veniret,... audivit symphoniam et chorum. *Luc.* XV, 25.

absence, de se revoir dans la maison paternelle! qu'il est doux de passer des agitations et des tourments du vice au calme et au bonheur de la vertu, et du sein des ténèbres au jour de la vérité! qu'il est doux de passer de la mort à la vie, et de puiser dans le sein du Sauveur un autre esprit, d'autres penchants, un nouvel être et l'espérance d'une gloire éternelle!

Venez, venez goûter combien le Seigneur est doux; faites dès ce moment un divorce éternel avec vos passions qui vous tyrannisent, et rangez-vous sous le joug aimable de la loi du Seigneur: quel prétexte allégueriez-vous pour excuser votre délai? Seraient-ce le nombre et l'énormité de vos péchés? Mais ne savez-vous pas que plus vos fautes sont graves et nombreuses, plus vous devez espérer en la miséricorde divine, et vous hâter de briser les chaînes qui vous accablent? La bonté de Dieu ne paraît jamais avec plus d'éclat que lorsqu'elle pardonne beaucoup de péchés. Aussi le Roi pénitent prend-il pour un des motifs de sa confiance la grandeur de son crime: Seigneur, disait-il, vous me pardonnerez mon péché; car il est bien grand: *Propitiaberis peccato meo; multum est enim* (1).

Du fond de l'abîme où vous ont précipité vos passions, élevez seulement la voix vers votre Dieu; livrez-vous au repentir et à la confiance;

(1) Ps. XXIV, 11.

et soyez assuré que Dieu ne vous répondra point par des reproches, mais que vous n'aurez de sa part que des regards de tendresse et des paroles de douceur. Auriez-vous croupi dans le plus honteux des vices, ayez confiance et élevez-vous au-dessus de cette boue. Magdeleine vous offre un modèle de retour : « Je suis une perdue, disait cette pécheresse ; mais le Sauveur est venu chercher les plus égarés : il l'a dit, je l'ai entendu de sa propre bouche. Il est vrai, je suis indigne de sa grâce ; mais si j'étais moins criminelle, je serais une conquête moins digne de lui. » Pleine d'espérance elle s'avance et se prosterne aux pieds du Sauveur ; et aussitôt elle entend ces paroles pleines de consolation et d'amour : Vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi peccata* (1).

Prétexteriez-vous encore votre faiblesse ? plus vous êtes faible et misérable, plus vous devez ranimer votre confiance : le Seigneur ne dit-il pas par la bouche d'Isaïe que c'est surtout sur le pauvre, sur le misérable et sur le cœur contrit qu'il se plaît à jeter un coup d'œil de miséricorde (2) ? Prenez donc courage ; que la victoire à remporter sur vos passions ne vous rebute point : la grâce est avec vous ; elle vous précède, elle vous accompagne et vous rendra

(1) Luc. VII, 48.

(2) Ad quem respiciam nisi ad pauperculum et contritum Spiritu ? *Is*. LXV, 2.

fort et puissant; et l'abîme de votre faiblesse et de vos misères deviendra le trône des miséricordes divines.

Vous êtes trop faible, trop misérable, dites-vous : et pour cela, vous voudriez rester dans votre malheureux état? vous ne voudriez pas avoir recours à la miséricorde qui vous appelle? Mais que diriez-vous d'un homme réduit à l'extrémité, que l'on voudrait attirer dans une de ces maisons de bienfaisance que la charité et la Religion ont inventées pour secourir les pauvres et les malheureux, si lui-même refusait d'y aller et s'excusait sur ce qu'il est pauvre et misérable? Insensé, lui dirait-on, n'est-ce pas parce que vous êtes dans l'indigence et la misère, que vous avez besoin de secours? Eh bien! vous qui êtes grandement coupable aux yeux du Seigneur, voilà votre situation : qu'auriez-vous besoin de miséricorde, si vous n'étiez pas pécheur? au lieu de vous punir, la justice de Dieu lui ferait un devoir de vous récompenser.

Revenez donc, enfant fugitif: tout vous invite à retourner à votre père, à votre Dieu; tout vous porte à la pénitence, les mystères saints qui approchent, le temps de propitiation où nous sommes entrés, et l'église entière occupée de la conversion des pécheurs : tout vous fait un devoir de n'apporter aucun délai à votre conversion. Revenez, tout est prêt pour vous recevoir. Pourquoi différez-vous davan-

tage? Dieu ne vous a-t-il pas assez attendu? Ah! ne lassez point davantage sa patience : il est terrible pour celui qui en abuse. Ecriez-vous donc dès ce moment avec l'Enfant prodigue : *Surgam et ibo ad patrem : C'en est fait à présent, je me lèverai et j'irai me jeter dans les bras du meilleur des pères;* et si votre retour est sincère, soyez assuré que Dieu vous accordera ses bénédictions paternelles, qui effaceront le passé et vous conduiront à une éternité heureuse.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES LECTURES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

